

**LA TRIBUNE DES ARTS ET LETTRES: UNE
PRODUCTION DU SAVOIR LITTÉRAIRE AFRICAIN
ANALYSE DES CHRONIQUES DE *CAMEROON*
TRIBUNE 1975 à 1984**

By

Jean-Marie Watonsi

Submitted in partial fulfilment of the requirements
for the degree of Doctor of Philosophy

at

Dalhousie University
Halifax, Nova Scotia
June 2018

© Copyright by Jean-Marie Watonsi, 2018

DÉDICACE

Je dédie ce travail à Emilienne, mon épouse, à Kue François mon père, à ma mère Asta Bintou, et à tous mes petits-enfants.

TABLE DES MATIERES

Résumé.....	viii
Abstract.....	ix
Liste des abréviations	x
Liste des tables	xi
Remerciements.....	xii
Chapitre 1 Introduction.....	1
Première Partie: La littérature dans le champ social camerounais.....	34
Chapitre 2 État des lieux et sociohistoire.....	35
2.1 Nos ancêtres, les Gaulois: l'héritage colonial.....	35
2.2 Changer l'école pour changer la vie.....	39
Chapitre 3 Conditions de production et de diffusion du livre.....	41
3.1 L'édition.....	41
3.2 Crise structurelle dans la distribution du livre.....	43
3.2.1 Le Camerounais et le livre : « un mariage de raison ».....	45
3.3 Une inspiration sous la pression de la peur.....	48
3.4 Bras de fer entre le savant et le politique.....	49
3.5 Les jeunes et le livre : Un amour virtuel.....	50
3.6 Absence d'un cours d'initiation.....	52
Deuxième Partie: Perspectives historiques de la critique littéraire africaine.....	54
Chapitre 4 Genèse et évolution de la critique littéraire en Afrique.....	54
4.1 Senghor, avocat d'une nouvelle méthode négro-africaine de la critique...	55
4.2 L'ère de la critique chronique.....	58

4.3	Sociohistoire de la critique littéraire au Cameroun.....	59
4.3.1	Pierre Bourdieu et la notion de champs.....	59
4.3.2	Champ littéraire et production culturelle.....	61
4.3.3	Extension du domaine de la culture française.....	63
4.4	Une problématique de combat.....	64
4.4.1	La plume et le bâillon	66
4.5	Un coin de ciel bleu au Quartier Latin	68
4.5.1.	<i>Abbia</i> , fille de la « FAC »	70
Chapitre 5 Contexte politico-social et Naissance de <i>Cameroon Tribune</i>		73
5.1.	La voix de son maître.....	76
5.1.1.	Difficile accouchement.....	78
5.1.2.	Un réseau de distribution inefficace.....	81
5.1.3.	Une mise en page alléchante.....	82
5.2	<i>Cameroon Tribune</i> , un service social encadré de garde-fou politique.....	83
5.2.1	Quels discours pour quelles motivations ?.....	84
5.3	Taxinomie des chroniques	86
Troisième Partie: La tribune des arts et lettres: une production du savoir littéraire		
africain		89
Chapitre 6 La Négritude comme voie d’approche du texte.....		91
6.1	Schéma analytique.....	91
6.2	Prolégomènes à la lecture de la Négritude.....	92
6.3	Le roman africain, une « prose de combat ».....	97
6.4	Quand le passé se conjugue au présent. Témoin de l’histoire Cheikh Hamidou Kane.....	101

6.5 De la réhabilitation de l’Afrique culturelle, politique et économique	105
6.5.1 De l’existence d’une science africaine authentique	108
6.5.2 De la restauration de l’Afrique.....	109
6.5.3 De la déconstruction du négativisme occidental.....	111
6.5.4 De la dénonciation des abus de la colonisation et du combat pour la libération	116
6. 5. 5 De l’existence d’un Nègre authentique.....	119
6.5.5.1 Histoire au présent. Du triomphe de la Négritude.....	121
6.5.5.2 Une peinture du roman en noir et blanc.....	124
6.5.5.3 Discours sur le colonialisme.....	126
Chapitre 7 L’Afrique postcoloniale et les affres de la nouvelle bourgeoisie.....	130
7.1 Regards croisés aux antipodes de la colonisation.....	131
7.2 Le pouvoir dictatorial au lendemain des indépendances L’Afrique saigne ...	134
7. 3 Des frères-ennemis dans la postcolonie.....	135
Chapitre 8 Le Nouveau roman nègre.....	141
8. 1 Désillusion dans l’Afrique postcoloniale.....	141
8. 1. 1 La figure du pouvoir.....	142
8. 1.2 Portraits de nouveaux personnages dans les romans.....	145
8. 1.3 De la nouvelle bourgeoisie corrompue.....	159
8. 1.4 Chronique d’un échec annoncé.....	153
8. 1.5 Entre éveil et endormissement, une écriture qui tangué.....	157
8.1.6 L’hagiographie au service du maître.....	162
8. 2 Critique de l’enseignement de la littérature.....	165
8. 3 Une lecture plurielle du texte.....	173

8. 4 Une tribune pour les conférences et les comptes rendus.....	178
8. 5 Éclipse des « Soleils » dans la presse française.....	184
8.6 Une production littéraire camerounaise snobée par les responsables de l'éducation nationale et <i>Cameroon Tribune</i>	194
8.6.1 La chronique littéraire à <i>Cameroon Tribune</i> , une bouteille a la mer	196
8.6.2 Les critiques littéraires féminins dans l'antichambre de la chronique..	197
Chapitre 9 Le lecteur de <i>La Tribune des arts et lettres</i>	202
9.1 De fortes potentialités dans le champ de la critique littéraire.....	205
9.2 Une fiction romanesque et l'histoire réelle.....	210
9.3 Critiques ou carriéristes? Entre deux maux / mots, ils ont choisi ceux qui irritent moins le pouvoir.....	214
9.3.1 Le critique accuse: certains lecteurs sont des « colonisés mentaux »..	217
Chapitre 10 Conclusion	224
Bibliographie.....	239
Annexe 1 Répertoire des articles de critique littéraire parus dans <i>Cameroon Tribune</i> de 1975 à 1983.....	246
Annexe 2 Liste officielle des œuvres littéraires de l'enseignement secondaire au Cameroun, de 1974 à 1990.....	263
Annexe 3 Lecteurs des journaux et magazines devant un kiosque à Yaoundé	264
Annexe 4 Immeuble siège de <i>Cameroon Tribune</i> à Yaoundé (Cameroun).....	264
Annexe 5 Fac-similés de quelques pages de <i>Cameroon Tribune</i>	265

RÉSUMÉ

Créé une dizaine d'années après l'indépendance du pays, *Cameroon Tribune* le quotidien gouvernemental d'information, a joué un rôle important dans la diffusion d'un discours étatique en vue d'un développement politique, social et culturel du Cameroun. De par sa position hégémonique au sein du champ intellectuel, *Cameroon Tribune* est apparu alors comme une véritable locomotive de la vie intellectuelle. La période choisie pour notre corpus concerne une époque charnière de l'histoire africaine, époque marquée par une double rupture épistémologique; rupture sur le plan politique, avec la multiplication des dictatures et leurs corollaires de désenchantements observés çà et là, et rupture sur le plan du savoir, de sa construction à la suite de la Négritude, du discours littéraire avec la *malinkéisation* du français par Ahmadou Kourouma.

L'étude des procédés littéraires mis en œuvre dans les chroniques de *Cameroon Tribune* nous a ainsi permis de voir la presse à l'œuvre dans la conquête de l'espace public, la constitution du littéraire et d'une culture nationale. Cette analyse du discours littéraire par des journalistes et autres intellectuels a montré que c'est au sein du milieu intellectuel, et avec le politique, qu'émerge progressivement le littéraire. En proposant ainsi une analyse pragmatique du fait littéraire dans *Cameroon Tribune*, notre thèse entend contribuer à une relecture de l'histoire littéraire dans la presse écrite camerounaise.

ABSTRACT

Created some fifteen years following independence, the state-owned daily newspaper *Cameroon Tribune* played a leading role in the dissemination of government's discourse with a view to political, social and cultural development in Cameroon. It appeared as the actual driver of intellectual debate, as it held a dominant intellectual position. The period concerned with the corpus of our research work is a transitional one in the African history, which was characterized by two epistemological break-ups: a political break-up with a multiplication of dictatorial regimes and the resulting disenchantments all over the continent, and a literary break-up following the Negritude movement and the introduction of a new discourse with the "Malinkeization" of the French language by Ahmadou Kourouma.

The study of literary processes in *Cameroon Tribune's* chronicles enabled us to assess the ownership of the public space by the written press, the making of literary activities and the building of national culture. Such analysis of literary production by journalists and other intellectuals showed that the intellectual sphere, blended with politics, is where literature gradually builds its emergence. By proposing to study in a pragmatic way the literary material as it appeared in *Cameroon Tribune*, our thesis aims to help reread the literary history in Cameroon's media.

Liste des abréviations

ACAP	<i>Agence Camerounaise de Presse</i>
ADN	<i>Acide désoxyribonucléique</i>
APEC	<i>Association des Poètes et Écrivains Camerounais</i>
BAC	<i>Baccalauréat</i>
BEPC	<i>Brevet d'Études du Premier Cycle</i>
CEPMAE	<i>Centre de Production et d'Édition des Manuels et Auxiliaires de l'Enseignement</i>
CFA	<i>Communauté Financière Africaine</i>
CLE	<i>Centre de Littérature Évangélique</i>
CT	<i>Cameroon Tribune</i>
ESIJY	<i>École Supérieure Internationale de Journalisme de Yaoundé</i>
MINEDUC	<i>Ministère de l'Éducation Nationale</i>
PNUD	<i>Programme des Nations Unies pour le Développement</i>
RFI	<i>Radio France Internationale</i>
SCP	<i>Société Camerounaise de Presse</i>
SOPÉCAM	<i>Société de Presse et d'Édition du Cameroun</i>
UPC	<i>Union des Populations du Cameroun</i>
ZANU	<i>Zimbabwe African National Union</i>
ZAPU	<i>Zimbabwe African People Union</i>

Liste des tables

Répertoire des articles de critique littéraire parus dans *Cameroon*

Tribune de 1975 à 1983

		Page
Table 1	Chroniques de 1975	255
Table 2	Chroniques de 1976	256
Table 3	Chroniques de 1977	259
Table 4	Chroniques de 1978	262
Table 5	Chroniques de 1979	265
Table 6	Chroniques de 1980	267
Table 7	Chroniques de 1981	270
Table 8	Chroniques de 1982	271
Table 9	Chroniques de 1983	274
Table 10	Liste officielle des œuvres littéraires de l'enseignement secondaire au Cameroun, de 1974 à 1990	275

Remerciements

Le long et difficile parcours de cette thèse, quoique toujours passionnant et stimulant, arrive enfin à son terme. J'aimerais remercier de tout cœur tous ceux qui ont contribué, d'une manière ou d'une autre, à la réalisation de ce projet.

Mes remerciements vont tout d'abord à celui qui a bien voulu que je me retrouve en Amérique du nord et que je puisse commencer et terminer cette thèse de doctorat : DIEU, le Père tout puissant. Je lui rends grâce ce jour pour tous ses bienfaits, pour sa présence permanente dans ma vie, en tout lieu et en tout temps ; je lui suis reconnaissant d'avoir mis sur mon chemin, des hommes ainsi que tous les moyens m'ayant permis de mener à bien ce travail, car : « toutes choses contribuent au bien de ceux qui aiment DIEU, de ceux qu'il a appelés selon son plan. » Romains 8 : 28

Que soient ici remerciés tous ceux que l'Éternel a utilisés et qui ont pris part à mon travail de quelque manière que ce soit.

Toute ma gratitude va d'abord à M. Vincent Simedoh qui a accepté de diriger mes travaux. Ses corrections minutieuses, sa rigueur et ses remarques toujours justes, m'ont permis de progresser patiemment, de circonscrire le sujet avec méthode, et de poursuivre les investigations jusqu'à ce point, je l'espère, satisfaisant. Je le remercie très sincèrement d'avoir rendu possible ce travail parfois éprouvant.

Mes pensées vont également à M. Vittorio Frigerio pour la richesse de nos échanges, ses relectures et son soutien sans réserve dans l'élaboration de ce travail. Je lui suis très reconnaissant de m'avoir conseillé et encouragé.

Je tiens à remercier M. Raymond Mopoho, pour ses conseils et son vif soutien dans ce travail. Je lui suis très reconnaissant de m'avoir conseillé et encouragé. Mention spéciale à messieurs les professeurs Christopher Elson et Vincent Masse, et à la

secrétaire Katherine Stratton, tous du département de français de l'Université de Dalhousie. Mes remerciements vont aussi aux membres de mon jury, qui ont accepté de lire ce travail.

Tout ce travail n'aurait pas été possible sans l'aide précieuse de mes collègues et amis : Le journaliste Samuel Dikoume, le Professeur Albert Nah, l'avocat maître Arnaud Ribold Woungwa Youmbi, le jeune Walter Mouiche et mes frères Dieudonné Toukam et Denis Yongué. Tous m'ont apporté un soutien essentiel par la relecture et leurs nombreux conseils.

Enfin, je suis profondément reconnaissant aux membres de ma famille. Ils ont constamment veillé à la bonne réussite de ce travail, grâce à leur amour, leur soutien logistique et psychologique. Tout particulièrement, je pense à Emilienne Watonsi, mon épouse et première critique de ce travail ; Emilienne, tu as fait preuve de beaucoup d'amour, d'une profonde compréhension et d'une grande patience dans les périodes délicates. Tu n'as jamais cessé de m'encourager.

Je remercie mes filles Paule Sandrine Ndeffo, Patricia Wafo et Emmanuelle Raissa pour leurs prières, leur amour et leur indéfectible soutien.

Un grand merci à ma mère Asta de qui je tiens l'opiniâtreté au travail.

Papa, merci beaucoup ! Cette thèse représente la peau de lion que je vais déposer sur ta tombe.

Chapitre 1 Introduction

Aujourd'hui au Cameroun, grâce aux technologies de l'information et de la communication, le nombre d'auditeurs, de téléspectateurs, et de lecteurs, a évolué de manière exponentielle¹. Il va sans dire que dans cet ordre d'idées, la diffusion d'une pensée, la parution d'un roman ou d'un journal devrait bénéficier d'un phénomène de « mass-médiatisation ». C'est ce qui se passe avec la diffusion dans la presse audiovisuelle, écrite ou cybernétique, des livres, ou de tout autre nouvelle publication artistique. Il existe certes des journaux qui publient de nouvelles parutions, mais la pratique n'est pas érigée en institution pour diverses raisons politiques, économiques et sociales. Si en Occident le cas est avéré, en Afrique subsaharienne, la parution d'une œuvre de l'esprit (roman, pièce de théâtre, peinture, etc.), tout comme sa diffusion n'ont pas encore connu cet engouement tant souhaité par les créateurs, même si aujourd'hui la création des sites internet, des émissions radiophoniques et télévisuelles consacrées à l'art et au roman est en nette progression. La situation de précarité communicationnelle était encore plus vraie au Cameroun où, de 1974 à 1984, période concernée par notre étude, le phénomène de médiatisation était en cours de construction. Pendant cette période, la critique littéraire n'avait pas investi de manière quantitative et qualitative l'espace communicationnel médiatique ; à la radio, il n'existait qu'une seule émission sur la littérature baptisée « *Au cœur d'une œuvre* ».

¹ Alors qu'à la naissance de *Cameroon Tribune* en 1974, le Cameroun comptait à peine cinq journaux et une radio nationale, en 1994, on est passé à une pluralité médiatique remarquable. Des centaines de journaux et magazines enregistrés, au nombre desquels 6 quotidiens et une dizaine d'hebdomadaires. Une cinquantaine de stations de radios et près d'une dizaine de chaînes télévisées. La majorité des journaux de la presse écrite sont distribués par Messapresse. Cette information est contenue dans l'essai de Michel Tjade Eone, *Démonopolisation, libéralisation et liberté de communication au Cameroun*, Paris, L'Harmattan, 2001.

Le journal imprimé, quant à lui, était un lieu de culture peu fréquenté.² La conséquence de cette situation au sein de la population était la tendance à l'écoute de la radio plutôt qu'à la lecture des journaux et autres magazines d'information, avec un intérêt quant aux programmes de sport d'informations relevant du domaine social et politique plutôt que sur une critique littéraire naissante. Fort de son vaste bassin d'audience et de sa tonalité polyphonique, la radio était le média le plus développé, les populations se l'étant approprié grâce à son ancrage dans l'oralité, ancrage qui avait créé une plus grande proximité avec une population dont l'élite était la seule « alphabétisée ». Comme le relève Jean-Pierre Ilboudo³, un peu partout en Afrique subsaharienne, la radio était utilisée pour soutenir la politique et le développement économique. En 1974 au Cameroun, dans la presse écrite, le quotidien national d'information *Cameroon Tribune* était encore à sa phase expérimentale. Il avait pour mission d'assumer trois fonctions : sociale, politique et éducative. Les journalistes de cet organe de presse se devaient de travailler à l'accession du Cameroun à une prise de conscience de son identité historique et culturelle. C'était la vision d'un pays qui n'avait connu que des journaux fondés par l'ancien maître qui se conduisait en colonisateur, et dont la vision et les objectifs étaient la promotion des intérêts européens. Il importait donc que le journalisme des lendemains de l'indépendance conçoive la profession en tant que formateur d'opinion, tout en s'inventant

² Michel Tjade Eone, dans son essai *Démonopolisation, Libéralisation et liberté de communication au Cameroun* (2001), s'est penché sur ce problème et évoque trois raisons principales : à l'origine, la socialisation de l'Africain ne se fait pas par la culture de la lecture, mais par la culture de l'oralité. Dès lors, la lecture d'un journal ou d'un livre apparaît comme une activité de contrainte imposée par l'école et non une activité de loisir ; ensuite parce qu'au sein des sociétés dominées par la rareté, le journal est paradoxalement un bien culturel qui coûte relativement cher, alors que, le plus souvent, les besoins élémentaires de survie de la quasi-totalité des lecteurs potentiels restent insatisfaits ; enfin parce que l'alphabétisme exclut de l'accès au journal près de 30% des citoyens. (p.66).

³ Ilboudo, Jean-Pierre, *Histoire et évolution de la radio rurale en Afrique noire - Rôles et usages*. http://www.fao.org/docrep/003/x6721f/x6721f02.htm#P87_10792 consulté le 7 novembre 2015

culturellement. Ce journalisme devait s'appropriier les techniques de la profession, sa déontologie, ses règles et une manière originale de toucher le public. Le journaliste devait à la fois créer un « horizon d'attente »⁴ et le faire coïncider avec les besoins politiques, culturels et économiques du pays.

Sur le plan politique au Cameroun, dans les années 1970, on en était toujours à attendre une liberté et une démocratie, promises dix ans auparavant avec l'accession du pays à l'indépendance. Quant au champ littéraire africain, le corpus romanesque était composé d'auteurs dont la thématique était inspirée par les pouvoirs dictatoriaux de certains leaders africains. On peut citer *Les Soleils des indépendances* (1968) de Kourouma, *Le Cercle des tropiques* (1972) de Fantouré, *Main basse sur le Cameroun : autopsie d'une décolonisation* (1972) et *Remember Ruben* (1974) de Mongo Beti, *La Vie et demie* (1979) de Sony Labou Tansi. Il s'agissait donc, pour le journaliste chroniqueur camerounais, en tenant compte de l'actualité ainsi que de l'historicité de ces œuvres, d'établir le lien entre ce qui relève du discours romanesque et ce qui renvoie au lecteur, à ses attentes personnelles avec, en toile de fond, le contexte socioculturel et politique. Il est, en fait, question d'éviter une rupture du discours littéraire d'avec le lectorat, et d'établir un contact permanent entre le livre et les Camerounais, car, comme le relèvent si opportunément André LaCocque et Paul Ricoeur, « le texte, coupé de ses liens avec une communauté vivante, se trouve [...] réduit à un cadavre livré à l'autopsie »⁵.

⁴ L'horizon d'attente est un outil conceptuel développé par Hans Robert Jauss, dans son essai *Pour une esthétique de la réception*, et qui permet l'observation et la compréhension du phénomène d'appropriation d'une œuvre par le lecteur et la manière dont il inclut ce phénomène dans ses acquis socioculturels, sa vision du monde. Tout au long de cette expérience réceptive, le lecteur laisse apparaître des attentes concrètes correspondant à l'horizon de ses intérêts, désirs, besoins et expériences tels qu'ils sont déterminés par la société et la classe auxquelles il appartient aussi bien que par son histoire individuelle.

⁵ Ricoeur, Paul & André Lacocque, *Penser la Bible*, Paris, Le Seuil, 2014.

Pour ce qui est de la promotion du fait littéraire, la création et le lancement de *Cameroon Tribune* ont été assortis d'une volonté manifeste des autorités de « camerouniser » la critique littéraire. Il s'agissait d'une réponse aux préoccupations soulevées au cours d'un colloque sur la critique littéraire en Afrique, colloque dont les travaux s'étaient tenus dans la capitale camerounaise un an plus tôt et qui avaient pour thématique cet appel de Léopold Sédar Senghor :

L'heure est donc venue enfin, dans le domaine de la critique comme dans les autres domaines de l'art, de penser par nous-mêmes, et pour nous-mêmes ... Depuis l'année des indépendances africaines, depuis 1960 et même avant, les écrivains et artistes négro-africains ont créé une nouvelle poésie, un nouveau roman ... Mais la critique, au premier abord, est restée sur les bords de la Seine... Il faut donc inventer, avec un nouveau vocabulaire et un nouveau style, une nouvelle méthode négro-africaine de critique, en abandonnant définitivement le scientisme du stupide XIX^e siècle⁶.

Le cri d'alarme de Senghor, relayé également par les chercheurs et autres universitaires présents au colloque de Yaoundé, témoignait ainsi de la nécessité de jeter les bases d'une critique dont les connotations et dénnotations discursives allaient satisfaire les attentes du lecteur africain. En d'autres termes de combler un horizon d'attente, qui repose sur une production du savoir à partir de soi. Le cri de Senghor est lancé en faveur d'une pensée autocentrée, c'est-à-dire un appel à l'Africain de penser par lui-même et pour lui-même. Ces deux termes répondent à un impératif de se représenter au monde et d'être soi face à un projet exogène. D'autres rencontres allaient suivre, dont celle tenue en 1978 à l'université de la Sorbonne sur le thème « Critique et réception des littératures négro-africaines ». A ces travaux se sont ajoutées, dans les années 80, des publications sur le thème de la critique littéraire et sa réception⁷. Cette dynamique de la prise en compte du récepteur implique sa condition

⁶ Colloque de Yaoundé, 16-20 avril 1973, Paris, Présence Africaine, 1977, pp, 513-515.

⁷ *The Critical Evaluation of African Literature* d'Edgar Wright en 1978, *La littérature africaine et sa critique* de Locha Mateso en 1986 et *Aspects de la critique africaine*, Paris- Lomé, Éditions Silex, De Serpos Tidjani en 1987.

en tant qu'objet (personnage représenté dans le roman) et sujet actant (lecteur, donc critique) dans la société africaine soumise aux soubresauts et autres convulsions socio-politiques du moment. *Cameroon Tribune* devait se définir par la pertinence des questions qu'il adresse à l'histoire nationale en cette période de mutation, ainsi qu'aux libertés individuelles et à la démocratie dans le pays. Le contexte socio-historique dans lequel nous avons circonscrit notre travail nous plonge dans une nouvelle littérature francophone africaine dont les soubresauts de l'émergence du continent africain vont constituer une source d'inspiration. Au début des années 70, l'essentiel de la production romanesque de l'Afrique francophone était axé sur la dénonciation de la gestion des États du continent par leurs nouveaux dirigeants. Cette période était celle du désenchantement, c'était la période de la désillusion. Nombre d'écrivains de cette époque, se posant en porte-parole du peuple, ont stigmatisé la nouvelle bourgeoisie qui exploitait le peuple et abusait de sa confiance. La production littéraire, en réagissant aux souffrances du peuple, aux réalités politiques et socio-économiques, affirmait l'urgence d'un nouveau contrat social dont les clauses essentielles porteraient sur le respect de la personne humaine, la reconnaissance de la différence et surtout, la nécessité de la libération politique et économique, conditions *sine qua non* pour une affirmation réelle de l'Africain. Les stigmates de la colonisation, ajoutés à l'asservissement du peuple par les dirigeants postcoloniaux, constituaient des nuages assombrissant les soleils des indépendances, pour reprendre l'expression de Kourouma. Une situation déplorée alors par Jacques Chevrier :

Les indépendances étaient porteuses d'espoir et pourtant la plupart des romans écrits et publiés après 1960 nous donnent à voir une image de l'Afrique singulièrement désespérée. Un peu partout, en effet, après un simulacre de démocratie, le pouvoir s'y manifeste sous les formes d'un totalitarisme qui ne fait aucun scrupule à réprimer, torturer, éliminer tous ceux qui tentent de l'entraver et qui, à défaut d'une adhésion populaire, tente de légitimer son

action par un discours proliférant, véritable logorrhée que raillent la plupart des écrivains⁸.

Le plasma social africain était fortement contaminé ; les virus avaient pour noms : coups d'État, dictatures, corruption, violence, népotisme. C'est une Afrique malade qui devait désormais faire son chemin de Compostelle à travers une profonde introspection afin de cerner à suffisance les dires et écrits en phase avec ce nouveau mouvement vital. Cette situation va donner, aux critiques africains, à lire et à réfléchir sur de nouveaux paradigmes d'une littérature militante, de modernité voire de développement d'une nouvelle Afrique par de nouveaux penseurs. Dès lors, on a assisté à un bouillonnement de la scène littéraire africaine. Elle s'est vue prise d'assaut par une nouvelle vague d'écrivains pétris de talent qui y ont imprimé leurs marques. Les désirs de changement politique en Afrique ont ainsi affecté les domaines du savoir et de l'art, tout en retraçant la trajectoire de l'évolution des projets d'écriture. L'œuvre littéraire s'est désormais parée d'une visée politique. L'écriture s'est débridée en adoptant un ton plus violent et plus fragmenté. Une rupture s'est aussi opérée dans le langage. Le style châtié de naguère a cédé la place à un métissage linguistique où la parodie se mêlait au carnavalesque. Ainsi, il s'est opéré une profonde osmose du texte de l'écrivain africain francophone avec sa langue maternelle, celle de ses lecteurs, le romancier africain entrant en totale immersion dans la vision du monde que véhicule son peuple. Cette nouvelle donne, ce recadrage du discours littéraire africain, a ouvert la voie à de nouvelles interrogations, à de nouvelles perspectives qui s'offraient à l'exégèse africaine. La question n'était plus

⁸ Jacques Chevrier cité par Alphonse Gatete, *La problématique du pouvoir noir chez quelques romanciers négro-africains d'expression française*, Mémoire de licence, Ruhengeri, 1990, p. 20.

alors de savoir s'il fallait continuer à « mettre du vin nouveau dans de vieilles outres », en d'autres termes, si la critique littéraire africaine devait toujours se faire à l'aune des canons occidentaux, mais de trouver des méthodes adéquates de critique africaine qui permettent une certaine distanciation d'avec le parrainage occidental. L'autre préoccupation liée à cette situation était le lectorat africain dont le statut devait être revu ; dans cet ordre d'idées, il s'agissait de faire en sorte que la critique littéraire africaine soit facilement appréhendée par le public africain, que les textes africains cessent d'être des discours qui se déploient en marge des populations qui en sont les premières destinataires. Toutes ces interrogations et bien d'autres, à l'instar du rôle des médias dans la promotion du fait littéraire, des questions relatives au statut du critique de la littérature africaine et des fondements de la critique africaine, étaient au centre des travaux du colloque de Yaoundé sur le *Critique africain et son peuple comme producteur de civilisation* du 16 au 20 avril 1973. Comme on peut le constater, il apparaît clairement qu'en même temps que se posait le problème d'une véritable identité de la critique littéraire africaine, on s'est tout aussi bien préoccupé du destinataire de l'œuvre, ce lecteur qui constitue l'autre pôle de la communication littéraire. Ce sont les statuts de ce critique et de cette réception qui se sont imposés comme objet de réflexion de notre travail. Cette problématisation nous a semblé d'autant plus importante que *Cameroon Tribune*, le quotidien camerounais d'information qui se situe au cœur de notre analyse, a vu le jour un an après les travaux du colloque de Yaoundé, et qu'il constitue un champ d'expérimentation des résolutions du colloque. Nous allons nous intéresser à la manière dont la critique littéraire a été faite à *Cameroon Tribune* de 1974 à 1984 et ce, en analysant la production et la consommation de la littérature francophone négro-africaine de cette époque. Cette analyse nous donnera l'opportunité de relever les orientations prises par

le quotidien dans sa rubrique consacrée à la critique des œuvres, en même temps qu'elle permettra de voir si les sujets développés dans ces œuvres correspondent aux préoccupations des populations.

a) État de la question

Pendant la colonisation de l'Afrique et même au lendemain des indépendances des pays africains au sud du Sahara, c'est en Europe que se sont développés les travaux consacrés à la critique littéraire africaine dans les médias et plus spécifiquement dans les quotidiens. Ces études relatives à la critique journalistique se sont employées à cerner les différentes approches de lecture des œuvres littéraires par des journalistes, pour l'essentiel sur la scène européenne. Quant à l'Afrique subsaharienne, les rapports entre la presse et la littérature y sont récents comparés à l'Europe. Sur le vieux continent, depuis le XVII^e siècle ces rapports existaient déjà et ils se sont intensifiés un siècle plus tard. On retrouvait dans le champ médiatique des journaux avec des contenus littéraires, certains périodiques étant même exclusivement consacrés à la littérature⁹. Au XIX^e siècle, ces rapports ont gagné en densité avec la création de rubriques consacrées au roman-feuilleton, un genre littéraire spécifique lié au support de la presse. Un roman feuilleton que Marie-Françoise Cachin qualifie de « premier espace véritablement médiatique du journal¹⁰ » et qu'elle définit par quatre aspects : comme espace de connivence, espace de la polémique, espace de la série et espace de la création générique. Les journalistes n'étaient pas les seuls intéressés par la rédaction des chroniques littéraires dans les journaux. Pratiquement tous les écrivains du XIX^e siècle, mais aussi un nombre important de ceux du XX^e, comme Kessel,

⁹ Dès le XVII^e siècle sont créés des journaux littéraires aux formes et contenus variés. C'est le cas notamment du *Mercurius Français*, des *Nouvelles de la République des Lettres* de Bayle.

¹⁰ Cachin, Marie-Françoise, *Au bonheur du feuilleton*, Paris, Créaphis, 2007, p.69.

Colette, Proust, Camus, Mauriac, Sartre, s'y sont mis, quand ils n'ont pas créé eux-mêmes des périodiques. C'est ainsi que la critique journalistique a acquis une notoriété et est devenue une instance de légitimation et de consécration importante au sein du champ littéraire¹¹.

Aujourd'hui dans la presse écrite en France, certains de ces journaux sont devenus une véritable institution littéraire¹². Quant au paysage audiovisuel français, la promotion du fait littéraire y est tout aussi importante, voire « unique au monde ». Dans un article intitulé *Magazines littéraires, une exception française*, Christine Rousseau déclare :

Il n'est guère de pays qui peuvent se prévaloir au cours de leur histoire d'avoir mis à l'antenne en soixante ans près d'une quarantaine de magazines littéraires ni même d'avoir songé dès la création de la télévision à en concevoir un, comme ce fut le cas en France, avec le mythique "Lectures pour tous", en 1953¹³.

En tant que promoteur du fait littéraire, le système médiatique joue un rôle multidimensionnel. Il constitue une passerelle entre l'écrivain et le public, une plateforme sur laquelle le livre et l'écrivain acquièrent leur visibilité, une instance de légitimation. A ce propos d'ailleurs, il est important de souligner que c'est le système médiatique français qui sert de rampe de lancement au fait littéraire négro-africain. Créée en 1947 à Paris par Alioune Diop, *Présence Africaine* est la première revue littéraire à se lancer dans la promotion de la culture africaine. Elle va publier les œuvres de grands auteurs africains et antillais dont Senghor, Césaire et Damas. La radio française des années 50 va poursuivre cette œuvre de promotion. Marie-Pascale

¹¹ Voir Thérénty Marie Eve & Alain Vaillant, *Presse, Plumes, journalisme et littérature au XIX^{ème} siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2004.

¹² C'est le cas par exemple des journaux *Le Monde*, *Le Figaro*, *L'Obs*, *Magazine-littéraire*, *Libération*, *Le Point*.

¹³ Rousseau Christine, <http://www.lemonde.fr/culture/article/2013/07/19/serie-d-ete-magazines-litteraires-une-exception-francaise>, Consulté le 25 juin 2015.

Ntsobe Amah, auteure d'une thèse de doctorat sur la médiatisation de la littérature africaine en France et en Afrique, le relève dans ses travaux :

C'est dans la Revue *Présence Africaine* que s'est effectué le travail le plus important. La première série (novembre 1947-décembre 1949) regroupe sept livraisons des écrivains africains qui tentent de préciser les contours de la Négritude. Ensuite, vint la période des numéros spéciaux avec notamment «Poètes Noirs», où s'illustrent les poètes camerounais à l'instar de Francis Bebey, puis «Les Etudiants Noirs » où Mongo Beti se révèle très actif. Plusieurs écrivains camerounais se distingueront ensuite dans la nouvelle série bimestrielle de « Présence Africaine » qui paraît à partir de 1955¹⁴

Dans sa thèse, Marie-Pascale Ntsobe Amah met en exergue la perception et le traitement de la littérature africaine par certains journaux français et africains basés à Paris. Il ressort de cette étude qu'en 1955 sur *France 1*, une émission intitulée « Contes de la Croix du Sud », produite et animée par G. de Goustine, avait été entièrement consacrée à Senghor. Dix ans plus tard en 1965, le poète sénégalais était une fois de plus sollicité à une heure de grande écoute par *France Culture*, pour parler de sept de ses poèmes et de la Négritude. Toujours dans le domaine radiophonique, RFI (Radio France Internationale) a œuvré pour la visibilité de la littérature africaine. A sa création en 1975, RFI produisait chaque semaine cinq heures d'émissions, au nombre desquelles *Les archives sonores de la littérature noire ou de la littérature orale*. Ces programmes étaient repris par les chaînes de radio en Afrique francophone subsaharienne. Deux autres émissions culturelles de grande écoute, à savoir le « Concours théâtral » et le « Concours de la nouvelle », vont servir de plateforme à la diffusion des œuvres littéraires africaines, et conséquemment elles vont permettre la révélation de grands écrivains, et celle de jeunes auteurs africains.

¹⁴ Ntsobe Amah Marie-Pascale, *La Médiatisation de la littérature en France et en Afrique de 1960 à 2000, Une étude socio-descriptive*, Paris, Université de Cergy-Pontoise, 2004-2005, p. 120.

Au niveau de la presse écrite en France, comme nous le relevions plus haut, la littérature africaine a été présente à travers des magazines, des journaux et certaines revues spécialisées. Après *Présence Africaine* viendront ensuite des quotidiens et des hebdomadaires comme *Jeune Afrique*, *Afrique-Asie*, *Bingo*, et *Aujourd'hui l'Afrique*. Cette « presse africaine » a publié, et de manière assez soutenue, des articles qui traitent de la littérature africaine, en mettant par ailleurs l'accent sur la couverture des événements culturels africains en France, comme les conférences des auteurs négro-africains. Certains périodiques nationaux français sont venus compléter cette liste. C'est le cas, entre autres, du *Nouvel Observateur*, des journaux et hebdomadaires *Le Monde*, *Le Point*, *Libération* et *L'Express*. Il est à noter cependant que comparée à la presse africaine, les journaux français à grande diffusion ne publiaient des articles sur la littérature africaine que de façon sporadique (et ce, jusqu'aujourd'hui). La médiatisation de la littérature africaine dans les journaux français allait ainsi souffrir d'une certaine insuffisance.

Si, comme nous venons de le relever, en Europe le rôle de la presse comme élément catalyseur de la littérature était avéré, en Afrique, que ce soit pendant la colonisation ou au lendemain des indépendances, on en était encore en pleine période de balbutiement, l'univers médiatique n'ayant pas été envahi par une presse écrite spécialisée dans le traitement de l'information littéraire. Et quand bien même on évoquait la littérature dans la presse, les lecteurs et consommateurs des journaux et autres magazines étaient loin d'être en quête de notes de lecture ou d'autres chroniques littéraires dans ces supports médiatiques. Cela dit, en dehors de la thèse de doctorat de Marie-Pascale Ntsobe Amah sur le traitement de la littérature africaine dans la presse française et africaine, ce sujet n'a manifestement pas suscité l'intérêt de beaucoup d'autres chercheurs. Les quelques écrits qui se sont intéressés à cette

thématique, se sont attachés à donner une visibilité à cette littérature naissante et ce, grâce à des conférences et des articles publiés dans quelques revues spécialisées. C'est le cas de l'analyse intitulée « Presse et construction de la critique littéraire : les cas du Cameroun et de l'Île Maurice¹⁵ ». Marcelin Vounda Etoa, qui signe l'article, présente l'évolution diachronique et synchronique de la critique littéraire dans les journaux camerounais depuis la période coloniale. Dans cette analyse, Marcelin Vounda Etoa s'interroge sur les rapports qu'entretiennent la presse camerounaise et la littérature, la place et la nature de cette littérature dans les journaux, en même temps qu'il se demande si la presse peut aider à l'émulation du fait littéraire. S'appuyant sur une réflexion antérieure réalisée par le journaliste David Ndachi Tagne, Marcelin Vounda Etoa révèle qu'il faut remonter à 1922, année de création de *La Gazette du Cameroun*, pour avoir un bon aperçu du rôle de la presse dans la construction de la critique littéraire au Cameroun. Créée à l'initiative des autorités françaises en charge de la gestion des affaires du Cameroun, *La Gazette du Cameroun* avait une ligne éditoriale bien définie : « Contribuer à la promotion culturelle des populations indigènes, permettre aux évolués d'échanger leurs idées et faire l'apprentissage de la presse écrite. ¹⁶» Instrument de l'expansion coloniale, *La Gazette du Cameroun* était aussi une école de formation des « moniteurs » et des « écrivains-interprètes » de l'époque. Une rubrique consacrée à la culture et baptisée « littératures et traditions orales » servait de plateforme à la publication des contes, fables, épopées, mythes, et autres chantefables puisées dans le terroir et traduits en français. La gazette du Cameroun va organiser des concours et des débats sur une multitude de sujets

¹⁵ Cette analyse est publiée dans la *Revue des littératures du sud* n° 160 décembre-février 2006.

¹⁶ Vounda Etoa, Marcelin, Robert Furlong, « Presse et construction de la critique littéraire : le cas du Cameroun et de l'île Maurice », *Notre Librairie*. n° 160, Décembre – février 2006, p. 56.

passionnants. Cet engouement littéraire se poursuit avec un autre journal, La Presse du Cameroun, dont Jean Garrigou, le propriétaire, est français. Les ouvrages présentés dans ce quotidien sont essentiellement français. En 1954, Henry de Julliot, un jeune prêtre, va inverser la tendance. La critique qu'il pratique est certes normative dans le respect des canons esthétiques occidentaux, mais elle a le mérite de pousser les auteurs camerounais à plus de rigueur dans le travail. A partir de 1950 le Cameroun entre dans le gotha des puissances littéraires de l'Afrique, sa notoriété dans le domaine littéraire et artistico-culturel est avérée. Cette auréole est le fruit d'un intense travail entrepris par les écrivains et artistes camerounais depuis les années 1920. La littérature camerounaise acquiert ses lettres de noblesse grâce à la personnalité de Ferdinand Oyono et de Mongo Beti et surtout à la valeur de leurs écrits. Avec Marie-Claire-Eléonore-Débochère Matip, auteur de *Ngonda* (1956) et première femme écrivaine d'Afrique francophone, d'autres écrivains dont Benjamin Matip, Jean Ikelle Madiba, et plus tard René Philombe, viendront élargir cette auréole. A l'exception d'un Louis Marie Pouka, tous les autres écrivains sont plus engagés, avec un style plus combatif. Une analyse des structures narratives de cette époque-là fait apparaître une diversité d'approches dans la critique du colonialisme. La fin des années 50 correspond à une vitalité de la presse écrite ; l'activité journalistique est foisonnante. La littérature porte entre autres sur la situation du mandat et les conflits politiques et militaires pour l'indépendance et la liberté, elle porte sur la dénonciation des affres de la colonisation, appuyée par un discours anticlérical. Pendant cette période, ce sont une cinquantaine de titres qui paraissent à Douala et à Yaoundé. Le ton est désormais à la contestation du système colonial. Les rédacteurs et autres directeurs de publication politiquement très engagés se lancent dans la lutte pour l'émancipation du

pays ; un engagement synonyme de rupture avec le colonisateur, comme le relève

Modiohouan :

Les œuvres littéraires sont caractérisées par un puissant rêve de liberté, une tension permanente vers un avenir sans servitude ni aliénation, la ferme volonté de briser l'ordre colonial, [postcolonial] dans une lutte sans merci pour changer la vie. Le ton n'est pas à la conciliation ni au compromis : il s'agit d'une confrontation.¹⁷

Pendant les cinq années ayant précédé l'indépendance du Cameroun, la presse fait montre d'un engagement intense, comme le rappelle Marcelin Vounda Etoa :

Plusieurs des contributeurs et des directeurs de publication de journaux – à l'instar de René Philombe, qui crée *La Voix du citoyen*, et Louis Marie Pouka, qui collabore à *L'Éveil des Camerounais* – n'abdiquent pas leurs ambitions littéraires. Influencés par le marxisme, plusieurs d'entre eux s'en servent comme grille de lecture des œuvres.¹⁸

Mais au lendemain de l'indépendance et ce jusque dans les années 1970, on va assister à une réduction drastique des titres de journaux privés due à la censure ambiante, et dans ce qui reste de publications, la littérature aura une portion congrue. L'activité littéraire reprendra avec *Cameroon Tribune* en 1975. Au final, la thèse de Marie-Pascale Ntsobe Amah apparaît comme étant la première étude approfondie sur le sujet. Le fait que nous ayons décidé de travailler sur la critique littéraire à *Cameroon Tribune* constitue en soi une originalité dans la mesure où notre focalisation porte essentiellement sur le quotidien camerounais dans une période qui part de sa création à une dizaine d'années plus tard, premier travail du genre.

¹⁷ Modiohouan, Guy Ossito, *L'Idéologie dans la littérature négro-africaine d'expression française*, Paris, L'Harmattan, 1986, p. 141.

¹⁸ Vounda Etoa, Marcelin, Robert Furlong, op. cit. p. 56.

b) *Cameroon Tribune*. La littérature au service de l'éducation

Notre étude porte sur l'analyse de la critique littéraire négro-africaine francophone dans le champ médiatique camerounais, spécialement dans le quotidien gouvernemental *Cameroon Tribune* de 1974 à 1984. Au regard du corpus que nous avons retenu, nous formulons un certain nombre d'hypothèses et de questionnements. Notre première hypothèse intuitive, est de montrer que la critique littéraire faite à *Cameroon Tribune* est une critique pédagogique. La seconde hypothèse consiste à montrer que cette option éducative obéit au fait que *Cameroon Tribune* est un journal gouvernemental dont l'un des points focaux de la ligne éditoriale est l'information et l'éducation du public. En dernière analyse, notre problématique sera d'essayer de comprendre si, d'une part, du fait de son caractère pédagogique, cette critique a amélioré ou non la qualité de la création littéraire au Cameroun, et d'autre part, ce qu'il est advenu des chroniqueurs. Et parce que ces interrogations qui font l'objet de questionnements récurrents sont à notre avis loin d'être aisément réglées, il importe de les reposer sur la base d'une élucidation théorique préalable. S'il est vrai que nous allons privilégier les analyses des chroniqueurs de *Cameroon Tribune*, il n'en demeure pas moins que certains éléments de notre corpus pourront être ponctuellement mis en rapport avec d'autres critiques ayant abordé les mêmes œuvres, ce qui permettra de valider la pertinence de nos hypothèses.

Afin de mieux présenter notre travail analytique, il s'avère important de définir, et de clarifier les concepts opératoires dont nous allons nous servir. Ce sont en effet ces concepts qui structurent notre thématique. Sur le plan méthodologique, il convient tout d'abord de circonscrire le concept même de critique littéraire. Ensuite, nous aborderons la théorie de la communication ainsi que l'analyse de contenu qui s'imposent comme technique d'analyse des données visant à interpréter les différents

discours soumis à notre appréciation. Cette approche sera faite en fonction de la grille suivante : Qui parle ? Pour dire quoi ? Par quels procédés ? A qui ? Avec quel effet recherché ? Cette approche nous permettra de voir comment se vit la réception des œuvres littéraires à travers *Cameroon Tribune*.

c) *Cameroon Tribune* et la réception

Le discours écrit a la particularité d'être consigné sur un support matériel et de survivre mieux que la littérature orale à l'usure du temps. Parce qu'il traverse plus facilement les frontières, l'écrit ne semble plus s'adresser à un interlocuteur précis, même si son auteur a eu un public, réel ou imaginaire, dans son esprit au moment de l'écriture. Comme le disait Platon à Socrate dans *Phèdre*, « [u]ne fois écrit, tout logos roule dans toutes les directions, aussi bien vers ceux qui s'y connaissent que vers ceux dont ce n'est pas l'affaire, et il ne sait pas à qui il doit ou non parler¹⁹ ». Chaque lecture est donc sujette à une multitude d'interprétations. Critiquer une œuvre revient donc à porter un jugement sur elle, à la décrire, à la comprendre. Ce jugement, cette appréciation dans le cadre de la critique littéraire, se fait selon une approche normative, c'est à-dire à même d'émettre des jugements de valeur. Depuis Aristote, à qui l'on attribue la paternité de ce vocable, la critique littéraire est marquée par les questions suivantes : comment lire, interpréter, comprendre ou juger ? Parce qu'on parle des œuvres, parce qu'on les analyse, parce qu'on réfléchit sur un poème ou un roman, on construit ce faisant un discours second, et on produit du savoir. Cela dit, la critique littéraire regroupe deux types d'activités. Dans le domaine universitaire, il ne s'agit pas seulement pour le critique de signaler ni d'évaluer une œuvre, mais de montrer comment elle s'insère dans un ensemble de questions qui lui sont - ou non -

¹⁹ Cité par Guglielmo, Cavallo Chartier, *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, 1997, pp. 12-13.

contemporaines, comment elle est conçue, par quel travail d'écriture sont obtenus les effets auxquels elle prétend. Les chercheurs ont pour vocation de questionner, d'analyser, et d'interpréter les textes. Dans la critique journalistique en revanche, il est question de faire des comptes rendus de livres par le biais de la presse écrite, de la radio et de la télévision. Le journaliste informe et décrit : il signale la parution d'une œuvre, il la présente. Au mieux il l'inscrit dans un contexte ou dans un courant et prononce sur elle un avis plus ou moins motivé : il en recommande ou en déconseille la lecture. Un autre degré de comparaison entre la critique littéraire et la critique journalistique, c'est le postulat scientifique ; la première pratique une science et la deuxième pratique un art, l'art de lire vs la science de faire dire. De plus, la critique littéraire est localisée dans des supports tels que les essais et les revues scientifiques (considérés comme un médium) tandis que le lieu de prédilection de la critique journalistique, ce sont les supports médiatiques.

Au cœur de la critique littéraire, qu'elle soit universitaire ou journalistique, se situe l'étude d'une interaction entre la littérature et la société. Cette situation relève de la sociologie de la littérature, une discipline ayant suscité une multitude de débats critiques et qui ont débouché sur plusieurs productions théoriques. Au nombre de celles-ci, la théorie des champs littéraires formulée par Pierre Bourdieu dans *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire* (1992). Cette théorie permet une prise en compte des logiques sociales littéraires dans leur interaction avec l'agent producteur. La compréhension de la théorie des champs bourdieusienne s'impose puisqu'elle nous donnera l'occasion de dégager les différentes utilisations possibles et de voir comment elles s'appliquent à la critique journalistique. En d'autres termes, l'évocation de Bourdieu et la théorie des champs nous permettra d'étudier les interactions entre le champ politique, le champ journalistique et le champ social

camerounais dans la période concernée. Dans cette optique, nous pensons qu'il est nécessaire de déployer quelques concepts clés à notre étude et dus à Pierre Bourdieu, et ce dans le souci de rendre plus accessible un paradigme qui, pour une meilleure compréhension, nécessite quelques précisions. Fort de ces concepts, nous analyserons les chroniques de notre corpus, en tenant compte de leurs conditions de production et de réception. Cette analyse débouchera sur l'attribution d'une valeur littéraire aux discours critiques de *Cameroon Tribune* et conséquemment au processus de légitimation de *La tribune des arts et lettres* et de leurs auteurs.

Notre démarche nous permettra par ailleurs d'emprunter à diverses disciplines – sociologie littéraire, poétique, linguistique et narratologie – des outils conceptuels pour une rigueur affirmée dans l'analyse des textes. Nous analyserons les aspects thématique et symbolique, afin de confronter le monde dépeint par les textes de critique littéraire avec la réalité sociale. Dans cette optique, il nous sera donné de questionner le contexte dans lequel s'insèrent les œuvres de critique littéraire qui constituent notre corpus. Il ne s'agit pas uniquement ici du milieu sociologique, mais aussi de l'environnement intellectuel, politique et plus exactement du contexte critique. Quel est l'état de l'activité critique au Cameroun dans la période qui nous concerne ? Comment sont lues les œuvres par les différentes composantes sociétales du lectorat, et comment sont-elles interprétées et jugées ? Cette littérature est-elle conceptualisée et, si oui, répond-elle aux préoccupations du peuple de l'époque en question ? Dans le cas contraire, quelles seraient les causes du rejet ou du manque d'intérêt de la part du public ? En répondant à ces questions, l'occasion nous sera ainsi donnée de mieux appréhender le type de relation entre le champ social et le champ médiatique, vis à vis de la critique littéraire, mais également de juger éventuellement du feedback qui en découle. En somme, il s'agira de mettre en lumière

la représentation de la société et la manière dont cette société réagit à la peinture qui est faite d'elle. Nous allons aussi nous appuyer sur des outils d'analyse discursive qui relèvent à la fois de la pragmatique linguistique, de la communication, des théories de l'énonciation, c'est-à-dire de l'analyse du discours. Nous revisiterons des éléments de la communication tels que émetteur, récepteur, message, et des éléments linguistiques tels que l'horizon d'attente, la scène d'énonciation, la scénographie, l'image de soi dans le discours (ethos), etc, des éléments que proposent des chercheurs comme Jakobson, Hans Robert Jauss ou Dominique Maingueneau.

d) Jauss et l'horizon d'attente

Le dictionnaire de la critique littéraire définit la réception comme étant la « perception d'une œuvre par le public. [...]. Étudier la réception d'un texte, c'est accepter que la lecture d'une œuvre est toujours une réception qui dépend du lieu et de l'époque où elle prend place²⁰ »

L'activité de la lecture ainsi que l'interprétation des textes ont été au centre des préoccupations des théoriciens de la réception dans la seconde moitié du XXème siècle. Lors de l'avènement de ces théories de la réception dans les années 1960, dans leurs analyses des œuvres littéraires, les théoriciens ont insisté sur les notions de « lecture » et de « public ». D'après Hans Robert Jauss,

La lecture d'une œuvre nouvelle s'inscrit toujours sur le fond des lectures antérieures et des règles et codes qu'elles ont habitués le lecteur à reconnaître. Elle mobilise également son expérience du monde. Aussi, la lecture est-elle toujours une perception guidée²¹.

A cet égard, l'étude de la réception consiste à reconstituer « l'horizon d'attente » du premier public, puis à comparer les situations historiques des lecteurs successifs, en

²⁰ Garde –Tamine, Joëlle & Marie-Claude Hubert, *Dictionnaire de critique littéraire*, Paris, Armand Colin, 2002, p.174.

²¹ Jauss, Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, préfacé par J. Starobinski, trad. Cl. Maillard, Paris, Gallimard, 1978, p. 12.

mettant en relation les attentes et les opinions du lecteur, les valeurs et les normes esthétiques et sociales en vigueur. En 1978, Jauss publie un essai intitulé : *Pour une esthétique de la réception*. Il est question dans cet ouvrage de donner ses lettres de noblesse au lecteur qui jusque dans les années 1960 était « l'enfant pauvre » du fait littéraire. C'est d'ailleurs ce que relève Jean Starobinsky dans la préface de cet essai :

L'histoire de la littérature et de l'art plus généralement, a été trop longtemps une histoire des auteurs et des œuvres. Elle a opprimé ou passé sous silence son « tiers état », le lecteur, l'auditeur, ou le spectateur contemplatif. On a rarement parlé de la fonction historique du destinataire, si indispensable qu'elle fût depuis toujours. Car la littérature et l'art ne deviennent processus historique concret que moyennant l'expérience de ceux qui accueillent leurs œuvres, en jouissent, les jugent²².

L'une des idées fondamentales sur lesquelles repose la pensée de Jauss, c'est la place du lecteur comme nous venons de le voir, et cette théorie est articulée autour du concept d'horizon d'attente du lecteur. Afin de bien lire un texte et de mieux le saisir, quelques prérequis s'imposent au « lecteur idéal » : non seulement doit-il posséder à la fois une compétence linguistique et culturelle qui repose sur sa connaissance des théories littéraires et des structures textuelles, il doit par ailleurs pouvoir maîtriser les diverses « clés » logiques indispensables à la compréhension d'un texte. C'est ce qui fait dire à Jauss :

Le lecteur ne peut « faire parler » un texte, c'est-à-dire concrétiser en une signification actuelle le sens potentiel de l'œuvre, qu'autant qu'il insère sa précompréhension du monde et de la vie dans le cadre de référence littéraire impliqué par le texte. Cette précompréhension du lecteur inclut les attentes complètes correspondant à l'horizon de ses intérêts, désirs, besoins et expériences tels qu'ils sont déterminés par la société et la classe à laquelle il appartient aussi bien que par son histoire individuelle. Il n'est guère besoin d'insister sur le fait qu'à cet horizon d'attente concernant le monde et la vie, sont intégrées aussi déjà des expériences littéraires antérieures²³.

²² Jauss, Hans Robert, op. cit., p. 12.

²³ *Ibid.*, p.284

Selon Jauss, la méthode à travers laquelle le lecteur s'approprié le texte littéraire, l'interprète de manière explicite et implicite, postule que la communication entre texte et lecteur ne peut s'établir que si elle repose sur des codes, des normes et des références qui orientent l'actualisation du sens de l'œuvre. En d'autres termes, le lecteur possède des prérequis socioculturels qui lui permettent d'appréhender l'œuvre soumise à sa lecture, il est déjà inscrit dans l'œuvre et son rôle est de s'y retrouver. Si les attentes du lecteur sont comblées, si ses expériences familières sont confrontées, alors le lecteur peut éprouver une « jouissance esthétique ». En revanche si l'horizon de l'œuvre littéraire marque une rupture avec celui du lecteur, cette césure engendre un blocage de la part du lecteur, du fait de la perturbation de ses normes et de ses valeurs. Comme le souligne Jauss, l'œuvre littéraire doit être analysée dans un rapport dialectique avec la société. Une des questions qui nous intéressera dans ce travail c'est celle de savoir si le lecteur de *Cameroon Tribune* se reconnaît dans le discours du critique, autrement dit si, dans ses analyses, le critique tient compte de la réalité sociale du lecteur. A ce propos, c'est au lecteur qu'il reviendra d'apporter une caution intellectuelle à tout discours critique produit par le chroniqueur de *Cameroon Tribune*. Ce qui nous amène à soulever une série d'interrogations : quels sont en effet les lecteurs du quotidien camerounais ? Quelle est leur compétence ? Le journal acheté est-il forcément lu ? Cela n'est guère sûr. Ici aussi nous allons fonctionner sous le couvert de la présomption de lecture de *La tribune des arts et lettres*. Le lectorat n'étant pas homogène, les objectifs assignés à l'acte de lecture sont par conséquent multiples. Les motivations de lecture sont fonction du groupe social auquel appartient le lecteur. Selon Robert Escarpit, c'est l'éducation qui est le dénominateur commun du groupe social ; cette éducation rend possible la communauté de culture, la communauté des évidences et la communauté de langage ; la connexion entre

l'écrivain et son public se fait à travers ces liens²⁴. Tout écrivain, face à la feuille blanche, au moment d'écrire a en tête un public. Et ce public peut se retrouver dans deux types de lectorat. Il importe de distinguer le *public lettré* « divisé et subdivisé en groupes sociaux, raciaux, religieux, professionnels, géographiques, historiques, en écoles de pensée, en chapelles », et le *public populaire*. Selon le principe qu'il n'est de littérature que publiée et lue, nous essayerons de définir dans notre étude le portrait du lecteur de *La tribune des arts et lettres* de *Cameroon Tribune*.

e) De la scène d'énonciation

Selon Dominique Maingueneau, la « scène d'énonciation » existe dans l'œuvre littéraire comme dans tout énoncé. Dans tout discours, la parole est « mise en scène ». Ainsi présentée, nous pouvons par extension affirmer que la critique littéraire, en tant que discours, obéit à ces critères. La scénographie n'est pas simplement un cadre, ou un décor, dans lequel se déploie le discours, car pendant qu'elle se développe, l'énonciation met en place son propre dispositif de parole. Le discours, par son déploiement même, prétend convaincre en instituant la scène d'énonciation qui le légitime. C'est ce qui fait dire à Maingueneau :

En fait en parlant de situation de communication, on considère le processus de communication en quelque sorte « de l'extérieur », d'un point de vue sociologique. En revanche, quand on parle de scène d'énonciation, on le considère « de l'intérieur », à travers la situation que la parole prétend définir, le cadre qu'elle montre (au sens pragmatique dans le mouvement même où elle se déploie). Un texte est en effet la trace d'un discours où la parole est mise en scène²⁵.

Dans le cas de notre travail, pris comme un discours, la chronique met en scène un narrateur (le chroniqueur) qui peut se projeter dans le texte en utilisant la première

²⁴ Voir Escarpit, Robert, *Le Littéraire et le social : éléments pour une sociologie de la littérature*, Paris, Flammarion, 1970, pp. 173 -174.

²⁵ Maingueneau, Dominique, *Le Discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004, p.191.

personne du singulier (« je ») et en interpellant le narrataire (« vous »). Ce faisant, le discours devient une plate-forme d'interaction entre des instances d'énonciation. Pendant les échanges au cours de l'interaction, les différents acteurs sélectionnent dans l'environnement des référents qui faciliteront la réception de leurs messages. Les objets spatiaux temporels convoqués dans le discours sont des références discursives, grâce aux outils linguistiques qu'on appelle les « déictiques » ou encore les « embrayeurs ». Il existe différents types de « scène d'énonciation » dont la « scène englobante » et la « scène générique²⁶ ». Ces notions sont empruntées à Maingueneau qui en distingue trois.

a) La « scène englobante » : La littérature couvre plusieurs types de discours ; scientifique, politique, religieux, philosophique, etc. La « scène englobante » renvoie au type de discours à travers lequel les œuvres vont être produites.

b) La « scène générique » : C'est la scène spécifique liée à un genre de discours. Toute œuvre littéraire est énoncée dans un genre de discours, dont des attentes génériques sont induites chez le public. Ces attentes « se formulent aisément en termes de circonstances d'énonciation légitimes : quels sont les participants, le lieu et le moment requis pour l'effectuer ? Par quel circuit passent-elles ? Quelles normes président à sa consommation, etc.²⁷ »

c) La « scénographie » : Encore appelée « scène de parole », elle est définie par Maingueneau comme étant la production d'un discours atypique qui se déploie entre une scène englobante et une scène générique. La scénographie est donc la scène à travers laquelle le lecteur se voit assigner une place :

²⁶ *Ibid.*,

²⁷ *Ibid.*,

Le lecteur se trouve ainsi pris dans une sorte de piège, puisqu'il reçoit d'abord le texte à travers sa scénographie et non à travers sa scène englobante et sa scène générique, reléguées au second plan, mais qui constituent en fait le cadre de cette énonciation. C'est dans la scénographie, à la fois condition et produit de l'œuvre, à la fois « dans » l'œuvre et ce qui la porte, que se valident les statuts d'énonciateurs et co-énonciateur, mais aussi l'espace (topographie) et le temps (chronographie) à partir desquels se développe l'énonciation²⁸.

Au cœur de la communication par les textes se situent la « scène englobante » et la « scène générique ». Elles se situent également au carrefour de la réflexion sur l'édition des textes et leur interprétation. C'est en effet à l'aide de ces deux scènes que le lecteur fixe des repères qui lui permettent d'évaluer le texte, et de le placer sans se tromper dans le champ typologique qui est le sien. En somme, la « scène englobante » donne aux œuvres leur identité typologique, tandis que la « scène générique » leur attribue l'identité propre à un genre. Dans le corpus sur lequel nous travaillons, la littérature est le type du discours, alors que les genres étudiés sont le roman, la poésie et le théâtre.

Dans le cas de notre étude, la critique produite relève de la scène englobante « littéraire », une critique qui choisit de travailler sur la scène générique qu'est la littérature négro-africaine francophone. L'importance de la scénographie réside dans ce qu'elle met en place un dispositif de communication dans lequel les énonciateurs sont validés, et le récepteur se voit assigner une place d'avance. Selon Maingueneau, la scénographie est d'autant plus importante que c'est elle qui constitue la matrice de la productivité propre du discours. Autrement dit, l'énonciation d'un discours produit doit être adaptée à un certain standard. Pour le linguiste, la scénographie, « c'est la scène de parole que le discours présuppose pour pouvoir être énoncé et qu'en retour il doit valider à travers son énonciation²⁹ ». Nous nous trouvons ainsi dans une

²⁸ Maingueneau, Dominique, *op. cit.*, p.192.

²⁹ *Ibid.*,

problématique de légitimation : la nécessité pour les partenaires d'être sur le même diapason en ce qui concerne le savoir, c'est-à-dire un savoir partagé, mais aussi la reconnaissance par les parties du projet commun qui les lie. Une fois l'importance de la scénographie mise en relief dans l'étude des textes littéraires, Maingueneau met en parallèle l'énonciation littéraire avec la notion rhétorique d'« éthos » ; c'est, dans le cas qui nous intéresse, l'analyse que nous ferons de l'image des chroniqueurs chargés d'animer la rubrique *La tribune des arts et lettres*. Cette image apparaît-elle dans le discours ? Les chroniqueurs laissent-ils transparaître ce qu'ils sont ou ce qu'ils prétendent être à travers ce qu'ils disent ? En matière de communication entre le critique et son destinataire, il existe une interdépendance qui s'établit entre l'éthos et le pathos, car la construction d'un discours argumentatif qui se veut persuasif tient compte d'un habitus constitué par plusieurs facteurs, dont l'univers de croyance de l'interlocuteur ou de la communauté à laquelle il est adressé. Il faut ici distinguer deux types d'éthos. Il y a l'éthos qui se transmet à travers le statut social, un éthos extralinguistique qui fait autorité. Il y a cet autre éthos qui se traduit à travers l'activité de la critique et le niveau de langue que les chroniqueurs produisent dans le quotidien gouvernemental. À travers certains topoï qu'ils utilisent, ces chroniqueurs véhiculent un éthos linguistique qui, s'ajoutant au premier, crée des conditions de respectabilité qui ont un effet sur leur lectorat. C'est ainsi que la scénographie va produire des images des critiques littéraires qui relèvent autant de l'intérieur que de l'extérieur.

Aucune méthode critique n'étant tout à fait suffisante à elle seule pour expliquer la totalité des œuvres, nous avons pensé que les méthodes sont plus efficaces lorsqu'elles se complètent et qu'elles le sont moins lorsqu'elles s'excluent. C'est pourquoi nous avons choisi de convoquer tous ces chercheurs. Dans cet ordre d'idées,

nous faisons nôtre la théorie du polysystème mise en place par le sémioticien israélien Itamar Even-Zohar dans les années 1970³⁰. Selon la théorie du polysystème, telle qu'elle a été développée par ce sémioticien, la littérature est un ensemble complexe de systèmes (des répertoires discursifs, les conceptions qui les accompagnent et les institutions qui les gèrent), qui s'influencent et qui sont en relation continue, en fonction des normes et des modèles qui varient selon des situations historiques données. Ainsi donc, le polysystème littéraire se compose de plusieurs sortes de textes. Il existe entre autres : les textes littéraires proprement dits (au sens le plus large de la littérature) ; les textes critiques et tout ce qui permet la reconstitution du paysage littéraire, à savoir les métatextes et les paratextes tels que les préfaces, les manifestes, les polémiques. C'est de tout cet ensemble de discours qu'il est question dans notre travail. Avant de produire leur textes critiques, les journalistes et autres chroniqueurs littéraires de *Cameroon Tribune* analysent des romans, des poèmes et des pièces de théâtre qui très souvent ont été produits dans des milieux exogènes à leur environnement. Bref il est ici question de criticologie.

Dans le cadre de l'analyse du discours, nous la mènerons ainsi que préconisé par Dominique Maingueneau. Nous ferons aussi appel à l'éclectisme méthodologique prôné par Catherine Kerbrat-Orecchioni³¹. Selon elle, le discours étant un objet qui comporte une multiplicité de « niveaux », de « plans » et de « modules », on doit, pour en rendre compte de manière satisfaisante, recourir à des outils descriptifs de provenance diverse, plutôt que de s'enfermer dans un modèle à un seul niveau fonctionnel. Ces concepts appliqués à notre travail nous permettront de comprendre et

³⁰ Voir notamment Even-Zohar Itamar <http://www.even-zohar.com>, 16 décembre 2005.

³¹ http://www.fflch.usp.br/dlcv/enil/pdf/Artigo_Catherine_Kerbrat_Orecchioni.pdf consulté le 17 mai 2015.

de mieux appréhender les rapports entre les chroniqueurs de *Cameroon Tribune* et le lectorat. C'est ce type d'interlocution entre critique et lecteur dont parle Kerbrat-Orecchioni : « Parler », c'est changer, et c'est changer en échangeant. [...] Tout au long du déroulement d'un échange communicatif quelconque, les différents participants exercent les uns sur les autres un réseau d'« influences mutuelles »³². Il est à noter que le commentaire, l'analyse ou la critique est une communication différée entre le critique littéraire et le lecteur ; en ce sens, ils revêtent une certaine singularité. Il est d'un intérêt certain de nous demander : « et le lecteur dans tout ça ? ». La réponse à cette question nous permettra de resituer le lecteur dans son positionnement légitime, c'est-à-dire en tant que noyau central de notre étude. C'est en effet au lecteur, ultime juge et critique que revient de prolonger ou non l'univers fictionnel du critique. En analysant le type de relation et le type de communication qui existe entre le critique et le lecteur, l'occasion nous sera ainsi donnée de nous interroger sur la lisibilité des choix esthétiques ainsi que des techniques qui permettent aux auteurs de laisser leurs empreintes dans le champ de la critique. Non seulement cette méthode de travail permet de déblayer cet univers journalistique de la critique littéraire, elle donne aussi l'occasion d'en jauger le climat.

f) Présentation du corpus

Notre corpus est une véritable floraison d'analyses ancrées dans l'imaginaire poétique et romanesque négro-africain ainsi que dans certaines œuvres de la littérature classique française. Certaines de ces chroniques se caractérisent par le déploiement d'une esthétique iconoclaste correspondant à un nouveau type de récit et donc à un type de lecteur particulier. Ce qui frappe d'emblée lorsque nous abordons ce corpus,

³² Kerbrat-Orecchioni, Catherine, *Les Interactions verbales*, T1, Paris, Armand Colin, 1990, p. 17.

c'est la diversité des objets de savoir sur laquelle il se construit. Dans leurs analyses, les chroniqueurs rendent aussi bien compte des romans que des poèmes, des essais, des séminaires et des conférences ; il y est aussi question d'entretiens avec les auteurs d'œuvres littéraires. Cette pluralité thématique recouvre une variété de domaines : la sociologie, la politique, l'anthropologie et la linguistique. Les analyses, qui pour la plupart reposent sur un discours savant, se déploient dans un vaste champ littéraire. Pour saisir l'ampleur de l'érudition déployée par les chroniqueurs, le lecteur doit posséder un volume considérable de connaissances, et un bagage intellectuel qui repose sur une certaine maîtrise du discours et du fait littéraire. Sur le plan de la structure, notre corpus s'apparente ainsi à une sorte de laboratoire qui expérimente diverses procédures esthétiques et modalités narratives, un univers où se dessine à certains égards une écriture de type éclectique. La prosopopée herméneutique y tient une place de choix dans la mesure où le chroniqueur littéraire fait parler le sens invisible du texte qu'il analyse et commente. La pertinence du discours du chroniqueur est garantie par une entité transcendante, preuve d'une certaine maîtrise de l'outil théorique utilisé dans l'analyse.

De manière globale, les articles de notre corpus gravitent autour des lignes de force du mouvement de la Négritude. En tant que mouvement littéraire, la Négritude fournit aux chroniqueurs des outils thématiques d'appui pour la rédaction de leurs articles. Ce mouvement a essaimé la littérature africaine de la lutte pour l'indépendance, il s'est étendu dans les discours postcoloniaux. Ainsi, sur le plan social et politique, la Négritude a servi de toile de fond au combat politique, spirituel et intellectuel de l'intelligentsia négro-africaine, elle a été le ferment de la conscience politique et du sens critique du Noir dans sa quête de la liberté. C'est d'ailleurs avec un dossier consacré à ce mouvement que *Cameroon Tribune* lance en 1975 sa rubrique consacrée

à *La tribune des arts et des lettres*. Cette tribune était alors animée par une équipe de journalistes et d'universitaires chevronnés. C'est notamment le cas de Fernando d'Almeida (lui-même étant auteur poète), Gervais Mendoze, Charly-Gabriel Mbock, Joseph Modeste Talla, Dominique Akoa, Biyiti Bi Essam et le plus prolifique de tous, Jacques Fame Ndong, auteur d'une cinquantaine de productions. Des journalistes de *Cameroon Tribune*, comme d'ailleurs beaucoup de leurs collègues des autres médias, se sont vus attribuer la rubrique littéraire ou culturelle sans formation particulière pour la plupart, encore moins de sollicitation. Ils auraient très bien pu travailler au service politique, au service économie, ou au service des sports. Mais même si le rôle de chroniqueur littéraire ait été le fait du hasard ou d'une vocation pour les journalistes accrédités ils ont, à force de travail, fini par prendre goût à la chose littéraire. La passion des livres et de ceux qui les écrivent s'est installée avec le temps, et très souvent, ils travaillaient bénévolement.

g) Typologie des critiques

Une lecture approfondie des articles du quotidien camerounais nous amène à classer les analystes (critiques) en deux catégories : la première catégorie est composée de chroniqueurs acquis à la cause d'une critique hautement scientifique. Ils se sont investis dans le décryptage des œuvres littéraires (tous genres confondus) avec comme objectif l'édification du grand public. La seconde catégorie consacre quant à elle ses analyses à des ouvrages non polémiques et apolitiques, sur la base d'un choix bien orienté. Elle est composée d'intellectuels qui laissent percevoir une certaine inclination pour le système en place. Les analystes qui y ont travaillé et dont les notes de lecture figurent dans les colonnes du quotidien gouvernemental *Cameroon Tribune* sont à la fois des hommes de lettres, des enseignants des universités et des

journalistes. Indépendamment de leur sensibilité tribale, politique ou religieuse, ils se sont essayés au décryptage du contenu d'ouvrages aux genres diversifiés (roman, nouvelle, œuvres poétiques et théâtrales). Leurs travaux ainsi réalisés l'ont été dans une visée pédagogique ; c'est-à-dire celle d'une communication destinée aux apprenants et au grand public en général, intéressés à la chose littéraire. Parmi eux, Dominique Akoa auteur de « La poésie de Sengat-Kuo : expressivité et ensorcellement » ; Isaac Njifakué, « Islamisme et capitalisme de Maxime Rodinson : un mensonge sans histoire » ; Charly G. Mbock : « La littérature pourquoi faire : endormir ou éveiller l'homme ? » ; Betsen A Nwatsok ; « Robert Mugabe ou le triomphe de la négritude de Césaire » ; Miyono Nkodo: « Comprendre Les bouts de bois de Dieu : Le roman au service de la politique », ou encore Jacqueline Leloup: « L'humour de Ferdinand Oyono à travers le vieux nègre et la médaille » ; Ngandu Nkashama « Nègre de paille », pour ne citer que ceux-là. Un florilège de critiques qui aura largement contribué à l'éclairage voire à l'édification du lectorat sur des ouvrages au contenu parfois hermétique.

A côté de cette catégorie d'analystes, il en existe une troisième, plus portée vers la défense et l'illustration des « bienfaits » d'un pouvoir autocratique. Beaucoup d'entre eux versent dans des notes de lecture qui font soit dans la diversion, soit dans l'éloge de la politique du système en place (monolithique) à cette époque précise. La littérature classique française n'est pas en reste : des articles sur l'humanisme, l'absurde et la condition humaine complètent ce tableau. De manière générale, les chroniques littéraires de *Cameroon Tribune* participent d'un discours qui linguistiquement fait prédominer le pôle communicatif sur l'esthétique.

Il y a également lieu de noter la place de choix qu'occupent les littératures et civilisations africaines subsahariennes en général et la littérature camerounaise en particulier dans le panorama de littératures soumis à l'appréciation des lecteurs. Le répertoire de notre corpus ne comporte pas que des articles critiques de littérature. On y trouve aussi quelques articles qui présentent des résultats de travaux universitaires, à l'instar des actes du premier colloque spécial de littérature et critique littéraire camerounaise (1976), lequel ouvrait déjà un vaste chantier de recherche sur la littérature camerounaise (CT n° 853), 15 ans après la création de l'Université de Yaoundé. Nous avons aussi relevé la publication de plusieurs interviews d'hommes et de femmes de lettres ainsi que de personnalités politiques. Il convient cependant de rappeler un manquement qui ne saurait laisser indifférent : nulle part dans ce corpus n'apparaît la moindre critique sur la paralittérature, allusion faite ici aux romans policiers, aux romans d'espionnage, aux photos romans – ces derniers pourtant très prisés par la gent féminine – ou à la bande dessinée. Ce manquement surprend d'autant plus qu'une enquête réalisée en 1980 au Cameroun par Basseck Ba Kobhio³³ indique que « si les ouvrages les plus vendus relèvent du scolaire, ceux consacrés à la culture générale, les romans policiers et d'aventure du genre série noire ou Guy des Cars [...] sont les plus achetés et les plus lus.³⁴ » Autre littérature mise sous le boisseau, celle que Daniel Tchaptcha Piameu³⁵ appelle la "littérature du silence" c'est-à-dire, celle qui emprunte les voies de l'informel, les tranchées, plutôt que les supports traditionnels que sont le livre, la revue ou le magazine. Cette forme de littérature, qui bénéficie de l'anonymat de ses auteurs, est le plus souvent à l'abri de toute répression.

³³ Basseck, Ba Kobhio, *Cameroun, La Fin du maquis ? Presse, livre et "ouverture démocratique"*, Paris, L'Harmattan, 1986, p. 35.

³⁴ *Ibid.*,

³⁵ Tchaptcha Piameu, Daniel, *Mots Pluriels*, n° 5, 1998, <http://www.arts.uwa.edu.au/MotsPluriels/MP598dtp.html> consulté le 09 novembre 2014.

Elle creuse son sillon d'expression dans les tracts, les graffitis réalisés sur les murs, les tunnels, les poteaux électriques et les tableaux d'affichage : de nouvelles formes de « pages littéraires » que l'intelligence humaine a inventées pour contourner le glaive, et qui marchent à merveille. Généralement, cette littérature naît du fait de la censure. Une censure sous laquelle le temps est à la peur, à la parole discriminatoire, à la parole interdite. Du coup, la littérature du silence évite les livres, les journaux ou les revues, ces voies contrôlées par la classe politiquement dominante qui la frappe d'interdiction systématique. Du côté de *Cameroon Tribune*, cette littérature semble n'avoir suscité aucun intérêt³⁶. On en vient à se demander si l'élimination de cette « littérature du silence » tout comme celle de la littérature populaire ne traduit pas une certaine volonté de mettre en place une vision prescriptive du fait littéraire, de former les consciences des lecteurs en construisant une image univoque de ce qu'est la culture véritable.

h) Les thématiques abordées

Le passé colonial de l'Afrique est présenté par des chroniques relatives au mouvement de la Négritude, aux affres de la colonisation avec des romans de Mongo Beti, Ferdinand Oyono, Sembene Ousmane et Cheikh Hamidou Kane. Enfin, l'Afrique des indépendances jugées stériles et marquée par la désillusion y est présente via des analyses d'œuvres de plusieurs auteurs, dont Alioum Fantouré, Ahmadou Kourouma, Francis Bebey ou encore Mongo Beti. Au nombre de ces articles, il y a *Les soleils des indépendances ou l'ère de la double stérilité*, *Le cercle des tropiques un univers infernal*, ou encore *Dramouss, un univers corrosif* (27 & 28 juin 1976). A côté des

³⁶ A en croire Augustin Fongang, directeur technique à *Cameroon Tribune* qui nous a accordé un entretien en juin 2013 à Yaoundé, la non exploitation des œuvres de la paralittérature ainsi que des graffitis relèvent tout simplement d'une décision éditoriale. « La direction générale a estimé qu'il valait mieux se focaliser sur les romans qui pourraient intéresser nos élèves et étudiants ».

thèmes politiques, l'Afrique sociologique et anthropologique est aussi analysée par les critiques de *Cameroon Tribune*. C'est le cas avec *Les enfants de Poto-Poto*, *L'explorateur et les « petits nègres »* ou encore *Littérature coloniale et réalité africaines précoloniales*, *Crise d'une incompréhension*. (5 août 1982)

Sur le plan méthodologique, notre thèse est organisée en trois parties qui s'imbriquent l'une dans l'autre tout au long de l'analyse et de la démonstration.

La première partie, *État de lieu de la littérature dans le champ social camerounais*, a pour ambition de présenter et d'analyser le contexte socio-culturel et politique de production du fait littéraire au Cameroun.

La deuxième partie, intitulée *Perspectives historiques de la critique littéraire africaine*, nous présentera la genèse et l'évolution de la critique littéraire africaine et partant celle de la critique camerounaise. Cette approche diachronique et synchronique nous donnera l'occasion de mettre en exergue les conditions de mise en place et d'expression d'une critique en vue d'une promotion effective du fait littéraire.

La troisième partie est intitulée : *Lecture sociologique des chroniques du corpus : esquisse d'une analyse*. Cette partie du travail nous permettra de faire ressortir les thématiques et les différentes approches ayant servi de base théorique aux analyses des chroniqueurs. Il s'agira notamment de mettre en lumière leurs pratiques discursives ainsi que leurs présentations actoriales. L'étude de la réception et les questions se rapportant à la légitimation de la critique journalistique seront également abordées. Cela permettra d'évaluer l'impact de *La tribune des arts et lettres* sur le lectorat de *Cameroon Tribune* et sur la promotion du fait littéraire en général.

Première partie : La littérature dans le champ social camerounais

La critique littéraire produite par *Cameroun Tribune* s'inscrit dans un contexte bien précis. Cette critique naît et se développe dans un environnement sociopolitique particulier ; nous sommes en 1975, une quinzaine d'années après l'indépendance du pays, et le Cameroun, à l'instar de nombre de pays africains, vit en plein désenchantement. L'on est à l'ère du parti unique et toute velléité de contestation idéologique est durement réprimée. *Cameroon Tribune*, le quotidien d'information, est le porte-parole du gouvernement et tire sa légitimité, comme d'ailleurs ses ressources, du pouvoir politique dont il a la charge de diffuser les idées. En adéquation avec la perspective de travail que nous avons esquissée, nous nous proposons d'examiner dans cette première partie les réalités historiques ainsi que l'ensemble des transformations de la littérature dans le champ social camerounais, tant il est vrai que nous ne saurions mieux comprendre cette littérature et sa critique, sans considérer les textes en lien avec le contexte historico-politique dans lequel ils apparaissent et dont ils forment une composante. Cette approche nous permettra de dévoiler les phénomènes institutionnels et d'aborder les questions liées aux enjeux politiques, culturels et sociaux et de mieux appréhender la sociologie du fait littéraire camerounais.

Chapitre 2 : État des lieux et sociohistoire

2.1 : Nos ancêtres, les Gaulois : l'héritage colonial

Le patrimoine littéraire camerounais, pendant la période considérée dans notre étude (1974-1984), était d'obédience française, pour ce qui est du Cameroun « oriental », et britannique, pour la partie anglophone du pays, le Cameroun « occidental ». Ce faisant, le Camerounais, fut-il francophone ou anglophone, était fortement influencé socialement et culturellement par les idées et la pensée de ceux à qui incombait la responsabilité de sa formation. C'est donc grâce au livre et à travers lui, « ce mode de circulation le plus commode et le plus efficace de la pensée et de l'art³⁷ » venu de la métropole, que les Camerounais ont été intellectuellement formatés. Toutefois, les programmes d'enseignement conçus pendant la période coloniale, et même au lendemain de l'indépendance, ne visaient pas une formation équilibrée de l'apprenant. C'est ce qui fait dire à Albert Azeyeh :

La réalité est que l'enseignement du français dans un pays tel que le Cameroun avait en vue deux objectifs principaux : former une main d'œuvre directement rentable, capable de comprendre et d'exécuter des directives sommaires ; constituer une élite marginale coupée de la masse et des préoccupations immédiates de celle-ci, et susceptible par conséquent de s'assimiler pour servir les intérêts de la métropole, tout en ne disposant pas d'un soutien local, indispensable pourtant en cas de résistance ou de révolte³⁸.

Ainsi, le taux de scolarisation était proportionnel aux besoins en personnel de l'autorité coloniale, avec à la clé une formation au rabais, puisque le but de l'école d'alors était non pas de former l'Africain dans le but de mieux l'intégrer dans son univers social, mais plutôt de faire de lui le meilleur auxiliaire possible de l'exploitation coloniale. Cette situation pourrait expliquer en partie la pauvreté du livre littéraire dans le champ culturel au Cameroun, et donc le niveau médian de

³⁷ Cette définition est de Robert Escarpit *La Révolution du livre*, Paris, Unesco/Puf, 1969, p. 58.

³⁸ Azeyeh, Albert, *Malaise scolaire, crise villageoise*, Yaoundé, Laxime, 1991, pp. 13-14.

culture de la classe moyenne camerounaise. A la veille de l'indépendance, le Cameroun comptait une dizaine d'établissements d'enseignement confessionnel dans le secondaire. On comptait ainsi à Yaoundé le Collège François-Xavier Vogt et le Collège du Saint-Esprit (devenu Collège de la Retraite), à Douala le Collège Alfred Saker et le Collège Libermann, à Nkongsamba le Collège Sainte-Jeanne d'Arc, à Bafang le Collège Saint-Paul, à Mbanga le Collège Saint-Jean Baptiste, et à Mbo le Collège Elie Allegret. A côté de ces institutions, un nombre considérable de petits et grands séminaires assuraient la formation des étudiants ecclésiastiques et de nombreux laïcs. C'est de ce moule que sont sortis les premiers intellectuels africains, dont les plus brillants avaient bénéficié des bourses d'étude pour parachever leur formation en métropole. Pierre Fandio, qui cite Bernard Mouralis, relève qu'à la veille de l'indépendance, le taux de scolarisation du Cameroun était de 34,7% ; nettement au-dessus de ceux du Sénégal, du Togo ou du Gabon 25%, et il est passé à plus de 50% à la fin des années 60³⁹. Les pionniers de l'éducation coloniale ont ainsi constitué les agents du champ politique et intellectuel africain à l'aube des indépendances. Parmi ces intellectuels diplômés des institutions académiques occidentales, il y en a qui ont marqué de leur empreinte la littérature écrite camerounaise. D'après une biographie des écrivains camerounais établie par Thérèse Barate Eno Belinga dans son ouvrage intitulé *Écrivains, cinéastes et artistes camerounais*, il y a, parmi les plus importants, Mongo Béti, Ferdinand Oyono et René Philombe. Nombre de ces écrivains se sont d'ailleurs brillamment illustrés en remportant des prix littéraires. Ainsi, en 1935, Louis Marie Pouka est lauréat du concours littéraire organisé par *La Gazette du Cameroun*. Dix-neuf ans plus tard, il

³⁹ Fandio, Pierre, *La Littérature camerounaise dans le champ social : grandeurs, misères et défis*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 25.

fera encore parler de lui en remportant le prix des « Poètes de la Mer et de l’Outre-Mer » pour l’ensemble de son œuvre. *Nden Bodo* de René Philombe lui permet d’engranger en 1948 le prix littéraire décerné par « Le Comité d’Expansion Culturelle de la France d’Outre-Mer ». En 1961, Benjamin Matip enlève « Le Prix Littéraire d’Afrique Noire Francophone ». Trois ans auparavant, Mongo Beti recevait « Le prix Sainte-Beuve » pour son troisième roman, *Mission Terminée*⁴⁰. Cette attribution des prix littéraires et autres distinctions a suscité quelques interrogations pertinentes de la part de Fandio. A l’époque, le livre n’était pas la chose la mieux partagée. Il ne pouvait donc atteindre facilement son « public naturel ». Et Fandio de conclure que dans ces conditions, les auteurs de cette époque-là n’ont pas pu jouir de la reconnaissance autonome, celle de « leurs pairs », car il n’existait alors aucune association d’écrivains, encore moins une association de critiques littéraires africains pour attribuer la distinction⁴¹. A en croire Fandio :

Les prix évoqués constituaient tout simplement soit des récompenses de l’autorité coloniale aux lauréats "pour services rendus"⁴², soit des consécration-pièges destinés à ramener dans "le droit chemin" les auteurs "égarés" dans l’anticolonialisme véhément⁴³.

En dépit des objectifs originels assignés à l’enseignement par le colon, et qui consistaient à mettre sur le marché du travail des commis de l’État, il y a lieu de saluer la prestation plus qu’honorable de ces intellectuels africains de la première heure qui se sont hissés sur les plus hautes marches des podiums des institutions occidentales.

⁴⁰ Fandio, Pierre, *op.cit.*, pp. 40-41.

⁴¹ *Ibid.*,

⁴² La même situation prévaut à l’époque dans le champ de la presse, souligne Valentin Nga Ndongo dans *Information et démocratie en Afrique, expérience camerounaise*, Yaoundé, Sopécam, 1987. p. 57. La presse coloniale fait l’éloge de l’homme blanc, contrairement à la presse indigène ou nationaliste, qui, bien que bâillonnée, dénonce des exactions de l’administration coloniale.

⁴³ Fandio, Pierre, *op. cit.*, p. 41.

Il convient aussi de signaler qu'à l'époque, grâce à ces intellectuels, la critique littéraire camerounaise a connu un certain éclat. Cette critique s'est manifestée à travers des journaux et des revues aussi bien sur l'échiquier national qu'à l'extérieur des frontières du Cameroun. En 1960, c'est la revue *Lumina* qui publie le premier article connu sur la littérature camerounaise sous le titre « Introduction à la littérature camerounaise » et signé par Basile-Juléa Fouda⁴⁴. Un an plus tard le même auteur signe un article intitulé « Littérature camerounaise » dans le n° 7 du *Club du livre camerounais*, paru à Cannes. La littérature camerounaise, tout comme sa critique, seront fortement influencées par la métropole qui se réserve le droit, et ce pendant très longtemps, de faire ou non les « génies » littéraires camerounais. Conçus et mis en place par le colonisateur, les programmes scolaires de l'époque coloniale, qui sont restés d'ailleurs vivaces longtemps après l'indépendance, étaient calqués sur ceux de la métropole. A cet égard, le constat de Pierre Fandio est révélateur de cet état de choses :

Il a fallu attendre 6 ans après l'indépendance du pays pour voir deux auteurs camerounais étudiés [...] Plus de 30 ans après la naissance de la littérature camerounaise moderne, à peine 6% des livres étudiés dans les collèges et lycées et dans tous les ordres d'enseignement, sont l'œuvre des Camerounais⁴⁵.

Un paradoxe quand on sait qu'à cette époque-là, le discours politique recommandait aux enseignants du secondaire d'insister sur la littérature nationale et africaine. Dans les faits, c'était tout autre chose. Ce type de contradiction a conduit à des situations pour le moins paradoxales ; à titre d'exemple, un élève camerounais savait que sous le pont Mirabeau coule la Seine, mais il ignorait par exemple qu'il fallait emprunter le bac pour traverser les fleuves Sanaga et Mbam afin de se rendre dans l'ouest du

⁴⁴ Fandio, Pierre, *op. cit.*, p. 118.

⁴⁵ *Ibid.*,

Cameroun, au départ de Yaoundé⁴⁶. C'est vers le milieu des années 60 que les autorités politiques du pays se sont attelées à la « camerounisation » des contenus d'enseignement, un processus qui ne s'est jamais achevé.

2.2 : Changer l'école pour changer la vie

L'accession du Cameroun à l'indépendance s'est accompagnée de changements notables sur les plans éducatif, socioculturel et politique. Les domaines de l'éducation et de la culture ont été marqués par l'accélération de la formation de la population lisante et écrivante. Pendant que, dans les quartiers et les zones rurales, on assistait à la création d'« écoles sous l'arbre⁴⁷ », de nombreux établissements scolaires se créaient également. L'élévation générale du niveau d'instruction scolaire s'est révélée être un des facteurs les plus efficaces dans le développement des habitudes de lecture. Autre facteur ayant milité en faveur d'une promotion de la lecture : l'élévation du niveau de vie ; elle a permis une augmentation des dépenses consacrées à l'achat des livres. Les programmes scolaires ont été revus et améliorés avec emphase sur l'enseignement du français au travers de l'arrêté No 206/A/518/MINEDUC/SG du 10 octobre 1975, signé par le ministère de l'éducation nationale du Cameroun.⁴⁸ D'après un rapport sur le développement humain, publié par le Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD), en 1976 le Cameroun a connu un taux de scolarisation primaire élevé (65 %), ce qui le plaçait alors parmi les pays les mieux

⁴⁶ C'est nous qui le soulignons.

⁴⁷ Dans les pays francophones d'Afrique, pendant la décolonisation les autorités avaient lancé ces écoles. En général, les enfants et les adultes se retrouvaient sous l'arbre à palabres pour apprendre à lire et à écrire. Plus tard, avec l'ouverture des établissements scolaires pour les enfants, les parents ont continué, avec succès d'ailleurs, à fréquenter l'école sous l'arbre.

⁴⁸ Source: http://www.ibe.unesco.org/National_Reports/Cameroon/nr_mf_cm_1977_f.pdf
Consulté le 10 août 2015.

lotis d'Afrique francophone. L'enseignement primaire au Cameroun comptait 1120896 écoliers pour 4508 établissements scolaires.

Dans l'enseignement secondaire général on comptait entre 1975 et 1976 105336 élèves pour 271 établissements scolaires.

Dans l'enseignement supérieur qui comptait alors trois facultés (Lettres, Droit et Sciences), en plus de 7 grandes écoles, entre 1975 et 1976 il y avait 7169 étudiants pour une population totale du Cameroun qui s'élève à 7 663 millions d'habitants⁴⁹. De manière globale on peut affirmer au vu de ces statistiques que les possibilités d'accéder au système éducatif s'accroissent de plus en plus. Il convient de noter que ce système éducatif fonctionne du primaire à l'enseignement supérieur, sur deux sous systèmes (francophone et anglophone) et selon deux ordres d'enseignement qui sont le public et le privé. La priorité gouvernementale étant la formation de sa jeunesse pour une participation effective au développement endogène du pays, il va sans dire que des actions concrètes devraient porter sur la formation du personnel enseignant, et l'acquisition des infrastructures, (immeubles et matériel didactique) pour atteindre cet objectif.

⁴⁹ Démographe de l'ORSTOM, Centre de Recherches Économiques et Démographiques (ISJGDGRST), Yaoundé (Cameroun). Consulté en juin 2015.

Chapitre 3 : Conditions de production et de diffusion du livre

Dans ce chapitre, nous étudierons les tendances de production et de distribution des œuvres littéraires et celles de la lecture des livres dans les différents milieux. Nous exploiterons les travaux de recherche statistique et les études monographiques qui ont été réalisés sur ces problèmes par Pierre Fandio et Bassek Ba Kobhio.

3.1 : L'édition

Contrairement à la situation qui prévalait pendant la colonisation, au lendemain de l'indépendance, l'édition locale a été lancée en même temps que s'est développée l'imprimerie, au double plan quantitatif et qualitatif. En 1963, les Éditions CLE voient le jour. Le Centre de Littérature Évangélique qui au départ avait pour vocation la publication et la diffusion d'œuvres religieuses, va rapidement s'occuper de littérature « profane », permettant ainsi de mettre sur le devant de la scène plusieurs écrivains camerounais. La création de cette structure a été accompagnée par l'ouverture d'une librairie éponyme. A côté des Éditions CLE, d'autres imprimeries, dont l'Imprimerie Saint Paul et l'Imprimerie Adventiste, ont ouvert leurs portes à Yaoundé. Les pouvoirs publics ont créé et financé le CEPMAE, le Centre de Production et d'Édition des Manuels et Auxiliaires de l'Enseignement. Cette batterie de maisons de production du livre a, comme l'affirme Pierre Fandio, « contribué à faire du Cameroun un pays phare de cette première décennie des indépendances en matière de production de livres littéraires en Afrique francophone au sud du Sahara⁵⁰ ». Parallèlement au développement du secteur de la production, on a assisté à la diversification des secteurs de la consommation du livre. La carte scolaire s'est agrandie en s'étoffant, le lectorat s'est amélioré sur les plans quantitatif et qualitatif.

⁵⁰ Fandio, Pierre, *op. cit.*, p. 49.

Le corollaire de cette expansion de la population lettrée a été l'ouverture de nouvelles bibliothèques et librairies pour renforcer les structures existantes, d'autant plus que le besoin de consommation du livre littéraire camerounais se faisait de plus en plus pressant. A l'époque, l'abonnement dans une bibliothèque était gratuit. Dans les bibliothèques, en général ouvertes par les missions diplomatiques⁵¹ au Cameroun, les lecteurs pouvaient consulter des livres sur place ou les emporter pour les lire et les étudier à loisir chez eux. L'échiquier littéraire camerounais au lendemain de l'indépendance était assez louable. De nombreuses institutions académiques, du primaire à l'enseignement supérieur, en passant par le secondaire, ont été créées. Grâce à la mise en œuvre de la politique d'« éducation pour tous », les contrées les plus reculées du pays ont pu avoir des écoles et collèges, des enseignants et du matériel didactique. Selon Pierre Fandio, un aperçu de la bibliographie nationale durant la période allant de 1973 à 1982 atteste que les Camerounais étaient de plus en plus nombreux à s'essayer et/ou s'intéresser véritablement à l'écriture, tandis que les écrivains étaient de mieux en mieux qualifiés⁵². Il convient de rappeler l'entrée remarquable des femmes dans le gotha national des écrivains, comme le relève l'étude de Pierre Fandio :

Alors qu'une seule [Camerounaise] figure dans la bibliographie de la période coloniale et que 2 font une timide apparition lors de la première décennie de l'indépendance du pays, leur entrée peut être qualifiée à juste titre de fracassante pendant les années 70. Pas moins de 8 d'entre elles « trônent » dans la bibliographie nationale [...]. C'est à dire que plus de 90% des Camerounaises qui prennent la plume entre 1973 et 1982, entrent dans le « métier » pour la première fois. En outre, les 8 produisent au total 19 textes, soit 11,11% de la production totale⁵³.

⁵¹ Parmi les espaces créés par des missions diplomatiques accréditées au Cameroun, il y avait les centres culturels français de Yaoundé, Douala et Buea ; il y avait les bibliothèques du British Council de Yaoundé et de Limbe, et celles du Centre Culturel Américain et de l'Institut Goethe de Yaoundé. Cette précision est de nous.

⁵² Fandio, Pierre, *op. cit.*, p. 83.

⁵³ *Ibid.*,

Avec un taux de scolarisation en constance progression, l'enthousiasme pour le fait littéraire s'est accru, le nombre de Camerounais sachant lire et écrire ayant augmenté. Quant aux structures d'impression et de diffusion du livre, elles étaient en net progrès en quantité et en qualité. Fort de ce qui précède, il n'est pas exagéré d'affirmer qu'après 10 années d'indépendance, le Cameroun pouvait s'enorgueillir d'avoir une équipe remarquable de producteurs, d'entrepreneurs et de consommateurs des produits littéraires. Cependant, en dépit de tous les progrès enregistrés dans la production et la diffusion, depuis l'interdiction par les Français de l'utilisation des langues nationales dans les écoles camerounaises, rien n'a été fait par les pouvoirs publics camerounais pour la réinsertion de ces idiomes dans les cursus scolaires, même après le départ du colon. La conséquence directe de cette situation est que de nombreux Camerounais se sont retrouvés dans une situation quelque peu ambivalente, entre une langue française qu'ils ne maîtrisaient point et une langue nationale qu'il leur était interdit de pratiquer en toute liberté et à volonté. Seuls quelques promoteurs des missions évangéliques ont pu produire et diffuser des Bibles dans une brochette de langues indigènes : duala, bafang, ewondo, bulu, fufuldé, kwakum, mankon, bafut, etc.

3.2 : Crise structurelle dans la distribution du livre

Au début des années 1970, la machine à produire le livre va malheureusement se gripper, ce qui va constituer un frein au développement du champ culturel camerounais. Cette situation est due au fait que les matières premières nécessaires à la fabrication du livre et du journal entrant au Cameroun sont frappées de 60% de droits de douane, tandis que les livres fabriqués à l'extérieur en sont exonérés. Ce qui a sérieusement nui au développement de l'édition du livre et de la presse écrite. Une des conséquences immédiates de cet état de choses est que pendant notre période d'étude

(1974-1984), la courbe évolutive des structures de production et de distribution du livre n'a pas suivi celle de la population. L'explosion de la population estudiantine n'a pas été suivie par une politique efficiente d'extension des structures ou par une politique conséquente d'acquisition des ouvrages. On sait que les bibliothèques des missions diplomatiques étaient achalandées, mais la priorité, ce qui est d'ailleurs normal, était la promotion de la culture de leurs pays respectifs. En l'absence de bibliothèques communales ou provinciales, pour accéder au livre, le lectorat devait se tourner vers les librairies. Il en existait trois grands types. La librairie papeterie, la plus en vogue, se trouvait principalement dans les grandes villes. On y vendait, en plus des livres scolaires, du matériel de bureau et des ouvrages parascolaires. Dans le deuxième type, la librairie-kiosque, l'on trouvait en plus des livres, de nombreux journaux nationaux et internationaux. Généralement placée aux coins des rues des villes camerounaises, on y trouvait quelques livres d'auteurs nationaux et étrangers, mais surtout beaucoup de magazines de paralittérature tels que les romans-photos et les bandes dessinées. Le dernier type de librairie et sûrement le plus populaire était la librairie « au poteau ». Intégrée dans le contexte socioculturel camerounais, cette librairie, spécialisée dans la vente à la criée des livres, envahissait les trottoirs des villes à la veille des rentrées scolaires ; elle constituait une véritable bouffée d'oxygène pour les parents en quête de fournitures scolaires bon marché pour leur progéniture. Les étals, étaient en général de vieux journaux ou des plastiques posés à même la chaussée et sur lesquels étaient disposés des livres usagés pour la plupart. C'était un lieu de vente, d'achat et d'échange de livres. Outre les livres au programme scolaire, on y trouvait des romans photos, des romans policiers, des bandes dessinées, des romans d'espionnage et de science-fiction, ainsi que de vieux magazines. Sa clientèle, très diversifiée, se recrutait chez les élèves et leurs parents, mais aussi chez

les jeunes en décrochage scolaire, grands amateurs de bandes dessinées. S'il y avait lieu de se féliciter de la quantité de librairies disséminées dans les villes camerounaises, on ne pouvait malheureusement pas leur accorder un satisfecit quant à la qualité des services rendus. La majorité des librairies petites et moyennes avaient recours à des techniques de vente anachroniques. Elles ne travaillaient pas en synergie avec les institutions locales qui s'efforçaient d'élever le niveau culturel dans toute la société, en particulier dans les quartiers populaires. Ces librairies n'avaient généralement aucune politique commerciale de conquête d'un public nouveau. Elles étaient la plupart du temps réfractaires aux techniques modernes de vente. Elles vendaient des livres sans aucune connaissance ni valeur culturelle, comme s'il s'agissait de tabac ou de l'épicerie.

3.2.1 : Le Camerounais et le livre : « un mariage de raison »

La situation de la production et de la distribution du livre que nous venons de présenter suscite quelques interrogations relatives à la consommation : combien de Camerounais lisent des livres et à quelles catégories sociales appartiennent-ils ? Les clients réguliers d'une librairie ou les adhérents d'une bibliothèque seraient-ils les seuls lecteurs ? On ne saurait répondre de manière péremptoire à ces questions sans se demander, avec Bourdieu, « quelles sont les conditions sociales de possibilité de la lecture⁵⁴ » ? Les lecteurs disposent-ils du même volume de temps et du même niveau de connaissances pour lire ? Utilisent-ils les mêmes techniques, accordent-ils la même importance à tous les sujets ? En effet, l'investissement dans la lecture ne se fait pas à perte. Plus notre champ de culture est vaste, plus nous franchissons des échelons dans

⁵⁴ Cette thèse de la lecture est développée dans son essai intitulé *Les Règles de l'art, genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Le Seuil, 1992.

la pyramide sociale en devenant des individus bien « cultivés ». Et, en littérature, il n'existe pas de modalité standard en matière de lecture. Tous les modes de lecture sont acceptables, d'autant plus que personne ne lit jamais la totalité du texte, la totalité d'interprétations possibles. Il existe une relativité de regards ; aucun n'est suffisant à lui seul, et tous se révèlent nécessaires. Le regard sociologique décèle ce que l'analyse stylistique ne voit pas, tout comme le regard littéraire voit ce que le regard sociologique ne peut observer. Aucun n'est plus efficace que l'autre, ni plus vrai que l'autre. Il est seulement autre. Pour ce qui est du lectorat camerounais, Bassek Ba Kobiho a fait une très bonne analyse de sa typologie. Il ressort de son étude que ce lectorat est assez considérable. En haut de l'échelle on retrouve la « bourgeoisie bureaucratique » ; elle fournit l'essentiel du public lisant. Les lecteurs qui appartiennent à cette catégorie « envahissent » les librairies, « se ruent » sur les journaux et les livres qu'ils liront superficiellement mais qu'il fait bon acheter. Quand elle a envie de lire avec un certain intérêt, cette bourgeoisie s'attarde sur les pages de politique internationale. Les épouses de cette classe bourgeoise, « dévorent » quant à elles *Paris Match*, tandis que leur progéniture « apprécie » *Lucky Luke* « que papa achète et qui fait fils d'homme bien ». Tous sont des signes caractéristiques d'appartenance à la « jet-set ⁵⁵ ». Une autre catégorie de lecteurs ce sont les « ouvriers intellectuels ». Issus de la bureaucratie moyenne, ce sont les cadres administratifs en attente de décret, les enseignants, les journalistes, les ingénieurs et tous les autres cadres des professions libérales, connus sous le label d'élites intellectuelles. Ils lisent pour garder la maîtrise de l'érudition et pour rester au fait de l'actualité. Dans la plupart des cas, la lecture représente pour ces intellectuels une sorte de tremplin pour

⁵⁵ Basseck, Ba Kobiho, *op. cit.*, p. 44.

accéder à la bourgeoisie bureaucratique grâce à l'obtention de diplômes plus élevés. Malheureusement pour ce groupe, une fois l'objectif atteint, la frénésie de lecture s'effiloche, entraînant la stagnation ou la baisse drastique du niveau de culture. Au bas de l'échelle, il y a les « autres ». Ce sont en général les agents de bureau, les secrétaires, les membres des petits métiers (cireurs, porteurs, laveurs de voitures, vendeurs à la sauvette, etc.). Leurs terrains de prédilection pour la lecture sont : les multiples kiosques à journaux installés le long des rues des villes de Yaoundé, Douala, Bafoussam et d'autres grandes villes du pays. Ils s'y arrêtent très brièvement, juste le temps d'une revue de la presse. Cette dernière catégorie de lecteurs achète rarement un roman ou un journal. Il convient de rappeler quelques rôles de la lecture : activité immédiatement utilitaire, moyen de défoulement, signe distinctif du rang social « dis-moi ce que tu lis et je te dirai qui tu es », activité ponctuelle en vue de gravir l'échelle sociale. D'où ce constat de Bassek Ba Kobhio :

Le Camerounais est plus enclin à une lecture professionnelle ou évasive, parce qu'il lit moins pour se cultiver que pour gagner sa vie ou rêver et oublier ses soucis, parce que la diffusion des livres et des journaux pose encore problème, dans un pays où le nombre de ceux qui peuvent lire ne cesse d'évoluer⁵⁶.

Comme nous venons de le voir, l'appétence pour la lecture ne fait pas partie de la priorité quotidienne du Camerounais. Si la préférence d'un certain lectorat est portée sur les journaux, sur quelques magazines et sur une production livresque spécialisée, la production littéraire nationale ne connaît pas un réel engouement de la part du consommateur.

⁵⁶ *Ibid.*,

3.3 : Une inspiration sous la pression de la peur

Dans le domaine de l'éducation, plutôt que de mettre l'accent sur la littérature camerounaise ou africaine, la priorité a été donnée aux œuvres de Lagarde et Michard, même dans les programmes des futurs enseignants de littérature. Une enquête de Pierre Fandio est révélatrice de cette absurdité :

Pour la période de 1973/1982, bien que formant les enseignants de littérature qui vont servir dans un pays où les textes officiels qui organisent l'enseignement de la littérature invitent explicitement les enseignants à « accorder la priorité aux extraits d'auteurs négro-africains » et de travailler sur « les perspectives d'une renaissance africaine », l'École Normale Supérieure n'a jamais donné aux lettres camerounaises la place naturelle qu'elles méritent officiellement. Les textes littéraires étudiés dans le cadre de la formation des enseignants de littérature sont encore ici à plus de 90% de la littérature française tandis que la littérature négro-africaine du continent et de la diaspora relève de ce qui est appelé « Autres littératures » ou « Littératures étrangères.⁵⁷ »

Des programmes nationaux de littérature calqués sur le modèle français, en plus d'un environnement politique coercitif, n'étaient pas pour favoriser l'éclosion d'une littérature camerounaise, encore moins un engouement pour le champ culturel.

Sur le plan socio-politique, à la fin de l'année 1970, Ernest Ouandié, le dernier chef de l'UPC⁵⁸, était capturé dans les maquis de l'ouest. Avec Mgr Dongmo, évêque de Nkongsamba, Ernest Ouandié a été jugé par un tribunal militaire. Après une parodie de procès auquel deux de ses avocats français, Me Jacques Vergès et Me Jacques de Felice, n'ont pas eu l'autorisation de se rendre, Ernest Ouandié a été condamné à mort. En janvier 1971, il était exécuté sur la place publique à Bafoussam, sa ville natale. Tous les habitants de la ville, y compris les écoliers, ont eu l'obligation

⁵⁷ Fandio, Pierre, *op. cit.*, pp. 94-95.

⁵⁸ L'UPC avec à sa tête Ruben Um Nyobè est un parti politique et un mouvement de libération du pays ; section camerounaise du Rassemblement Démocratique Africain, l'UPC se battait pour l'indépendance du Cameroun. A l'issue d'une élection truquée, ses responsables ont été écartés au bénéfice d'Ahmadou Ahidjo, adjuvant de la France. Ruben Um Nyobè a été abattu le 13 septembre 1958 par les troupes françaises. Toutes ces informations sont contenues dans l'ouvrage d'Achille Mbembe : *La Naissance du maquis dans le sud Cameroun (1920-1960)*, Paris, Karthala, 1996.

d'assister à cette exécution. La mort d'Ernest Ouandié a ainsi contribué à renforcer davantage le climat de terreur dans lequel le Cameroun était plongé depuis l'obtention des pleins pouvoirs par le président Ahidjo, le 15 octobre 1959⁵⁹. Dès lors, celui-ci a tout mis en œuvre pour consolider son pouvoir. Le champ politique camerounais naguère multipartite⁶⁰ avant l'indépendance en 1960, a été "refaçonné par un seul homme, le président Ahmadou Ahidjo, pour devenir dès 1966, un système dictatorial reposant sur le monopartisme⁶¹". Une terreur qui fait dire à Jean-François Bayart :

La peur régna, la peur de l'un engendra celle de l'autre. La crainte des factions et des conspirations multiplia les suspects. Chacun s'intéressant tant soit peu à la politique devint un suspect potentiel et risqua de fait, l'arrestation, la torture et la détention indéfinie sans jugement. L'initiative devenue dangereuse s'émoussa, la parole se fit circonspecte chez un peuple disert⁶².

C'est ainsi que se sont alors installés au sein de la population, une anomie et un climat de délation et de terreur. C'est dans ce contexte qu'est né en 1974 *Cameroon Tribune*, le journal gouvernemental avec une rubrique littéraire intitulée *La tribune des arts et lettres*. Il va sans dire que la production littéraire sera tributaire de cet environnement.

3.4 : Bras de fer entre le savant et le politique

A la lumière du contexte politique et idéologique de ces années 70, l'attitude du régime à l'endroit des agents du champ littéraire invitait au scepticisme. Le pouvoir intellectuel contestait toute légitimité au pouvoir politique. Ce dernier, dans son effort de domestiquer le champ culturel, n'a pas hésité à utiliser tous les moyens en son

⁵⁹ Bitee, Francine revient sur les mécanismes et les dessous de cette prise de pouvoir par le président Ahidjo dans son livre sur *La Transition démocratique au Cameroun de 1990 à 2004*, Paris, L'Harmattan, 2008.

⁶⁰ A la veille de l'indépendance, le Cameroun comptait une dizaine de partis politiques et des organisations syndicales. Cf. Abel Eyinga. *Introduction à la politique camerounaise*, Paris, L'Harmattan, 1984. p. 209-210.

⁶¹ Bitee, Francine, *op.cit.*, p. 29.

⁶² Bayart, Jean François, *L'État Au Cameroun*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1985, p. 147.

pouvoir pour mater toute velléité d'émancipation. D'où le climat de terreur qui s'est ensuivi. Pour survivre, l'écrivain n'a d'autre choix que de créer des œuvres dithyrambiques sur le régime au pouvoir, sinon se taire. Comme le fait remarquer Pierre Fandio, le pouvoir central n'accordait de « visibilité sociale » qu'à des œuvres et à des créateurs qui lui étaient « franchement » dévoués et favorables ou, à la limite, à ceux qui se montraient nettement neutres, si tant est qu'il était possible de l'être à cette époque. Dans ce contexte, qu'il soit publié au Cameroun ou à l'étranger, tout ouvrage suspecté de dissidence, donc estampillé de la mention « trouble de l'ordre public », était saisi, interdit de détention, de diffusion ou de vente. Les écrivains « rebelles » étaient frappés d'anathème et leurs proches soumis à de multiples menaces et exactions. La force du pouvoir était telle que les écrivains de la diaspora, victimes eux aussi de la censure, étaient logés à la même enseigne que ceux du dedans, puisque poursuivis jusque dans leurs derniers retranchements en outre-mer. La littérature connaîtra alors des moments difficiles ; l'onde de choc de ce passage à vide va secouer le milieu scolaire.

3.5 : Les jeunes et le livre : Un amour virtuel

Pour ce qui est des jeunes adolescents camerounais, la bibliothèque, qu'elle ait été scolaire ou publique, n'était pas leur domaine de prédilection. Ceux d'entre eux qui avaient envie de lire devaient se rabattre dans les centres culturels établis par des pays occidentaux pour assouvir leur soif de lecture. Sinon, très souvent, les adolescents se servaient de ces bibliothèques pour faire leurs devoirs scolaires. Pour ce qui est des pratiques de lecture, les adolescents lisaient d'abord des manuels scolaires parce qu'ils leur étaient imposés, puis, dans une moindre mesure, des livres de culture générale. La lecture de journaux était quasiment absente du cadre scolaire pour une grande

partie des élèves. Par ailleurs, les jeunes qui n'aimaient pas la lecture justifiaient leur peu d'appétence du fait de la carence de livres intéressants ; une faible part du temps libre de ces adolescents était accordée à la lecture, contrairement à celle consacrée à d'autres loisirs. Quant aux parents, beaucoup ignoraient les habitudes de lecture de leurs enfants, et il leur arrivait d'en discuter très rarement. Or, pour être efficace, l'environnement doit être propice au développement du goût pour la lecture, et donc pour la culture. En général, les individus développent des comportements, des désirs, des choix, conformes à leur environnement. Ainsi, des enfants vivant dans un environnement social et culturel où la lecture est absente auront beaucoup moins envie de lire. Cette situation factuelle d'absence de livres se transforme en choix individuel. Ce n'est pas tant que l'enfant ne veut pas lire ; c'est qu'il est placé dans des conditions qui font qu'il ne peut pas lire. Il a acquis des habitudes conformes à son environnement social⁶³. Le contexte social dans lequel l'enfant vit étant pauvre en capital culturel, il n'est pas surprenant qu'au final, sa destinée sociale converge vers la situation contextuelle de son biotope initial. Il existe cependant deux cas de figure pour remédier à cette situation. Soit les conditions d'existence changent positivement dans son environnement immédiat avec l'ouverture de bibliothèques faciles d'accès, soit il y a création d'une mobilité sociale : l'enfant change de groupe social, quitte son environnement originel pour accéder à une classe sociale mieux structurée. Il faut que les conditions sociales de possibilité de lecture dont parle Bourdieu soient réunies. Quant à la pratique de la lecture proprement dite, elle ne peut se limiter au seul décodage des signes. Si le déchiffrage ne s'accompagne pas de la compréhension, l'activité de lecture perd son essence. Et quand on parle de compréhension, celle-ci ne saurait être unique et figée. D'une manière générale, la compréhension et

⁶³ Fandio, Pierre, *op. cit.*, p. 164.

l'interprétation d'un texte dépend du lecteur qui l'aborde. C'est ce qui explique la multiplicité de réactions, des lecteurs, attitudes qui sont fonction de plusieurs facteurs dont l'environnement socio-culturel. Il existe donc plusieurs grilles de lecture lorsqu'on aborde un texte. Afin de mieux être armé pour la lecture interprétative, la formation à la lecture à partir de l'enseignement secondaire doit s'accompagner d'une initiation aux méthodes de la critique des œuvres littéraires. Cet enseignement de la lecture à l'école est d'autant plus important que, comme le faisait remarquer Alain Ricard en 1975 :

Le premier public de la littérature écrite en Afrique est aujourd'hui scolaire : élèves, étudiants, professeurs sont les premiers lecteurs, lecteurs "professionnels", lecteurs attentifs qui sont la première critique véritable⁶⁴ ».

3.6 : Absence d'un cours d'initiation

Au Cameroun, les programmes scolaires n'ont pas accordé à l'apprentissage de la lecture une place prépondérante. Nous sommes dans les années 1970, les genres étudiés en littérature dans les établissements secondaires sont le roman, la nouvelle, la poésie, le théâtre. Les outils sont le commentaire composé, l'explication de texte, l'analyse de texte. La critique littéraire, comme jugement de valeur, jugement éthique et esthétique, n'est malheureusement pas enseignée aux élèves. Pourtant, une claire vision de la critique littéraire au sortir du secondaire préparerait mieux les élèves aux études supérieures des lettres. La maîtrise de la lecture interprétative permettrait ainsi aux élèves de savoir questionner un texte, de repérer le support et le type d'écrit, de pouvoir explorer la partie importante du texte, de prélever des indices graphiques, d'émettre des hypothèses, d'organiser logiquement les éléments à identifier, de mémoriser des informations, d'en neutraliser d'autres. Cette maîtrise ferait d'eux de bons citoyens tels que définis par Makouta-Mboukou :

⁶⁴ Ricard, Alain : Cité par Fandio, Pierre, *Les Lieux incertains du champ littéraire camerounais contemporain*, Paris, L'Harmattan, 2012, p.53.

Le bon citoyen doit être d'abord un bon lecteur qui sait lire non seulement les livres, les journaux, mais aussi les idées, les programmes sociaux, économiques et politiques, et qui sait les analyser, les comparer⁶⁵.

Comme on peut le constater, l'histoire de la lecture est intimement liée à celle de l'alphabétisation et de la scolarisation. L'appétence pour la chose littéraire qui passe aussi et surtout par la création des bibliothèques publiques, la floraison des ouvrages qui donnent un éventail de choix au lecteur. Fort du postulat selon lequel l'éducation est un catalyseur du développement, une des missions assignées à *Cameroon Tribune* par le gouvernement camerounais était, entre autres, de veiller à la formation et à l'éducation du public. Il n'y a pas de doute, une telle mission est noble en soi ; toutefois, il subsiste un certain nombre de questions : le quotidien gouvernemental avait-t-il les coudées franches pour mener à bien cet objectif dans un esprit libre ? Les chroniqueurs n'étaient-ils pas soumis à une ligne éditoriale rigide sous le regard d'un gouvernement qui ne tolérait aucune liberté de ton ? La critique littéraire alors pratiquée dans les journaux ou dans les institutions académiques était-elle génératrice d'un débat politique et intellectuel qui ne souffre d'aucune menace de la part du pouvoir ? Ce sont autant de questions que nous aborderons dans le chapitre suivant. Cette prospection analytique une fois accomplie, nous sera d'un apport indéniable, à la lumière de laquelle nous pourrions mieux interpréter et saisir la quintessence du corpus. Convaincus de ce que le contexte socio-culturel et politique d'enracinement du discours confère plusieurs éclairages utiles à l'analyse, nous sommes tenus de situer le chroniqueur et son œuvre dans ce champ spécifique qui le conditionne et détermine la portée de son message.

⁶⁵ Makouta-Mboukou, Jean Pierre, *Systèmes, théories et méthodes comparés en critique littéraire*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 6.

Deuxième partie : Perspectives historiques de la critique littéraire africaine

Chapitre 4 : Genèse et évolution de la critique littéraire en Afrique

A la veille des indépendances africaines, la critique littéraire du continent était parcimonieuse et d'obédience occidentale. Généralement l'analyse du discours littéraire africain était l'œuvre des intellectuels des pays colonisateurs. La déclaration de Mohamadou Kane au colloque de Yaoundé en 1973 est assez révélatrice de l'état de cette critique africaine dans cette période :

Avant 1960 la critique africaine était presque inexistante. Cette assertion ne signifie certes pas que les œuvres africaines n'avaient pas encore retenu l'attention de la critique...Il s'agit cependant d'une production disparate qui était rarement le fait d'un travail de longue haleine⁶⁶.

Pendant cette période, c'est à la critique hagiographique que revenait de valoriser un texte produit par un africain⁶⁷. En dépit de la bonne volonté affichée, il manquait à cette méthode la distanciation analytique et un véritable sens critique. Pendant la période coloniale, et même jusqu'à l'aube des indépendances, la critique de la production romanesque africaine, généralement d'essence ethno-anthropologique, était assurée par des préfaciers et autres intellectuels européens. Mais dans les années 1960, il a fallu renverser la tendance qu'avait l'Africain de se voir à travers le regard de l'Autre, celui du colonisateur. Pour y parvenir, les critiques et autres intellectuels

⁶⁶ Cité par Fallou Mbow dans sa thèse de doctorat : *Énonciation et dénonciation du pouvoir dans quelques romans négro-africains d'après les indépendances*. Littératures. Université Paris-Est, 2010, p. 17.

⁶⁷ Les commentaires de texte de la littérature africaine pendant la colonisation étaient alors assurés par des administrateurs coloniaux, les hommes d'église ou encore des écrivains français désireux de parrainer les jeunes créateurs africains. L'exégèse africaine allait subir le paternalisme occidental avec ces écrivains africains qui, pour avoir droit de cité célébraient la France, leur « mère patrie » et passaient par ricochet pour de bons élèves. C'est le cas entre autres d'Ousmane Socé Diop, Paul Hazoumé, Bakary Diallo, Louis-Marie Pouka etc, des Africains dont Robert Delavignette dira qu'ils ont donné « de l'éclat à l'idéal de liberté de la France ». Diop, Papa, « La critique littéraire négro-africaine : situation et perspectives », *Ethiopiennes* n° 30, 1982, pp.2-3.

africains ont décidé de changer la donne en définissant eux-mêmes les canons qui confèrent au discours africain son authenticité et sa crédibilité. Il était urgent alors, comme le souligne Papa Diop⁶⁸, que les textes africains soient pris en main par ceux-là qui partagent avec les auteurs la même culture, les mêmes appréhensions face à la langue : les critiques africains. On a dès lors assisté à une nette évolution dans l'approche herméneutique des lectures critiques des productions romanesques africaines. Cette critique était désormais animée par des universitaires africains. C'est dans cette mouvance qu'intervient en 1973 à Yaoundé, un an avant la création de *Cameroon Tribune*, le colloque sur « Le critique africain et son peuple, comme producteurs de civilisation ».

4.1 : Senghor, avocat d'une nouvelle méthode négro-africaine de la critique

A l'ouverture des travaux du colloque de Yaoundé, le poète Senghor lançait un appel pour l'invention par les intellectuels africains d'un « nouveau vocabulaire et d'un nouveau style, d'une nouvelle méthode négro-africaine, de la critique »⁶⁹. C'est ce même Senghor qui 26 ans plus tôt, en 1947, signait un article de critique sur la littérature africaine dans *Les plus beaux écrits de l'Union Française et du Maghreb*, un magazine paru à Paris. Dans cet article, le poète consignait les principes fondamentaux de cette esthétique littéraire qu'on qualifiait alors de négro-africaine. Ce concept théorique s'appuie sur les points essentiels que sont l'émotion, l'éthique, le rythme et le style. Cette entrée remarquable de Senghor dans le champ littéraire a fait dire à Robert Delavignette :

⁶⁸ Papa Diop, *op. cit.*, pp.2-3.

⁶⁹ Garrot, Daniel, *Léopold Sédar Senghor critique littéraire*, Dakar, Les Nouvelles Éditions Africaines, 1978, p.79.

Un poète est né, qui est d'Afrique et de France. Léopold Sédar Senghor est son nom. C'est l'événement le plus simple du monde. Mais c'est un événement. Et l'événement est lourd de sens... Il nous est fidèle, mais il fait irruption dans notre littérature avec toute l'Afrique derrière lui.⁷⁰

Cette analyse d'un des « pères de la Négritude » va provoquer une déferlante de lectures sur la littérature africaine. En 1958 paraît *Muntu : l'homme africain et la culture néo-africaine* de Janheinz Jahn. Alors que la littérature africaine est encore dans une phase de balbutiement, Janheinz, lui, est en avance sur son temps, il parle déjà du *devoir-faire* du critique et du *devoir-être* d'une œuvre africaine. Selon lui, « La science littéraire doit découvrir en quoi consiste cette africanité [...]. Il faut chercher quels topoï, quelles idées et quelles caractéristiques de style ont ou n'ont pas leur origine dans des traditions et des civilisations strictement africaines⁷¹. » C'est cette grille et ces idées que Senghor a essayé d'esquisser pour la critique africaine. Cette grille est fondée essentiellement sur la notion de Négritude prônée par lui. Une Négritude dont les points fondamentaux sont : l'émotion, le rythme et le style, à prendre en considération dans toute approche critique. Selon le poète, toute critique d'une œuvre négro-africaine doit pouvoir « s'affirmer en s'exprimant soi-même ». Cependant tous les intellectuels ne vont pas se rallier à la cause du poète. Par exemple le Camerounais Thomas Méloné, qui trouve dans la théorie senghorienne un caractère « à la fois trop général et trop précis... ». Trop général parce qu'épousant la

⁷⁰Delavignette Robert, préface de *Karim* d'Ousmane Socé Diop, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1948, 2e éd., p. 72.

⁷¹ Janheinz, Jahn, *Muntu : l'homme africain et la culture néo-africaine*, Paris, Seuil [1958], 1975, pp. 17-18.

géographie de la race noire, trop précis car essentiellement nourri de la conception toute personnelle que le théoricien de la Négritude a de la poésie⁷².

A la suite de Senghor, Lilyan Kesteloot, en 1961, dans une thèse de doctorat consacrée à la littérature négro-africaine de langue française, entreprend un travail sociologique sur l'histoire des bâtisseurs des indépendances africaines. Cette étude, qui s'appuie sur la grille de lecture senghorienne, ne va pour autant pas faire de nombreux émules dans la classe intellectuelle africaine, d'où le développement en parallèle d'une abondante critique littéraire, parmi laquelle on retrouve entre autres Ousmane Socé Diop, Mbwil A Mpaang N'Gal ou Jean-Pierre Makouta, tous ou presque issus de l'éducation coloniale. Ils ont été formés dans des universités occidentales et ont par conséquent acquis des réflexes dont il n'était pas facile de se défaire, comme en témoigne Pius Ngandu Nkashama :

La France [...] était pour les jeunes de ma génération un réel éblouissement [...] à la période de mes études universitaires, l'univers occidental nous apparaissait comme un lieu édénique, où la science et la poésie se conjoignaient dans un savoir extatique. Partir en Europe constituait un acte épique, et le prestige qu'on pouvait en tirer débordait assurément les simples contours de la géographie mentale. Ce n'était pas seulement un problème d'espace géophysique. Se constituer un capital intellectuel, se faire accepter comme écrivain n'avait de sens pour nous que dans une référence mentale métropolitaine.⁷³

Mais peu à peu, le monopole du regard occidental sur la littérature africaine, seule garantie comme jugement de valeur, va céder la place à une analyse en osmose avec du « sang » africain. Le champ des maîtres à penser de la critique africaine va ainsi s'étoffer avec des chercheurs et autres intellectuels africains ; ce sont entre autres

⁷²Thomas, Méloné, « *De la typologie à la topologie ; y a-t-il une théorie critique chez L. S. Senghor ?* » *Le critique africain et son peuple comme producteur de civilisation*. Actes du Colloque tenu à Yaoundé en 1973, Paris, Karthala, p. 401.

⁷³Ngandu Nkashama, Pius, *Écritures et discours littéraires : Études sur le roman africain*, Paris, L'Harmattan, 1989, p.274.

Thomas Méloné, Martien Towa, Jean-Pierre Makouta, Locha Mateso qui viendront rejoindre dans ce gotha les africanistes de la trempe de Lilyan Kesteloot, Jacques Chevrier ou Bernard Mouralis.

4.2 : L'ère de la critique chronique

Dans les années 1960, la critique littéraire africaine allait ensuite se déployer dans le champ médiatique essentiellement au sein de journaux et de revues. Parmi les magazines en ayant publié : *Bingo*, *Afrique en marche*, *La vie africaine*, *Afrique Actuelle* et, dix ans après les indépendances africaines, *Décennie 2*. Ce sont généralement des écrivains qui animent les rubriques littéraires de ces journaux. Il s'agit de : Ousmane Socé Diop, Lamine Diakhaté, Olympe Bhély Quénou, Paulin Joachim et Kadima Nzuji Mukala. Cette critique est le reflet de ce qui se passe en Occident. C'est une critique à cheval entre les écoles en vogue, Roland Barthes d'un côté, Raymond Picard de l'autre. La critique-chronique s'attèle à présenter des livres écrits par les Africains et sur l'Afrique. Face à l'évolution très rapide des genres et des thèmes, les critiques littéraires adoptent des attitudes qui appellent des commentaires différents, mais en permettant aux écrivains de se regrouper par affinités ou par genres. On retiendra que, qu'elle soit universitaire, d'opinion, d'impression, ou médiatique, la critique africaine a, certes, évolué sous le manteau des canons occidentaux, mais elle a su prendre une certaine indépendance pour affirmer son originalité. Cette multiplicité d'approches critiques, de grilles de lecture et d'analyses traduit le dynamisme de cette critique dont la mutation permet une évolution vers une meilleure compréhension du texte africain, car chaque méthode dissèque et analyse dans une perspective spécifique la réalité du roman africain. Il est aussi à noter que de

plus en plus, le destinataire de l'œuvre ou de la critique qui en est faite est considérablement pris en compte dans les problématiques discursives.

4.3 : Sociohistoire de la critique littéraire au Cameroun

Nous nous proposons d'ouvrir notre analyse du champ littéraire camerounais par une présentation de la théorie des champs du sociologue français Pierre Bourdieu. Le choix de cette théorie n'est pas fortuit. Les principales articulations des paradigmes conceptuels de Bourdieu nous permettront de mieux appréhender la notion de l'espace social, cet environnement où des agents sociaux sont en concurrence avec d'autres. Par ailleurs, cette théorie bourdieusienne qui porte sur des concepts et des outils qui facilitent l'étude de la position, ainsi que les relations des différents groupes sociaux dans la structure de l'ordre social, va nous conduire à une saisie du champ littéraire camerounais.

4.3.1 : Pierre Bourdieu et la notion de champs

Pierre Bourdieu a, dans ses travaux, introduit des concepts tels que les champs, l'habitus et le capital. Dans son livre *Questions de sociologie* (1981), il définit les champs comme étant « des espaces structurés de position dont les propriétés dépendent de leur position dans ces espaces et qui peuvent être analysés indépendamment des caractéristiques de leurs occupants⁷⁴ » Selon lui, la société est le lieu commun d'une interpénétration des champs : champs politique, religieux, économique, culturel sportif, etc. Dans chacun de ces microcosmes vivent des êtres qui partagent la même activité. Ce faisant, ils ont, à peu près tous, les mêmes intérêts

⁷⁴ Bourdieu, Pierre, *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1981, p. 113.

pour le « jeu » qui s'y déroule. L'immersion dans ce jeu ainsi que les enjeux qui en découlent constituent ce que Bourdieu nomme l'« *illusio* ». Chaque champ a son *illusio*, mais ils sont tous structurés avec des positions dominantes et des positions dominées. D'où des luttes permanentes pour maintenir ou renverser les hiérarchies établies, comme lorsqu'un jeune chercheur développe une critique des théories en place pour imposer sa propre théorie. Dans ces espaces, les participants sont en lutte pour la définition et l'accumulation d'un certain capital qui contribue à les classer. Le champ est, à cet égard, le lieu de prédilection de la concurrence entre les différents acteurs, et c'est à qui accumulera le plus de capital. Par ce terme, Bourdieu désigne toutes les ressources sociales, toutes ces accumulations qui permettent aux individus de se démarquer ou d'obtenir des avantages sociaux. Il existe quatre types fondamentaux de capitaux dont, le capital culturel⁷⁵. Ce dernier constitue l'ensemble des ressources culturelles dont dispose un individu, l'ensemble des capacités intellectuelles, qu'elles soient acquises sur le plan académique ou familial. Ce capital englobe le savoir et le savoir-faire, les compétences, les formes d'élocution, les titres et diplômes scolaires, les possessions d'objets d'art de grande valeur ou d'objets culturels. La position des agents dans le champ détermine leurs marges de manœuvre. Chaque champ est doté d'enjeux, de règles de fonctionnement, d'intérêts caractéristiques, d'objets et d'agents possédant l'*habitus* spécifique du champ. L'*habitus*, c'est d'abord le produit d'un apprentissage devenu inconscient qui se traduit ensuite par une aptitude apparemment naturelle à évoluer librement dans un milieu. Bourdieu le définit comme le produit du travail d'inculcation et d'appropriation

⁷⁵ Les quatre types de capitaux fondamentaux mise en exergue par Pierre Bourdieu sont: Le capital économique: Il désigne aussi bien les revenus (et les types de revenus) que le patrimoine sous ses différentes modalités (capital immobilier, actifs financiers dont les valeurs mobilières) - Le capital culturel ou ensemble des ressources culturelles.- Le capital social, ou ce que le langage ordinaire appelle " les relations " (réseau de connaissances). -Et le capital symbolique qui désigne toute forme des autres capitaux avec une reconnaissance particulière au sein de la société

nécessaire pour que ces produits de l'histoire collective que sont les structures objectives (de la langue, de l'économie, etc.) parviennent à se reproduire, sous la forme de dispositions durables dans tous les organismes (que l'on peut, si l'on veut, appeler individus) durablement soumis aux mêmes conditionnements, donc placés dans les mêmes conditions matérielles d'existence⁷⁶. Autrement dit, c'est l'ensemble de tous les automatismes que l'individu acquiert au cours de son existence. Ces automatismes sont intériorisés et fonctionnent comme des principes d'action, de perception et de réflexion inconscients. C'est un système de préceptes acquis qui subit un renouvellement permanent. Il en est ainsi du professeur de littérature spécialiste du XVIème siècle ou francophoniste, ou du critique littéraire. Il ne peut aisément parler de son sujet qu'après l'avoir longtemps et profondément étudié, après avoir acquis et maîtrisé les règles de l'art, pour emprunter les termes de Bourdieu. Ce n'est qu'après avoir intériorisé les codes et les théories de la littérature ou de la critique littéraire (les « structures structurées ») que notre enseignant ou notre critique pourra transmettre son savoir (les « structures structurantes »). Dès lors, l'enseignant, le critique n'a plus conscience des codes et autres styles intériorisés. Ils sont le produit des structures profondément ancrées en eux.

4.3.2 : Champ littéraire et production culturelle

Au début des années 1990, Bourdieu, dans son essai *Les Règles de l'art*, propose une étude approfondie sur la genèse et la structure du champ littéraire. Bourdieu définit le champ littéraire comme le champ des forces qui agissent au sein de l'espace social relativement autonome constitué par les écrivains, les œuvres, les institutions et tous les phénomènes liés à la pratique littéraire. Dans l'analyse qu'il fait de la société,

⁷⁶ Bourdieu, Pierre, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris, Seuil, 2000, p. 282.

Bourdieu révèle que dans le domaine du langage, les individus hauts placés dans la hiérarchie imposent au reste la valeur de leur expression devenue normative, une situation qui amène ceux des classes dominées à se battre pour se hisser au sommet. Le champ littéraire devient ainsi une plateforme concurrentielle : il faut pour se distinguer bien parler, c'est à-dire, parler comme un livre, un bon livre. N'est-ce pas dans les bons livres qu'on trouve de beaux langages ? Et le beau langage est un domaine réservé aux dominants et par extension aux critiques. Le critique ne possède-t-il pas tous les attributs qui font de lui un dominant ? Le « bien parler » ou le « bien écrire », le « beau langage », de la « bonne littérature » ? Dans cet ordre d'idées, on ne saurait s'intéresser à l'écriture ou à la lecture « sans se demander quelles sont les conditions sociales de possibilité de la lecture »⁷⁷, comme l'a fait Bourdieu. Les lecteurs disposent-ils du même volume de temps et de connaissance pour lire ? Utilisent-ils les mêmes techniques, accordent-ils la même importance à tous les sujets ? En effet, l'investissement dans la lecture ne se fait pas à perte.

Nous allons à présent analyser la structure et le fonctionnement du champ littéraire camerounais, ainsi que les trajectoires des critiques dans cet espace à l'aune des éléments conceptuels que nous venons d'étudier.

Il est à noter que le champ littéraire camerounais ne saurait être pris comme entité à part. Il s'inscrit dans la mouvance du champ littéraire africain qui, comme le relève Laura Menéndez-Pidal Sendrail, possède trois particularités : des frontières perméables et non définies, une grande partie du lectorat et des écrivains expatriés ou

⁷⁷ Bourdieu, Pierre, *Choses dites, Le sens commun*, Paris, Minuit, 1987, p. 132.

exilés et une autonomie économique précaire avec des instances de légitimation qui dépendent encore du centre, tels que le monde de l'édition et les prix littéraires⁷⁸.

4.3.3 : Extension du domaine de la culture française

La genèse d'une interaction entre la presse et la littérature au Cameroun, remonte aux années 1920. David Ndachi Tagne en parle dans un article relatif à la critique littéraire au Cameroun⁷⁹. Comme nous l'avons relevé, c'est *La Gazette du Cameroun*, qui va servir de plateforme à l'expression du génie littéraire camerounais. Ce magazine créé par des Français va non seulement publier des articles relatifs aux us et coutumes locales, mais il se chargera également de la formation des futurs poètes et autres écrivains camerounais. C'est d'ailleurs de ce centre de formation que sont sortis les premiers écrivains et poètes camerounais, à l'instar de Louis Marie Pouka ou encore l'essayiste Isaac Moumé-Etia. Le premier, qui a bénéficié d'une bourse pour aller se perfectionner en France, a mis d'ailleurs un point d'honneur à glorifier ce pays. Selon Gilbert Doho, Louis Marie Pouka ne pouvait en aucun cas mordre la main qui le nourrissait :

Louis-Marie Pouka fait partie de ces hommes qui ferment les yeux sur les atrocités commises dans son Cameroun natal (impôt de capitation, indigénat, travaux forcés, expropriation des terres, pillage des ressources naturelles etc.) pour voler à la défense de la France. La « pacification » de la Sanaga Maritime et « l'expédition punitive » dans les hauts plateaux de l'Ouest n'émeuvent nullement Pouka. Au contraire, il vole au secours de la France occupée par l'Allemagne nazie avec son *Hitler ou la chute de l'hydre* (1945)⁸⁰.

⁷⁸ Menéndez-Pidal Sendrail, Laura, *La délimitation du champ littéraire dans les romans d'Ahmadou Kourouma* <https://cedille.webs.ull.es/10/15menendezpidal.pdf>. n° 10, avril 2014.

⁷⁹ Ndachi Tagne, David, « *Le labyrinthe des langues* ». *Notre Librairie* n° 100, Janvier – Mars 1990, p.34.

⁸⁰ Doho, Gilbert, « Théâtre et conjuration de la malédiction au Cameroun », *Africultures* - n°60, 2007.

Quelques extraits de l'auteur des *Pleurs sincères* sont repris dans un essai de Pierre Fandio⁸¹. Dans cet extrait, Louis-Marie Pouka célèbre « la France éternelle » :

Sainte France, gloire à ton nom
Nous t'aimons comme notre mère
Car c'est à toi que nous devons
La fin de nos vieilles misères
[...]
Ô France, Ô mère, ô notre unique espoir
Non tu ne mourras pas
Triomphante et sereine
Tu demeures pour nous
Providence du Noir
La nation évoluée qu'un monde fit reçue⁸².

Le virus de cette sublimation du colonisateur s'est répandu et a touché plusieurs autres écrivains africains. Cette mentalité d'auxiliaire s'est aussi retrouvée chez le poète sénégalais Léopold Sédar Senghor. Son poème intitulé « Prière de paix » est une véritable adoration qu'il adresse à la France :

« ...Seigneur.
... je veux prier singulièrement pour la France
Seigneur, parmi les nations blanches, place la France à la droite du père ...
Car j'ai une grande faiblesse pour la France »⁸³.

Comme nous le verrons plus tard, cette culture politique de soumission au pouvoir colonial va se poursuivre dans l'État postcolonial, cultivée par ces dirigeants africains que Mbembe nomme « les satrapes ⁸⁴».

4.4 : Une problématique de combat

La littérature camerounaise d'avant l'indépendance pourrait se définir comme une littérature de la revendication, de la dénonciation et de la condamnation des affres du

⁸¹ Fandio, Pierre, *op. cit*, Paris, L'Harmattan, 2006, p.30.

⁸² Cité par René Philombe, *Le Livre camerounais et ses auteurs*. Yaoundé, Semences Africaines, 1984, p.78.

⁸³ Cité par Forum des Universitaires Chrétiens, *La Misère intellectuelle au Cameroun*, Paris, L'Harmattan, 1999, p.29

⁸⁴ Mbembé, Achille, *De la Postcolonie : essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala, 2000.

colon, une littérature de la libération du peuple. L'image de l'administration coloniale dans les romans n'est pas des plus reluisantes. Cette période a permis de dévoiler au grand jour des talents du roman camerounais tels que Mongo Beti et Ferdinand Oyono. Soucieux de rendre compte de la misère d'une population martyrisée, ces deux écrivains se sont attelés à mettre à nu, parfois à l'aide de l'humour, les méthodes pour le moins inhumaines et barbares du colon dans ses rapports avec une population camerounaise réduite à sa plus simple expression, celle de sous-hommes. Cette situation a été à juste titre saluée par de nombreux critiques, dont, Josette Ackad qui affirme que :

Le Cameroun connaît depuis le début des années cinquante, une floraison artistique et culturelle qui lui a acquis une notoriété certaine dans le monde littéraire et musical, dépassant les frontières des pays de l'Afrique dite francophone. Les noms des écrivains Mongo Beti et Ferdinand Oyono ; du poète, romancier et éditeur René Philombe ; du musicien, concertiste, compositeur, et écrivain Francis Bebey ; du dramaturge Guillaume Oyono Mbia ; des critiques et chercheurs Thomas Melone, Patrice Kayo, Samuel Martin Eno-Beling, Bernard Fonlon Nsokika sont connus et appréciés par tous ceux qui s'intéressent à la littérature africaine de langue française et à la musique.⁸⁵

De son côté, la presse quant à elle va faire montre d'un engagement tout aussi intense; la priorité éditoriale est donnée à l'indépendance, la réunification, l'amnistie totale et inconditionnelle des combattants de la liberté. Dans la description qu'il fait du rôle de cette presse, Erik Essousse affirme :

Son rôle est didactique, en vue d'une prise de conscience des populations camerounaises. Elle n'épargne aucun secteur, ni aucun pouvoir qui s'oppose à l'avènement de cette indépendance âprement recherchée. Elle s'attaque sans ménagement à l'administration coloniale, à l'église qu'elle considère équivoque dans son attitude, aux Camerounais qui collaborent ou qui sont tièdes, et aux journaux proches des milieux coloniaux⁸⁶.

⁸⁵ Ackad, Josette, *Le Roman camerounais et la critique*, Paris, Silex, 1985, p. 7.

⁸⁶ Essousse, Erik, *La Liberté de la presse écrite au Cameroun : ombres et lumières*, Paris, L'Harmattan, 2008, p.76.

Toutefois, cette presse nationaliste et engagée ne va pas voguer sur un fleuve tranquille. Au contraire, l'ambiance est telle que les écrivains et la censure imposée par le politique, se livrent une guerre sans merci. Le colon veille au grain et n'hésite pas, à la moindre incartade, à frapper. L'administration coloniale sévit en renforçant les forces de répression. A peine arrivé au Cameroun, le gouverneur Roland Pré signe le 19 février 1955 un arrêté relatif au « maintien de l'ordre public et qui reconnaît aux différents fonctionnaires français d'autorité, le droit de requérir la force armée, ainsi que celui de disloquer, même par la force les attroupements de caractère inquiétant⁸⁷ ». L'effervescence politique et journalistique débouche sur une tension permanente entre les deux camps. Comme le relève par ailleurs Erik Essousse, les interventions intempestives de l'administration ainsi que les tracasseries de toute sorte se multiplient et s'abattent sur les journaux nationalistes :

Ces misères et injustices se manifestent par des restrictions à la liberté de presse, les saisies et interdictions de journaux. Le journal *Le Patriote* pour la seule année 1958, est l'objet de plusieurs interdictions. Le journal de Bebey Eyidi, *L'Opinion*, élève des protestations contre les saisies arbitraires des journaux et les tracasseries à l'endroit des directeurs des journaux. Le Dr. Bebey Eyidi, Etamè Ndedi et le prince Dika Akwa, sont l'objet d'un mandat d'arrêt en 1956. L'administration leur reproche d'inciter les populations à s'abstenir lors des élections de décembre 1956⁸⁸.

4.4.1 : La plume et le bâillon

Au Cameroun, en dépit de l'indépendance fraîchement obtenue, le pouvoir n'est pas en faveur de la diffusion et de la promotion de l'esprit critique à travers la littérature. En 1961 paraît simultanément à Douala et à Yaoundé un livre intitulé *Histoire du Cameroun de la préhistoire au 1^{er} janvier 1960*. Rédigé à l'intention des élèves et étudiants camerounais dans le cadre de l'adaptation des programmes aux réalités

⁸⁷ Eyinga, Abel, *Introduction à la politique camerounaise*, Paris, L'Harmattan, 1984, p. 63.

⁸⁸ Essousse, Erik, *op. cit.*, p.90.

nationales, le texte a cependant été saisi et interdit sur toute l'étendue du territoire camerounais par le chef de l'État moins d'un mois après sa mise en circulation. Abel Eyinga, qui rapporte cette anecdote dans son *Introduction à la politique camerounaise* (1984), explique cette attitude du président Ahidjo par le fait que « trop de place a été réservée à l'Union des Populations du Cameroun, parti d'opposition, et à son secrétaire général Um Nyobe, par rapport à celle consacrée au chef de l'État ». A en croire l'essayiste camerounais, « le livre se permettait la grave omission de ne pas présenter le chef de l'État comme le sauveur providentiel du pays ⁸⁹ ». Cette anecdote du retrait sans ménagement d'un livre sur l'histoire du Cameroun, document dont la fabrication a pourtant été encadrée et supervisée par le ministère de l'Éducation nationale, est révélatrice de la causticité des luttes hégémoniques entre les champs politique et idéologique, d'une part, et le champ littéraire, d'autre part, à l'aube de l'indépendance du Cameroun. Même la création de l'Université fédérale en 1962 ne viendra pas changer la donne, bien au contraire :

Les informateurs de la police veillent au grain partout sur le campus et, à la moindre incartade, étudiants et enseignants sont rappelés à l'ordre sans ménagement. Nombre d'entre eux séjourneront de nombreuses années dans les diverses prisons politiques du pays pour leurs idées avant d'être libérés. Une figure de proue de l'intelligentsia camerounaise tel le professeur Méloné doit quelquefois interrompre brutalement ses cours pour répondre aux sommations de la police. Le prétexte d'une grève pour des raisons salariales est bon pour le remercier en 1974, le forçant ainsi à l'exil⁹⁰.

De manière générale et dans le domaine de la promotion du fait littéraire par les médias, avant la création de *Cameroon Tribune*, il existait, dans la presse écrite nationale, comme nous l'avons relevé plus haut, une poignée d'hebdomadaires à la périodicité assez aléatoire. Ce sont *L'Effort Camerounais*, journal d'obédience

⁸⁹ Eyinga, Abel, *op. cit.*, p. 93.

⁹⁰ Forum des Universitaires Chrétiens, *op. cit.*, p. 7.

catholique, *La Gazette* et *La presse du Cameroun*, tous des journaux privés. A cette époque-là, la littérature n'était pas un sujet très vendable. Dans *La Presse du Cameroun*, unique quotidien d'alors, plus de la majeure partie des 90% de titres qui pouvaient susciter les faveurs du journal, relevaient du patrimoine français, et ce, en dépit d'une production nationale quantitative de qualité des éditions CLE et Présence Africaine. Pierre Fandio, qui le fait remarquer, précise par ailleurs que pour une trentaine de titres présentés dans 3 éditions de ce quotidien sous la rubrique « Lu », au cours du mois de novembre 1973, 27 livres sont français contre 3 titres africains, dont aucun camerounais. En 1974, ces journaux privés mettront la clé sous le paillason, victimes de la main trop lourde du pouvoir, laissant sur le terrain *Le Bulletin de l'Agence Camerounaise de Presse (ACAP)* et *Cameroun Information*, deux publications du gouvernement. La nature ayant horreur du vide, d'autres journaux vont prendre la relève. C'est dans cette mouvance que se situe la création de *Cameroon Tribune* en 1974.

4.5 : Un coin de ciel bleu au Quartier Latin

Si dans la presse, la critique était prohibée, elle l'était moins dans les revues et autres magazines littéraires qui pouvaient se permettre une certaine liberté de ton, quitte à recevoir de temps à autre des rappels à l'ordre de la part des censeurs du gouvernement. L'université était le terrain de prédilection de cette autre critique ; la jeune critique littéraire camerounaise s'y imposait déjà à travers une série de publications. Sur cette lancée, il y a *De la négritude dans la littérature négro-africaine* de Thomas Méloné publié en 1962 par Présence Africaine. Cet ouvrage, qui a fait office de pionnier, analyse l'objet de la Négritude dans ses rapports avec le sujet africain et son interaction avec l'Autre. Dans la même approche, Marcien Towa a

publié en 1971 aux Éditions CLE à Yaoundé, *Léopold Sédar Senghor, négritude ou servitude*. L'auteur s'élève contre l'idéologie « servile » qui, à l'en croire, se dégage de l'œuvre du poète-président sénégalais. Toujours en 1971, aux éditions Présence Africaine, Thomas Mélonge a fait paraître *Mongo Beti, l'homme et le destin*, la toute première monographie sur le romancier camerounais le plus lu et traduit. D'autres productions dans les journaux et revues littéraires sont venues enrichir ces publications individuelles. Le champ littéraire était alors très animé. Ce courant du renouveau littéraire a été à l'origine, en 1970, de la création par des poètes, romanciers et essayistes camerounais de l'APEC (Association des Poètes et Écrivains Camerounais). L'APEC lance son premier magazine, *Cameroun littéraire*, consacré à la promotion de la poésie et aux débats sur les sujets littéraires et culturels. Le directeur de publication est Patrice Kayo, René Philombe en est le rédacteur et la direction littéraire est assurée par Stanislas Owona. *Cameroun littéraire* constitue ainsi une plateforme où étudiants, enseignants et chercheurs indépendants peuvent s'exprimer et débattre de leurs problèmes. Un débat très animé et publié par *Cameroun littéraire*, qui a fait couler beaucoup d'encre, a suscité ce commentaire d'Ambroise Kom :

Qu'on se souvienne du brillant débat qui pendant un temps opposa Jean-Marie Abanda Ndengue, auteur de *De la négritude au négritisme*, (Yaoundé CLE, 1970) et B.-J Fouda, théoricien de la « Négrité ». *Cameroun littéraire* fit largement écho de la polémique (voir à ce propos le *Cameroun littéraire* no 3, mars 1971, pp. 13-19) Étudiants, enseignants et chercheurs indépendants se trouvaient alors associés à une vie intellectuelle intense : cours publiés et conférences se dispensaient à qui mieux mieux dans les amphithéâtres de l'un ou de l'autre établissement de l'Université fédérale du Cameroun⁹¹.

⁹¹ Kom, Ambroise, « Une nécrologie : la critique littéraire au Cameroun », *Notre Librairie* n° 100, Janvier – Mars 1990, p.30.

Malheureusement, faute de ressources suffisantes pour assurer sa longévité, *Cameroun littéraire* va connaître une traversée du désert qui va durer de 1975 à 1982. Il va renaître de ses cendres en 1983, avec une équipe plus abondante et renouvelée. Ce sont de prestigieuses plumes qui signent les articles de ce journal « new-look ». Au nombre des rédacteurs figurent Alexandre Kum'a Ndumbe, Adamu Ndam Njoya, Ngugi wa Thiong'o, Paul Dakeyo, etc.

4.5.1 : *Abbia*, fille de la « FAC »

C'est à Bernard Fonlon, éminent professeur à l'Université fédérale de Yaoundé, que le Cameroun doit la création d'une fondation éponyme ainsi que celle de la revue engagée *Abbia* en 1963. Dans ce journal, l'écriture est caustique et percutante, ce qui va valoir à son directeur de publication des récriminations de la part du pouvoir. Dans la préface du premier numéro d'*Abbia* paru en février 1963, le ministre de l'Éducation nationale en charge des affaires culturelles, William Eteki Mboumoua, prévient :

Action culturelle engagée ? Entendons-nous bien. Mon rôle sera ici de veiller à tout moment qu'*Abbia* ou toute publication de même mission ne dégénère sous prétexte du droit à la liberté d'expression culturelle ou d'engagement, en tribune ouverte aux invectives outrancières⁹².

Bernard Fonlon sera l'objet d'une sévère mise en garde de la part du ministre chargé de l'Administration territoriale. Avec l'Université fédérale du Cameroun, la revue littéraire *Abbia* a été dans les années 60 le creuset du débat littéraire; la production de la critique littéraire endogène y était remarquable, d'autant plus qu'en face il y avait un pouvoir politique qui a mis sur pied un appareil législatif répressif et qui veillait à son application. Les années 70 ont aussi vu l'arrivée dans le champ littéraire camerounais d'*Ozila*, un mensuel bilingue. *Ozila*, dont la rubrique critique était animée par Joseph Mbassi, Thomas Mélone, Basile Fouda ainsi que de nombreux

⁹² Forum des Universitaires Chrétiens, *op. cit.*, p.8.

autres enseignants et étudiants de la faculté des lettres de l'Université, était très apprécié des lecteurs. La production littéraire, bien que sous une supervision stricte des autorités gouvernementales, va connaître quelque expansion. L'expression est devenue cosmopolite, les thèmes se sont diversifiés, les techniques d'écriture se sont améliorées. Cette embellie ne va pas durer très longtemps. Petit à petit, l'ambiance libérale dans le domaine de l'expression des idées s'est rétrécie comme peau de chagrin et a cédé la place à l'unanimité et au rejet de tout débat contradictoire. Dans une atmosphère de dictature ambiante, sur la piste de la critique littéraire camerounaise, l'heure était à la danse des thuriféraires, l'heure était à cette dictature qui non seulement interdit de dire, mais oblige à dire, donc à faire l'apologie du régime.

Les conditions pénibles de travail, ajoutées au contexte politique, auront, comme le relève Pierre Fandio, provoqué en ces années de « droits et de libertés » une fuite de cerveaux jamais connue, même au plus fort des années de « la chasse aux sorcières » des années 60 et 70, dans la communauté intellectuelle nationale :

Plus de 20 enseignants - chercheurs de rang magistral camerounais (dont le déficit est chronique depuis les années 70) ont pris ou repris le chemin de l'exil pour monnayer leurs talents sous d'autres cieux. Près de la moitié de ces exilés sont des enseignants-chercheurs en sciences humaines et en littérature, et parfois même des pièces maîtresses du champ littéraire national : Jean-Marc Ela, Ambroise Kom, Clément Mbom, Alexandre Kum'a Ndumbe III. Les créateurs indépendants n'ont pas meilleur sort⁹³.

Cet exil forcé a profondément affecté la production de la critique littéraire au Cameroun. Quatre années auparavant, *Cameroon Tribune*, le premier quotidien national d'information était déjà dans les rotatives. Cette naissance est intervenue,

⁹³ Fandio, Pierre, *Une foule qui refuse de faire foule : une vision de la Littérature camerounaise à la veille du IIIe millénaire*. <http://www.arts.uwa.edu.au/MotsPluriels/MP2303pf.html>. Consulté le 17 juin 2014.

faut-il le rappeler, au lendemain de la tenue à Yaoundé d'un colloque international sur *Le critique africain et son peuple comme producteurs de civilisation*. Dans quelles conditions socio-politiques et économiques le premier quotidien gouvernemental est-il né ? De quels moyens logistiques et humains disposait-il ? Quels sont les objectifs qui lui étaient alors assignés et surtout à quels types de lectorat s'adressait ce journal ? Ce sont autant de problématiques qui constituent le chapitre suivant de notre étude.

Chapitre 5 : Contexte politico-social et naissance de *Cameroon Tribune*

La période précédant l'avènement de *Cameroon Tribune* est marquée par un environnement intellectuel spécial. L'intelligentsia africaine parle de promouvoir un paradigme qui privilégie le substrat socio-culturel africain dans la critique. Il existe d'ailleurs un enchevêtrement entre le roman africain des lendemains de l'indépendance et son lieu d'énonciation qui est le contexte sociopolitique. D'où, l'importance de la redéfinition de ce lieu d'énonciation. C'est la raison pour laquelle nous nous proposons d'évoquer et d'analyser le contexte sociopolitique des pays africains au lendemain des indépendances, tel que présenté par les critiques. De part et d'autre du continent, on assiste à la multiplication des crises sociales et politiques. En Afrique équatoriale, l'ex-Congo belge explose. L'armée se soulève, dans le Katanga on parle de sécession, Patrice Lumumba est assassiné. Sécession aussi au Nigéria chez les Ibo, pendant que du côté du Biafra, les armes crépitent. En janvier 1963, Sylvanus Olympio, le père de l'indépendance togolaise, est abattu. Entre 1966 et 1968 l'Afrique vibre au rythme des coups d'État, pour la plupart militaires. Du Congo-Léopoldville (qui deviendra le Zaïre) au Mali en passant par la Haute-Volta (qui deviendra le Burkina Faso), le Burundi, la Centrafrique, le Nigéria, l'Ouganda, le Ghana et le Congo-Brazzaville, le pouvoir change d'hommes. Le pluralisme et le débat contradictoire de la période coloniale ont cédé la place à des systèmes de partis uniques, caractérisés par le culte de la personnalité des différents leaders à la tête du parti-État, investis des pleins pouvoirs. Une période pendant laquelle, comme le relève si bien Roxana Bauduin, une dictature contagieuse va gangréner un nombre important de pays.

Les figures des dictateurs se multiplient en Afrique plus que sur tout autre continent. Sékou Touré en Guinée, Mobutu Sese Seko au Zaïre, Obote, et, après Idi Amin en Ouganda, Eyadema au Togo. Ces leaders imposent des

régimes forts, bâtis sur le règne de la terreur. Censure, emprisonnement, anéantissement psychologique, mise à mort des opposants du régime, omniprésence de la police politique, le scénario du maintien au pouvoir de la majorité des dirigeants africains suit le chemin des dictatures⁹⁴.

Nombre d'auteurs africains, pour la plupart témoins des événements, vont utiliser la réalité historique pour bâtir leurs œuvres romanesques. C'est le cas d'Alioum Fantouré auteur du *Cercle des tropiques*(1972), de Camara Laye avec *Dramouss* (1966) et d'Henri Lopes dans *La Nouvelle romance* (1976).

Au Cameroun, dans les années 1970, la situation est préoccupante, le pays vit une véritable fracture sociale qui se traduit par le fait que sous le prétexte de lutter contre la rébellion, le parti-État, dirigé d'une main de fer par le président Ahidjo, terrorise le peuple, comme le résume Fanny Pigeaud :

La répression du régime Ahidjo a de manière générale entretenu un climat permanent de peur, de suspicion et de délation. Elle a installé durablement au sein de la société camerounaise un tabou sur toute la mémoire upéciste : de peur de représailles, de nombreux Camerounais n'ont plus évoqué les années de combat des indépendantistes. Elle a aussi supprimé toute possibilité pour l'opposition de s'exprimer et même d'exister [...]. Ahidjo a pris progressivement le contrôle de toute la vie politique. Il s'est au fil des années constitué une large clientèle pour asseoir son autorité⁹⁵.

Sur le plan de l'éducation, la majeure partie du lectorat est peu alphabétisée, le contexte politique n'est pas propice à l'exercice d'une presse libérale. Dans l'exercice de leur fonction, comme le relève fort opportunément Bassek Ba Kobiho, les journalistes dans leur majeure partie sont la caisse de résonance du pouvoir politique ; les intellectuels quant à eux vivent l'âge de fer : « les manœuvres d'intimidation se multiplient, la censure se fait plus pesante que sous la colonisation [...] Les écrivains se taisent, gagnent le maquis ou s'exilent. ⁹⁶» On vit pratiquement dans un désert culturel, il n'existe pas d'instances de sociabilité telles que les salons, les cafés

⁹⁴ Bauduin, Roxana, *Une lecture du roman africain francophone depuis 1968. Du pouvoir dictatorial au mal moral*, Paris, L'Harmattan, 2013, p. 30.

⁹⁵ Pigeaud, Fanny, *Au Cameroun de Paul Biya*, Paris, Karthala, 2011, p. 22.

⁹⁶ Bassek, Ba Kobiho, *op. cit.*, p. 68.

littéraires ou les festivals. Sur le plan politique, dans le système à parti unique qui régit le Cameroun, les organes d'information sont bien souvent contraints à être les voix du maître. L'information devant être unique dans ce cas, et donc circuler dans un sens unique, toute distorsion est sévèrement réprimée. Il n'existe véritablement pas de débat contradictoire. Le pouvoir est autocratique. Le président Ahmadou Ahidjo, seul maître à bord du bateau Cameroun, estime détenir la légitimité nationale ; il accepte rarement que ses décisions soient remises en cause. Comme l'observe avec pertinence Francine Bitee :

Le règne d'Ahmadou Ahidjo se confond avec une pratique congénitale à son pouvoir : celle de la violence politique et de la terreur militaire et policière. Jusqu'à son départ en 1982 et même après, l'État s'est imposé à coups de lois sur la subversion, la censure de la presse et l'état d'urgence, toutes dispositions radicalisées ou rendues plus efficaces suites aux ordonnances de mars 1962 qui sont un effet direct des pleins pouvoirs d'octobre 1959⁹⁷ .

La désillusion du peuple est totale, alors qu'on croyait venue la liberté avec l'indépendance acquise en 1960. Sous Ahidjo, l'armée marche à la baguette, les membres du corps judiciaire sont inféodés au pouvoir. Pour illustrer cette situation, Abel Eyinga cite un rappel à l'ordre du procureur de la République, M. Marcel Nguini, à ses collègues à l'occasion de la rentrée judiciaire en 1966. Le procureur disait alors :

Le devoir de discrétion et de réserve du magistrat implique que le magistrat soit et demeure fidèle et loyal au régime ; que ce loyalisme puisse se traduire dans tous les actes et comportements du magistrat, aussi bien dans sa fonction juridictionnelle que dans sa vie publique et privée⁹⁸ .

En d'autres termes, le bon magistrat est celui qui place en amont de toute action l'intérêt du régime, et toute application de la loi devrait se faire en priorité dans le souci de satisfaire cet intérêt du régime. Dans le domaine de la liberté d'expression,

⁹⁷ Bitee, Francine, *La Transition démocratique au Cameroun de 1990 à 2004*, Paris, l'Harmattan, 2008. p. 39.

⁹⁸ Eyinga, Abel, *op. cit.*, p.298.

après avoir rappelé qu'en 1960 plus d'une soixantaine de journaux paraissaient au sud-Cameroun, Abel Eyinga déplore ce qu'il a appelé la gouvernementalisation de l'opinion par le Président Ahidjo. Selon l'essayiste :

Cette opération a consisté, en supprimant tous les organes d'information non conformistes et en interdisant l'expression et la diffusion de toute opinion et de toute information non favorable au régime néo-colonial, à ériger le gouvernement, c'est-à-dire M. Ahidjo, en fabricant et en contrôleur exclusif de l'opinion publique, pour ne pas dire en détenteur privilégié de la vérité officielle seule autorisée à circuler dans le pays et à être clamée par chacun. Finie donc la liberté d'opinion, d'expression et d'information⁹⁹.

Pour ce qui est de la liberté de la presse sous le régime Ahidjo, afin de combattre toute velléité d'expression libre ou toute opinion contraire à l'orthodoxie qui a cours, le Président de la République a fait publier des textes de lois qui ne laissent aucune latitude à des écarts de langage. Erik Essousse, qui a analysé la législation « d'exception hermétique » et « peu favorable » à l'éclosion de la presse, s'est appesanti sur l'étude de la loi du 21 décembre 1966¹⁰⁰. Cette loi, présentée par lui comme étant une synthèse des lois coloniales, édicte des sanctions sévères, notamment pécuniaires et privatives de liberté contre une kyrielle d'infractions. De nombreux journaux vont être emportés par la bourrasque de la censure. Sous les effets conjugués des contrôles judiciaires et administratifs (censure) très sévères de la presse, ainsi que de la peur des représailles qu'éprouvent les promoteurs des journaux et les journalistes, l'on assiste à une disparition en cascade des journaux.

5.1 : La voix de son maître

C'est dans cette atmosphère de descente aux enfers de la presse et de la littérature camerounaises que l'Agence Camerounaise de Presse (ACAP) et le quotidien gouvernemental *Cameroon Tribune* voient le jour, pour suppléer la carence en

⁹⁹ Eyinga, Abel, *op. cit.*, p. 299.

¹⁰⁰ Essousse, Erik, *op. cit.*, p. 131.

journaux et pour mieux faire entendre la "voix du nouveau maître", le leader africain ayant pris la place du colon. On crée dans le quotidien gouvernemental une page "culture" avec une rubrique littéraire. L'objectif assigné à cette rubrique est de présenter à ses nombreux lecteurs une panoplie de textes critiques : notes de lecture, comptes rendus de manifestations culturelles et de représentations théâtrales, interviews et chroniques littéraires, ainsi que des essais critiques sur le roman, la nouvelle ou la poésie. Dans une interview qu'il nous a accordée, le professeur Vounda Etoa déclare que les journalistes chargés d'animer cette rubrique n'étaient pas des « spécialistes de [la] littérature » :

Je ne suis pas sûr que ceux qui font ces exercices dans la presse soient passés par un moule commun qui leur donne des canons et des méthodologies qui sont reconnaissables à partir des textes qu'ils produisent, ce qui est différent quand-même dans la critique universitaire [...] Ce qui est constant c'est que la critique dans la presse est faite quand-même à l'origine par des gens qui ont un certain attachement à la littérature. Ils ne sont peut-être pas tous formés mais il y a une passion qui les caractérise, un engouement¹⁰¹.

Cette position est d'ailleurs partagée par Basseck Ba Kobhio, qui a co-produit avec Gerba Mallam, l'émission "*Littérature à bon après-midi*"¹⁰², à Radio-Cameroun.

Basseck Ba Kobiho qui nous a raconté les circonstances de la création de leur émission littéraire à la radio nationale camerounaise :

Je fais la connaissance de Gerba Mallam à l'occasion d'une descente à la radio où je venais présenter une pièce de théâtre que nous, les étudiants dans le

¹⁰¹ Vounda Etoa est Directeur des Éditions CLE et Enseignant de littérature à l'École Supérieure des Sciences et Techniques de l'Information du Cameroun. Il nous a accordé une interview à Yaoundé en juillet 2014.

¹⁰² Cette information nous est donnée par Basseck Ba Kobiho au cours d'un entretien que nous avons eu en juin 2011 à Yaoundé. Co-présentée par Gerba Malam et Basseck Ba Kobiho, « Littérature à bon après-midi » était une émission littéraire radiophonique très suivie qui passait tous les après-midi de lundi à vendredi à la radio nationale dans les années 1980. Le choix des œuvres analysées était guidé par leur dimension littéraire mais surtout politique. D'où les commentaires socio-politiques qui en découlaient.

théâtre associé, donnions [...]. Nous sommes dans les années 77/78. Et c'est ainsi que je lui ai demandé un jour, et si on faisait une émission littéraire ? ¹⁰³

Et Basseck bah Kobiho de préciser par ailleurs que, de manière générale, le lancement d'une émission littéraire à la radio ou d'une rubrique, pour prendre le cas de *Cameroon Tribune*, n'obéit point à un travail préalable fait d'enquêtes et d'études de faisabilité ; la décision est parfois prise par un journaliste qui éprouve le besoin de le faire, sans que cela provienne forcément de la hiérarchie. C'est dans cette optique qu'est née *Littérature à bon après-midi* : « ce n'était absolument pas une demande ni des responsables de la radio, ni du public. ¹⁰⁴ »

5.1.1 : Difficile accouchement

C'est le 1^{er} juillet 1974 qu'est lancée la rotative pour le tirage des tout premiers exemplaires de *Cameroon Tribune*¹⁰⁵. Ce jour-là, sous un format tabloïd de 12 pages, *Cameroon Tribune* coûte 40 francs CFA¹⁰⁶. La mission assignée à ce quotidien gouvernemental et qui est reprise dans l'éditorial de l'édition spéciale de *Cameroon Tribune* No 4422 du 30 juin 1989, est d'« informer et divertir au dedans, convaincre au dehors ». L'un des rôles assignés à ce journal est : la mobilisation des masses pour le développement, la consolidation de la conscience et de l'unité nationales, le changement des mentalités et la promotion de l'image de marque du Cameroun sur l'échiquier international.

Pour ce qui est de sa ligne éditoriale, *Cameroon Tribune* se doit de promouvoir la politique gouvernementale. Le tabloïd est édité par la SPC (la Société camerounaise de presse). Celle-ci sera remplacée le 18 juillet 1977 par la Sopécam (Société de

¹⁰³ C'était au cours d'un entretien que nous a accordé Basseck Ba Kobiho à Yaoundé en juin 2011.

¹⁰⁴ *Ibid*

¹⁰⁵ Spécial *Cameroon Tribune*, "1er juillet 1974 – 1er juillet 1989, 15 années utiles", n° 4422 du 30 juin 1989.

¹⁰⁶ 40 francs CFA, équivalent à 8 centimes canadiens.

presse et d'édition du Cameroun), la société éditrice qui est placée sous la tutelle du ministre de la communication. La Sopécam est un établissement public à caractère commercial et industriel. A sa tête se trouve un Directeur général nommé par décret présidentiel qui est chargé de la gestion et de l'application de la politique interne décidée en conseil d'administration.

A la une du premier numéro, il y a un éditorial intitulé : « Pour faire participer la masse à la gestion des affaires communes »¹⁰⁷. Il s'agit d'une symbolique d'inclusion qui suggère l'ouverture du journal au lectorat dans l'optique d'un échange d'idées et de débats sur la gestion de la cité, croit-on comprendre.

Au total 12000 exemplaires de l'édition française sont, quotidiennement, sortis des rotatives, contre 4000 pour la version anglaise paraissant une fois par semaine. Au fil du temps, la production du journal a connu des améliorations, avec pour corollaire une augmentation du tirage et des ventes. Pour le quotidien en français, de 12 000 exemplaires entre 1974 et 1978, le tirage a atteint les 60000 exemplaires de 1983 à 1984. L'hebdomadaire anglophone, pour sa part, est parti de 4000 exemplaires en 1974 et, a atteint 20 000 exemplaires dix ans plus tard. Parallèlement, les recettes du journal gouvernemental ont connu une embellie. Le chiffre d'affaires, qui était de 321113445 francs CFA en 1978/1979, est passé à plus d'1 milliard 68 millions de francs CFA cinq ans plus tard.

Pour en arriver là, les choses n'ont pas été aussi faciles que pourraient le laisser croire ces résultats. En 1974, *Cameroon Tribune* a démarré dans des conditions assez difficiles. Un mois à peine après son lancement, le journal a connu son premier coup dur ; près de la moitié des rédacteurs ayant contribué à son démarrage étaient rappelés

¹⁰⁷ *Ibid.*,

à leur ministère de tutelle, ce qui a entamé sérieusement l'enthousiasme du début¹⁰⁸. Le lendemain de cette décision, le journal paraissait avec 8 pages, et non plus avec les 12 habituelles. Sur le plan économique, la naissance de *Cameroon Tribune* est intervenue en pleine crise internationale du papier. Comme avec le pétrole, au fil des semaines, les prix de la pâte à papier ont été victimes de fluctuations permanentes. Dans cette conjoncture délicate, la sortie quotidienne du journal devenait de plus en plus hypothétique. Autre écueil dans le bon déroulement de l'opération de lancement du journal : les procédures douanières longues et trop onéreuses. Sur le plan politique, Jean Ngandjeu, l'ancien chef du département de *Camnews*, l'agence nationale de presse, témoigne que la naissance de *Cameroon Tribune* est intervenue dans un climat hostile :

Bien que *Cameroon Tribune* fût un journal pro-gouvernemental, le pouvoir qui venait d'affronter non sans mal la rébellion était méfiant à l'égard de ce nouveau « pouvoir », de ce « mal nécessaire » qu'était le journal [...]. Partout où nous passions en quête d'informations, on nous fermait la porte au nez. Le mutisme et la méfiance étaient de rigueur [...]. Nous travaillions par conséquent dans la peur : peur de nous tromper, peur de la réaction du pouvoir, peur pour notre vie¹⁰⁹.

L'autocensure ainsi rendue obligatoire par ce contexte a refroidi, on s'en doute, l'enthousiasme d'une équipe rédactionnelle de pionniers qui ne demandaient qu'à faire son travail avec passion et détermination. A ces handicaps, *Cameroon Tribune*, média d'État donc, vitrine de l'action gouvernementale, devait faire face à d'autres entraves, telles que l'absence d'un équipement approprié et l'inadéquation du réseau de distribution.

¹⁰⁸ *Cameroon Tribune* étant un journal classé parmi les entreprises parapubliques, ses employés étaient rémunérés sur la solde indiciaire relative à ce statut. C'est-à-dire qu'à diplôme égal, un employé du quotidien gouvernemental gagnait le double du salaire de son homologue fonctionnaire. Le capital de l'entreprise ne permettant plus de payer tous les employés, on a dû procéder à une compression du personnel.

¹⁰⁹ *Ibid.*,

5.1.2 : Un réseau de distribution inefficace

Au niveau de la distribution, la priorité est d'abord accordée aux administrations publiques, aux représentations diplomatiques, aux milieux d'affaires et touristiques ; ce qui va en contradiction avec l'esprit du départ. En effet, il est quelque peu difficile de « faire participer la masse à la gestion des affaires communes » si au niveau de la distribution la priorité est accordée à une certaine élite. Du fait de son statut de presse gouvernementale, non seulement *Cameroon Tribune* détient le monopole de diffusion, il est tout aussi puissant, puisque financièrement soutenu par les fonds publics -donc de l'argent d'un contribuable à qui on ne demande même pas son avis pour concevoir les rubriques du journal. Toutefois, le soutien politique et financier dont bénéficie le journal ne lui assure cependant pas une efficacité évidente ; son taux de pénétration diffère très fortement d'une région à l'autre. *Cameroon Tribune* est plus présent à Yaoundé et Douala que dans les autres localités du pays. Il n'est par ailleurs pas accessible au plus grand nombre de lecteurs. Ceci est dû à deux facteurs limitants : le niveau d'éducation, avec comme préalable l'aisance à lire et à comprendre, les capacités cognitives, loin d'être la chose la mieux partagée, et un mauvais système de voies de communication.

Quant à la couverture territoriale, la ville de Yaoundé et dans une certaine mesure celle de Douala étaient relativement bien desservies. Une situation pas du tout évidente pour le reste du pays. L'utilisation de Cameroon Airlines, la compagnie aérienne nationale, du train, ainsi que de quelques bus de transport public, n'a pas été suffisante pour régler le problème de distribution sur l'ensemble du territoire national, encore moins sur le plan international. Bon an mal an, en suivant une courbe sinusoïdale, le journal a fini par tenir la route. En juillet 1989, quinze ans après la naissance de ce journal, beaucoup d'encre avait coulé dans les rotatives, et c'est avec

un sentiment du devoir accompli qu'André Vincent Ekani, un des journalistes de la première heure, se rappelait la signature de l'acte de naissance de *Cameroon Tribune*.

Ils étaient là à la naissance du journal. Ils, ce sont les journalistes de tous les âges, fonctionnaires expérimentés, professionnels frais émoulus sortis des écoles de journalisme de Yaoundé, de France et d'ailleurs. Tous étaient animés de la volonté, plus exactement de la passion de réaliser une œuvre grandiose. L'enjeu était d'élever le niveau de la presse camerounaise. [...] Dans un grand élan de solidarité, ils ont contribué à façonner l'image de marque d'un grand quotidien en Afrique centrale, en Afrique tout court¹¹⁰.

En tout cas, *Cameroon Tribune* est venu combler un vide. Avant sa création il n'existait pas au Cameroun un journal soutenu par les pouvoirs publics comme *Fraternité Matin* en Côte d'Ivoire ou *Le Soleil de Dakar* au Sénégal.

5.1.3 : Une mise en page alléchante

La mise en espace et en titres de la rubrique « *La tribune des arts et lettres* » de *Cameroon Tribune* constitue une arène imaginaire où sont disposés les discours évaluatifs, les travaux d'écrivains, leurs réactions, voire leurs productions littéraires.

Dans le cadre de la présentation des chroniques, l'espace péri-textuel est assez bien présenté, que ce soit dans la forme ou dans le fond. Comme tout élément paratextuel, les titres des articles donnent envie de lire, ils suscitent des attentes de lecture. Les unités verbales que sont les titres, les surtitres et les sous-titres, les unités verbo- iconiques ou iconiques qui constituent l'essentiel du message sont assez informatives et incitatives.

Quant à la présentation des articles, de manière générale, ils s'étalent sur cinq colonnes à la page 2 du journal. Dans le cas du traitement d'un dossier littéraire ou de la couverture d'une conférence ou d'un colloque, les articles occupent plus d'une page. Ils contiennent parfois des photos. Si les portraits des auteurs dont on parle

¹¹⁰ *Ibid.*,

occupent une portion congrue, ceux des chroniqueurs par contre sont plus présents, quand ce ne sont pas des images de participants aux colloques qui soutiennent les articles. Les titres, en caractères gras, occupent entre trois et cinq colonnes, contre trois pour les sous-titres. Quant aux portraits des écrivains, romanciers ou auteurs de thèses interviewés, ils sont pris le visage de face dans leur bureau, souriants, avec en arrière-plan une bibliothèque. Parfois certains de ces portraits sont mis en abyme dans une galerie d'autres portraits d'auteurs connus, question de consolider l'image de l'écrivain¹¹¹. A côté des photos d'écrivains ou d'ouvrages présentés, on trouve des encadrés biographiques et bibliographiques, ou des citations des auteurs.

Quelle que soit la mise en page de ces articles portant sur des œuvres littéraires, le texte demeure très présent et même parfois touffu, ce qui n'est pas toujours pour encourager le lecteur potentiel. *Cameroon Tribune* arrive sur l'échiquier médiatique camerounais et va reposer sur les cendres chaudes du colloque international de Yaoundé, qui s'est tenu un an auparavant, dans le but de redynamiser une critique africaine en quête de légitimité et dont nous présentons ici les grandes articulations.

5.2 : Cameroon Tribune, un service social encadré de garde-fou politique

Pour ce qui est du contenu de *Cameroon Tribune*, entre autres rubriques du journal, il y avait : « À l'écoute de la nation ». Cette division traitait de l'information nationale avec une focalisation sur les villes de Yaoundé et Douala ; il y était aussi question des actes administratifs et politiques du gouvernement, ainsi que des informations provinciales. Y figurait aussi la page sportive ; on y retrouvait développées des informations relatives à plusieurs disciplines sportives. Il y avait également la rubrique « Au-delà de nos frontières », traitant de l'information internationale. On

¹¹¹ Voir les illustrations en annexe.

retrouvait aussi des rubriques satiriques ; c'est le cas de « Le grain de sel » qui deviendra plus tard « Autant le dire » et « Coup d'griff ». Cette satire, tant qu'elle traitait des travers du peuple, ne posait pratiquement pas de problème au pouvoir de Yaoundé. Les membres du gouvernement ou les responsables politiques ne pouvaient en aucune manière faire l'objet d'une critique quelconque de la part du journaliste, conséquence de la censure étatique, quand le reporter ne décidait pas tout simplement de se l'imposer. En plus d'être un organe d'information et de divertissement, *Cameroon Tribune* était un organe de service public. On y trouvait le carnet rose, une page nécrologique, des faire-part, ainsi que des avis et communiqués d'intérêt général. Plus tard le quotidien va s'enrichir d'autres rubriques comme « La tribune de l'histoire » et « La tribune des arts et lettres », qui débutent en 1975. C'est cette Tribune des arts et lettres qui traite des faits littéraires et culturels. Il est question à travers elle de « camerouniser » la critique littéraire. Cette tribune était alors animée par une équipe de journalistes et d'universitaires chevronnés. C'est notamment le cas de Fernando d'Almeida (lui-même étant auteur poète), Gervais Mendo Ze, Charly-Gabriel Mbock, Joseph Modeste Talla, Dominique Akoa, Biyiti Bi Essam et le plus prolifique de tous, Jacques Fame Ndong, auteur d'une cinquantaine de productions.

5.2.1 : Quels discours pour quelles motivations ? Le choix du critique

Afin d'analyser le contenu de la critique faite sur les ouvrages présentés dans les colonnes du journal gouvernemental *Cameroon Tribune* de 1975 à 1984, nous sommes partis d'une série d'interrogations : quelles sont les critères de sélection des ouvrages analysés ? Quels types d'ouvrages ont été privilégiés par les critiques ? Étaient-ce des ouvrages d'écrivains qui prennent position et proposent des solutions même fictionnelles ? Les différentes thématiques soulevées par les écrivains ont-elles

un lien direct avec le contexte sociologique de l'époque ? La critique faite sur les ouvrages répertoriés est-elle dans l'ensemble une critique objective ou alors prête-t-elle le flanc à une certaine complaisance de la part des auteurs ? Le champ littéraire camerounais, à l'instar de certains autres pays d'Afrique noire francophone où la dictature a pignon sur rue, est un champ balkanisé. Comme l'observe le sociologue Motaze Akam dans la critique de la littérature politique camerounaise postcoloniale :

Deux tendances divisent les auteurs de la littérature à l'époque. L'une d'elle regroupe un certain nombre de scribes à conscience gastronomique : on écrit non pas pour des soucis de la science mais pour plaire aux dirigeants afin d'être coopté. L'autre vise alors à procurer un poste à son auteur plutôt qu'à tenter de résoudre un problème scientifique donné par une réflexion gratuite, saine, n'ayant pas de visée promotionnelle à caractère politique. L'analyse se noie ainsi dans des éloges superflus adressés au « père de la nation », au « grand timonier », au « pionnier », au « grand camarade », à « l'homme du renouveau de la rigueur » [...] l'autre tendance regroupe des intellectuels ou chercheurs qui dans leurs écrits, manifestent un souci scientifique de comprendre et de faire comprendre les mécanismes et les processus politiques au Cameroun.¹¹²

Le contexte sociopolitique ainsi présenté et décrit sous le régime du président Ahidjo constitue l'un des facteurs qui sont pris en compte dans le décryptage des différentes contributions rédigées par des critiques littéraires, et qui font l'objet de notre corpus. Ce même environnement qui, irréversiblement, déteint sur l'état d'esprit des journalistes et autres analystes, pourrait expliquer aussi bien le faible engagement que le manque d'objectivité observé dans leur travail. L'on notera enfin que la construction, sous la première république, d'un régime politique liberticide fondé sur la peur, va faire émerger au Cameroun deux types d'écrivains. Il y a ces écrivains au courant littéraire ambigu, c'est-à-dire des intellectuels qui ne peuvent clairement justifier une option littéraire objective et crédible, et dont les écrits auront du mal à

¹¹² Akam, Motaze, *Introduction à la sociologie politique au Cameroun : critique de la littérature politique camerounaise post coloniale*, 2000, Université de Ngaoundéré (cours de sociologie, niveau 3), p. 2.

s'inscrire dans une approche épistémologique universellement reconnue du champ littéraire. Il y a ceux qui, pour contourner l'obstacle du glaive vont réussir, comme le préconise Umberto Eco¹¹³, à *agir sur le texte de façon à construire leur lecteur*.

5.3 : Taxinomie des chroniques

Dans le cadre de notre travail, nous avons décidé d'une approche qui privilégie l'étude du contenu et l'analyse des articles en examinant leur positionnement dans *Cameroon Tribune* ; cette approche nous permettra d'avoir une meilleure idée de la contextualisation de la critique littéraire dans le quotidien gouvernemental. L'intérêt à accorder à l'article réside dans la forme, mais aussi dans le fond du support médiatique qui l'accueille. Dans un essai publié en 2006, Dominique Bertelli déclare à cet effet :

Un compte rendu tire sa valeur non seulement de l'organe-support qui l'accueille, organe dont il convient d'apprécier le degré de consécration qu'il confère et les positionnements politiques, idéologiques et socioculturels, énonciatifs dans le champ des périodiques ; de la surface qui lui est dévolue ; mais encore de son emplacement dans la page (et le cas échéant de son emplacement dans le supplément littéraire du périodique considéré), et donc des effets induits par les interrelations qu'entretiennent les articles dans l'ensemble de la page ; de la nature de son titre ; de la présence ou non de photographie(s) ; et du degré de consécration que confère sa signature.¹¹⁴

Depuis son lancement en 1974 et pendant 10 ans, *Cameroon Tribune* a publié près de 220 chroniques littéraires, dont une vingtaine consacrée au théâtre et à la poésie réunis. Le corpus qu'il nous est donné d'analyser se déploie donc sur un axe temporel assez élargi. De l'Afrique précoloniale à celle des lendemains de l'indépendance en passant par le combat pour la Négritude ainsi que divers moments de la littérature française. Ce corpus fait apparaître trois grandes tendances.

¹¹³ Eco, Umberto, *Lector in fabula ou la Coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, 1985.

¹¹⁴ Bertelli, Dominique, *La Réception du fait littéraire par la critique journalistique, questions de communication*. n° 8, Presses Universitaires de Nancy, 2006, p. 173.

Le premier groupe d'articles est composé de chroniques sur la littérature dite anticolonialiste, une littérature dont le projet a été, depuis l'Occident même, de démystifier l'idéologie coloniale. Ensuite, il y a une partie consacrée aux classiques des premières décennies des indépendances africaines. C'est l'époque de *L'aventure ambiguë* (1961) de Cheikh Hamidou Kane, *Le devoir de violence* (1968) de Yambo Ouologuem, *Les soleils des indépendances* (1968) d'Ahmadou Kourouma. Ces romans mettent en scène des héros tragiques voués à des traumatismes et à des frustrations sociales, dues à une violence excessive, exercée sur toute la société par des antagonismes et des tensions insolubles. Enfin, dans le troisième groupe de cette série d'articles critiques, il y a ceux relatifs à la littérature française, depuis la renaissance avec François Rabelais, à l'absurde de Camus, en passant par le classicisme (XVIIe siècle), le rationalisme (XVIIIe siècle) ou le XIXe siècle littéraire, celui de la liberté de pensée, et la liberté artistique¹¹⁵.

Un survol de l'architecture du corpus laisse une impression d'absence d'unité et de cohésion, ce qui pourrait être interprété comme un manque de rigueur dans la conception du projet initial du lancement de cette rubrique par le journal gouvernemental. En novembre 1975 par exemple, c'est la Négritude qui ouvre la page consacrée à la critique littéraire. Sous la plume de Jacques Fame Ndong, *Cameroon Tribune* s'interroge sur ce que vaut cette Négritude, une quinzaine d'années après les indépendances africaines. Le dossier consacré à ce thème va s'étaler sur quatre semaines. A l'issue de ce dossier, la page littéraire de *Cameroon Tribune* est consacrée à la littérature française de 1750 à 1850. Un an plus tard, au mois de mai, la Négritude refait son apparition à travers l'analyse du *Cahier d'un retour au pays natal*

¹¹⁵ Voir le tableau récapitulatif des trois tendances en annexe.

(1939) de Césaire par Joseph Ongolong, puis en octobre 1976, c'est avec *Les Damnés de la terre* (1961) de Fanon, une lecture de Jacques Fame Ndongo présentée comme un « *atroce diagnostic* » de la condition du Noir. Entre temps *Cameroon Tribune* aura servi à son lectorat des chroniques littéraires relatives à la relation entre « *l'Allemagne et le Général De Gaulle* », on se sera penché sur le problème de « *L'Occident et la primauté du comportement dans le manifeste de l'Homme primitif* » de Fode Diawara, on aura parlé de *l'Éthique de la bourgeoisie dans Terre des hommes* de Saint Exupéry, après un détour du côté de l'Université de Yaoundé où l'on a essayé de démontrer que « *l'enseignement de la littérature n'est nullement un désastre* ». Pourtant à y regarder de près, on arrive à la conclusion, après analyse, que c'est justement le mouvement de la Négritude qui sous-tend le projet esthétique de *Cameroon Tribune*. De la littérature coloniale à celle consacrée au lendemain des indépendances africaines, la Négritude est omniprésente, que ce soit de manière explicite ou subliminale. Le discours poétique, romanesque et théâtral est consubstantiel à cette Négritude. Toutefois et de manière globale, il y a lieu de relever que dans le traitement des œuvres par les chroniqueurs de *Cameroon Tribune*, on observe de temps à autre, une fluctuation entre la littérature africaine et celle de l'Occident.

Troisième partie : La tribune des arts et lettres, une production du savoir littéraire africain

Les grands axes de cette partie porteront sur la place de la Négritude dans les chroniques, avec son déploiement heuristique dans l’Afrique coloniale, voire postcoloniale, une période au cours de laquelle l’on a assisté à la naissance et à l’expansion d’une nouvelle bourgeoisie, *alter ego* d’un colonisateur honni. L’on y évoquera aussi quelques œuvres romanesques des années 1970, que Jacques Fame Ndongo présente sous le label *Nouveau roman nègre*, avec en toile de fond l’obnubilation des *Soleils des indépendances* et la dénonciation des pouvoirs autocratiques. En parcourant le corpus, le lecteur est frappé par la diversité des genres qu’il contient. En particulier s’y mêlent romans, poèmes et pièces de théâtre. Cette typologie est dominée par le genre romanesque, dont l’essor pourrait s’expliquer par le foisonnement des maisons d’édition sur le continent et un intérêt accru pour le roman africain¹¹⁶.

La présente étude s'appuie sur un échantillon de près de 200 chroniques publiées en français par *Cameroon Tribune*, des analyses faites durant la période 1975-1984 par plusieurs critiques. Le corpus ainsi constitué résulte, comme nous tenons à le préciser, d’un choix arbitraire. Mais, cet arbitraire inévitable va de pair avec l’identification de

¹¹⁶ C’est en fait depuis les années 1950 que le roman africain d’expression française connaît une certaine auréole. La majorité des intellectuels, pour la plupart des romanciers issus des pays africains qui subissent la colonisation, vivent en Occident et ont étudié dans les universités de leurs pays d’accueil. Soutenus par les grandes maisons d’édition telles que Flammarion, Plon, Julliard ou Robert Laffont, ils produisent un nombre impressionnant de romans. A la suite de *L’Enfant noir* (Plon, 1953) du Guinéen Camara Laye, il y a *Le Pauvre Christ de Bomba* publié en 1956 chez Robert Laffont par Mongo Beti, dont le véritable nom est Alexandre Biyidi, *Le Docker noir* de Sembène Ousmane, paru aux Editions Présence Africaine également en 1956, *Une vie de boy* de Ferdinand Oyono chez Julliard (1958), *Kocumbo, l’étudiant noir* d’Ake Loba chez Flammarion (1960). Par ailleurs, au lendemain des indépendances africaines, des universités sont créées dans les nouvelles nations libres, et cela donne un coup de fouet à la production littéraire.

ce qui nous paraît être une logique de fond que l'on peut reconstituer à la lecture de ces dix années de production critique par le quotidien gouvernemental camerounais. Nous allons nous focaliser sur l'essentiel des chroniques relatives à la littérature négro-africaine francophone, chroniques dont l'analyse permettra de mettre en évidence les grandes tendances qui se dégagent de toute l'architecture, et surtout de voir si ces analyses ont débouché sur une production des discours qui aillent dans le sens d'une véritable conscientisation du lectorat africain. Le regard que jette la critique sur une œuvre n'est pas univoque, mais dépend d'une variété de présupposés théoriques. Il existe plusieurs approches, plusieurs lectures qui ont été mises au point par des théoriciens dont chacun exalte l'exclusivité de la prééminence de l'école à laquelle il appartient¹¹⁷. Pour une meilleure compréhension des différentes approches que nous évoquerons ou avec lesquelles nous serons amenés à travailler, il nous paraît utile de présenter les grandes lignes de certaines d'entre elles, plus particulièrement celles présentes dans les pages de *Cameroon Tribune*.

¹¹⁷ Lucien Goldmann, dans son essai *Pour une sociologie du roman* (1964), définit l'œuvre littéraire comme l'expression de la conscience d'un groupe social. Pour lui, entre l'œuvre et le groupe il n'existe pas une relation de contenu mais une relation d'homologie structurale, une « vision du monde », un ensemble de façons de penser, de percevoir, de réagir, communes à la classe mais qui expriment le mieux (ou avec le plus de cohérence) le « bon » auteur. Pour Charles Mauron, spécialiste de la psychocritique, la superposition des textes fait apparaître des réseaux d'associations ou d'images où se dessine le mythe personnel de l'écrivain, ce qui met en exergue la structure de sa personnalité. C'est ce qui ressort de son livre *L'inconscient dans l'œuvre et la vie de Jean Racine* (1957). Selon Mauron, l'inconscient de l'auteur et sa vie permettent de valider la lecture. Quant à Georges Bachelard et Jean-Pierre Richard, *Littérature et sensation* (1954) la critique thématique est fondée sur l'étude des sensations, la subjectivité profonde, cohérente et unifiée. Elle préside à la totalité d'une œuvre. Les volets Structuralisme, sémiotique, poétique sont des domaines de la critique littéraire investis par Barthes, Genette, Greimas. « *La mort de l'auteur* » (1968), *Figure III* (1969), *Sémantique structurale : recherche de méthode* (1966). Les structuralistes proposent une méthode et un outil d'interprétation qui privilégie une séparation des textes de leur contexte historique et social. Les linguistes quant à eux estiment que l'auteur ne saurait être considéré comme instance qui préside au sens. La langue est un système de signes qu'il faut analyser.

Chapitre 6 : La Négritude comme voie d'approche du texte

Les articles de notre corpus gravitent autour des lignes de force de la Négritude. En tant que mouvement littéraire, la Négritude fournit des outils thématiques qui vont nous servir tout au long de notre étude de texte. C'est d'ailleurs avec un dossier consacré à ce mouvement que *Cameroon Tribune* lance en 1975 sa rubrique *La tribune des arts et des lettres*, animée par une équipe de journalistes et d'universitaires chevronnés. Il y avait donc parmi eux des chroniqueurs, pour la plupart sans formation spécifique en critique littéraire, comme d'ailleurs beaucoup de leurs collègues des autres médias, mais qui ont été affectés à cette rubrique, parce qu'il fallait bien que quelqu'un s'en occupe. Ils auraient d'ailleurs très bien pu travailler au service politique, au service économie ou au service des sports. Toutefois, que le rôle de chroniqueur littéraire ait été le fait du hasard ou d'une vocation pour les journalistes accrédités, ils ont, à force de travail, fini par prendre goût à la chose littéraire ; la passion des livres et de ceux qui les écrivent s'est installée avec le temps. Très souvent, les universitaires, eux, travaillaient bénévolement.

6.1 : Schéma analytique

Notre analyse va, sur le plan structurel, épouser le schéma de l'évolution de la littérature francophone d'Afrique avec au cœur de l'œuvre la Négritude. Cette Négritude, comme nous l'avons déjà souligné, a donné lieu à des œuvres singulières, à des classiques ainsi qu'à des écrits avant-gardistes, avec en toile de fond la dénonciation du colonialisme et du pouvoir autocratique. Il y est aussi question de l'itinéraire intellectuel et spirituel caractéristique, de certains intellectuels africains, victimes des dérives politiques et/ou religieuses. C'est le cas par exemple de *L'Aventure ambiguë* (1961) de Cheikh Hamidou Kane ; au cœur de ce roman, le déchirement, l'écartèlement entre le passé africain, ses traditions et l'avenir. A cette

thématique, il convient d'ajouter la réhabilitation de l'Afrique, l'expression du nationalisme noir, le refus de l'aliénation, la redécouverte et l'expression de soi, ainsi que la conquête de la liberté. Comment ces thèmes ont-ils été traités par les chroniqueurs de *Cameroon Tribune* dans leurs analyses de la poésie, du théâtre, du roman et de l'essai ? La production littéraire, sous sa forme écrite, en Afrique noire a été depuis la colonisation liée à l'histoire du continent. Si pour plusieurs romans, à l'instar de *Les Soleils des indépendances* (1968) (Ahmadou Kourouma) ou *Le Contestant* (2006) (Jean Pierre Makouta-Mboukou), la tonalité du discours s'est limitée à la critique, pour d'autres, par contre, les auteurs (Mongo Béti, Alioum Fantouré, etc.) sont allés plus loin en proposant par la fiction, le changement de l'ordre politique. Y a-t-il eu de la part des chroniqueurs de *Cameroon Tribune* une prise en compte de cette tonalité ? Autrement dit, peut-on relever dans les travaux un jeu d'échos entre les auteurs des œuvres analysées et les critiques ? C'est à ce décryptage que nous allons nous atteler tout d'abord dans notre travail d'analyse du corpus, d'autant plus que le premier dossier lancé par le journal apparaît comme l'architecture de base sur laquelle se sont élevées les constructions de la critique du journal gouvernemental.

6.2 : Prolégomènes à la lecture de la Négritude

L'ouverture de *La tribune des arts et lettres* par *Cameroon Tribune* s'effectue avec un dossier consacré à la Négritude. Ce lancement inaugural échoit à Jacques Fame Ndongo avec un dossier intitulé : « Que vaut la Négritude en 1975 ? » Telle que conçue, la mise en page de ce dossier ne laisse pas indifférent, c'est une invitation à la lecture. Chaque article occupe les cinq colonnes de la page deux du journal. Le titre en escalier apparaît en blanc en caractères gras sur fond noir. Des photos d'écrivains

célèbres viennent appuyer les chroniques. Entre autres auteurs, Richard Wright, Cheikh Hamidou Kane, Amadou Hampate Bâ, Tchicaya U Tam'si, Olympe Bhély-Quénou ou encore Wole Soyinka. Une mise en page d'autant plus importante qu'elle constitue la « vitrine » du dossier. Pour assurer une meilleure lisibilité, le chroniqueur de *Cameroon Tribune* va, dès l'entame de son article, au moyen du paratexte, faire appréhender son message au lecteur. Il va ainsi créer un environnement textuel favorable à l'éclosion d'une lecture effective, ce d'autant plus qu'il attend du lecteur une légitimation de son discours.

Dans ce dossier qui couvre tout le mois de novembre 1975, le chroniqueur présente à ses lecteurs des notions nécessaires à la compréhension de ce mouvement ; Jacques Fame Ndongo s'appuie sur trois genres littéraires : la poésie, la prose et le théâtre négro-africains. La poésie, nous dit l'auteur, parce qu'elle est en amont du projet discursif des intellectuels négro-africains ; c'est aussi parce que c'est à travers elle, que les « Nègres » vont d'abord rayonner. Et c'est avec une introduction interpellatrice empruntée à Jean-Paul Sartre dans sa préface de *l'Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache* (1948) de Senghor, que le chroniqueur ouvre son dossier :

Qu'est-ce donc que vous espérez quand vous ôtiez le bâillon qui fermait ces bouches noires ? Ces têtes que nos pères avaient courbées jusqu'à terre par la force, pensiez-vous, quand elles se relèveraient, lire l'adoration dans leurs yeux ? Voici des hommes noirs, debout, qui nous regardent, et je vous souhaite de ressentir comme moi le saisissement d'être vus¹¹⁸.

Cette interrogation sartrienne est une preuve, selon Jacques Fame Ndongo, de l'engagement et de la détermination des Noirs opprimés dans la bataille culturelle et politique qu'ils livrent contre le colonisateur. Et c'est, nous révèle l'auteur de l'article,

¹¹⁸ Sartre J-P, « Orphée noir », L.S. Senghor, *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, Paris, PUF, 1948, p. 9.

au travers d'une poésie militante qu'ils ont dévoilé leur engagement et combattu entre 1948 et 1960. Jacques Fame Ndongo parle d'autorité : « Ainsi que je l'affirmais au début de cette étude, c'est par la poésie que les nègres allaient d'abord rayonner ... une poésie militante qui l'est avec une force exceptionnelle.¹¹⁹ » Par la suite, l'auteur exalte cette poésie qui servira de rampe de lancement à l'offensive de l'intelligentsia noire. Le recueil le plus significatif dans ce combat, dit-il, est *Pigments* (1947) du Guyanais Léon-Gontran Damas. De ce recueil de poèmes qui décrit les affres de la colonisation, Jacques Fame Ndongo fait remarquer qu'« Il explosa à Paris comme de la dynamite et constitua le signe prémonitoire du mouvement qui allait s'amplifier après l'anthologie de Senghor¹²⁰ ». A la suite de Damas, ce sera au tour du Martiniquais Aimé Césaire de retenir l'attention de Jacques Fame Ndongo. De l'analyse que le chroniqueur fait de l'œuvre du poète martiniquais, on retiendra que le texte de Césaire, *hermétique*, contraste avec celui de Damas qui lui, retient l'attention par son caractère *populaire et direct*. La syntaxe complexe et le vocabulaire recherché du poète martiniquais, nous dit Fame Ndongo, rendent son texte inaccessible. Cette obscurité poétique est omniprésente dans *Cahier d'un retour au pays natal* (1939), dans *Soleil cou coupé* (1948) ou dans ses tragédies comme *Et les chiens se taisaient* (1956) ou *La Tragédie du roi Christophe* (1964). Le critique qualifie les poèmes de Césaire de « joyau abscons¹²¹ ». Cette complexité du texte césairien a d'ailleurs fait dire à Lilyan Kesteloot : « cet agrégatif de lettres travaille sans dictionnaire, alors qu'il nous faut fréquemment consulter le nôtre pour comprendre ses poèmes¹²² ».

¹¹⁹ Fame Ndongo, Jacques, « *Que vaut la négritude en 1975 ?* » *Cameroon Tribune* n°. 410 lundi 3 novembre 1975, p.2.

¹²⁰ *Ibid.*,

¹²¹ *Ibid.*,

¹²² *Ibid.*,

Dans le portrait qu'il dresse de l'écrivain martiniquais, Jacques Fame Ndongo le présente comme un poète « éternellement blessé¹²³ », auteur d'une poésie « abrupte » tant par le style que par le ton et les thèmes. Toutefois, tient à préciser le journaliste, l'hermétisme de Césaire n'écorne nullement la justesse et la profondeur de son discours sur le colonialisme, d'où ce sentiment d'admiration à travers une conclusion des plus hyperboliques : « Cependant, l'obscurité de la poésie de Césaire ne ternit point sa magnificence : la révolte contre le colonialisme atteint [...] des dimensions épiques. Car sa poésie a du tonus¹²⁴ ».

Par opposition au texte d'Aimé Césaire, Jacques Fame Ndongo trouve que la poésie du Sénégalais Senghor est « lénifiante », « éthérée » et « conciliante ¹²⁵». Il explique cette différence de caractère des deux poètes par le fait que Senghor vient d'un pays de « Noirs authentiques¹²⁶ », alors que Césaire déraciné n'a avec l'Afrique que « des rapports livresques et somme toute stéréotypés¹²⁷ ». C'est pour cette raison, dit-il, que Senghor est plus « serein », plus « équilibré », c'est pour cela que sa poésie est « fleurie », « ornée de pittoresque », « mélodieuse ¹²⁸». Pour illustrer ces propos du chroniqueur, nous avons choisi un extrait du poème « Prière aux masques » de son recueil *Chants d'ombre* (1945).

Voici que meurt l'Afrique des empires — c'est l'agonie d'une princesse
pitoyable
Et aussi l'Europe à qui nous sommes liés par le nombril.
Fixez vos yeux immuables sur vos enfants que l'on commande
Qui donnent leur vie comme le pauvre son dernier vêtement.
Que nous répondions présents à la renaissance du Monde
Ainsi le levain qui est nécessaire à la farine blanche.
Car qui apprendrait le rythme au monde défunt des machines et des canons ?
Qui pousserait le cri de joie pour réveiller morts et orphelins à l'aurore ?

¹²³ Fame Ndongo, Jacques, *op. cit.*, p.2.

¹²⁴ *Ibid.*,

¹²⁵ *Ibid.*,

¹²⁶ Fame Ndongo, Jacques, *op. cit.*, p.2.

¹²⁷ *Ibid.*,

¹²⁸ *Ibid.*,

Dites, qui rendrait la mémoire de vie à l'homme aux espoirs éventés ?
Ils nous disent les hommes du coton du café de l'huile
Ils nous disent les hommes de la mort.
Nous sommes les hommes de la danse, dont les pieds reprennent vigueur en
frappant le sol dur¹²⁹.

Et Jacques Fame Ndongo de conclure : « La poésie et la personnalité de Senghor ont joué historiquement un rôle capital dans la libération politique du continent africain.¹³⁰ »

Dans ce même sens, le chroniqueur de *Cameroon Tribune* a embrayé pour un clin d'œil à d'autres poètes négro-africains moins célèbres que le trio précédemment étudié, mais des poètes qui auront marqué de leur empreinte la lutte des Noirs pour leur émancipation. Il s'agit, entre autres, du Sénégalais Birago Diop, d'un poète d'expression espagnole, le Cubain Nicolás Guillén, de deux poètes lusophones, l'Angolais Agostinho Neto et le Brésilien Mario de Andrade. C'est aussi le cas de poètes d'expression anglaise, parmi lesquels le Ghanéen Kobina Parkes et les Américains Langston Hughes et Gwendolyn Brooks¹³¹. Des hommes et femmes de lettres qui ont en commun « le même souffle caustique, le même verbe destructeur, la

¹²⁹ Senghor, Léopold Sédar, *Prières aux masques, Chant d'ombre*, Paris, Le Seuil, 1956

¹³⁰ Fame Ndongo, Jacques, *op. cit.*, p. 2.

¹³¹ Birago Diop est un poète sénégalais qui s'est illustré par ses « Contes d'Amadou Koumba (1947). A travers ses poèmes *Viatiques, Dyptiques, Incantation* et *Souffle*, il met en relief la profondeur de l'animisme africain fait de participation et d'adhésion aux forces vitales de la nature.

Agostino Néto est un Angolais, il a été leader du Mouvement populaire pour la libération de l'Angola. Il publie en 1974 *Sagrada esperança* dont la version en français *Espérance sacrée*, paraîtra en 1986 et fera partie d'une trilogie dans laquelle on retrouve *L'impossible renoncement* et *L'Aube*. A travers ses poèmes, ce combattant pour la liberté s'est fait le chantre la libération de l'homme et de la fraternité humaine. Nicolas Guillen est Cubain, il s'est battu pour l'intégration des Noirs dans la société multiraciale de son pays. Il est l'auteur de *La Ballade des deux grands-pères* écrit en 1934. Ce métis qui se définit comme un « Noir à la peau claire et aux cheveux convenables », a placé le thème du « nègre » au centre de son œuvre. Homme de la Négritude, Guillen a lutté contre le racisme et a clamé sa solidarité envers les peuples noirs, victimes d'injustices sociales.

Langston Hughes est né dans une Amérique raciste et ségrégationniste en 1902. Il va connaître la misère des Noirs qui vivent dans le dénuement total. C'est le thème essentiel de son œuvre poétique et littéraire. En 1920 il publie " Le Nègre parle des fleuves " (*The Negro Speaks of River*) son premier recueil de poèmes qui le fera connaître.

Gwendolyn Élisabeth Brooks est une poétesse noire américaine. Elle est née le 7 juin 1917 à Topeka dans le Kansas. En 1945, elle publie son premier recueil de poèmes, *A street in Bronzville* et ensuite *Negro Hero*. Cinq ans plus tard, grâce à son deuxième recueil, *Annie Allen*, elle devient la première Noire américaine à recevoir le prix Pulitzer de la poésie.

même originalité nègre¹³² » des poètes qui se sont servis de la langue du colon pour « clouer leurs maîtres au pilori ».

En conclusion de l'analyse de cette première partie du dossier de Fame Ndongo, nous pouvons affirmer que *Pigments* a été l'élément déclencheur, en tant qu'arme poétique, du combat discursif des pionniers de la Négritude. Et à cet égard, « Pigments », le titre du recueil de poèmes de Léon Gontran Damas, revêt une signification hautement symbolique. Cette substance, qui donne sa coloration à la peau de l'homme, est une marque d'identité, qui dans les années 30, a constitué l'estampille de la « race ». Et parce que la pigmentation de la peau avait acquis une valeur de classement dans « l'échelle des races », l'Européen de par la couleur blanche de sa peau s'est cru supérieur à l'Africain à la peau noire. Que Damas ait choisi cette pigmentation à valeur différentielle et classificatoire n'est donc pas le fait du hasard. En effet, c'est de la manifestation physique de cette différence que tout est parti : la haine et le mépris du Blanc pour le Noir et le combat pour la dignité du Négro-africain qui s'est ensuivi.

6.3 : Le roman africain, « une prose de combat¹³³ »

Après la poésie militante, l'attention de Jacques Fame Ndongo s'est portée sur la prose. Pour le chroniqueur, s'il est des domaines où le génie nègre s'est manifesté avec pertinence et une diversité indéniable, le roman est de ceux-là. Au contraire d'une poésie négro-africaine « monocorde » d'avant les indépendances, le discours romanesque, nous dit Jacques Fame Ndongo, est pluridimensionnel, tant par son style que par son contenu. Un roman négro-africain qui va, selon l'expression du chroniqueur, du « soporifique » *L'Enfant noir* (1953) de Camara Laye, au « caustique

¹³² Fame Ndongo, Jacques *op. cit.*, p.2.

¹³³ Nous empruntons cette expression à Jacques Fame Ndongo, *op. cit.*, p.2.

et militant » *Les Bouts de bois de Dieu* (1960) de Sembene Ousmane¹³⁴. Déroulant une historiographie de la littérature négro-africaine, Fame Ndongo est parti de la Négro-rennaissance de Harlem avec Richard Wright pour se rendre à *Ville cruelle* (1954) de Mongo Beti en passant par *Les Damnés de la terre* (1961) de Frantz Fanon, *Nations nègres et culture* (1979) de Cheikh Anta Diop et *Le Docker noir* (1956) de Sembene Ousmane. Sa description de ce qu'il a appelé « prose de combat » a constitué en un rappel des thèmes et du degré d'engagement de chacun de ces auteurs. Dégageant leur spécificité, il dit que le degré d'engagement de Richard Wright était à la limite de la violence. Dans son discours, Wright fait appel au langage populaire, aux expressions argotiques, en mettant l'accent sur la vraisemblance et la vérité psychologique des situations. Selon Jacques Fame Ndongo, l'auteur de *Black Boy* (1945) a analysé avec pertinence les traumatismes des nègres d'Amérique : Les gens les plus simples, les plus paisibles, les mieux intentionnés, peuvent devenir compliqués, jusqu'à la folie, méchants jusqu'au crime, lorsqu'ils se sentent pourchassés, menacés, persécutés, niés par le racisme¹³⁵.

S'appuyant sur *Une Vie de boy* (1956) de Mongo Beti, *Le Vieux nègre et la médaille* (1956) de Ferdinand Oyono et *Le Docker noir* (1956) de Sembene Ousmane, Jacques Fame Ndongo les décrit comme très engagés ; pour lui, ces romans peignent le drame des Noirs colonisés, pris dans un engrenage infernal, dans une sorte d'univers « concentrationnaire ». Il achève son analyse avec *Les Damnés de la terre* (1961) de Fanon, un essai qui montre les dangers de l'enlèvement des Africains dans l'immobilisme. Cette critique, tout comme celle sur la poésie, est toute aussi informative que didactique. A l'issue de cette deuxième partie du dossier, consacrée à

¹³⁴ Fame Ndongo, Jacques, « *Le roman soporifique* », *Cameroon Tribune* n° 831, Dimanche 27 et lundi 28 mars 1977, p. 2.

¹³⁵ *Ibid.*,

« Une prose de combat », Jacques Fame Ndong, jouera de l'intertextualité ; une fois encore, il va s'inspirer de Jean-Paul Sartre. Pour le chroniqueur de *Cameroon Tribune*, la poésie et la prose étudiées expriment ce que le père de l'existentialisme considère comme un cri, celui de l'homme « insulté, asservi, qui se dresse, ramasse ce mot NÈGRE qu'on lui a jeté comme une pierre et se revendique comme Noir en face du Blanc, dans sa fierté¹³⁶ ». Pour conclure, Jacques Fame Ndong souligne que jusqu'à l'accession des pays africains à l'indépendance, la Négritude a été un catalyseur de l'émancipation politique et culturelle du Nègre, et qu'elle a permis l'affirmation de la personnalité négro-africaine dans un milieu où la stratification raciale était de rigueur. Avec l'accession des pays africains à la souveraineté, on assiste à une nouvelle donne. Lorsque point à l'horizon le soleil des indépendances africaines, le puissant souffle anticolonialiste qui alimentait le combat depuis 1948 s'estompe, nous dit Jacques Fame Ndong, qui précise par ailleurs qu'on assiste dès lors à la naissance de trois tendances dans l'approche discursive romanesque : il s'agit d'un courant traditionaliste, un courant socio-psychologique et un courant politique. Au nombre d'écrivains de cette nouvelle vague, on retrouve Amadou Hampaté Bâ avec *Koumen* (1962), un texte initiatique des pasteurs peuls, Guillaume Oyono Mbia avec *Le train spécial de son excellence* (1979), une critique des abus du pouvoir par les autorités administratives, ainsi que Cheikh Hamidou Kane avec son roman *L'aventure ambiguë* (1961), Yambo Ouologuen, auteur du *Devoir de violence* (1968), ou encore d'Ahmadou Kourouma avec *Les Soleils des indépendances* (1968). Ces écrivains et bien d'autres vont contribuer à changer la donne du discours littéraire. La source d'inspiration n'est plus le Blanc colon, mais le Noir lui-même. Et ce combat pour l'émancipation du Noir voit la naissance d'un nouveau courant idéologique,

¹³⁶ *Ibid.*,

« L’African Personality », qui se refuse à embrasser la Négritude selon la conception de Senghor. Entre autres partisans de cette nouvelle vague contestataire, citons les Camerounais Ebenézer Njoh Mouelle et Marcien Towa et le Congolais Henri Lopes. A la tête de l’aile dure de « L’African Personality », le Nigérian Wole Soyinka, père de la « Tigritude », avec cette célèbre boutade publiée par le magazine *Jeune Afrique* du 8 juin 1971 : « Le tigre ne proclame pas sa tigritude, il tue sa proie et la mange ¹³⁷ ». Pour Fame Ndongo, cela signifie qu’il ne faut pas, comme le font les adeptes de la Négritude senghorienne, chanter la prétendue pureté poétique de l’Afrique ancestrale, il s’agit de se retrousser les manches et de bâtir l’Afrique de demain en tenant compte de la réalité politique, économique et culturelle d’aujourd’hui. Une attitude que partage Cheikh Hamidou Kane, qui l’a d’ailleurs confirmé au cours d’une interview qu’il a accordée à Jacques Fame Ndongo : « La Négritude devrait cesser d’être une valeur historique d’éveil pour devenir une praxis ¹³⁸ ». Voilà tels que présentés par le quotidien gouvernemental camerounais, les fondamentaux de ce mouvement littéraire qu’est la Négritude.

En réponse à la question de savoir ce que vaut la Négritude en 1975, nous pouvons affirmer, au vu de l’analyse de Jacques Fame Ndongo, que plutôt qu’une fin en soi, ce mouvement est un projet, qui peut être défini comme le fondement de la pensée africaine contemporaine. Sa rupture d’avec l’emprise coloniale n’était que le commencement d’une mission nouvelle dans l’optique de la reconstruction de l’Afrique. La Négritude est, pour reprendre Thomas Melone, « une conscience mouvante ¹³⁹ ». Et comme nous venons de le voir à travers l’analyse des grandes articulations de la Négritude, ce mouvement revêt un caractère polysémique qui se

¹³⁷ *Ibid.*,

¹³⁸ Entretien de Cheikh Hamidou Kane, *Cameroon Tribune*. n° 311, Lundi 7 juillet 1975, p. 2.

¹³⁹ Melone, Thomas, *De la Négritude*, Paris, Présence Africaine, 1962, p. 130.

définit à travers la dimension épiphanique de son poème, son côté revendication et protestation au sens politique, ainsi que la réhabilitation du Noir et de sa culture. Cette réhabilitation ne se veut pas uniquement idéologique, elle apparaît aussi comme un impératif psychologique. Le travail que Jean Fame Ndonga réalise et qui a porté sur l'opportunité de l'étude de la Négritude en 1975 se place sous un double signe : celui de la continuité et celui du renouvellement pédagogique. Le « dossier » de *Cameroon Tribune* ne constitue en effet pas la première étude réalisée sur la Négritude. Cette problématique a toujours été au centre des préoccupations des intellectuels africains et occidentaux. Toutefois, malgré les similitudes que l'on pourrait relever sur le plan thématique, voire stylistique, dans l'approche analytique de ce sujet, l'étude de Jacques Fame Ndonga, parce qu'elle comporte d'utiles indications pédagogiques, se définit comme une analyse didactique. Elle vise à l'amélioration qualitative de la Négritude chez le lecteur intéressé par ce sujet, et qui possède des éléments cognitifs nécessaires à sa compréhension. Dans cette perspective, grâce au travail de sensibilisation et d'explication du sujet Négritude, nous pouvons affirmer que Jacques Fame Ndonga a choisi une démarche normative.

6. 4 : Quand le passé se conjugue au présent. Témoin de l'histoire :

Cheikh Hamidou Kane

L'amélioration qualitative de la Négritude passe par ce qu'un des adjuvants de cette idéologie appelle le dépassement du seul paradigme identitaire. Pour l'éveilleur de conscience et écrivain qu'est Cheikh Hamidou Kane, la Négritude doit avoir aujourd'hui un impact sur le contenu de l'enseignement en Afrique. Sur les plans de développement politique et socio-économique du continent, elle doit devenir une « praxis ». C'est l'idée cardinale d'un entretien que l'auteur de *L'Aventure ambiguë* (1961) a accordée à *Cameroon Tribune* en juillet 1975. Dans cet interview, Jacques

Fame Ndongo présente son invité comme « un monument sur le piédestal de la littérature négro-africaine ¹⁴⁰». Le journaliste l'a emmené à faire l'autopsie de son roman. L'entretien est structuré en quatre grandes articulations : la signification de la mort du héros Samba Diallo, le personnage du fou, le rôle de la femme dans la tradition africaine à travers la Grande Royale et la conception de la Négritude selon Kane.

Pour ce qui est de la mort de Samba Diallo, Cheikh Hamidou Kane est catégorique : la mort du héros de son roman ne saurait être assimilée à un suicide. C'est un assassinat qui a été commis par le « fou ». Samba Diallo a tout simplement payé le prix de sa fidélité à ses convictions. Selon Cheikh Hamidou Kane, la mort de Samba Diallo a une double signification :

Premièrement, Samba Diallo a voulu affirmer jusqu'au bout ses convictions. Il continuait de garder sa foi religieuse, celle acquise depuis son enfance, malgré l'itinéraire spirituel qu'il avait connu à l'école occidentale, malgré son exil à Paris pendant quelques années. La conviction de Samba Diallo est que la foi religieuse et surtout l'Islam, constitue avant tout un problème qui met en relation face à face, le fidèle et Dieu. La collectivité, le milieu social... n'ont pas à se mêler de censurer le croyant ou d'exiger de lui qu'il manifeste extérieurement les signes de sa foi religieuse¹⁴¹.

Cette première signification de la mort du héros de *L'Aventure ambiguë* (1961) est, à notre avis, une preuve que l'assimilation est une solution à rejeter. Samba Diallo n'a pas été phagocyté par la culture occidentale, il n'a pas perdu la foi comme d'autres l'ont laissé croire pour justifier son assassinat par le fou. La seconde signification de cette mort est selon Cheikh Hamidou Kane une mise en garde :

C'est un avertissement contre les Occidentaux, contre les colonisateurs d'origine latine (Français, Italiens, Portugais) qui ont été les défenseurs de la thèse de l'assimilation [...] Ces colonisateurs croyaient que leur civilisation était la meilleure, la seule, et que nous étions sans culture. Étant donné que

¹⁴⁰ Fame Ndongo, Jacques, *op. cit.*, p.2.

¹⁴¹ Hamidou Kane, Cheikh, *op. cit.*, p. 2.

notre monde était celui de l'oralité, et que les signes extérieurs de notre culture n'étaient pas très visibles, ils ont voulu faire table rase et nous imposer leur manière d'être¹⁴².

Dans la partie de l'entretien consacrée au « fou », Jacques Fame Ndonga a voulu savoir s'il s'agissait d'un fou au sens propre du terme ou alors d'une métaphore. Ce personnage n'est, à en croire l'auteur du roman, « véritablement pas un fou ». Ce terme fou revêt dans le roman un sens « symbolique et métaphorique ». Et Cheikh Hamidou Kane de s'expliquer :

Le « fou » préconise le rejet de la culture occidentale. Il est donc tenant du conservatisme. Et en ce sens, il s'écarte de la norme, (celle-ci étant représentée par l'attitude de celui qui opère la synthèse entre les deux civilisations). Dans mon esprit, est « fou » celui qui n'opte pas pour la synthèse, c'est-à-dire plus précisément celui qui serait partisan de la thèse assimilationniste ou de la thèse conservatrice.¹⁴³

Dans le registre consacré au statut de la femme africaine, Cheikh Hamidou Kane s'élève en faux contre les adjuvants de la thèse selon laquelle la femme africaine est un être inférieur. Il s'agit pour lui d'une conclusion « abusive », qui est une autre forme de négation de la civilisation africaine. Une civilisation dans laquelle de nombreuses africaines se sont brillamment illustrées :

Il y a eu des Reines (notamment en Angola et au Sénégal). Vous n'êtes pas sans connaître la place qu'occupaient les amazones dans le royaume d'Abomey (Dahomey). Indépendamment de ce rôle politique, la femme avait également une place de choix dans la famille¹⁴⁴.

La dernière partie de l'interview a été consacrée à la Négritude, plus précisément à la manière dont Cheikh Hamidou Kane se définit par rapport à elle. Selon l'auteur de *L'Aventure ambiguë* (1961), les poètes et autres précurseurs de la Négritude ont joué un rôle très important pour la formation des cadres intellectuels du monde noir :

¹⁴² *Ibid.*,

¹⁴³ *Ibid.*,

¹⁴⁴ *Ibid.*,

Ils ont été les premiers à dire que nous existons en tant que civilisation noire. C'était une affirmation contre la tendance à l'assimilation [...]. La Négritude a donc revêtu une importance historique.¹⁴⁵

Mais, selon le romancier, tout ne devrait pas s'arrêter à ce stade de la simple conception idéologique. Cheikh Hamidou Kane plaide alors pour une Négritude qui s'approfondisse et devienne opératoire, une Négritude qui transcende l'affirmation de l'identité et de l'originalité nègre, une Négritude qui cesse d'être « une valeur historique d'éveil pour devenir une praxis¹⁴⁶ ».

On voit à travers cet entretien réalisé par Jacques Fame Ndongu que Césaire, Gontran et Senghor n'ont nullement prêché dans le désert. Les thèses développées par ces pères de la Négritude ont trouvé un terrain favorable dans les écrits des générations d'intellectuels africains. Ces thèmes reviennent comme une ritournelle : la colonisation et ses méfaits, les problèmes d'identité, d'altérité et de métissage des intellectuels africains au contact de la civilisation occidentale, la place de la femme, la tradition et la modernité.

Face à tous ces problèmes, Cheikh Hamidou Kane a choisi une position on ne peut plus claire. Pour lui, ni assimilation, ni rejet, tout est dans la synthèse. Car dit-il :

L'assimilation est une solution aberrante qui détruit notre spécificité. Le rejet est impossible car aucun individu, aucun pays ne peut se soustraire à la totalisation du monde. Ce serait tomber dans la sclérose. Il n'y a que la synthèse qui soit adaptée à la phase actuelle de notre histoire.¹⁴⁷

Une position qui tranche nettement avec celle extrémiste des afrocentristes et des eurocentristes. Cette précision sur Cheikh Hamidou Kane faite, il nous revient à présent dans le chapitre qui suit de montrer l'ancrage des différentes thématiques de la Négritude dans les chroniques. A partir d'une approche heuristique, nous nous proposons, indépendamment du genre littéraire (poésie, théâtre, roman ou essai), de

¹⁴⁵ *Ibid.*,

¹⁴⁶ *Ibid.*,

¹⁴⁷ *Ibid.*,

mettre en lumière les lignes de force de la Négritude, telles qu'elles apparaissent dans les critiques de *Cameroon Tribune*. Au-delà de cette présentation, nous chercherons à voir si les chroniqueurs du quotidien gouvernemental camerounais se sont tout simplement limités à apporter un éclairage sur les œuvres dont ils parlent, ou alors s'ils ont, le cas échéant, pris position pour proposer des solutions aux problèmes du peuple ; s'ils ont, pour reprendre Césaire, été la voix de ceux qui n'ont pas de voix !

6.5 : De la réhabilitation de l'Afrique culturelle, politique et économique

« Le Blanc s'était trompé, je n'étais pas un primitif, pas davantage un demi-homme, j'appartenais à une race qui, il y a de cela deux mille ans, travaillait déjà le fer et l'argent¹⁴⁸ ». C'est par cette mise en exergue de Frantz Fanon, déconstruction de l'idée colonialiste d'une Afrique a-scientifique, que Ferdinand Tewafo démarre son analyse intitulée *Littérature coloniale et réalités africaines précoloniales*. Cet article dont le sous-titre « Crise d'une incompréhension » constitue la problématique, s'étale sur cinq colonnes à la page 11 du numéro 2172 de *Cameroon Tribune* du 9 septembre 1981. Deux photos y figurent : celle de Names, premier pharaon d'Égypte et celle d'une tour conique du Zimbabwe, symboles de la splendeur de la science et de l'art africains. Ferdinand Tewafo revisite l'Afrique coloniale à travers le prisme d'une certaine littérature occidentale. Le critique littéraire de *Cameroon Tribune* opte pour une approche dialectique ; son article a toute la force d'une plaidoirie. Dans son chapeau¹⁴⁹, Ferdinand Tewafo présente les éléments de l'accusation collectés par une certaine frange d'écrivains occidentaux au nombre desquels Gaston Joseph, Albert Londres, André Demaison. La littérature coloniale, dit-il, est pleine de syllogismes qui donnent de l'Afrique une photo folklorique et dissonante. Le colon, au contact de

¹⁴⁸ Fanon, Frantz, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Le Seuil, 1952, p. 105.

¹⁴⁹ Dans le jargon journalistique, le terme chapeau correspond à l'introduction d'un article que ce soit en radio, presse écrite, en télévision ou dans la presse cybernétique.

l'Afrique dès le XVI^e siècle, a accredité dans ses écrits l'image d'un univers précolonial chaotique, politiquement et culturellement inapte, tissé de misères et d'esclavage. Ce regard biaisé sur l'Afrique, à en croire le journaliste, est le fait d'une cécité intellectuelle du colon voire de « la haine inextinguible que les *civilisés*, ceux qui prétendent au nec plus ultra du savoir, vouent à tout ce qui diffère de leur manière de voir¹⁵⁰ ».

Pour sa défense, Ferdinand Tewafo va relever dans les écrits accusateurs la vacuité d'informations relatives aux valeurs historiques de l'Afrique. Et c'est fort d'éléments de preuve sur la splendeur de cette Afrique précoloniale qu'il va déconstruire les attitudes ethnocentristes occidentales. Il fait ainsi remarquer que sur le plan socio-politique, avant l'arrivée du colon, l'Afrique a connu plusieurs civilisations brillantes. De l'Égypte pharaonique à l'empire Songhaï en passant par le Ghana et le Mali, le continent noir a présenté une « hiérarchisation sociale et politique assez originale ». Quant à l'intégration sociale des individus, le système de rites initiatiques, loin d'être des scènes de mutilation horribles, participent du statut social en même temps qu'ils sont une marque d'identité et de passage à l'âge adulte.

Sur le plan artistico-scientifique, Ferdinand Tewafo a également battu en brèche l'idée selon laquelle « l'Afrique précoloniale serait *a-scientifique*, et l'homme y ferait appel aux fétiches de toutes sortes pour se soigner¹⁵¹ ». Pour soutenir son propos, Tewafo va puiser dans le cubisme européen qui s'est inspiré de la statuaire africaine ; il va rappeler au souvenir du lecteur l'art des Sao et celui des Nok, expression de la puissance culturelle et de l'esthétique de l'âme noire au premier millénaire de notre ère. Quant à la science, « la technologie de l'Afrique précoloniale a été tout aussi

¹⁵⁰ Tewafo, Ferdinand, « *Littérature coloniale et réalités africaines pré-coloniales. Crise d'une incompréhension* », *Cameroon Tribune* n° 2172, 9 septembre 1981, p. 11.

¹⁵¹ *Ibid.*,

sophistiquée que celle de l'occident à la même période¹⁵² ». Tewafo n'en veut pour preuve que les techniques agro-pastorales, le commerce transsaharien avec les échanges des produits manufacturés. Ce serait, à en croire le critique, pur mensonge que d'affirmer que « l'Afrique noire a été un modèle d'a-scientificité »¹⁵³. Toutefois et pour en revenir à l'incompréhension de l'Afrique précoloniale, Ferdinand Tewafo va nuancer son propos. Selon lui, la littérature coloniale n'est pas le seul fait de cette situation. Cette littérature est le corollaire d'un « mal social¹⁵⁴ », de certaines prémisses sociales négatives comme les sacrifices humains et l'esclavage traditionnel. Tout au long de cet article, le chroniqueur s'est attaché à démontrer que l'assertion de Frantz Fanon avait valeur de vérité. En convoquant l'histoire, l'Égyptologie et l'anthropologie appuyées par une argumentation convaincante, le critique de *Cameroon Tribune* a amené son lecteur à comprendre que l'Afrique précoloniale a été un modèle de force économique-politique, de valeurs morales, culturelles et religieuses, des valeurs qui ne demandent qu'à être pérennisées.

¹⁵²*Ibid* p. 11.

¹⁵³ *Ibid.*,

¹⁵⁴ Selon Ferdinand Tewafo qui cite Vincent Monteil, les sacrifices humains ont existé par exemple sous l'empire du Ghana; Une jeune fille y était annuellement sacrifiée au dieu Python, le totem de l'empereur, bien évidemment une pratique qui n'a plus cours aujourd'hui. Quant à l'esclavage traditionnel, il en existait trois types : les "sofas" prisonniers de guerre, les "wolo-so" prisonniers de maison et les "dyons". Bien entretenus, ces esclaves étaient considérés comme les membres de la famille. Nous tenons à ajouter au sujet du mal social qu'il existe plusieurs causes endogènes du sous-développement de l'Afrique noire ; la sacralité accordée au pouvoir avec son corollaire de corruption et de mauvaise gouvernance en est une autre. En Afrique noire, il s'est opéré comme une transposition du pouvoir traditionnel sur le pouvoir politico-administratif. Les dérives du pouvoir politique sont généralement impunies parce que l'Africain a tendance à vénérer le dirigeant politique, et cela tient de l'extension du domaine du pouvoir traditionnel. Pour prendre par exemple le cas du Cameroun que nous connaissons, le Fô de l'ouest, le Lamido du nord ou le Sultan roi des Bamoun est vénéré. Tous sont considérés comme représentant de Dieu sur terre, leur rôle est sacré. Leur autorité ne saurait souffrir d'aucune remise en question. Fort de cela d'aucuns ont vite fait de placer le pouvoir politique sur le même « trône » que le pouvoir traditionnel. Le Professeur Joseph Owona, docteur en droit et célèbre constitutionnaliste camerounais déclarait récemment sans gêne aucune que le pouvoir du président Paul Biya est absolu et identique à celui de nos chefs traditionnels et que par conséquent nul n'a le droit de le lui contester.

6.5.1 : De l'existence d'une science africaine authentique

La réhabilitation de l'Afrique est aussi au cœur d'un article de Jean-Marie Nzekoué intitulé *Les enfants de Poto-Poto : L'explorateur et les « petits nègres »* (1983). Dès l'entame de l'article, le lecteur est plongé dans le vif du sujet : le voyage et la découverte de l'Afrique, d'autant plus que le chroniqueur place dans son accroche l'auteur du livre sur les traces de Henry Morton Stanley et Pierre Savorgnan de Brazza, deux grands explorateurs du continent africain. Au travers du paratexte, on apprend que *Les enfants de Poto-Poto* (1983) est un livre écrit par le journaliste français Michel Croce-Spinelli. Cet historien de l'instant, globetrotter, a sillonné l'Afrique des lendemains des indépendances, spécialement l'Afrique de l'ouest et l'Afrique centrale que l'on reconnaît grâce à la toponymie utilisée. Le narrateur est parti du Sénégal au Cameroun en passant par le Dahomey (aujourd'hui Bénin), la Haute-Volta (aujourd'hui Burkina Faso) et les deux Congo. La spécificité du narrateur-voyageur est qu'il aime effectuer des « sorties sporadiques » dans les « points chauds ¹⁵⁵ » des pays visités. L'intérêt de ce livre réside, selon Jean-Marie Nzekoué, dans le fait qu'il tient non seulement de l'enquête historico-politique, mais aussi anthropologique et ethno-sociologique. Nous n'en voulons pour preuve que le cadre spatio-temporel choisi, et ce, à travers l'évocation du Congo-Léopoldville (aujourd'hui République démocratique du Congo), avec des combats insurrectionnels au Katanga et la chute de l'abbé Fulbert Youlou au Congo-Brazzaville. Il y est aussi question de rencontres du narrateur avec l'Afrique profonde, ses conteurs, ses guérisseurs, ses vieillards, (ces bibliothèques vivantes), mais aussi les instituteurs, les étudiants, les fonctionnaires et la « racaille », à savoir les trafiquants, les prostituées et

¹⁵⁵ Nzekoué, Jean-Marie, «*Les enfants de Poto-Poto : L'explorateur et les « petits nègres »* Cameroon Tribune n° 2442 du 5 août 1982, p. 2.

les vendeurs de la mort. Une Afrique, pour reprendre l'auteur, truffée de « sociétés secrètes et des charlatans ». Ce point de vue du journaliste européen n'est nullement partagé par Jean-Marie Nzekoué. Pour le chroniqueur camerounais, cette Afrique-là n'existe en partie que dans « les esprits hantés par un exotisme frelaté car ce serait une généralisation excessive de faire de l'Afrique le continent exclusif de l'invisible, de la magie, des forces obscures.¹⁵⁶ » Et Jean-Marie Nzekoué de préciser que si aujourd'hui le continent est malade, les responsabilités de ce mal-être se doivent d'être partagées entre ces Africains qui aiment à « singer le maître blanc » et ces « petits blancs » grincheux qui continuent « d'aboyer des ordres comme au bon vieux temps » et qui incarnent l'eurocentrisme qui fait tant de ravages dans l'histoire du continent. Prenant clairement position, le chroniqueur exhorte les Africains à sortir de leur indolence, avec ses corollaires que sont l'absentéisme, le favoritisme, le laxisme et la corruption, mais surtout de rompre avec le « complexe biologique » qui voudrait que le nègre (africain) voue une admiration de plus en plus grande à tous ceux qui possèdent une peau tant soit peu différente de la sienne. Le texte de Nzekoué est assez informatif sur le livre. Le chroniqueur fait appel aux techniques de l'éloge en même temps qu'il se démarque et affirme son point de vue qui n'épouse pas forcément celui de l'auteur. Le texte est complet car le chroniqueur a su allier les trois éléments fondamentaux du discours que sont le narratif, l'informatif et l'argumentatif.

6.5.2 : De la restauration de l'Afrique

« *Monde noir et destin politique* », c'est le titre d'une chronique de Jacques Fame Ndong. Parue dans *Cameroon Tribune* No 979 des 25 et 26 septembre 1977, cette chronique traite des rapports entre l'Occident et l'Afrique, avec en filigrane la

¹⁵⁶ *Ibid.*,

restauration de l’Afrique. Ces rapports, à en croire Jacques Fame Ndongo, ont été des plus « ravageurs » et des plus « destructeurs ». Toutefois, en dépit de la rage et de la force du Blanc, malgré les multiples tentatives du colon à vouloir hermétiquement renfermer le Noir dans une servitude stérile et une mortelle ankylose, les Africains s’en sont bien tirés. Ils ont pu « utiliser les moindres fissures pour s’exprimer, créer, vivre, être¹⁵⁷ ». Le récit linéaire de Jacques Fame Ndongo colle à la structure de l’essai, dont il met en exergue les points focaux, notamment l’Afrique qui refuse de s’éteindre, une Afrique armée d’un courage « tellurique », d’une vitalité existentielle, d’une résistance psychologique faite de souplesse, d’agilité et de force. Le chroniqueur relève par ailleurs que, sortie de la période coloniale, cette Afrique a balancé entre un capitalisme, porteur d’une logique *anti-humaine* et un marxisme importé considéré comme une forme d’obscurantisme¹⁵⁸. Un bicéphalisme face auquel Jean-Pierre Ndiaye, l’auteur de l’essai invite l’Afrique à s’atteler à « l’invention d’une stratégie » originale de développement.

Sur le plan de la structure, l’article de Fame Ndongo révèle que si la première partie de l’essai, intitulée « *L’Afrique oubliée : Soudan 1972* », traite des convulsions de la vie politique soudanaise et de l’élimination des communismes en 1971, la seconde partie, qui a pour titre « *Le monde noir dans l’histoire : une trajectoire spécifique* », a trait à l’analyse des faits de civilisation et des réalités politiques. Parmi les sujets qui y sont abordés, l’agression constante dont a été victime l’Afrique à travers l’histoire, l’expansion du capitalisme et du marxisme, l’étude de deux générations d’Africains d’avant et d’après la Seconde Guerre mondiale. La radiographie du texte du sociologue sénégalais par Jacques Fame Ndongo fait par ailleurs état des sujets

¹⁵⁷ Fame Ndongo, Jacques, « *Monde noir et destin politique de J.P Ndiaye : une totale aversion pour la servitude et l’ankylose* », *Cameroon Tribune* n° 979 des 25 et 26 septembre 1977, p. 2.

¹⁵⁸ *Ibid.*,

abordés dans la troisième partie ; Il y est question de quelques données sur le développement de l'Afrique, avec en prime l'éveil des cadres, on y traite aussi de la fin de la bipolarisation, ainsi que les signes avant-coureurs des grands bouleversements. Dans cette analyse historico-politique, le chroniqueur a fait dans le factuel, sans plus. Le critique prend ses distances, en se contentant de reprendre les positions de l'essayiste ou de faire de forts brefs commentaires. D'où un sentiment d'inachevé qui s'en dégage après lecture. L'article souffre d'un manque d'exemples précis venant appuyer les affirmations, que ce soit celles de l'essayiste ou celles du chroniqueur. Fame Ndongo fait dans les généralités. Le lecteur reste sur sa faim. Le texte fait allusion aux « rapports ravageurs » entre le colon et l'Africain, il parle des « fissures » utilisées par le colonisé pour s'exprimer, sans autres formes de précision. Avec un titre aussi incitatif, on se serait attendu à un exercice de démonstration par l'analyste Fame Ndongo de ce que l'essai de Jean-Pierre Ndiaye est une preuve du développement endogène de l'Afrique, que ce sont des actions concrètes qui constituent un démenti au discours réducteur des adjuvants d'une Afrique sans fondements technologiques ou scientifiques.

6.5.3 : De la déconstruction du négativisme occidental

L'idée selon laquelle l'Afrique n'avait ni histoire ni civilisation a ébranlé les consciences, puisqu'elle avait été minutieusement préparée par les Occidentaux. Cette infériorité décrétée a été l'œuvre de plusieurs théoriciens dont Voltaire, Hume, Hegel, Gobineau et Lévy Brühl, ce dernier étant par ailleurs le fondateur en 1925 en France de l'Institut d'ethnologie. Cette vision négativiste de l'Afrique s'est non seulement imposée dans les écrits, mais pire, elle a été ancrée dans les consciences. En dépit de graves ravages causés par cette situation sur la communauté noire, les intellectuels

africains ne se sont pas laissé faire. Les fondements de la culture occidentale relatifs à la genèse de l'humanité et de la civilisation ont été déconstruits par des intellectuels africains, au nombre desquels l'égyptologue sénégalais Cheikh Anta Diop. En s'appuyant sur des recherches scientifiques et méthodiques, il a déconstruit la pensée unique occidentale. Pour lui, la renaissance de l'Afrique impliquait la restauration de la conscience historique, ce qui l'a emmené à dénoncer ce qu'il a appelé la falsification moderne de l'histoire :

La conscience de l'homme moderne ne peut progresser réellement que si elle est résolue à reconnaître explicitement les erreurs d'interprétations scientifiques, même dans le domaine très délicat de l'Histoire, à revenir sur les falsifications, à dénoncer les frustrations de patrimoines. Elle s'illusionne, en voulant asseoir ses constructions morales sur la plus monstrueuse falsification dont l'humanité ait jamais été coupable tout en demandant aux victimes d'oublier pour mieux aller de l'avant¹⁵⁹.

Toujours dans le cadre de la réhabilitation de l'Afrique et en rapport avec notre corpus, une autre présentation se révèle dans une note de lecture portant sur *La vie quotidienne en Afrique noire à travers la littérature africaine d'expression française*, un livre du Français Patrick Mérand, paru en 1977 aux éditions l'Harmattan. Jacques Fame Ndongo l'a analysé pour les lecteurs de *Cameroon Tribune* No 973.

Dans un « chapeau » qui occupe trois colonnes, le chroniqueur plante le décor. Il précise d'entrée que Patrick Mérand a tenu, dans un plaidoyer introductif, à se défendre de vouloir « folkloriser » ou « exotiser ¹⁶⁰ » l'Afrique. L'originalité du livre de Mérand, réside dans le fait qu'il présente la réalité africaine sous « ses aspects les plus divers et actuels » et qu'il rassemble une multitude d'informations contenues dans des supports aussi variés que le roman, le conte, les légendes et les nouvelles. Et

¹⁵⁹ Anta Diop, Cheikh, *Antériorité des civilisations nègres-mythe ou vérité historique ?* Paris, Présence africaine, 1967 p. 12.

¹⁶⁰ Fame Ndongo, Jacques, « *La vie quotidienne en Afrique noire : par-delà l'exotisme et le folklore* », *Cameroon Tribune* n° 973, 18 & 19 septembre 1977, p. 2.

c'est une preuve, précise Fame Ndongo, de la vitalité d'une littérature africaine dynamique sur le plan qualitatif et quantitatif, une littérature dont la bibliographie s'est enrichie d'une pléthore d'ouvrages au cours de l'année 1976¹⁶¹. Après cette introduction, Jacques Fame Ndongo travaille son texte, et l'organise de manière à permettre au lecteur de mieux décrypter l'œuvre étudiée. Dans une première partie sous-titrée « *Positivisme empirique* », l'analyste déclare péremptoirement que l'ouvrage de Mérand ne fait pas dans les interprétations subjectives. Ce n'est pas, tient à préciser Jacques Fame Ndongo, un essai critique à l'instar de *l'Afrique des Africains* de Claude Wauthier. Le livre de Patrick Mérand est un texte dans lequel le fait littéraire cohabite avec le fait informatif, c'est un outil de travail qui présente d'une façon simple mais précise les contours politiques, économiques, sociaux et culturels de l'Afrique. Et Jacques Fame Ndongo de décortiquer la mise en page des sujets et autres chapitres du livre. Cela lui donne l'occasion de faire étalage de son bagage intellectuel. Selon lui, la finalité du livre de Mérand est d'informer par le truchement des textes littéraires. Cette littérature n'est pas, aux yeux de l'analyste, « une fluidité nébuleuse¹⁶² » que l'harmonie et le rythme du discours contribuent à amplifier. Elle constitue un moyen de transmettre des informations, au sens où l'entend Barthes lorsqu'il parle de « noyaux », « catalyses », « indices » et « informants¹⁶³ » dans son *Introduction à l'analyse structurale des récits*. Quant à l'approche analytique de Mérand, l'auteur part, comme tient à le préciser Fame Ndongo, de plusieurs extraits de livres qu'il explique en rendant compte de leur genèse au sens où l'entend Lucien

¹⁶¹ Une production dense dans laquelle on retrouve selon Jacques Fame Ndongo : *Les Bannis du village* (1974) de Timité Bassori, *Papassidi maître escroc* (2004) de Bernard Dadié, *Prisonnier du regard* (1975) de Lamine Diakaté, *Les exilés de Goumel* (1975) de Youssouf Gueye, *La nouvelle romance* (1976) d'Henry Lopes, *Le bel immonde* (1976) de Mudimbe, *Le roi Albert d'Effidi* (1976) de Francis Bebey, *Assoka* (1973) de Mamadou Ndiaye.

¹⁶² Fame Ndongo, Jacques, *op. cit.*, p.2

¹⁶³ *Ibid.*,

Goldman. En spécialiste de la critique, Jacques Fame Ndongo va au passage rappeler que toute une tradition de la critique littéraire avait déplacé le champ d'action de cette discipline de l'œuvre vers l'auteur et de l'auteur vers les détails de sa vie. Une magnification du contexte qui a eu pour conséquence la mise à l'écart du texte. Pas pour longtemps fort heureusement, car comme le relève pertinemment l'analyste de *Cameroon Tribune*, la réhabilitation du texte viendra du structuralisme, fût-il linguistique, psychocritique ou génétique. Un structuralisme qui va redonner au texte une « organicité ¹⁶⁴», terme que Fame Ndongo emprunte à Serge Doubrovsky. La démarche de Mérand tient compte du texte, et permet l'élucidation de certaines réalités de l'Afrique. Fort de ce qui précède, Jacques Fame Ndongo professe et déclare que « ce sont des aspects que tout Africain digne de ce nom se devrait de connaître »¹⁶⁵. Et le chroniqueur de conclure : le livre de Mérand a l'immense mérite de montrer le « caractère utilitaire » de la littérature, il « rafraîchit la mémoire des Africains » et il constitue une « preuve indéniable » de l'unité culturelle du monde noir¹⁶⁶.

Ces articles relatifs à la réhabilitation de l'Afrique que nous venons d'étudier, nous placent sur le plan de la critique, en présence de deux thèses : l'école eurocentriste et l'école afrocentriste. Il y est question, pour reprendre Josias Semujanga, d'une approche bidimensionnelle : la « démonstration de l'africanité » et la « réfutation » de la critique eurocentriste¹⁶⁷. C'est à cet exercice que se sont investis les chroniqueurs de *Cameroon Tribune*. Tout en procédant à leurs analyses, les chroniqueurs se sont démarqués du fétichisme méthodologique qui voudrait enfermer la lecture du monde,

¹⁶⁴ *Ibid.*,

¹⁶⁵ *Ibid.*,

¹⁶⁶ *Ibid.*,

¹⁶⁷ Semujanga, Josias, *Dynamique des genres dans le roman africain : éléments de poétique transculturelle*, Paris, L'Harmattan, 1999.

des choses et des phénomènes, ou encore la lecture de la réalité, dans une seule approche. En d'autres termes, ils ont renoncé à une vision unidimensionnelle des choses, pour privilégier une pluralité d'approches, de pensées ou d'idées, susceptibles de rendre compte d'une compréhension un peu plus profonde du sujet qui était au centre de leurs préoccupations. Cette prise en compte de la pluralité des approches et des pensées participe de « la raison ouverte » d'Edgar Morin, qui conseille l'ouverture au monde de ces cultures qui s'enferment dans leur orgueilleuse conviction de « détenir l'universalité de la raison et de la vérité¹⁶⁸ ». Cette approche globalisante a l'avantage d'éloigner l'écrivain d'une perception aigüe, d'une saisie parcellaire de la réalité et sa mutilation, dans un champ où cette réalité elle-même se complexifie davantage. Elle est du domaine de la critique scientifique, celle que recommande Josias Semujanga pour l'analyse du texte littéraire africain. Ce courant privilégie l'organisation du sens d'un texte, à la transmission des valeurs littéraires d'une culture nationale, ou l'apologie d'une quelconque tradition littéraire au détriment d'une autre. Ainsi, contrairement à la critique traditionnelle qui s'évertue à juger de la « vraie valeur » et à dévoiler la « vérité objective » des œuvres littéraires, les critiques scientifiques mettent en avant le texte qu'il faut disséquer, analyser, décrire et examiner sous tous les angles, sans prétendre décider de sa valeur¹⁶⁹. Ces essayistes ont recours aux grilles d'interprétation interdisciplinaires, et empruntent aux sciences humaines, par exemple à la sociologie, la linguistique, la psychanalyse et la narratologie ou la sémiotique.

¹⁶⁸ Morin, Edgar, *Pour sortir du XXe siècle*, Paris, Nathan, 1981, p. 262.

¹⁶⁹ Semujanga, Josias, *op. cit.*, p. 135.

6.5.4 : De la dénonciation des abus de la colonisation et du combat pour la libération

Dans les années 1950, au moment où en Afrique les mouvements de libération¹⁷⁰ se battent avec des armes conventionnelles pour obtenir l'indépendance de leur pays, les intellectuels africains soutiennent ce combat à l'aide de leur plume. Cette Afrique au crépuscule de la colonisation et à l'aube de son indépendance a vu la publication de nombreuses œuvres poétiques et romanesques qui dépeignent un continent en proie à des soubresauts, une Afrique dans ses déchirements, ses laideurs, ses espoirs et ses beautés.

Dans un article qu'il signe dans *Cameroon Tribune* No 1147 sous le titre « *Race et culture dans le Cahier d'un retour au pays natal* », Gilbert Mboudou analyse la conception de la race noire par les Occidentaux et leur dédain pour l'Afrique. Un ethnocentrisme contre lequel Césaire se bat. Et c'est avec indignation que le poète s'attaque à ce phénomène :

Et ce pays crie pendant des siècles que nous sommes des bêtes brutes ; que les pulsations de l'humanité s'arrêtent aux portes de la Nègrerie ; que nous sommes du fumier ambulante hideusement promoteur de canne tendre et de coton soyeux et l'on nous marquait au fer rouge, et nous dormions dans nos excréments, et l'on nous vendait sur les places, et l'aune de drap anglais et la viande d'Irlande coûtaient moins chers que nous, et ce pays était calme, tranquille, disant que l'esprit de Dieu était dans ses œuvres.¹⁷¹

¹⁷⁰ La libération de l'Afrique ne s'est pas faite sans heurts. De manière générale, cette libération a été assez difficile et conflictuelle. A la tête des luttes armées pour l'indépendance, des mouvements de libération nationale porteurs d'espoir d'une population mécontente de son asservissement et de son exploitation par le colonisateur.

Au nombre de ces mouvements, il y avait dans les années 1950, le Rassemblement Démocratique Africain (RDA) dirigé par Houphouët Boigny en Côte d'Ivoire, Il y avait au Cameroun l'Union des Populations du Cameroun (UPC) de Ruben Um Nyobe, et en Algérie, le Front de Libération Nationale dirigé par Ben Bella.

¹⁷¹ Mboudou, Gilbert, « *Race et culture dans L'Aventure ambiguë et le Cahier d'un retour au pays natal* », *Cameroon Tribune* n° 1147, 16 & 17 avril 1978, p. 2.

Comme pour faire écho au cri d'indignation de Césaire, François Sengat-Kuo, un poète Camerounais, publie en 1954 à Paris *Fleurs de latérite* (1971). Dans ce recueil de poèmes que présente Dominique Akoa, le poète fait le procès de l'Occident, en même temps qu'il exhorte le Nègre au combat pour la liberté et la dignité. Si, en exaltant les fleurs jaillies du mal, Baudelaire voulait extraire la beauté de la laideur, nous dit Dominique Akoa, les fleurs de Sengat-Kuo jaillissent, elles, « de la latérite, sol rouge, sol stérile, ce sont les fleurs de la liberté ¹⁷²». Pour le chroniqueur de *Cameroon Tribune*, la liberté chantée par le poète ne se ramasse pas, elle se conquiert en prenant soin de vaincre le mépris et la haine par la révolte. La lutte hante l'esprit du poète et motive ses accents douloureux face aux souffrances de son contemporain traité en esclave, ce « chameau patient » :

Je les ai vu trimer mes frères
 Mes frères les Nègres noirs
 Les Nègres noirs de suie...
 Je les ai vu trimer ces Nègres déshérités
 Sur leurs dos du matin au soir courbés
 Sur leurs dos saignait le sang et ma sueur
 Volait la chicotte du garde chiourme¹⁷³

Ce « volait la chicotte ¹⁷⁴» de François Sengat-Kuo, de notre point de vue, nous semble tout aussi expressif que « le fouet qui se déchaîne ¹⁷⁵» de Léon-Gontran Damas. Entre les deux poètes, il y a synesthésie. Nous entendons des bruits, ceux de l'objet du châtiment. Sengat-Kuo prend la société humaine à témoin, son verbe est lancinant à l'instar de la douleur et de la mélancolie dont il nous fait partager la profondeur. Les vibrations de cette angoisse éclatée, David Ndachi Tagne, un autre

¹⁷² Akoa, Dominique, « *La poésie de Sengat-Kuo, expressivité et ensorcellement* », *Cameroon Tribune* n° 897, Dimanche 19 et lundi 20 juin 1977, p. 2.

¹⁷³ *Ibid.*,

¹⁷⁴ *Ibid.*,

¹⁷⁵ *Ibid.*,

chroniqueur de *Cameroon Tribune*, l'a ressentie, d'où ce commentaire d'une pertinence remarquable :

La poésie, comme tout art d'ailleurs ne saurait se limiter à l'expression d'une idylle enflammée ou de quelque satisfaction béate [...] la parole poétique, en sortant d'un individu distinct, revêt une plus grande force et s'offre en partage à tout homme.¹⁷⁶

Et c'est avec cette réflexion qu'il entame l'analyse d'un recueil de poèmes intitulé *Par-delà les barreaux* (1982), de Georges Tchianga, dans le numéro 2511 de *Cameroon Tribune*. Le critique a voulu partager sa mélancolie, convaincu de ce que la poésie, celle qui s'échappe de la claustration des barreaux de Tchianga, est aussi le symbole d'un *cri*, d'une *larme*, résultat des multiples peines qui jonchent l'existence humaine sous tous les cieux. Une accroche puissante qui ne laisse pas indifférent le lecteur. Un lecteur que l'auteur interpelle et dont David Ndachi Tagne est le messager : « A vous mes frères, vous qui êtes claustrés dans la prison de la faim, de la soif, de la maladie, à vous qui ne vivez que d'espoir, je dédie ces chants mélancoliques.¹⁷⁷ » Cette mélancolie, David Ndachi Tagne l'a sentie, il l'a vécue en plongeant dans le recueil de poèmes. Dès les premières strophes, confie-t-il, l'alternance entre l'angoisse et l'espoir se fait omniprésente. « La claustration est lancinante, elle est là, physique, intellectuelle » ; c'est, pour reprendre le chroniqueur, « un enfer fait de carnages, d'égoïsme et d'hypocrisie »¹⁷⁸. Englué dans les eaux troubles de sa dérélition, David Ndachi Tagne se rend compte, à l'instar de Walter Rodney, de Pierre Jalée et de Jean-Paul Sartre, que l'enfer, c'est bien les autres. Mais, cette misère, ce spleen qui l'étreint, n'est qu'un détour dans la voie de la liberté. L'espoir ressurgit plus loin avec la croyance qu'« au bout du chemin, le soleil va

¹⁷⁶ Ndachi Tagne, David, « *Par-delà les barreaux de Georges Tchianga, une angoisse éclatée* » *Cameroon Tribune* no 2511, 27 octobre 1982, p. 2.

¹⁷⁷ *Ibid.*,

¹⁷⁸ *Ibid.*,

briller¹⁷⁹». Pour finir, le chroniqueur arrive à la conclusion selon laquelle, par-delà les barreaux, dans cette « prison » qu'est le monde, il existe une obsession, celle d'un « manichéisme¹⁸⁰», d'une bataille qui trouve son explication dans la vie ambiante avec ses descentes aux enfers et ses aspirations pour un lendemain meilleur. Un espoir poétisé dans la 23^e et dernière élégie, espoir que partage le chroniqueur. A travers cette chronique de trois colonnes sur une demi-page, David Ndachi Tagne entraîne son lecteur dans les méandres de la mélancolie qui s'exhale du recueil de poèmes on éprouve un sentiment : celui d'être pris dans l'onde sinusoïdale de la vague du spleen au croisement des forces du bien et du mal ; des forces qui étreignent Georges Tchianga, avec l'espoir de toujours sortir vainqueur des épreuves auxquelles on doit faire face. Le registre littéraire de Ndachi Tagne ne laisse planer aucun doute sur ses intentions. Le chroniqueur tient à accrocher son lecteur et à le plonger dans cette atmosphère de goulag. L'ensemble des caractéristiques du vocabulaire analytique provoque des effets émotionnels particuliers.

Les êtres en souffrance, prison de la faim de la soif de la maladie, l'espoir...un fruit dévidé des sucres de l'espoir, la menace lourde est omniprésente...la nature, les êtres et les choses..., bref tout participe à l'expression de l'angoisse...¹⁸¹

Le chroniqueur de *Cameroon Tribune* a démontré que *Par-delà les Barreaux* constitue en effet, « un cri, une larme, résultant des multiples peines qui jonchent l'existence humaine sous tous les cieux¹⁸² ».

6.5.5 : De l'existence d'un Nègre authentique

Dans le domaine théâtral, l'œuvre de Césaire nous est présentée à travers le prisme de la philosophie existentialiste. C'est dans un article de Rémy Bouelet paru dans

¹⁷⁹ *Ibid.*,

¹⁸⁰ *Ibid.*,

¹⁸¹ *Ibid.*,

¹⁸² *Ibid.*,

Cameroon Tribune No 968 des dimanche 11 et lundi 12 septembre 1977. Selon le chroniqueur, le « colonialisme existentialiste » a engagé le Noir africain dans une mission existentielle, qui consiste pour ce dernier à questionner sans cesse la situation dans laquelle il évolue, afin de chercher à l'améliorer. Par le biais de ses héros, Aimé Césaire œuvre à la fois pour *la liberté* et la naissance d'une existence, celle du nègre authentique. C'est d'une critique sociologique et d'une psychocritique du Nègre qu'il est question dans cette analyse. Un Noir à la quête de son moi et d'une reconnaissance de son être en tant que membre important de l'humanité.

Asservissement et révolte, ce sont des thématiques que l'on retrouve dans le théâtre camerounais à travers *Daïrou IV* (1973), une pièce d'Adamou Ndam Njoya. Analysée par Biyiti Bi Essam, cette pièce raconte l'histoire d'une tragédie, celle d'un roi éponyme, seigneur de guerre, Daïrou IV, qui se révèle être, en fait, un usurpateur, un égoïste impénitent ayant des propensions notoirement esclavagistes, qui font souffrir son peuple. La pièce s'ouvre d'ailleurs sur une note de souffrance : Nad, un des personnages de la pièce, exprime ses plaintes :

Le sol tremble sous mes pieds ; des pluies, du vent nous consommons. Que de souffrances MOU. NSIE. RIPA. NGINI. Pourquoi cet abandon, pourquoi cette misère ? De famine nous mourrons, des maux nous périssons.¹⁸³

Mais comme le génie, les souffrances du peuple n'auront qu'un temps d'existence. Nad, l'enfant du peuple, viendra en libérateur. Une confrontation va l'opposer à l'autorité politique illégitime et despotique de Daïrou IV. A l'issue d'une analyse de la situation, Biyiti Bi Essam aboutit à la conclusion manichéiste que le bien va finir par triompher du mal. Et c'est à juste titre que la tragédie s'achève par le suicide du tyran Daïrou IV et par la restauration de l'autorité légitime, afin que les idéaux de

¹⁸³ Boulet, Remy, « Sanctification du théâtre de Césaire: une philosophie existentialiste », *Cameroon Tribune* n° 968 des 11 & 12 septembre 1977, p. 2.

justice, d'union et de concorde soient sauvegardés. Dans une perspective intertextuelle, Biyiti Bi Essam, affirme que cette pièce puise ses racines dans l'histoire du peuple bamoun au Cameroun, tout en empruntant au théâtre classique français ; elle se plie à la loi des trois unités (temps, lieu et action). Selon le chroniqueur, les accents grandiloquents de la pièce font penser à Corneille, et *Dairou IV* (1973) baigne dans l'atmosphère du sacré, ce qui rappelle par exemple *Athalie* (1691) et d'autres grandes tragédies de Jean Racine. *Dairou IV* (1973) fait l'apologie de la réhabilitation d'une figure emblématique du royaume Bamoum. La pièce d'Adamou Ndam Njoya s'appuie sur l'histoire pour affirmer l'identité culturelle du peuple de l'ouest Cameroun sous la direction d'un héros, Nad, qui, pour libérer son peuple va se battre contre un roi néocolonial. Adamou Ndam Njoya se situe dans la même trajectoire que Djibril Tamsir Niane¹⁸⁴, romancier et l'un de ces historiens africanistes qui ont utilisé l'organisation avancée des États africains d'avant la colonisation ainsi que les victoires, dans leurs luttes contre l'envahisseur pour rejeter les thèses européocentristes

6.5.5.1 : Histoire au présent. Du triomphe de la Négritude

Le 18 avril 1980, le Zimbabwe, alors Rhodésie du Sud, proclame son indépendance. Cette indépendance intervient après une première, décidée unilatéralement par Ian Smith, alors Premier ministre en rupture avec le Royaume Uni, en 1965. Dès son arrivée au pouvoir Ian Smith a poursuivi la politique de discrimination raciale qui sévissait dans le pays. Il était à la tête d'une minorité de Rhodésiens blancs fermement

¹⁸⁴ En 1975, Djibril Tamsir Niane dans *Recherche sur l'empire du Mali au Moyen Âge*, suivi de *Mise en place des populations de la Haute-Guinée*, parle du Soudan occidental au Moyen-âge, une région qui a vu le développement des empires du Ghana, du Mali et le Songhay. Dans cette étude, il est question du rayonnement culturel de ces formations. Mais déjà en 1960 Djibril Tamsir avait publié *Soundiata ou l'épopée mandingue*. On pourrait ajouter *African Glory* (1985) de De Graft Johnson, Eva Meyerowitz avec *The Sacred Sate of the Akan* (1953).

conservateurs et opposés à la prise de pouvoir par la majorité noire. L'une de ses premières actions en tant que chef de gouvernement a été de réprimer durement le nationalisme noir dont l'un des mouvements forts était l'Union Nationale Africaine du Zimbabwe (ZANU) de Robert Mugabé. C'est avec ses combattants et ceux de la Zimbabwe African People's Union (ZAPU) de Joshua Nkomo, qu'ils obtiendront à l'issue d'une quinzaine d'années de guérilla intense, la libération du pays qui finalement va accéder à l'indépendance le 18 avril 1980 ; il sera reconnu comme tel par la communauté internationale.

Chez les journalistes de *Cameroon Tribune*, l'accession de ce pays à l'indépendance, a été perçue comme le couronnement d'une certaine Négritude, celle d'Aimé Césaire. Dans un article intitulé *Robert Mugabé ou le triomphe de la Négritude de Césaire* et paru dans *Cameroon Tribune* du 6 mai 1980, Betsen A Nwatsok présente le nouvel homme fort du Zimbabwe indépendant, comme un révolutionnaire de la trempe des Lumumba, Nkrumah, Cabral, Fanon et autre Neto. La lecture de Césaire, nous dit Betsen A Nwatsok, constitue une clé pour la meilleure compréhension de « l'extraordinaire » victoire de Mugabé. Le nouvel homme fort du Zimbabwe est une synthèse des personnages de Césaire. Il y a chez Mugabé quelque chose du Caliban d'*Une tempête* (1969) d'Aimé Césaire, une pièce de théâtre qui est une réécriture anticolonialiste de *La Tempête* (1623) de William Shakespeare. Caliban qui s'insurge contre l'opresseur blanc, qu'il faut combattre. Mugabé va rendre la vie dure à Ian Smith. A en croire Betsen A Nwatsok, Mugabé rappelle Toussaint Louverture avec lequel, « la Négritude se met réellement debout pour la première fois¹⁸⁵ ». Mais l'auteur de l'article précise au passage que Mugabé ne recoupe le destin du héros

¹⁸⁵ A Nwatsok, Betsen, « *Robert Mugabé ou le triomphe de la négritude de Césaire* », *Cameroon Tribune* n° 1767, 6 mai 1980, p. 2.

césairien qu'à son commencement ; son itinéraire ne semble rejoindre celui des autres que du côté de la révolte et de la révolution. La victoire de Mugabé, et partant du Zimbabwe, a été d'autant plus éclatante que la route a été semée d'embûches. Même après son succès sur le terrain, il a dû se battre contre plusieurs obstacles. Qu'importe, conclut Betsen A Nwatsok, Mugabé est allé de l'avant. Et voulant montrer la stature du président zimbabwéen, le chroniqueur reprend Césaire dont la négraille bravant le négrier est désormais debout ... partout :

Debout dans les geôles, debout sur les champs de bataille, debout à Lancaster House au milieu des joutes passionnées, [...] Plus inattendument debout dans les urnes malgré les truquages, debout au gouvernail du Zimbabwe, debout et libre.¹⁸⁶

Cette analyse de Betsen A Nwatsok publiée en page 2 de *Cameroon Tribune* n° 1767 du 6 mai 1980, est intéressante à plus d'un titre. Elle est une critique contextuelle. Analyser la victoire de Robert Mugabe à la lumière de l'œuvre de Césaire permet au lecteur, une meilleure compréhension de la philosophie du poète. Cette interprétation judicieuse de l'œuvre césairienne, appliquée à l'actualité du moment, est une preuve que la poésie participe d'une nature bidimensionnelle : de la nature de l'histoire en ce qu'elle s'appuie sur le passé, et de la nature du rêve en ce qu'elle vise l'avenir. Ce lien entre le discours fictionnel de Césaire et la réalité historique a été relevé par un autre critique. Daniel Maximin, dans un document publié à l'occasion de la commémoration de la vie et de l'œuvre de Césaire, a bien saisi la quintessence du théâtre du poète martiniquais, un théâtre dont il présente ainsi la quintessence :

Dans son théâtre, défile une galerie de bâtisseurs ni dieux ni diables, manifestant lucidement la renaissance de la tragédie sur les ruines de l'histoire pour l'enracinement de la liberté : Je suis un homme de soif bonne qui circule fou autour de mares empoisonnées... Et le monde ne m'épargne pas... Il n'y a pas dans le monde un pauvre type lynché, un pauvre homme torturé, en qui je ne sois assassiné et humilié. Dans ses quatre pièces, chronologiquement, les

¹⁸⁶*Ibid.*,

deux héros mythiques du Rebelle et de Caliban encadrent les deux figures historiques du Roi Christophe et de Patrice Lumumba, creusant jusqu'à la mort les fondations de leurs nations toutes neuves à Haïti et au Congo¹⁸⁷

Il y a ici lieu de souligner que la poésie et le théâtre sont deux genres qui sont très peu représentés dans la critique de *Cameroon Tribune*. Cela pourrait en partie s'expliquer par le fait que rares sont les critiques dotés d'une formation ou d'une culture théâtrale. Évidemment, cette situation est loin de constituer une source de motivation pour les lecteurs dans ces domaines. De manière générale, le lecteur attend d'un critique de théâtre qu'il soit un guide. Le chroniqueur doit pouvoir « vendre » la pièce de théâtre et convaincre le lecteur de la nécessité d'aller la voir. L'impression qui se dégage de certaines chroniques de *Cameroon Tribune*, est que le lecteur est invité à consommer la critique plutôt que la pièce ou la représentation dont on parle.

6.5.5.2 : Une peinture du roman en noir et blanc

En période coloniale le Nègre se définit à travers l'adversité contre laquelle il doit en permanence se battre. Dans le schéma conflictuel ambiant, il se trouve dans une position inférieure par rapport au Blanc, une position qui lui impose une totale soumission au colon. Que ce soit sur le plan politique ou économique, *Une vie de boy* (1956), *Le Vieux nègre et la médaille* (1956) ou *Les Bouts de bois de Dieu* (1960) nous présentent un Nègre exploité qui acquiert une conscience de classe qui fait de lui la « chose » de son maître. Ainsi que le précisent Isabel Castro Henriques et Louis Sala-Molins :

Il s'agissait de faire en sorte que l'image et le traitement de l'homme noir soient, sur les plans intellectuel, philosophique et « scientifique », conformes

¹⁸⁷ Maximin, Daniel, *Document d'accompagnement pédagogique - Commémoration Aimé Césaire - 2013/2014*
http://cache.media.eduscol.education.fr/file/Aime_Cesaire/13/0/Aime_Cesaire_dossier_integral_dec2013_292130.pdf

au statut de « bien meuble » par lequel les codes noirs identifient l'esclave¹⁸⁸».

Ces romans non seulement présentent le statut du Noir en mettant à nu les tares de la colonisation, mais ils font aussi office de romans de la dénonciation et de la contestation. La période charnière de ces publications se situe entre les années 1950 et 1960. En 1954, Alexandre Biyidi publie *Ville cruelle* (1954), sous le pseudonyme de Eza Boto ; deux ans plus tard paraît, c'est sous le pseudonyme « Mongo Beti », que l'auteur signera désormais tous ses livres, *Le Pauvre Christ de Bomba* (1956) ; en 1957 *Mission terminée* et un an plus tard, *Le Roi miraculé* (1958). Dans tous ses romans, Mongo Beti dénonce les maux liés à la colonisation, il présente une radioscopie de la dégradation de la société traditionnelle africaine par les colons adjouvants d'une « mission » dite « civilisatrice ». En 1956, Ferdinand Oyono, un autre écrivain camerounais publie *Le Vieux nègre et la médaille* et *Une Vie de boy*. Une satire de l'exploitation et de l'asservissement de l'homme noir par l'exploitant véreux colonial.

Du côté du Sénégal, Sembène Ousmane publie *Les Bouts de bois de Dieu* (1960). Ce roman analysé par François Minyono Nkodo et dont Jacques Fame Ndongo fait une présentation, met en scène un groupe de syndicalistes aux prises avec l'administration coloniale. Il y est question de dignité du travailleur africain. L'auteur dénonce l'exploitation des ouvriers africains par le colon, aidé par une chefferie traditionnelle corrompue et à la solde du Blanc. Ces romans, bien qu'étant des œuvres de fiction, n'ont pas été produits ex nihilo. Ils s'inspirent des faits, ils ont valeur de témoignage

¹⁸⁸ Castro Henriques, Isabel & Louis Sala-Molins, *Déraison, esclavage et droit : Les fondements idéologiques et juridiques de la traite négrière et de l'esclavage*, Mémoire des peuples, Paris, Unesco, 2002, p. 23.

puisqu'ils sont une représentation des souvenirs de ces écrivains, pour la plupart témoins de l'histoire qu'ils racontent, l'ayant vécue¹⁸⁹.

6.5.5.3 : Discours sur le colonialisme

Forts de leur esprit mercantile et de leur capitalisme triomphant, au lendemain de la conférence de Berlin en 1884, les peuples d'Europe ont décidé d'élargir leurs bases coloniales en Afrique. La pénétration et la domination coloniales sur le continent ont eu des conséquences graves tant sur les plans social, culturel et politique, que sur le plan économique. Dans le domaine socio-culturel, le partage de l'Afrique décidé par les colonisateurs en Allemagne a causé un véritable traumatisme, puisque des communautés vivant ensemble ainsi que des familles se sont vues imposer des frontières et, par conséquent, ont été séparées de façon arbitraire. Sur le plan politique, le droit à l'égalité devant la loi sans distinction de naissance ou de race prônée par la Déclaration universelle des droits de l'homme pouvait s'appliquer au reste du monde sauf à l'Afrique. Une Afrique qui, sur le plan économique s'est vue spoliée par l'Occident.

Lorsqu'il débarque en Afrique, le colon se dit chargé d'une grande mission historique : « civiliser le sauvage ». Si en le Blanc réside l'humanité, en face, chez le nègre, il y a une animalité qu'il faut dompter. Dans les bagages du colon, il y a un système de rapport préfabriqué en Occident, qu'il suffit d'appliquer à l'Afrique ; ce système fait dire à l'essayiste Albert Memmi : « Tout comme la bourgeoisie propose une image du prolétariat, l'existence du colonisateur appelle et impose une image du

¹⁸⁹ « Le langage de Ferdinand Oyono » c'est le titre d'une analyse qui s'appuie bien évidemment sur les romans de Ferdinand Oyono, analyse parue dans *Cameroon Tribune* No 1153, *Le Vieux nègre et la médaille* sera analysé comme « un roman hautement initiatique » dans *Cameroon Tribune* No 1228. « *Comprendre les bouts de bois de dieu de Sembene Ousmane* », c'est le titre d'une chronique parue dans l'édition 1734 du quotidien national camerounais.

colonisé¹⁹⁰ ». Et en dépit de la Bible qu'il transporte avec lui, le colon ne fera pas le Nègre à son image. Ce portrait mythique du Nègre peint par le colon a été analysé par Memmi.

Ce qu'est véritablement le colonisé importe peu au colonisateur. Loin de vouloir saisir le colonisé dans sa réalité, il est préoccupé de lui faire subir cette indispensable transformation. Et le mécanisme de ce pétrissage du colonisé est lui-même éclairant. Il consiste d'abord en une série de négations. Le colonisé n'est pas ceci, n'est pas cela. Jamais il n'est considéré positivement ; ou s'il l'est, la qualité concédée relève d'un manque psychologique ou éthique¹⁹¹.

Le Nègre est ainsi déshumanisé, il est réduit à sa plus simple expression, il est chosifié. Il est réduit à faire des travaux forcés. Il plie sous le faix des constructions des chemins de fer, des routes, des bâtiments administratifs. La justification des mesures répressives coloniales s'est appuyée sur plusieurs théories développées par le colon, théories qui ont été inventoriées par l'essayiste Memmi dans son *Portrait du colonisé* (1985). Le regard du colon est péremptoire et axiomatique ; le Nègre est paresseux de nature : Il faut donc l'obliger à travailler, même pour son propre bien. On comprend aisément que par son accusation, le colonisateur institue le colonisé en un être paresseux. Il décide que la paresse est constitutive de l'essence du colonisé. Et Memmi de constater que du point de vue du colon :

Le Nègre est un débile ; cette caractéristique lui interdit toute responsabilité et permet donc au colon d'en être le "protecteur". Ainsi, le colon est l'agent de conception, le Nègre l'agent d'exécution. "L'arriération séculaire" du Nègre qui est liée à sa débilité, et à son irresponsabilité, exigent qu'on veuille l'en sortir pour l'exposer à la lumière de la civilisation. Par ailleurs, cette arriération justifie l'attitude coercitive du colonisateur à son égard, attitude qui se concrétise par les brimades, la répression, l'institution d'une justice et d'une police sévères¹⁹².

¹⁹⁰ Memmi, Albert, *Portrait du colonisé précédé de Portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard, 1985 p. 101.

¹⁹¹ *Ibid.*,

¹⁹² *Ibid.*,

Pour peu que le Noir lève la tête, il va méditer son sort dans les geôles construites à cet effet par le colonisateur. L'univers carcéral va constituer un des tristement célèbres legs hérités de la colonisation. Presque tous les dissidents aux multiples régimes autocratiques des lendemains des indépendances africaines vont se faire embastiller dans les geôles des dictateurs et très souvent, comme à l'époque coloniale, de manière despotique. C'est d'ailleurs de cela qu'il est question dans *Nègre de paille* (1980). Ce roman, Grand prix littéraire d'Afrique noire, est du Camerounais Yodi Karone. L'écrivain et critique de nationalité congolaise Pius Ngandu Nkashama, l'a analysé pour les lecteurs de *Cameroon Tribune*. La prison, comme tient à le préciser d'entrée, le critique, est devenue dans le roman africain, « un véritable cercle tragique » dans lequel se déploient « tous les drames et tous les désespoirs des hommes.¹⁹³ »

Nègre de paille (1980), est l'histoire d'Etondi. Après quinze années passées dans une prison, Etondi, le personnage principal, à la faveur d'un acte d'amnistie est libéré. Cette libération n'en est à proprement parler pas une, puisque dès l'accueil à lui réservé par les siens pour célébrer sa sortie, Etondi plonge dans une autre prison, celle de ses méditations ; cette interrogation introspective constitue l'objet de l'analyse de Pius Ngandu Nkashama. Le critique va se servir d'une approche psychanalytique pour décrypter l'absurde de la vie du héros. Une fois hors des barreaux, et grâce à une analepse, Etondi revoit sans comprendre les causes de son incarcération. Une situation où se mêlent des figures allégoriques pittoresques et inquiétantes. Etondi et son épouse vont ensuite se retrouver en France. Un voyage que Nkashama qualifie d'absurde parce que s'effectuant sans un télos précis. C'est « un long voyage au bout

¹⁹³ Ngandu Nkashama, Pius, « *Nègre de paille : un univers étouffant* », *Cameroon Tribune* n° 2582 du 19 janvier 1983, p. 2.

de la misère et de la nuit totale », un voyage vers « une quête qui n'a déterminé ni son objet, ni ses objectifs.¹⁹⁴ » Au bout de la cogitation du héros, le lecteur se rend compte que la résurrection n'est plus possible. Selon Ngandu Nkashama, le héros de *Nègre de paille* a perdu tout sens d'orientation. Il n'a ni « la notion de créativité, ni la projection du futur, encore moins « l'unitarisme des schèmes mentaux. » Et c'est ici que le sous-titre de l'article Un univers étouffant¹⁹⁵ prend toute sa signification. *Nègre de Paille* (1980) de Yodi Karone est une peinture des avatars d'une gestion autocratique du Cameroun, dans une langue nerveuse, touffue et dense. D'ailleurs, comme le mentionne l'auteur dans ses écrits : « Une telle écriture dépasse la relation de voyage, ainsi que les symbolismes des mythologies faciles de la peur et de la vertu¹⁹⁶ ». Et c'est dans ces paroles « excrémentielles¹⁹⁷ », que se condensent les signes de l'inquiétude de l'homme africain moderne, privé de sa liberté, et rendu à l'état pur d'un « nègre de paille ». Ce roman est un conte philosophique qui interpelle le lecteur et l'invite à une méditation sur le thème de la liberté.

Dans l'analyse de ce roman Pius Ngandu se positionne ouvertement en critique engagé. L'homme de lettres critique un système politique qui ne promeut pas les libertés sociales. L'histoire relatée est celle d'un Camerounais martyrisé, privé de liberté dans un pays où l'autorité politique s'adjudge le droit de vie et de mort sur ses administrés.

¹⁹⁴ *Ibid.*,

¹⁹⁵ *Ibid.*,

¹⁹⁶ *Ibid.*,

¹⁹⁷ *Ibid.*,

Chapitre 7 : L'Afrique postcoloniale et les affres de la nouvelle bourgeoisie

Dix ans après les indépendances, l'État africain postcolonial est une sorte de pandémonium. Un peu partout sur le continent au sud du Sahara, les peuples désabusés par la nouvelle équipe dirigeante vivent leur martyr dans une situation ambivalente. Il y a d'un côté la terreur d'un État mimétique et de l'autre, leur volonté de s'affranchir et ce, très souvent au prix des vies humaines. La situation est tellement dramatique que certains se prennent à comparer le statut des victimes africaines à celle décrite par Primo Levi dans son livre intitulé *Les Naufragés et les rescapés* (1989). Selon l'auteur :

Qui a été torturé reste torturé. [...] Qui a subi le supplice ne pourra plus jamais vivre dans le monde comme dans son milieu naturel, l'abomination de l'anéantissement ne s'éteint jamais. La confiance dans l'humanité, déjà entamée dès la première gifle reçue, puis démolie par la torture, ne se réacquiert jamais¹⁹⁸.

Dans le cadre de la tribune des arts et lettres, l'étude des thèmes analysés par les critiques porte sur les romans publiés pendant la période coloniale et, à la veille des indépendances. Que ce soit chez Mongo Beti, Ferdinand Oyono ou Sembene Ousmane, on retrouve une description d'un univers dichotomique, voire manichéen. Nous avons d'un côté, de riches Blancs vivant dans un environnement paradisiaque, et en face d'eux, dans des ghettos insalubres, de misérables Noirs. Dans cet univers de violence, les colonisateurs font la loi et exploitent ostentatoirement les colonisés. Entre ces deux communautés, aucun lien de solidarité. La dénonciation des tares de la colonisation est au centre des récits romanesques comme ça l'a d'ailleurs été depuis le lancement du mouvement de la Négritude. A *Cameroon Tribune* on est resté fidèle à ce courant idéologique, montrant s'il en était encore besoin que la Négritude est

¹⁹⁸ Primo, Levi, *Les Naufragés et les rescapés*, Paris, Gallimard, 1989, p.25.

l'expression d'une race opprimée, qu'elle est la remise en cause de la sacro-sainte « mission civilisatrice » occidentale, et qu'elle est le symbole du cri de ralliement des Noirs pour l'affirmation de leur être en tant qu'homme libre. Cette approche apparaît clairement dans les analyses critiques faites par *Cameroon Tribune* de deux romans, à savoir *Les Bouts de bois de Dieu* (1960) de Sembene Ousmane et *Le Vieux nègre et la médaille* (1956) de Ferdinand Oyono.

7.1 : Regards croisés aux antipodes de la colonisation

Le roman *Les Bouts de bois de Dieu* (1960) relate, tout en le romançant, la grève des cheminots noirs de la régie ferroviaire Dakar-Niger. Cette grève a eu lieu entre le 10 octobre 1947 et le 19 mars 1948. Les principales villes affectées par cette grève étaient : Dakar et Thiès au Sénégal, Bamako au Mali. De violents affrontements ont eu lieu à Thiès avec de nombreux morts enregistrés. Malgré la famine et toute la violence qu'on leur a fait subir, les grévistes ont maintenu leurs revendications qui portaient sur l'amélioration de leurs conditions de travail. A l'issue de nombreuses négociations, ils ont fini par obtenir gain de cause. Cette victoire a marqué un tournant décisif dans les relations entre l'administration coloniale et la population indigène. Jacques Fame Ndonga a produit une note sur une étude parue sous le titre « *Comprendre Les bouts de bois de Dieu* », réalisée par l'écrivain camerounais, François Minyono Nkodo.

Selon Jacques Fame Ndonga, le livre de Sembene Ousmane est un roman au service des idées politiques avec au centre du combat, la révolte contre l'oppression coloniale et plus globalement contre l'oppression tout court, d'où qu'elle vienne. Le chroniqueur de *Cameroon Tribune* relève par ailleurs que, pour Minyono Nkodo, si l'œuvre n'aboutit pas au communisme, c'est-à-dire à la prise du pouvoir par le

prolétariat et à l'installation d'un système collectiviste, la vision que Sembene Ousmane a du monde relève de l'idéologie socialiste-marxiste. Et Minyono Nkodo de conclure :

En décrivant l'opposition entre les ouvriers africains et le patronat européen, Sembene montre qu'il considère la grève comme un moyen de conquérir les droits individuels, et la lutte ouvrière comme une arme pour améliorer les conditions de vie des cheminots.¹⁹⁹

Nous pouvons considérer la victoire des grévistes comme signe avant-coureur des victoires des mouvements indépendantistes africains. C'est le symbole d'une révolte réussie de tout opprimé, d'une révolte qui, bien menée, peut conduire à la victoire, à la liberté. François Minyono Nkodo a aussi réalisé une étude sur *Le Vieux nègre et la médaille* (1956) de Ferdinand Oyono. Jacques Fame Ndong, qui s'y est intéressé, conclut que *Le Vieux nègre et la médaille* (1956) est non seulement un roman anticolonialiste, mais aussi « un roman hautement initiatique²⁰⁰. » Minyono Nkodo est arrivé à la conclusion selon laquelle par-delà sa valeur satirique et anticolonialiste, le roman de Ferdinand Oyono est « une véritable école humaine²⁰¹. » L'auteur, dans son roman, dénonce les actes et les attitudes racistes des colons en même temps qu'il prône la promotion et l'épanouissement de l'homme aux prises avec des forces aliénantes. Ce faisant, Ferdinand Oyono contribue, pour reprendre Minyono Nkodo, à la naissance de « *l'homo universalis*²⁰² » à travers son œuvre hautement pédagogique.

¹⁹⁹ Fame Ndong, Jacques, « *Comprendre Les Bouts de bois de Dieu: le roman au service de la politique* », *Cameroon Tribune* n° 1734 23 & 24 avril 1980, p. 2.

²⁰⁰ Fame Ndong, Jacques, « *Le Vieux nègre et la médaille : un roman hautement initiatique* », *Cameroon Tribune* n° 1228 des 22 et 24 juillet 1978, p. 2.

²⁰¹ *Ibid*,

²⁰² *Ibid*.,

Sur le plan de la structure, la courbe rythmique de l'intrigue de ce roman comporte trois temps forts. La première articulation, c'est l'annonce au village de la nouvelle de la médaille à recevoir par Meka. Il y a ensuite l'ascension vers la gloire, symbolisée ici par la décoration de Meka en ville le 14 juillet, qui constitue le deuxième temps fort. Suivront alors l'humiliation et le retour au village, dernier point focal avec la désillusion et la révolte du héros qui s'ensuivent. Le roman se termine sur une scène de renaissance par la dérision, et aussi par le passage de la forêt où Meka renie la foi catholique en renaissant à sa foi traditionnelle. Le mensonge, plus précisément l'imposture coloniale, constitue le thème central du roman. Pour services rendus à la France colonisatrice, (don par Meka de ses terres à l'Église catholique et la mort de ses enfants pour la France pendant la guerre mondiale), une médaille lui est promise en guise de remerciement et de signe d'amitié. Rien de tout cela ne sera donné au pauvre Meka ; ni amitié, ni considération. On aura tout simplement abusé de sa crédulité. Le mensonge est omniprésent tout au long de la première partie de l'œuvre avant la décoration. Mais, ce mensonge, clé de voûte de la première partie, va se heurter au contre-thème structurant qu'est la vérité. Cette vérité sera amère, très amère pour Meka ; il découvre avec dépit qu'il a été trahi par le Blanc à qui il a pourtant offert ses terres et ses enfants. Meka, accusé de s'être subrepticement et sans autorisation introduit en pleine nuit dans le quartier européen prohibé aux indigènes, va sans autre forme de procès subir un traitement des plus avilissants :

Meka se sentit aussitôt enlevé du sol par une poignée de chéchias rouges, hissé sur ses épaules. Quelqu'un lui passa les menottes. Il voulut crier, mais l'honneur d'avoir été assailli par tant de gardes le laissa muet. On le malmena jusqu'au bureau de Gosier d'Oiseau qui sortit sa cravache et la promena deux, trois, quatre, dix fois sur les épaules de Meka. Il cracha sur le visage de Meka puis éloigna ses gardes²⁰³.

²⁰³ Oyono, Ferdinand, *Le Vieux nègre et la médaille*, Paris, Seuil, 2005, p. 148.

Ses blessures physiques, mais surtout morales feront dire à Meka : « le chimpanzé n'est pas le frère du gorille²⁰⁴ ». Il s'était trompé en croyant naïvement qu'il pouvait être l'ami du Blanc. Pour lui, désormais ce sera la désillusion, le désenchantement. Tel que *Le vieux nègre et la médaille* (1956) a été conçu, cette œuvre de Ferdinand Oyono a valeur d'œuvre prémonitoire, puisque d'inspiration prophétique du sort réservé aux pays africains par l'administrateur colonial. En effet, il n'est pas erroné d'établir un parallèle entre le sort de Meka et celui des pays africains francophones. Après avoir spolié ces pays de leurs richesses agricoles et minières, dans les années 1960 le colon a accordé une indépendance factice à ces derniers. La liberté tant espérée n'a été qu'un leurre. La preuve, dix ans plus tard, désillusionnés, ces pays ont déchanté. C'est de ce désenchantement qu'il sera question dans le prochain chapitre.

7. 2 : Le pouvoir dictatorial au lendemain des indépendances. L'Afrique saigne

En 1960, sur le plan politique, c'est l'euphorie des indépendances africaines. Le colon parti, les populations se prennent à rêver. Un peu partout sur le continent, on se lance à la recherche de l'identité perdue. Mais très tôt, on va déchanter. Les commis de l'État d'hier, adjuvants des colons étaient devenus par la force des choses les dictateurs de l'heure. Ainsi, dix ans après les indépendances africaines, le cœur politique du continent balançait entre l'Ouest capitaliste dominé par les États-Unis d'Amérique et l'Est communiste dirigé par l'Union soviétique. Dans ce contexte de guerre froide, les peuples africains désabusés devaient faire face au nouvel ennemi qu'était le néo-colonialisme incarné par des leaders politiques militaro-fascistes qui avaient succédé aux colons d'hier. Par la force des choses, le pouvoir avait changé de

²⁰⁴ Fame Ndongo, Jacques, *op. cit.*, *Cameroon Tribune* n° 1228 des 22 et 24 juillet 1978, p. 2.

mains ; pour emprunter à une formule chère à Ferdinand Oyono, les chiens du roi avaient acquis un nouveau statut : ils étaient les rois des chiens²⁰⁵. Ces colonisés d'hier devenus des colonisateurs de substitution, infligeaient à leurs compatriotes des traitements encore plus déshumanisants. On a assisté dès lors à un déplacement fonctionnel de l'exploitation de la violence. Les nouveaux dirigeants africains et leurs affidés de la nouvelle bourgeoisie avaient installé des régimes de terreur ; l'oppression était omniprésente. Comme le relève si bien Roxana Bauduin, « la décolonisation s'inscrit, en ce sens, dans la continuité d'une Histoire dramatique dont les soubresauts ont été source de création littéraire²⁰⁶ ».

7.3 : Des frères-ennemis dans la postcolonie

Les critiques des romans qui font l'objet d'étude de *Cameroon Tribune* intègrent un éventail de topiques du postcolonialisme déjà annoncé par F. Fanon et A. Memmi : altérité, pratiques post coloniales, exploitation de l'homme par l'homme, déshumanisation. Ils l'ont fait en s'opposant vertement au colonialisme et en dénonçant l'oppression des colons en même temps qu'ils apportaient un inconditionnel soutien aux différents mouvements de libération de l'Afrique. Dans son essai *Les Damnés de la terre* (1961), que Jacques Fame Ndongo qualifie d'« atroce diagnostic²⁰⁷ », Fanon met en lumière le déni des qualités d'humain du Nègre par le colon et retrace le portrait abject du colonisé tel que l'a créé le colonisateur. Et Fanon de constater avec désarroi : « La civilisation blanche, la culture européenne ont imposé au Noir une déviation existentielle »²⁰⁸. L'image que donne le colon du Noir, c'est celle d'un être sans Histoire, un être dénué d'éthique, un

²⁰⁵ Oyono, Ferdinand, *op. cit.*, p. 32.

²⁰⁶ Bauduin, Roxana, *Une lecture du roman africain francophone depuis 1968. Du pouvoir dictatorial au mal moral*, Paris, L'Harmattan 2013, p. 9.

²⁰⁷ Fame Ndongo, Jacques, *Cameroon Tribune* n° 698, Dimanche et lundi 17 et 18 octobre 1976, p.2.

²⁰⁸ Fanon, Frantz, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 1952, p. 14.

irresponsable. Cette image, cette stigmatisation, beaucoup de Nègres ont fini par y croire et par l'intégrer. Une des conséquences de cette situation dramatique c'est que, pour reprendre Fanon, le Nègre a fini par mépriser sa culture, sa langue et son peuple. Dès lors, l'affirmation du Noir et sa raison d'être sont passées par l'imitation du colonisateur. Jacques Fame Ndongo le relève très bien dans sa chronique :

Le lecteur de l'essai de Fanon est foudroyé par un flot impétueux de vérités essentielles et surtout cette vision exacte de la réalité coloniale et des méandres inquiétantes de la période post-coloniale au cours de laquelle, la bourgeoisie nationale a violé le peuple, suçant le jus et jetant l'écorce avec perfidie stupéfiante.²⁰⁹

Ce sont la dépravation et la stérilité de la bourgeoisie nationale africaine qui vont constituer, le substrat du discours du roman africain francophone des années 1970, des œuvres qui constituent le corpus d'analyse que Jacques Fame Ndongo regroupe sous le label *Nouveau roman nègre*. Ces romans peignent le portrait du « nouveau colon » dans l'exploitation qu'il fait du petit peuple. Pour étayer son argumentation sur cette exploitation du peuple africain par son frère colonisé d'hier. Le chroniqueur de *Cameroon Tribune* fait appel à cet autre tableau sombre de Fanon :

La bourgeoisie nationale [...] n'est pas orientée vers la production, l'invention, la construction, le travail... Elle s'enfonce, l'âme en paix dans la voie horrible parce qu'antinationale d'une bourgeoisie classique, d'une bourgeoisie, platement, bêtement, cyniquement bourgeoise²¹⁰.

Jacques Fame Ndongo relève par ailleurs la position de Fanon par rapport à la culture nationale, une position qui se situe aux antipodes de celle prônée par les adjuvants de la Négritude classique, c'est une culture de combat.

La culture négro-africaine, c'est autour de la lutte des peuples qu'elle se diversifie et non autour des chants, des poèmes ou du folklore... L'adhésion à cette culture passe d'abord par un soutien inconditionnel à la lutte de libération des peuples. On ne peut vouloir le rayonnement de la culture si l'on ne

²⁰⁹ Fame Ndongo, Jacques, *op. cit.*, p.2.

²¹⁰ Fanon, Frantz, *Les Damnés de la terre*, Paris, Maspero, 1961, pp. 96-97.

contribue pas correctement à l'existence des conditions de cette culture c'est-à-dire à la libération du continent²¹¹.

Toute cette thématique se retrouve au cœur des œuvres analysées par le journaliste de *Cameroon Tribune* dans le cadre de son dossier intitulé *Le Nouveau roman nègre*. Selon Jacques Fame Ndongo, le récit de Fanon est incisif, il est franc et profond, il est émouvant parce que « prophétique ». Comme pour apporter une caution intellectuelle à cette peinture de Frantz Fanon, le chroniqueur emprunte à Lilyan Kesteloot, une de ses descriptions fortes de Fanon :

Le ton d'une extrême violence, l'acuité des analyses et l'audace des positions politiques de Fanon lui ont valu une résonance exceptionnelle dans les milieux universitaires africains.²¹²

Pour conclure, Jacques Fame Ndongo déclare que le mérite de l'essai de Fanon réside dans « l'extrême lucidité » de l'auteur et sa « passion indéniable²¹³ » de sortir l'Afrique de l'asservissement. Toutefois, cette exaltation entraîne inéluctablement des jugements passionnels, qui, selon Fame Ndongo, ne correspondent pas toujours à la réalité. Le journaliste de *Cameroon Tribune* estime pour sa part que la bourgeoisie nationale que l'essayiste pourfend n'est pas toujours dressée contre le peuple. Cela signifierait, à en croire le chroniqueur, que depuis l'indépendance, les sociétés africaines stagnent, ce qui ne semble pas être le cas, d'autant plus « qu'un bond en avant s'opère méthodiquement dans la plupart des pays négro-africains²¹⁴ ».

Dans cette analyse de Fame Ndongo, l'auteur démontre que l'essai de l'écrivain médecin constitue en soi « un atroce diagnostic²¹⁵ » ; pour y parvenir, il s'appuie sur trois éléments thématiques ; il s'agit de l'attitude de la bourgeoisie nationale inféodée au pouvoir colonial, et qui continue de singer le maître d'hier. Il s'agit du statut et de

²¹¹ Fame Ndongo, Jacques, *op. cit.*, p. 2.

²¹² Kesteloot, Lilyan, *Anthologie Nègro-Africaine... Histoire et textes de 1918 à nos jours*, Nouvelle Édition-EDICEF, 1968.

²¹³ Fame Ndongo, Jacques, *op. cit.*, p.2.

²¹⁴ *Ibid.*,

²¹⁵ *Ibid.*,

l'itinéraire de l'intellectuel africain dans son combat contre le virus de l'eurodépendance, il s'agit aussi et surtout du rôle d'objecteur de conscience que cet intellectuel est appelé à jouer pour sortir son peuple de sa léthargie. Pour soutenir son argumentation, Jacques Fame Ndongo a abondamment puisé dans l'essai de Fanon. Le chapeau introductif du texte explicatif du chroniqueur de *Cameroon Tribune* constitue en soi une invitation expresse à la lecture de l'œuvre. Jacques Fame Ndongo ne fait point dans la circonlocution : « On ne raconte pas *Les Damnés de la terre* (1961) de l'Antillais Frantz Fanon. On vit ce récit.²¹⁶ » Ce récit, le chroniqueur le fait revivre à son lecteur, grâce à une approche thématique doublée d'une démarche analytique. Il ressort de cette analyse que *Les Damnés de la terre* (1961), constitue aussi une véritable architecture hypothétique pour nombre d'écrivains africains de la postcolonie. Les thèmes qui y sont présentés sont amplement développés par les romanciers des années 1970 en Afrique. Dommage toutefois que sur le plan méthodologique, le critique n'ait pas pensé à présenter cet essai à ses lecteurs, avant son dossier sur *Le Nouveau roman nègre*.²¹⁷ Cela aurait servi de base théorique au lectorat pour une meilleure compréhension du dossier relatif aux romans africains des années 1970.

Que ce soit avec Fanon ou Memmi, la conclusion à laquelle ont abouti ces essayistes est que la transformation du colonisé, devenu pâle copie du colon après les indépendances, a été sinon plus monstrueuse que celle du Noir à la veille des indépendances africaines. En voulant *singer le maître blanc*, le nègre a fait pire, pour

²¹⁶ *Ibid.*,

²¹⁷ C'est en juin 1976 que *Cameroon Tribune* présente à ses lecteurs le dossier sur *Le Nouveau roman nègre*. Quant à la chronique consacrée à l'essai de Frantz Fanon, elle est publiée quatre mois plus tard, en octobre de la même année.

repandre Chateaubriand, il est devenu « plus royaliste que le roi²¹⁸ ». On retrouve ce prototype de nègre dans les personnages du nouveau roman nègre. D'une manière générale, les romans produits au lendemain des indépendances africaines et dont font partie ceux analysés par *Cameroon Tribune* posent des problèmes tout à fait identiques. Le pouvoir dictatorial et le malaise social y apparaissent comme les thèmes majeurs ; cet abus de pouvoir ainsi que l'inconfort ambiante sont la résultante des problèmes sociopolitiques au sein de la population. Les dérives du pouvoir dans ces romans sont multiformes. Il y a, entre autres, l'instauration des partis uniques, ces hauts lieux de la conception des idéologies propices à la dictature dont sont victimes les populations, des partis uniques dont les leaders sont élevés au rang des dieux sur terre. Dans *Le Cercle des tropiques* (1972) d'Alioum Fantouré, Baré Koulé, le personnage du président de la république des Marigots du sud en est une parfaite illustration :

Baré Koulé était salué comme un nouveau Dieu par ses compatriotes. On avait oublié déjà la cruauté de sa milice, la fourbe perfidie de ses méthodes d'ascension au pouvoir. Il apparaissait comme le porteur aurolé du flambeau de la liberté... C'était un sauveur, disait-on. [...] Tout lui était imputé, tout lui était donné, tout lui était dû... C'était bien, ainsi, car nous les enfants du soleil, avons besoin d'être mystifiés par nos dieux pour oublier le temps qui passe.²¹⁹

Quant aux partis politiques, ce sont, en général, des acolytes de la bourgeoisie mercantile qui contribue à spolier le pays, comme le définit si bien Frantz Fanon :

Le parti, véritable instrument du pouvoir entre les mains de la bourgeoisie, renforce l'appareil d'État et précise l'encadrement du peuple, son immobilisation. Le parti aide le pouvoir à tenir le peuple. C'est, de plus en

²¹⁸ L'expression a été utilisée pour la première fois par Chateaubriand dans « *De la monarchie selon la charte* » publié en 1816.

²¹⁹ Fantouré, Alioum, *Le Cercle des tropiques*, Paris, Présence Africaine, 1972, p. 127.

plus un instrument de coercition et nettement antidémocratique.²²⁰

Sur le plan discursif, la fiction met en scène des personnages (héros ou antihéros) qui n'arrivent pas à s'intégrer aisément dans la société marquée par la violence ou alors la dégénérescence des valeurs traditionnelles. C'est un monde qui charrie une cohorte de maux tels que la répression, la corruption, la délation et une insécurité généralisée. C'est le cas dans les récits tels que *Dramouss* (1966) de Camara Laye, *Les soleils des indépendances* (1968) d'Ahmadou Kourouma, *La Nouvelle romance* (1976) d'Henri Lopes, et même par extension *Main basse sur le Cameroun* (1972) et *Remember Ruben* (1974) de Mongo Beti.

²²⁰ Fanon, Frantz, *op. cit.*, Paris, La Découverte & Syros, 2002, p. 165.

Chapitre 8 : Le nouveau roman nègre

Dans cette « postcolonie », le début des années 1970 a été celui d'une nouvelle approche discursive, d'une écriture qui intègre les atrocités des situations vécues dans une conscience tourmentée. Cet autre temps fort du roman africain a été celui du déchirement. Un déchirement qui s'est observé dans le langage, caractérisé par une très grande variété et un profond enracinement dans la réalité culturelle africaine. Dans son approche discursive, l'écrivain a ainsi pu composer un savant mélange entre les ressources stylistiques françaises, et le substrat dialectal africain. Nombre d'écrivains de cette époque, se posant en porte-parole du peuple, ont stigmatisé la nouvelle bourgeoisie qui exploitait le peuple et abusait de sa confiance. La production littéraire, en réagissant aux souffrances du peuple, aux réalités politiques et socio-économiques, affirmait l'urgence d'un nouveau contrat social dont les clauses essentielles porteraient sur le respect de la personne humaine, la reconnaissance de la différence et, surtout, la nécessité de la libération politique et économique, conditions *sine qua non* pour une affirmation réelle de l'Africain.

8.1 : Désillusion dans l'Afrique postcoloniale

Les stigmates de la colonisation, ajoutés à l'asservissement du peuple par les dirigeants postcoloniaux, constituaient des nuages assombrissant les soleils des indépendances. Une situation déplorée alors par Jacques Chevrier :

Les indépendances étaient porteuses d'espoir et pourtant la plupart des romans écrits et publiés après 1960 nous donnent à voir une image de l'Afrique singulièrement désespérée. Un peu partout, en effet, après un simulacre de démocratie, le pouvoir s'y manifeste sous les formes d'un totalitarisme qui ne fait aucun scrupule à réprimer, torturer, éliminer tous ceux qui tentent de l'entraver et qui, à défaut d'une adhésion populaire, tente de légitimer son

action par un discours proliférant, véritable logorrhée que raillent la plupart des écrivains²²¹

Le désir de changement politique en Afrique allait ainsi affecter les domaines du savoir et de l'art, tout en retraçant la trajectoire de l'évolution des projets d'écriture. L'œuvre littéraire s'est émancipée et s'est parée désormais d'une visée politique. L'écriture s'est débridée et a adopté un ton plus violent et plus fragmenté. Une rupture s'est opérée dans le langage. Le style châtié de naguère a cédé la place à un métissage linguistique où la parodie se mêle au carnavalesque.

8.1.1 : La figure du pouvoir

Le roman politique n'a pas eu de peine à trouver son personnage central : c'est le dictateur africain autour duquel s'articulait désormais le discours. Ce dictateur omnipotent et omniprésent a envahi la scène romanesque, il s'est fait appeler homme providentiel, guide de la nation, grand timonier, père de la nation, etc. Il était « dieu » sur terre, un « satrape » qui voyait et dirigeait tout et n'avait de compte à rendre à personne. Rien ni personne ne lui résistait. Les ouvrages de Mongo Beti, Ahmadou Kourouma, Bernard Nanga, Alioum Fantouré, Henry Lopès, Sony Labou Tansi, pour ne citer que ces quelques auteurs, se sont fait l'écho de cette situation cauchemardesque de l'Afrique noire francophone. Tous ont opté pour une littérature réaliste et engagée, une littérature qui s'est donnée pour mission d'inquiéter le pouvoir et de renverser les systèmes qui reposent sur l'exploitation et la domination de l'homme. Parallèlement à cette écriture romanesque de la dénonciation, l'on a assisté à la naissance de ce que Lilyan Kesteloot a appelé une « critique engagée ». Elle avait pour mission « d'encourager les créateurs africains dans leur mission de

²²¹ Chevrier, Jacques, *L'Image du pouvoir dans le roman africain contemporain, L'Afrique littéraire*, No 85, 1989, p. 3-13.

refléter les préoccupations du peuple, afin de combler le fossé creusé entre les élites intellectuelles et les masses populaires »²²². Comme on peut le constater avec la majorité de ces auteurs des lendemains de l'indépendance, la littérature était une affaire de politique ; c'était le terrain de prédilection d'une prise de parole qui invitait à la prise de conscience.

Sous le label « Le Nouveau roman nègre » *Cameroon Tribune* a consacré tout un dossier à quelques romans parus pendant cette période de désenchantement : *Dramouss* (1966) *Les Soleils des indépendances* (1968) *Le Cercle des tropiques* (1972), *La nouvelle romance* (1975). *Cameroon Tribune* justifiait le choix de ces œuvres, à en croire Jacques Fame Ndongo, par le fait que bon nombre de critiques littéraires s'accrochaient encore à la littérature « anti-colonialiste », en perdant de vue « la fécondité et la richesse de la nouvelle littérature nègre dont la cible n'était plus le colon, mais le Noir lui-même, englué dans des contradictions complexes²²³ ».

S'il est vrai que les analyses réalisées dans le cadre de ce dossier ont reposé pour la plupart sur une approche thématique, il y en a qui s'inscrivaient dans une perspective résolument stylistique. Les analyses du journaliste relatives aux ouvrages du *Nouveau roman nègre* sont assez équilibrées dans leur composition. Jacques Fame Ndongo a opté pour une certaine uniformité dans la présentation structurelle de ses articles, ce qui convenait au lecteur qui ne s'est pas senti dérouté. Le titre générique couvre les cinq colonnes de la page 2 de *La tribune des arts et lettres*. Quant aux chapeaux, ils occupent trois colonnes décalées vers la gauche, avec le nom du chroniqueur qui lui est excentré sur deux colonnes en haut à droite de la page. Au centre de l'article, dans

²²² «Manifeste culturel panafricain», cité par Lilyan Kesteloot, *Histoires de la littérature négro-africaine*, Paris, Karthala-AUF, 2001, p. 246.

²²³ Fame Ndongo, Jacques, « *Le Nouveau roman nègre* », *Cameroon Tribune* n° 598 des 20 & 21 juin, 1976, p. 2.

un encadré sur deux colonnes, un titre qui résume le roman qui fait l'objet de la chronique. Ces articles s'organisent en deux ou trois parties d'une construction harmonieuse. La langue de Jacques Fame Ndongo est pourvue d'éléments variés et divers, symboles d'une formation intellectuelle et d'une culture impressionnantes. Toutefois, le matériau lexical qui constitue cette richesse sémantique n'est malheureusement pas à la portée du lecteur moyen. Cette situation a contribué à rendre son discours quelque peu difficile voire hermétique au décodage. A titre d'exemple, nous avons observé que pour parler de l'option de Kourouma d'écrire un français en le pliant à ses propres exigences, c'est-à-dire en y mêlant des expressions tirées de sa langue, le malinké, Jacques Fame Ndongo a choisi la circonlocution :

Or, l'exigence fondamentale de Kourouma c'est, nous semble-t-il, de rompre irréversiblement avec ce classicisme sulfureux qui emprisonne l'écrivain dans un carcan de fer, inhibe son génie créateur et le comprime tel un étau. Alors, à l'instar de l'albatros Baudelairien, l'écrivain choisit de s'échapper du joug que constituent les normes préétablies devant codifier la langue et qui apparaissent à bien des égards comme des *camisoles de force* dont on revêt ces *fous furieux* que sont les écrivains²²⁴.

Jacques Fame Ndongo ne se contente pas de faire l'inventaire des problèmes que soulèvent les auteurs des romans étudiés, il en analyse le style poétique ; il ressort de ce travail une étude de plusieurs champs lexicaux liés aux différents thématiques : désillusion, corruption, engagement, prise de conscience, délivrance ; il fait ainsi ressortir les moyens qu'utilisent les auteurs pour souligner et mettre en évidence leurs pensées. C'est là un des intérêts de ses chroniques. Le dossier de Jacques Fame Ndongo sur *Le nouveau roman nègre* témoigne des grandes obsessions de la création romanesque de l'Afrique francophone subsaharienne qui, après le haro sur le colonialisme, a condamné les dirigeants de l'Afrique postcoloniale avec une nouvelle bourgeoisie corrompue. Il est aussi question des tribulations du peuple pour sortir du

²²⁴ *Ibid.*,

joué des nouveaux leaders dictateurs, et d'une Afrique qui aspire à plus de liberté ainsi qu'au développement intellectuel, sociopolitique et économique. On peut regrouper la chronique sous différents thèmes.

8.1.2 : Portraits des nouveaux personnages dans les romans

Avec le nouveau contexte des indépendances, sont apparus dans l'univers romanesque, de nouveaux personnages. L'analyse de *CT* a par ailleurs consisté à dresser le portrait de ces nouveaux acteurs. Il s'agissait d'une nouvelle génération d'Africains, de jeunes intellectuels formés à l'école occidentale qui rêvaient d'un pays de liberté et de justice sociale, des combattants de la liberté ; en face d'eux, il y avait des néo-leaders arrivés au pouvoir avec la bénédiction du colon, des administrateurs corrompus et autres parvenus qui, par la force de la fratrie et du népotisme se sont retrouvés propulsés à des postes de commandement où ils singeaient le blanc parti. Les portraits de ces personnages revenaient comme une ritournelle dans la plupart des romans analysés dans *Cameroon Tribune*. Dans *La Nouvelle Romance* (1976) d'Henri Lopes, Wali, un des personnages, est l'épouse d'un fonctionnaire corrompu (Delarumba). Elle a vécu en Europe, plus précisément en Belgique. De la « bête de somme » qu'elle était (femme-esclave), Wali a atteint une maturité politique remarquable. Grâce à sa rencontre avec des syndicalistes belges, les Impanis, Wali a connu une ascension fulgurante. Cette métamorphose est le fruit de sa curiosité intellectuelle, de nombreuses lectures, notamment *Le Deuxième sexe* (1949) de Simone de Beauvoir. Wali prend des cours de philosophie et assiste à de nombreuses conférences. Elle obtient de nombreux diplômes. Des parchemins qu'elle trouve « stupides » mais qui l'aideront dans sa démarche en vue d'aider son peuple :

Je convaincrai d'autant plus les masses qu'elles se rendront compte que, munie des brevets de la bourgeoisie, je ne conteste pas celle-ci par dépit, mais

par conviction. Au lieu que si j'étais rentrée maintenant (sans tous ces diplômes, la précision est de nous), on rirait de mes idées [...] et notre société étouffante me paralyserait et me découragerait vite²²⁵.

Dans le roman, la mission de Wali est d'une portée hautement symbolique. Son but ultime c'est, comme elle le déclare elle-même, de « démasquer les Nègres qui profitent de la faiblesse des indépendances, pour opprimer notre peuple (dont nos femmes) en s'alliant avec nos anciens maîtres ²²⁶». Elle déclare dans une lettre être prête à rentrer un jour au pays pour « engager » la lutte même si pour cela elle doit être jetée en prison ou en mourir. La cible de Wali dans ce retour au pays natal est toute trouvée, sa mission est claire. L'héroïne parle de rentrer au pays pour démontrer que les femmes sont « aussi intelligentes que les hommes », qu'elles sont « capables d'avoir autant de diplômes qu'eux ». Et Fame Ndongo de se demander pourquoi cette prise de conscience et de décision de Wali intervient « seulement en Europe, un peu comme s'il n'existait aucune possibilité d'ouverture d'esprit en Afrique ?²²⁷ »

Ce questionnement du critique nous surprend quelque peu. Non seulement il affiche un certain complexe vis-à-vis du personnage de Wali, mais Jacques Fame Ndongo émet un doute quant au succès de cette opération qu'il trouve au demeurant suicidaire dans la mesure où, généralement, dit-il, « les bonnes intentions d'intellectuels africains en Europe n'ont pas toujours été réalisées comme rêvées »²²⁸. Ce faisant, le chroniqueur pourrait donner à penser au potentiel lecteur camerounais, qu'il est décalé par rapport aux réalités locales africaines. Partie de son Afrique où la possibilité d'un épanouissement académique et culturel relevait du miracle dans une société fortement machiste, Wali a pu acquérir un statut qui légitime son discours. De notre point de vue, cette intellectuelle africaine incarne désormais l'image de *La Mutante*, cette

²²⁵ Lopes, Henri, *La Nouvelle romance*, Yaoundé, CLE, 1976, p. 193.

²²⁶ *Ibid.*, p. 192.

²²⁷ Fame Ndongo, Jacques, *op. cit.*, p. 2.

²²⁸ *Ibid.*,

héroïne d'un roman éponyme de Marie-Laure Susini²²⁹. Les diplômes de Wali, son savoir et son savoir-faire lui donnent de parler d'autorité. C'est donc à juste titre qu'elle parle et qu'elle pense pouvoir se libérer une fois revenue au pays, de l'entrave du patriarcat et du pouvoir politique confisqué par les hommes. Comment pouvait-il en être autrement ? Tout au long de son analyse, Jacques Fame Ndongo dresse le portrait d'une Afrique engluée dans des problèmes de corruption, de dépenses de prestige et de népotisme. Au passage, le chroniqueur s'interroge sur les chances de succès de l'héroïne qui parle de rentrer en Afrique pour livrer un combat contre tous les fossoyeurs du continent ; en même temps Jacques Fame Ndongo émet un doute quant à la réussite de cette opération qui, à son sens est vouée à l'échec dans la mesure où, généralement dit-il, « les bonnes intentions d'intellectuels africains en Europe n'ont pas toujours été réalisées comme rêvées »²³⁰. Ce doute du chroniqueur fait planer un autre sur le regard que lui, l'intellectuel, jette sur la femme intellectuelle. On en vient à se demander s'il ne partage pas avec une certaine gent masculine africaine, un complexe de supériorité par rapport à la femme. Autre œuvre romanesque sur laquelle s'est penché *Cameroon Tribune*, c'est *Dramous* (1966) de Camara Laye. Dans ce roman, l'auteur dénonce le monolithisme politique qui étouffe le citoyen. Fatoman en est le personnage principal. Comme Wali, il a étudié en Europe. Il est titulaire d'un diplôme de l'école technique d'Argenteuil en France. Il a passé des moments extrêmement pénibles dans ce pays, il y a mené une existence misérable. Il se souvient :

²²⁹ Marie-Laure Susini, auteure de *La Mutante* parue aux éditions Albin Michel en 2014, se situe dans la même lignée que, Virginia Woolf, *Une chambre à soi* (1929) Simone de Beauvoir, *Le Deuxième sexe* (1949), Angela Davis, *Femmes race et classe* (1983) Calixthe Beyala, *Femme nue, femme noire* (2003) des auteures qui préconisent l'indépendance des femmes et l'amélioration de leur situation et de leur condition de vie.

²³⁰ Fame Ndongo, Jacques, *op. cit.*, p.2.

Trois mois s'écoulèrent et ma vie n'était plus que pauvreté et dénuement complet. Oui trois mois de cache-cache avec le gérant de l'hôtel, trois mois de recherche vaine d'un emploi ; trois mois de famine !... Et cela allait tellement mal qu'un après-midi au comble du désespoir, et après avoir passé quelque temps à regarder un avaleur de sabre au carrefour de l'Odéon, pour oublier mes mille misères, à peine avais-je fait une centaine de pas en direction de l'école de Médecine que soudain, je perdis à demi conscience²³¹.

Cette misère indicible, Fatoman l'a vécue de manière plus profonde au lendemain de la suppression par le gouvernement de son pays, de la bourse à lui allouée.

Tout comme avec l'héroïne de Lopès, la providence a mis sur son chemin un bon Samaritain en la personne de « Tante Aline ». Cette Normande sexagénaire qui a longtemps vécu en Guinée, a fait preuve de beaucoup de générosité à l'endroit de Fatoman. Non seulement elle lui a offert gîte et couvert mais, elle l'a aussi aidé à trouver du travail. Il a été tour à tour déchargeur de camions, puis employé aux usines Simca. Mais une fois débarqué à Conakry, Fatoman qui croyait apporter sa contribution à la construction de son pays, a vite fait de déchanter. Le pays appartenait encore aux autres, aux Blancs et à leurs affidés. Son amie Mimie le lui a fait remarquer :

De l'autre côté là-bas, aux îles, il y a les entrepôts parce qu'il y a les minerais... Des villas aussi superbes. Mais ce ne sont ni pour toi, ni pour moi... Elles appartiennent aux sociétés étrangères ²³²».

Fatoman n'a pas tardé pas à se rendre à la triste évidence ; dans son pays, il y a des « capitalistes » noirs ridicules, des arrivistes en somme. La lecture que nous faisons de l'évocation de ce passage est qu'elle constitue une preuve de la pseudo-indépendance alors octroyée aux pays africains. Sinon comment expliquer que les étrangers et leurs adjuvants continuent d'avoir la mainmise sur les richesses des pays dits libres et

²³¹ Laye, Camara *Dramouss*, Paris, Plon, 1966, p. 54.

²³² *Ibid.*,

indépendants. Fatoman ira de désillusion en désillusion. Le système éducatif ne reposait sur aucune base solide qui préparait le jeune Guinéen à entrer sur le marché du travail. L'inadéquation formation-emploi était criante. Le pays allait mal, il était aux mains de directeurs sanguinaires sans respect pour la personne humaine. Au cours d'un rêve horrible, Fatoman s'est retrouvé dans un monde apocalyptique. Il n'y était question que « de prisons, de murailles circulaires, d'hommes affamés et déguenillés, de fouets de garde...²³³ » Mais, changement de décor, cet univers concentrationnaire a cédé la place à une ambiance de libération et de paix, symbolisé par un lion noir. Un apôtre de la paix, le lion noir, guide du peuple conduisant son pays vers le soleil. Ainsi, comme le fait remarquer Jacques Fame Ndongo, *Dramouss* (1966) est un roman qui procède d'un certain manichéisme, avec d'un côté un potentat sanguinaire et de l'autre un guide idéal et humaniste soucieux de l'épanouissement de ses compatriotes. Outre que dans son article Jacques Fame Ndongo privilégie le résumé de l'œuvre, il aboutit à la conclusion selon laquelle, à travers ce roman, Camara Laye a voulu se racheter des critiques à lui adressées lors de la sortie de *L'Enfant noir* (1953) son premier roman²³⁴.

8.1.3 : De la nouvelle bourgeoisie corrompue

L'analyse de Fame Ndongo révèle aussi la montée de cette bourgeoisie incarnée par le personnage de Delaramba, personnage principal de *La Nouvelle Romance* (1976) d'Henri Lopes. Delaramba est l'illustration de ces parvenus qui s'arrogent tous les

²³³ *Ibid.*,

²³⁴ Dans un article paru dans les années 1950 sur *L'Enfant noir* dans le numéro 16, en page 420 de *Présence Africaine*, l'écrivain camerounais Mongo Beti déclare : « Laye ferme obstinément les yeux sur les réalités plus cruciales... Ce Guinéen n'a-t-il rien vu d'autre qu'une Afrique paisible, belle, maternelle ? Est-il possible que pas une seule fois Laye n'ait pas été témoin d'une seule exaction de l'administration coloniale ? »

droits, et qui pillent de manière ostentatoire les biens du pays. Ce personnage fait partie d'une nouvelle bourgeoisie née après le départ du colon, une bourgeoisie qui s'est octroyé tous les privilèges. Avec elle s'était installée une rapine permanente, son confort matériel était assuré par un système politique et administratif qui lui était totalement acquis. Delaramba est l'époux de Wali dans *La Nouvelle romance* (1976). Jacques Fame Ndongo dresse un portrait de ce personnage. Titulaire d'un certificat d'études primaires, Delaramba, de son vrai nom Bienvenu N'Kama, savait jouer au football, sans plus. Outrancièrement mégalomane, cet arriviste et corrompu avait pu s'acheter une Mercedes. Il se faisait passer pour l'Empereur dans les bars, les dancings ainsi que les bordels où il allait exhiber son pouvoir. C'est dans ces endroits mal famés, véritable bastion de la corruption putrescente que Delaramba et ses amis donnaient libre cours à leur sensualité, à leur ébriété et à leur exubérance. Jamais il n'avait connu la galère. Après avoir été renvoyé d'une banque pour retards intempestifs et absences injustifiées, il a été envoyé comme conseiller culturel à Bruxelles, grâce à l'entregent d'un ami. Une fois dans la capitale belge, sa propension naturelle à la lascivité l'a conduit dans les maisons closes, les dancings et les cafés. Delaramba qui dépensait sans compter a avoué dans un moment de lucidité après un tour chez une fille de joie : « En dix minutes, j'ai dépensé deux fois le salaire d'un ouvrier au pays ²³⁵ ». Cette propension aux dépenses de prestige ainsi que la manie des comportements exécrables constituent une des caractéristiques de la nouvelle génération d'Africains décrite dans le nouveau roman nègre. Cette situation, on la retrouve tout aussi bien décrite dans *Dramouss* (1966) du Guinéen Camara Laye. Dans ce roman, Fatoman, le personnage principal, ne rate aucune occasion pour vanter, à qui veut l'entendre, le coût et la provenance de son « bolide » :

²³⁵Lopes, Henri, *op. cit.*, p. 92.

Il n'y a pas deux voitures comme la mienne en Guinée, ni même dans toute l'Afrique. C'est le seul modèle qui ait été fabriqué en Amérique. Spécialement conçu pour le président du Libéria. Comme j'ai payé cash douze mille dollars, c'est-à-dire trois fois le prix : rien sur cette terre ne saurait résister à l'argent – la voiture m'a été livrée²³⁶.

Un autre personnage qui symbolise cette bourgeoisie africaine corrompue c'est Bilali, l'ami de Fatoman. Bilali roule dans sa voiture mais la nuit venue, il quitte le luxe ostentatoire de son automobile pour dormir à même le sol, dans une case délabrée. Cette situation ne semble lui poser aucun problème puisqu'il balaie d'un revers de la main une proposition de Fatoman de se faire construire une villa décente. Sa réponse est sans équivoque : « Ce n'est pas comme propriétaire de villa que je prouverais à mes concitoyens que je suis riche, immensément riche. Une villa ne peut être vue de tout le monde : elle ne roule pas. Tandis qu'une voiture...²³⁷ La thématique du faste tape à l'œil, de la luxure et de la voiture, a été reprise par David Ndachi Tagne dans sa présentation de *Ma Mercedes est plus grosse que la tienne* (1975), un roman du Nigérian Nkem Nwankwo. C'est par une ouverture « in media res », à l'aide d'un incipit emprunté à l'auteur du roman et identique à une formule consacrée du conte traditionnel, que David Ndachi Tagne démarre sa chronique : « Il était une fois, un jeune homme qui savourait les joies d'une voiture neuve²³⁸ ». Suivront alors les éléments constitutifs du paratexte. Le lecteur apprend que ce roman comporte 160 pages, qu'il est traduit de l'anglais par Josette Mane et qu'il est publié à Paris chez Hatier. Vient ensuite le cadre de l'intrigue ; ce sont deux mondes, la ville et le village. L'une, symbolisée par le pouvoir, le savoir et la finance, réceptacle matricielle de la violence et de la débauche, l'autre, indigente, terrain par excellence de

²³⁶ Laye, Camara, *op. cit.*, p. 116.

²³⁷ *Ibid.*,

²³⁸ Ndachi Tagne, David, « *Ma Mercedes... de Nkem Nwankwo: la rage du faste, de luxure et de puissance* », *Cameroon Tribune* n° 2467 du 3 août 1982, p.2.

l'exhibitionnisme de ceux venus de la grande cité. L'histoire c'est celle d'Onuma, le personnage central. Après des études universitaires pas très brillantes, ce fils de patriarche décroche un poste de chargé des relations publiques dans une entreprise de Lagos au Nigéria. Sous la plume de David Ndachi Tagne, Onuma est dépeint comme un jeune homme « lubrique, hautain et narcissique²³⁹ ». Onuma, à l'image de Kimou Aguié, personnage des *Saisons sèches* (2000) de Oussou Essni, n'est pas différent de ces jeunes arrivistes africains dont le domaine de définition ce sont les dépenses de prestige, la gabegie. Parti de son village il y a une quinzaine d'années, Onuma y retournera à bord d'une Jaguar, en fait un trophée symbole d'une vie réussie. C'est autour de la voiture que tourne l'intrigue du roman. La voiture est, pour reprendre David Ndachi Tagne, « au centre des multiples obsessions », elle est l'expression de la « puissance » et de la « supériorité²⁴⁰ ». La voiture va construire et déconstruire l'homme, comme en témoigne le personnage d'Onuma qui connaîtra les plaisirs de la chair et de la luxure avant de retomber dans le dénuement total et la misère. Selon David Ndachi Tagne, à travers ce roman, l'auteur élabore une satire sociale étendue et minutieuse en mettant à nu certains problèmes qui freinent le développement de l'Afrique, en même temps qu'il condamne une psychologie de la démesure. Au nombre de ces problèmes, le manque criant de routes ou la non-réfection de celles devenues de véritables « coupe-gorge » quand elles existent, des systèmes éducatif et sanitaire défectueux, la corruption et le népotisme. Sur le plan de l'approche discursive de l'auteur, David Ndachi Tagne ne manque pas de relever des réminiscences intertextuelles de Nkem Nkwankwo, puisque le souffle global du roman évoque les créations de Chinua Achebe et Cyprien Ekwenzi. Il relève aussi

²³⁹ *Ibid.*,

²⁴⁰ *Ibid.*,

l'enracinement de ce roman dans le terroir par le biais des mots de la langue maternelle de l'auteur qu'il introduit dans le texte. Et si pour le chroniqueur littéraire de *Cameroon Tribune* tout le souffle utilisé par l'auteur donne une certaine force à l'œuvre, il y a lieu de déplorer quelques faiblesses contenues dans le déséquilibre des parties et l'absence d'adéquation dans les sous-titres, situation qui dévoile « une tendance à la fabulation ²⁴¹ ». Cette chronique de David Ndachi Tagne met en lumière les problèmes de choix et de priorités qui se posent à une jeunesse africaine en mal de repères. Expression de la puissance et de la supériorité, le matériel dont la recherche est effréné, semble être le domaine de définition d'une nouvelle bourgeoisie africaine qui ne pense qu'à « singer » le colon, maître blanc d'hier. Cette analyse constitue, par ailleurs, un appel à la jeunesse africaine en faveur d'une prise de conscience pour plus de responsabilité et de solidarité. Les jeunes ayant réussi en ville, très souvent grâce à l'aide financière des parents restés au village, ne devraient jamais oublier d'où ils viennent, et surtout, leur réussite devrait servir à développer le pays et à accompagner leurs frères restés en campagne. Le style de Ndachi Tagne est abordable, clair et précis. De manière générale, la narration se fait au présent, même si de temps à autre ce fil de la narration est brisé par le passé composé, une rupture d'équivalence qui crée une variation utile dans la relance de l'attention du lecteur.

8.1.4 : Chronique d'un échec annoncé

Le Cercle des tropiques (1972) constitue le dernier roman du dossier consacré au « Nouveau roman nègre ». C'est sur un ton de désespoir que démarre l'analyse de Fame Ndongso portant sur ce roman, avec une déclaration de Bohi Di, le personnage central : « Notre future indépendance était déjà si violée que plus personne ne se

²⁴¹ *Ibid.*,

doutait de sa débauche²⁴² ». Cette situation est rendue encore plus dramatique par le chroniqueur de *Cameroon Tribune*. Jacques Fame Ndongo reprend une citation de Nicolás Guillén, un poète cubain, virulent révolutionnaire du XXe siècle, laquelle figure en épigraphe au *Cercle des tropiques* : « Le soleil grille ici toutes les choses, il grille le cerveau et grille jusqu'aux roses²⁴³ ». Jacques Fame Ndongo se sert des paroles empruntées à un personnage du roman pour décrire la noirceur de la situation : « Les proxénètes de Mademoiselle indépendance bâtissaient en secret leurs maisons closes, la bourse des trafics illicites allait déjà bon train. Il n'était plus possible de distinguer un toubab colon d'un indigène colon²⁴⁴ ». Et c'est, précise Jacques Fame Ndongo, dans cette atmosphère de « putréfaction sociale » que se prépare l'indépendance des Marigots du sud. La structure de ce roman repose sur deux principaux axes. Il y a la période qui précède l'indépendance avec l'existence dans le pays d'une démocratie populaire. Dans *Le Cercle des tropiques* (1972), il est question de l'arrivée au pouvoir d'un despote, d'un régime politique dictatorial qu'il impose à son peuple, et de la chute de ce dictateur. Deux hommes politiques sont mis sur la sellette. Il y a d'un côté Monchon, un nationaliste et patron du Club des Travailleurs, et de l'autre Baré Koulé, « opportuniste corrompu », dont le narrateur dit : « Il est l'un des êtres les plus ambitieux, les plus arrivistes [...] les plus cruels que je n'ai jamais vus²⁴⁵ ». Monchon est assassiné et à l'issue d'une élection truquée, Baré Koulé, soutenu par les administrateurs coloniaux, est porté au pouvoir. Une fois à la tête des Marigots du Sud, le nouvel homme fort du pays multiplie les atrocités, il emprisonne et tue ses ennemis et se fait nommer Président à vie. La vie dans la république des

²⁴² Fame Ndongo, Jacques, « *Le Cercle des tropiques, un univers infernal* », *Cameroon Tribune* n° 616 11 & 12 juillet 1976, p.2.

²⁴³ *Ibid.*,

²⁴⁴ Fantouré, Alioum, *op.cit.*, p. 144.

²⁴⁵ *Ibid.*,

Marigots du Sud était devenue sous Baré Koulé un enfer, en témoigne cette peinture qu'en fait un personnage que cite Jacques Fame Ndongo :

Aux Marigots du sud, notre vie de sujets avait atteint une telle cotation à la bourse des libertés individuelles et du droit à la vie que peu à peu, plus personne ne pleurait devant un cadavre, fût-il celui d'un parent ou d'un ami... Les seuls qui étaient certains d'atteindre de vieux jours étaient les Seigneurs du système Messie Koïque. Ah ceux-ci, qu'ils étaient beaux, élégants, bien nourris, riches à surplus, cyniques à surplus, cruels à surplus²⁴⁶.

Dans sa chronique Jacques Fame Ndongo se sert du roman de Fantouré pour peindre quelques maux dont ont souffert certains pays africains à l'aube et au lendemain des indépendances. Ce roman, pour reprendre l'auteur de l'article, est avant tout, « une solide vision du monde passionnante, passionnée, voire passionnelle, [...] c'est une œuvre violemment engagée contre l'arrivisme des nouveaux dirigeants noirs. ²⁴⁷» *Le Cercle des tropiques* (1972) avec lequel Jacques Fame Ndongo clôt son dossier sur Le Nouveau roman nègre, est en fait une synthèse de la situation qui prévaut dans les autres romans de ce dossier. Le chroniqueur choisit de conclure son dossier par une approche dialectique. Au final, les auteurs de ce que Fame Ndongo appelle « Le Nouveau roman nègre » s'inspirent du réel historique pour créer leur fiction romanesque. Selon lui, *Le Cercle des tropiques* (1972), à l'instar des autres œuvres étudiées, est un roman qui présente une vision manichéenne du monde. Et le chroniqueur de déplorer le fait que les ténors du « Nouveau roman nègre » voient la réalité politique des États africains indépendants, à travers « un prisme déformant ». Toutefois, conclut Jacques Fame Ndongo, le manichéisme idéologique ne ternit guère la valeur littéraire de ces nouveaux romans. Grâce à leur « consistance artistique », à leur « cohérence » et à leur « flamme ²⁴⁸», ils ont prouvé que cette littérature nègre

²⁴⁶ *Ibid.*,

²⁴⁷ Fame Ndongo, Jacques, *op. cit.*, p.2.

²⁴⁸ *Ibid.*,

n'est pas prête à inaugurer des chrysanthèmes ! Ces chroniques, avec différentes approches montrent dans la littérature de cette époque, plusieurs cas de figures. Le personnage de Wali, l'héroïne de *La Nouvelle romance* (1976) de Lopes, tout comme celui du roman *Dramouss* (1966), connaîtra un double choc culturel ; celui de leur arrivée en Occident et celui du retour au pays. Un retour douloureux puisque leurs rêves de retrouver un pays natal prospère, se transforment en cauchemars du fait d'une nouvelle bourgeoisie qui brille par « la cruauté et une soif d'exploiter cyniquement le peuple.²⁴⁹ » Il est aussi question de critique historique avec le rappel des joutes politiques d'avant et d'après les indépendances, comme c'est le cas dans *Le Cercle des tropiques* (1976), des candidats à l'élection présidentielle qui s'affrontent, des campagnes électorales organisées avec tout ce que cela comporte comme promesses, intrigues et autres assassinats. L'approche psychocritique dresse le portrait moral du personnage politique des romans de l'époque. C'est l'illustration que donne *Le Cercle des tropiques* (1976) de Fantouré. Le roman *Les Soleils des indépendances* (1968) d'Amadou Kourouma a servi comme base de travail pour le déploiement de la critique linguistique. En parcourant le dossier de Jacques Fame Ndongu relatif au « Nouveau roman nègre », il s'y profile une unité d'inspiration en même temps qu'il s'en dégage une certaine préciosité dans l'approche discursive et dans l'expression poétique. Nous avons noté que Jacques Fame Ndongu affectionne l'étalage de ses connaissances théoriques des différentes écoles de la critique littéraire. De façon générale, nous pouvons affirmer qu'il existe une interdépendance entre les différents thèmes abordés. Tous les problèmes soulevés, les thèmes abordés dans ces romans nous rappellent toute la problématique soulevée par Frantz Fanon dans son essai intitulé *Les damnés de la terre* (1961). L'univers fictionnel de ces romans met en

²⁴⁹ *Ibid.*,

scène des forces qui véhiculent des messages et les défendent parfois avec beaucoup de détermination, face à un pouvoir dictatorial omnipotent. Ces forces sont représentées par des personnages en quête de liberté et de justice sociale, face à l'iniquité d'un système socio-politique corrompu. Les personnages comme Wali, Fama, Fatoman, Bohi Di ou Maléké sont des héros qui luttent contre le statut quo, ils se battent pour modifier le désordre existant. Même si à l'issue de leur combat la victoire n'est pas assurée, au sein des tragédies que vivent ces personnages ainsi que les populations de ces mondes fictionnels, les récits laissent entrevoir une espérance.

8.1.5 : Entre éveil et endormissement, une écriture qui tangué

Autres chroniques ayant fait l'objet d'un dossier dans *Cameroon Tribune*, ce sont celles relatives à ce que Jacques Fame Ndongo a appelé *Le roman soporifique*. Ces chroniques ont été publiées dans les numéros 831, 837 et 841 de *Cameroon Tribune* parus entre mars et avril 1977. Ce dossier est un regard critique que le journaliste jette sur un répertoire d'œuvres romanesques de quelques écrivains de l'Afrique francophone, au nombre desquels Francis Bebey, Malik Fall et Guy Menga. L'orientation de cette analyse apparaît en filigrane aussi bien dans la formulation de son titre que dans celle des sous-titres attachés à chacune des œuvres. Jacques Fame Ndongo assimile *Le Roi Albert d'Effidi* (1976) de Francis Bebey à « un débat politique éludé ». Quant à *La Plaie* (1964) de Malik Fall, ce roman constitue pour le chroniqueur, « un étrange soliloque » tandis que *La Palabre stérile* (1968) de Guy Menga n'est rien d'autre qu'un roman à « thèmes fossilisés ». Le chapeau introductif du dossier consacré aux trois romans est un véritable réquisitoire du journaliste-critique à l'endroit des auteurs de son corpus. Selon le chroniqueur, s'il est vrai que la valeur artistique des romans dont il parle est indéniable, il n'en demeure pas moins

que ces œuvres qui se situent « aux antipodes de l'engagement socio-politique²⁵⁰ », contribuent à une certaine « crétinisation » du public. Dans cet ordre d'idées, *Le Roi Albert d'Effidi* (1976) de Francis Bebey est, pour reprendre Fame Ndong, « le prototype du roman où le problème politique essentiel est éludé au profit des scabreuses scènes érotiques²⁵¹ ». Le chroniqueur de *Cameroon Tribune* conclut, à l'issue de son analyse de *La plaie* (1964) de Malik Fall, que ce roman n'apprend rien de consistant au lecteur, sinon qu'il le plonge plutôt « dans un étrange univers où la puanteur et la monotonie sont magnifiées²⁵² ». Le verdict de Jacques Fame Ndong concernant *La Palabre stérile* (1968) de Guy Menga est tout aussi sans appel. Le critique estime que l'intrigue du roman, plutôt que de se focaliser sur la lutte pour la libération de l'Afrique, « git du côté de la banalité et de la fossilisation, rien d'original en fait²⁵³ ».

Notre étude de ces chroniques laisse apparaître un ensemble de qualités tridimensionnelles. Les textes de Jacques Fame Ndong sont injonctifs, argumentatifs et didactiques.

Dès le chapeau introductif du dossier, Fame Ndong s'interroge : « Au moment où notre continent est confronté à des vicissitudes innombrables, le romancier négro-africain peut-il se complaire dans l'art pour l'art ?²⁵⁴ » Ce registre oratoire du chroniqueur s'accompagne de quelques indices du présent de vérité générale. Tel est, dit-il, le débat crucial qui divise les tenants d'un discours engagé et qui remet en question les sociétés africaines post-coloniales et les adjuvants du roman qui endort.

²⁵⁰ Fame Ndong, Jacques, *op. cit.*, *Cameroon Tribune* n° 831, p 2.

²⁵¹ *Ibid.*,

²⁵² *Ibid.*,

²⁵³ Fame Ndong, Jacques, *op. cit.*, n° 837 p.2.

²⁵⁴ *Ibid.*,

Jacques Fame Ndongo s'offusque dans son analyse du *Roi Albert d'Effidi* (1976), que l'auteur Francis Bebey ignore les problèmes de l'heure, en l'occurrence, la lutte pour l'indépendance de l'Afrique, en privilégiant « des scabreuses scènes érotiques, des facéties rocambolesques des péquenots ou des vaines querelles de village²⁵⁵ ». Il accuse Malik Fall, auteur de *La Plaie* (1964), de noyer le lecteur dans un « flot de méditations aussi vaseuses que stériles », et de produire ainsi un discours qui induit en erreur le lecteur, et qui l'incite à croire que ce roman est « un violent réquisitoire contre des abus sociaux, voire politiques ²⁵⁶ ». La lecture que fait Fame Ndongo de *La Palabre stérile* (1968) est tout aussi caustique. Le chroniqueur est péremptoire : « *La Palabre stérile* n'est pas un roman ayant pour thème majeur la lutte pour l'indépendance d'un pays africain. Loin s'en faut. La trame du récit s'articule plutôt autour d'une prétendue stérilité de Vouata²⁵⁷. » Et pour étayer son propos selon lequel les romans qu'il met à l'index sont soporifiques, le chroniqueur de *Cameroon Tribune* va puiser dans ce qu'il considère comme des sujets galvaudés ou des thèmes dépassés que les auteurs proposent aux lecteurs. Dans *Le Roi Albert d'Effidi* (1976), nous dit le critique, plus de la moitié de l'œuvre baigne dans une ambiance qui bafoue la pudeur. Il en est par exemple d'une scène où le roi Albert et Belobo, l'adjoint du chef épient deux amoureux en train de copuler. On est en plein dans un univers « sodomique ». Dans ce roman, il est aussi question d'une campagne électorale. Mais plutôt qu'elle soit basée sur les revendications des populations et les programmes des candidats, on assiste à des échauffourées entre le roi Albert et son rival, des disputes au centre desquelles se trouve Nani dont chacun des deux protagonistes voudraient bénéficier

²⁵⁵ *Ibid.*,

²⁵⁶ Fame Ndongo, Jacques, *op. cit.*, *Cameroon Tribune* n° 841 p. 2

²⁵⁷ *Ibid.*,

des faveurs. Cette situation fait dire à Fame Ndongo, qu'« on est loin de la course à la députation qui constitue la raison d'être du roman... On y est par le biais du *bas* et non du *haut*, par le sexe et non le cerveau.²⁵⁸ » Si l'univers sodomitique tient le haut du pavé dans le roman de Francis Bebey, dans *La Plaie* (1964) de Malick Fall l'espace romanesque est plutôt scatologique. Comme le décrit le chroniqueur, « un univers nauséabond tant par la plaie hirsute de Magamou que par ses réflexions abracadabrantes, et qui étouffe les problèmes sérieux qui sont, à peine, évoqués ou effleurés.²⁵⁹ » Il y a lieu de relever la présence de beaucoup d'indices de jugement, dans les analyses de Jacques Fame Ndongo, ce qui indique un degré important de certitude de la part du chroniqueur. Dans une description qu'il fait du roman de Francis Bebey, Jacques Fame Ndongo déclare :

Dans cet univers où tout est sens dessus-dessous, on perd le fil d'Ariane. Il est difficile de comprendre pourquoi l'auteur ressuscite en 1976 le problème fossilisé de la condescendance des Européens vis-à-vis de la culture africaine.²⁶⁰

La fossilisation reviendra telle une ritournelle dans la caractérisation du roman de Guy Menga analysé par Jacques Fame Ndongo. Selon lui, dans *La Palabre stérile* (1968), « la politique ne sert que de prétexte. L'intrigue du roman est ailleurs, elle gît du côté de la banalité et de la fossilisation. Rien d'original en fait ne caractérise le récit imaginé par l'auteur.²⁶¹ » Jacques Fame Ndongo est tellement outré par le caractère ennuyeux de ce roman qu'il en vient à se demander ce qui a bien pu militer en sa faveur pour que lui soit octroyé le grand prix littéraire de l'Afrique noire en 1967. A en croire le chroniqueur, ce prix qui couronne *La Palabre stérile* (1968) « récompense sans doute la clarté de la langue, sa précision et son élégance. Si

²⁵⁸ Fame Ndongo, Jacques, *op. cit*, n° 831, p. 2.

²⁵⁹ Fame Ndongo, Jacques, *op. cit*, n° 841. p. 2.

²⁶⁰ *Ibid.*,

²⁶¹ Fame Ndongo, Jacques, *op. cit*, n° 837. p. 2.

d'aventure tel n'était pas le cas, il y aurait lieu de demeurer pétrifié par un tel choix qui canoniserait l'évanescence et l'ossification de la littérature négro-africaine.²⁶² » Fame Ndongo estime que la littérature négro-africaine devrait inventer des âmes ainsi que le propose Aimé Césaire et non pas secréter des soporatifs. S'érigeant en conseiller littéraire, le chroniqueur de *Cameroon Tribune* déclare :

Il est souhaitable que Guy Menga qui a l'étoffe d'un grand artiste détourne ses talents de la banalité pour les polariser non sur des thèmes fossilisés, mais sur la réalité actuelle de l'Afrique indépendante.²⁶³

Toutes ces marques affectives, ces termes évaluatifs participent d'un lexique dévalorisant qui marquent d'une certaine manière la prise en charge de l'énoncé par Fame Ndongo et surtout une prise de position tranchée qui ne laisse aucune place à la nuance.

Dans son hypothèse de départ, Jacques Fame Ndongo nous a présenté un corpus de trois romans²⁶⁴ d'écrivains de l'Afrique subsaharienne, dont l'essentiel n'était pas selon lui, « d'éveiller la conscience des nègres aux problèmes capitaux²⁶⁵ » qui minent le continent. Tout au long de ses analyses, il s'est agi pour le chroniqueur de *Cameroon Tribune* de démontrer que les trois romans constituent uniquement « une évasion, un moyen d'endormir le lecteur par des artifices stylistiques propres à le plonger dans un univers irréel parce que lointain ou purement ludique.²⁶⁶ » Cette position à la limite de l'extrémisme nous surprend quelque peu. A cette lecture de Jacques Fame Ndongo de *La Plaie* (1964), s'oppose celle de Pape Samba Kane, chroniqueur littéraire au magazine en ligne *Enquête* de Dakar :

²⁶² *Ibid.*,

²⁶³ *Ibid.*,

²⁶⁴ *Le Roi Albert d'Effidi* (1976) Francis Bebey, *La Plaie* (1967) Malick Fall, *La palabre stérile* (1970) Guy Menga.

²⁶⁵ Fame Ndongo, Jacques, *op. cit.*, n° 837, p. 2.

²⁶⁶ *Ibid.*,

Rédigé en 234 pages, le roman *La plaie* fait un diagnostic sans complaisance des maux qui gangrènent la société sénégalaise. Ce roman raconte l'histoire d'un homme, Magamou Seck, qui quitte son village avec tous les rêves pour aller en ville, du temps des colons. Et là, il se blesse, contracte une plaie qui le confine dans la marginalité. Il est devenu une sorte de pilier de marché avec une plaie que tout le monde fuit. C'est un prétexte pour raconter « la condition humaine ». La leçon à en tirer, c'est de ne pas laisser les gens vous coller une identité, mais de s'en choisir²⁶⁷.

Là où Fame Ndongo voit un univers excrémental et grossier, Samba Kane lui dépasse le stade de l'olfactif pour s'engager dans approche philosophique. C'est de la condition humaine qu'il est ici question d'après Samba Kane, une question existentielle avec en toile de fond, le refus pour l'homme de se laisser enfermer ou définir par le regard de l'autre et surtout de comprendre, pour emprunter à Jean-Paul Sartre, que dans une certaine mesure, « l'enfer c'est les autres ». Deux regards croisés de deux générations. Les deux analyses ne sont pas de la même époque ; quant aux chroniqueurs, ils ne sont issus du même pays. Fame Ndongo est Camerounais tandis que Samba Kane est Sénégalais, c'est à dire plus proche de l'auteur de *La Plaie* (1964) ; un élément identitaire qui pourrait expliquer l'éthos de la rhétorique développée par Maingueneau²⁶⁸, et qui tient compte du pathos dans la construction du discours comme nous l'avons déjà souligné.

8.1.6 : L'hagiographie au service du maître

Dans le répertoire des notes de lecture, l'on retrouve des écrivains engagés, dont les publications soulèvent les problèmes sociaux qui minent le continent africain²⁶⁹

²⁶⁷ <http://www.enqueteplus.com/content/presentation-du-livre-La-plaie-la-gloire-des-exclus>. Consulté le 16 décembre 2016.

²⁶⁸ Maingueneau, Dominique, « *Ethos, scénographie, incorporation* », 1999, R. AMOSSY (éd.) 1999, 75-100.

²⁶⁹ Lire : Hervé Bourges et Claude Wauthier, *Les 50 Afriques*, note de lecture de Fame Ndongo in *Cameroon Tribune* du 10 mars 1980 ; Pierre Jean Jouve, *Relations internationales du Tiers Monde*, publié en 1976 ; Adotevi, *L'apartheid et la société internationale*, paru en 1976 ; Ndiaye Jean Pierre, *Monde noir et destin politique*, publiée en 1977 ; Oto James, *Guinée Équatoriale : quand la réalité dépasse la fiction*, note de lecture de Boyomo Assala in *Cameroon tribune*, édition du 23 juin 1980.

(Hervé Bourges et Claude Wauthier, Pierre Jean-Jouve, Adotevi). Pour le cas particulier du Cameroun, la littérature du pays y est présente. L'on peut évoquer, au passage, quelques publications camerounaises et s'attarder même sur les notes de lecture ou commentaires qui les accompagnent. *La Révolution Pacifique du 20 mai* (1976) publiée par Eno Belinga, *Les Chemins de l'Unité* (1977) de Jos Blaise Alima, ou encore *Vers le Mont Cameroun* (1982) de Joseph Charles Doumba²⁷⁰. Ces trois écrivains camerounais ont pour point d'intérêt commun, la question de l'unité nationale au lendemain de l'indépendance. Dans leurs écrits, ils présentent les grandes lignes du processus qui a conduit à l'unité nationale. Ils s'évertuent également à présenter le président Ahidjo comme l'artisan de cette unité et son bien-fondé dans l'histoire du jeune État indépendant. Mais ces écrits s'apparentent par endroits à des louanges chantées au « père de la nation ». Noyés dans un style dithyrambique, ces écrits à la limite de l'adoration s'entichent largement de la démesure et de la flagornerie « alimentaire ». Voici à titre d'illustration un extrait de l'ouvrage d'Eno Belinga, extrait qui n'est rien d'autre qu'une hagiographie à l'endroit du président Ahidjo :

Ce serait injuste, discourtois et impardonnable méprise qu'ici, je ne lui rende pas le juste hommage qui lui est dû et qu'il mérite pleinement. Qu'il daigne accepter l'offrande de la sculpture de haute taille qu'ici, l'édifie à son image. Je ne suis ni parmi les grands, ni parmi les plus grands de notre terre des hommes. Je ne suis qu'un gratte papier²⁷¹.

A l'issue de son analyse, Biyiti Bi Essam de *Cameroon Tribune* conclut l'article en déclarant que *La Révolution Pacifique du 20 mai* (1976) est un ouvrage « qu'il est un

²⁷⁰ Cf. Notes de lectures de Soua Ntyam in *Cameroon Tribune* du 17 janvier 1977 ; Henri Bandolo, note de lecture parue dans *Cameroon Tribune* du 19 novembre 1982 ; Fame Ndong, note lecture, *Cameroon Tribune* édition du 21 décembre 1982.

²⁷¹ Cité par Biyiti Bi Essam, « *La Révolution pacifique du 20 mai: un essai engagé enrichissant* », *Cameroon Tribune* n° 767 des 9 & 10 janvier 1977, p. 2.

devoir civique de posséder²⁷² ». En termes sociologiques de la littérature, ces textes suscités relèvent de l'essai politique. *Cameroon Tribune* a choisi de rendre compte de ces essais sous le mode de la critique chronique. La spécificité de ces essais politiques de l'intérieur c'est que les comptes rendus n'ont qu'un but : rappeler que pour parler en toute quiétude de la politique camerounaise, il faut être à l'intérieur du pays. Du coup, en parler d'une position diasporique disqualifie les auteurs. *Cameroon Tribune* joue ainsi le rôle de discriminateur. On est bien au milieu des années 70, plusieurs essais sont publiés en Europe et aux États-Unis sur la politique camerounaise. Abel Eyinga et Mongo Beti, alors écrivains de la diaspora, sont ainsi disqualifiés ; au vu du quotidien gouvernemental, ils n'ont pas droit au chapitre. Une situation compréhensible, comme nous l'avons déjà dit en évoquant le contexte politico-historique. La chape de plomb, qui anesthésie la liberté d'expression et embrigade le champ de la presse, contamine le champ littéraire dans son ensemble ; il y a comme une mise à l'écart systématique et donc volontairement programmée de certaines publications qui, à l'époque, semblent avoir embarrassé les autorités en place. Tous les écrivains dont les publications évoquent d'une manière ou d'une autre (des études de cas surtout) les frasques de l'élite dirigeante dans une gestion controversée des biens publics, la mal-gouvernance en général dans ces jeunes États, sont carrément ignorées. Du moins, ils ne sont pas nombreux dans la liste retenue par les chroniqueurs de *Cameroon Tribune*. Il est par exemple étonnant que, dans l'intervalle de 1975 à 1983, les publications de Mongo Beti, François Xavier Vershave, François Bayard, Abel Eyinga (1970, 1978)²⁷³ ne soient nullement évoquées dans les notes de

²⁷² *Ibid.*,

²⁷³ François Bayart parle, à la fin des années 1970, de *l'État en Afrique et au Cameroun* en fustigeant la « politique du ventre ». Médard, son compatriote, fait quelques années plus tard l'autopsie de *L'État sous développé au Cameroun*. Dans le même sillage, Abel Eyinga publie *Mandat d'arrêt pour cause d'élection : de la démocratie au Cameroun (1970-1978)* ; et bien d'autres publications jugées

lecture des critiques à *Cameroon Tribune*. Il est même surprenant dans le champ de la littérature camerounaise que l'ouvrage *Vers le Mont Cameroun*²⁷⁴ de Joseph Charles Doumba, dont la publication est attendue en 1977, soit mis dans les tiroirs à cette époque, toujours pour des raisons politiques. L'ouvrage ne sortira officiellement de l'imprimerie qu'après la démission du président Ahidjo, dont, il convient de le signaler, Joseph Charles Doumba a été ministre.

8.2 : Critique de l'enseignement de la littérature

Dans les chroniques, la pédagogie de l'enseignement de la littérature est remise en cause. C'est Charly Gabriel Mbock qui ouvre les débats. Dans l'édition de *Cameroon Tribune* No 461 du lundi 5 janvier 1976, il publie en page 2 un article intitulé *La littérature pour quoi faire : endormir ou éveiller l'homme ?* Dans ce texte d'une tonalité satirique voire polémique, d'entrée de jeu Gabriel Mbock définit sa problématique. Selon lui, « tout enseignement a un objectif ». La littérature étant un enseignement, le chroniqueur s'interroge alors sur l'objectif de celui-ci. S'agit-il de « bien réciter Corneille ou Shakespeare » ou de ressasser des concepts et autres idées venues d'ailleurs ? Pour Charly Gabriel Mbock, la réponse est toute trouvée, et le chroniqueur de déclarer sans ambages : « telle qu'on l'enseigne, la littérature est pour le Cameroun une véritable désolation²⁷⁵ ». Il se lance alors dans un exercice de démonstration. Il dresse le portrait de l'enseignant de la littérature. Comme approche discursive dans cet exercice, Charly Gabriel Mbock choisit l'ironie. Selon lui, le

« susceptibles » comme celles Mongo Beti, notamment *Remember Ruben* (1974) et *Main basse sur le Cameroun* (1972), ne retiennent aucunement l'attention du quotidien gouvernemental. D'autres ouvrages tout aussi intéressants comme *L'Afrique est mal partie* (1962) de Dumont ou même *Les carnets secrets de la décolonisation* (1965) de Chaffard, *Afrique noire occidentale et centrale ; de la décolonisation aux indépendances* (1972) de Jean Suret Canale, sont mis sous l'éteignoir.

²⁷⁴ La critique sur l'ouvrage est respectivement faite par Henri Bandolo dans *Cameroon Tribune*, édition du 19 novembre, puis par Fame Ndong, dans l'édition du 21 décembre de la même année dans le même journal.

²⁷⁵ Mbock, Charly Gabriel, *op. cit.*, *Cameroon Tribune* n° 461 du lundi 5 janvier 1976. p. 2.

Français qui débarque au Cameroun et qui vient assister techniquement le pays dans sa lutte pour le développement, un « coopérant », formé « avant la première guerre mondiale²⁷⁶ », est en fait un *instituteur*. En guise de matériel didactique, le coopérant français a sous le bras un cours dactylographié sur *L'Avare* (1668) qui, soit dit en passant, n'est pas au programme des classes terminales au contraire de *L'Aventure ambiguë* (1961). Néanmoins, l'enseignant pense tout de même que la compréhension de *L'Aventure ambiguë* (1961) qu'il n'enseignera pas à ses élèves passe par l'étude de *L'Avare* (1668). En fait de cours, il est question de l'histoire de sa vie, lui le professeur, une vie qu'il présente à ses élèves camerounais sous le label de « culture générale ». Le « prof » qui n'est nullement avare de mots, raconte ses voyages à travers le monde, ainsi que les subtilités de l'art culinaire français. Ses élèves savent même « en quelle saison la choucroute se vend bon marché en France²⁷⁷ ». Charly Gabriel Mbock évoque d'autre part l'enseignement supérieur. Il trouve même de ce côté-là, que l'enseignement de la littérature n'est pas meilleur contraire, pire, c'est « un désastre²⁷⁸ ». Les cours y sont aussi dactylographiés, tandis que les auteurs étudiés ce sont Paul Scarron, Georges Courteline, des écrivains²⁷⁹ qui « n'ont de statues qu'au Cameroun », des écrivains qui font rire de tout et qui ont le mérite « de faire rire ceux qui les ont introduits²⁸⁰ » au Cameroun. Après ce diagnostic, le chroniqueur se demande à quoi sert un tel enseignement. Par ailleurs, si pour reprendre Rabelais, « le rire est le propre de l'homme », Charly Gabriel Mbock lui se pose la question de savoir si « le comique occidental est le même que le comique

²⁷⁶ *Ibid.*,

²⁷⁷ *Ibid.*,

²⁷⁸ *Ibid.*,

²⁷⁹ Paul Scarron est un écrivain français contemporain de Louis XIII.

²⁸⁰ Mbock, Charly Gabriel, *op. cit.*, p. 2.

négro-africain²⁸¹». A cette question, il répond par la négative. Selon lui, Il y a un comique propre à chaque peuple. A l'issue de son diagnostic, Charly Gabriel Mbock déclare : « nous avons découvert le ridicule d'un enseignement qui ne faisait rire que tant qu'on n'avait pas réfléchi sur ses déficiences²⁸² ». A ce propos, le chroniqueur estime que la défaillance de ce cours réside dans le fait que le comique enseigné à l'Université de Yaoundé n'est pas adapté au peuple camerounais. Les causes du mal-être de l'enseignement résident par ailleurs, selon l'auteur de l'article, dans la mauvaise gestion de l'héritage légué par la colonisation car, conclut-il, « les préjugés nous empêchent de valoriser ce qu'il y a sous nos yeux, et des clichés surgissent aux dépens de l'originalité²⁸³ ». Charly Gabriel Mbock va par ailleurs interpellé au passage les tenants de la thèse selon laquelle les civilisations sans écriture d'Afrique n'ont pas de littérature. Pour le chercheur, cette assertion n'a pas sa raison d'être, ce d'autant précise-t-il, que la littérature c'est « tout ce qui incite l'homme à se penser de manière permanente, et à penser le monde où il est appelé à vivre. [...] Nos ancêtres avaient la vie, ils étaient en cela plus littéraire que nous²⁸⁴ ». Dans cet article qui s'étale sur cinq colonnes Charly Gabriel Mbock accuse, il est à la fois procureur et victime, et c'est ainsi qu'il fait corps avec son lecteur qu'il prend à témoin. Le chroniqueur ne se prive pas d'embrayeurs, les pronoms personnels sont légion :

Un seul mot convient à la littérature telle qu'elle est enseignée. Un désastre... on vous sert à l'envie [...] Nous faisons donc litière d'un enseignement sans fondement pratique et d'une littérature sans fonction ni objectif. Car maintenant, nous ne savons plus rire, nous allons nous prendre au sérieux et nous apercevoir avec humeur que ce que nous sert la littérature ne nous sert à rien. Voilà en quoi nous nous estimons en devoir de nous demander : « la littérature pour quoi faire ?²⁸⁵ »

²⁸¹ *Ibid.*,

²⁸² Mbock, Charly Gabriel, *op. cit.*, p. 2.

²⁸³ *Ibid.*,

²⁸⁴ *Ibid.*,

²⁸⁵ *Ibid.*,

En conclusion de son article, le chroniqueur estime que la littérature doit permettre au Camerounais « de se penser et de penser son destin sans rire.²⁸⁶ » Toutefois, à l'issue de la lecture de l'article de Gabriel Mbock, on reste sur sa faim. Des questions demeurent en suspens. L'une des interrogations, c'est comment sortir de cette impasse éducationnelle en redonnant un sens à l'enseignement de la littérature. En d'autres termes, comment pouvait-on, à partir de l'approche curriculaire, c'est-à-dire de la redéfinition de nouveaux contenus, commencer à se démarquer de l'enseignement colonial ? Cette question est d'autant plus importante que la qualité des contenus enseignés détermine en grande partie le type d'homme et de société que l'on construit. Il est tout à fait clair que Charly Gabriel Mbock s'en prend au système d'enseignement de la littérature au Cameroun, à l'inadéquation entre le contenu des enseignements et leur impact sur le développement socio-culturel du pays. Toutefois, le chroniqueur dans son analyse fait litière des racines de ce mal éducationnel. Nulle part dans sa critique, il ne propose une quelconque sortie de cette crise. Une approche dialectique de son regard sur l'état de l'enseignement de la littérature au Cameroun aurait permis non seulement une meilleure compréhension du problème à travers les aspects positifs de cette coopération, mais aussi d'envisager l'avenir avec plus de clarté. En fait, la question que soulève la critique remonte au lendemain des indépendances africaines quand les systèmes éducatifs locaux et ceux de la métropole étaient fortement interconnectés. Qu'ils aient été colonisés, ou alors sous-tutelle française, les pays francophones d'Afrique avaient dès la Seconde Guerre mondiale été l'objet d'une assimilation dans plusieurs domaines, dont l'éducation. D'ailleurs, une académie d'Afrique occidentale française avait été créée à l'effet d'aider les États africains, avec à sa tête un recteur, des structures et des diplômes semblables à ce qui

²⁸⁶ *Ibid.*,

existait dans la France métropolitaine.²⁸⁷ Ce faisant, dans l'optique d'une « africanisation » des personnels et des programmes d'enseignement, l'on ne pouvait se permettre une rupture brutale d'avec l'héritage colonial. D'où la mise sur pied d'une structure transitoire comprenant une assistance technique en personnel et en programmes scolaires. Les élites africaines formées en France ont souhaité que l'on établisse une certaine homogénéité dans les programmes académiques, ce qui allait faciliter l'immersion des futurs étudiants africains en France. Et c'est ce qui a été fait. Toutefois, il est important de souligner que si les élites africaines ont été appelées à la table des négociations, il n'en a rien été des populations. En effet et très souvent, lors des processus d'élaboration de ces politiques de développement, c'est rarement que les populations locales sont associées aux discussions. En général, on leur impose des décisions prises à leur insu. Il n'en demeure pas moins qu'à l'issue des discussions, les parties se sont entendues pour travailler à l'épanouissement des cultures locales tout en maintenant des attaches avec la culture de la métropole. Mais, les choses n'ont pas été aussi faciles pour les Africains. Lors d'une conférence en février 1961, l'inspecteur général Varon a plutôt préconisé « d'éviter par une africanisation trop poussée, trop radicale, d'enfermer les jeunes Africains dans l'histoire et la géographie de leur pays et du continent africain ²⁸⁸ ». Aussi surprenant que cela puisse paraître, cette position pour le moins impérialiste a trouvé un écho auprès d'une frange de colonisés africains²⁸⁹. Certains d'entre eux ont insisté pour que soit maintenue une

²⁸⁷ Capelle, Jean, *L'Éducation en Afrique noire à la veille des indépendances (1946-1958)*, Paris, Karthala, 1990.

²⁸⁸ Cette information est contenue dans un article de Laurent Manière « La politique française pour l'adaptation de l'enseignement en Afrique après les indépendances (1958-1964) » en ligne. <https://histoire-education.revues.org/2281> consulté le 18 juin 2015.

²⁸⁹ C'est le cas par exemple de Jean Pliya, ministre de l'Éducation nationale du Dahomey, aujourd'hui Bénin, qui estimait qu'il fallait « maintenir à tout prix la valeur du baccalauréat » avec le concours de la France « C'est particulièrement difficile, et c'est pourquoi je souhaiterais que toute réforme ne soit pas laissée uniquement à l'initiative des Africains [...] puisque ce n'est pas une affaire qui concerne

supervision de la France dans l'implémentation des programmes académiques. Néanmoins, la mise en place de ce projet n'a pas tenu compte de certaines réalités sociologiques, puisqu'il a été pratiquement imposé aux Africains un concept conçu et préparé en Europe.

Au Cameroun ces accords de coopération en matière d'enseignement ont été signés le 13 novembre 1960 et le 08 août 1962, respectivement²⁹⁰. Il est un fait indéniable : qu'elle ait été républicaine ou chrétienne, l'école coloniale française, si elle n'a pas été parfaite, a toutefois le mérite d'avoir existé, d'avoir formé de jeunes Africains et une élite dont certains ont fait la fierté du continent sur l'échiquier mondial. Comme nous venons de le démontrer, la perspective historique est indispensable pour relativiser certains discours critiques, à plus forte raison celui sur la « crise » de l'enseignement. Les objectifs initiaux n'étaient pas forcément empreints de mauvaise intention. La prise de conscience de l'importance de l'école dans le processus de développement, dans la formation de la jeunesse et dans le progrès a été plus ou moins efficace en fonction des environnements sociaux, politiques, culturels et religieux. Cette situation ne doit cependant pas occulter la réalité des progrès réalisés en matière d'éducation et d'alphabetisation. Un progrès qui va aller crescendo si tant est qu'une volonté politique l'accompagne car, comme le relève opportunément Khadim Sylla :

De l'éducation en Afrique à l'éducation africaine, il n'y a pas que simple occurrence ou transition stylistique, mais une maïeutique, une problématique, une stratégie pilotée par une expertise exceptionnelle mise au service d'un

uniquement les Africains» Lu dans l'article de Laurent Manière, «La politique française pour l'adaptation de l'enseignement en Afrique après les indépendances (1958-1964)», *Histoire de l'éducation* [En ligne], 128 | 2010, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 29 mars 2017. URL : <http://histoire-education.revues.org/2281> ; DOI : 10.4000/histoire-education.2281

²⁹⁰ Centre des archives contemporaines de Fontainebleau, ministère de l'Éducation nationale, Direction de la coopération avec la Communauté et l'étranger, versement 19810443, art. 32.

engagement qui ne doit rien à l'agressivité, mais tout à la combinaison heureuse de l'esprit de géométrie et de l'esprit de finesse²⁹¹.

En réaction à l'article de Charly Gabriel Mbock, Betsen à Nwatsok, enseignant de littérature au collège François-Xavier Vogt, un établissement confessionnel catholique de la ville de Yaoundé, a fait publier un article au titre cinglant : *L'enseignement de la littérature à l'Université de Yaoundé n'est nullement un désastre*²⁹². Pour étayer son propos il se lance dans la l'illustration et la défense de l'enseignement de cette littérature avec des arguments solides. Et c'est en témoin oculaire de cet enseignement dont il a bénéficié qu'il s'exprime en affirmant au passage que la position de Charly Gabriel Mbock n'est que pure affabulation : « Ayant personnellement suivi cet enseignement, je puis affirmer qu'il ne s'agit là que d'un grossier mensonge²⁹³ ». Selon Betsen à Nwatsok, Charly Gabriel Mbock fait preuve de mauvaise foi, en se focalisant sur les seuls Courteline et Scarron comme auteurs étudiés. Pourquoi n'avoir pas évoqué, se demande-t-il, ces autres auteurs que sont Rimbaud, Flaubert ou Balzac qui ont pourtant « des statues un peu partout ?²⁹⁴ » Et à propos de contenu, Betsen à Nwatsok de rappeler que la littérature négro-africaine à laquelle Mbock ne semble pas faire allusion est belle et bien enseignée à travers Senghor, Césaire, Sembene Ousmane ou Francis Bebey, des écrivains dont la renommée va au-delà des frontières de leurs patries respectives. Betsen à Nwatsok ira jusqu'à pourfendre l'hypocrisie dont fait preuve Charly Gabriel Mbock. Si ce dernier n'avait étudié Scarron, Courteline et leur procédés comiques comment aurait-il aboutir à la conclusion selon laquelle le comique occidental est différent du comique négro-africain ? N'est-ce pas

²⁹¹ Khadim Sylla, Khady, *L'Éducation en Afrique, le défi de l'excellence*, Collection Sociétés africaines et diaspora, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 23.

²⁹² Betsen à Nwatsok, « *L'enseignement de la littérature à l'Université de Yaoundé n'est nullement un désastre* », *Cameroon Tribune* n° 491 du 16 février 1976, p.2.

²⁹³ *Ibid.*,

²⁹⁴ *Ibid.*,

pour Gabriel Mbock une manière de briser le pont après l'avoir franchi pour empêcher que d'autres après lui ne l'empruntent²⁹⁵? Quant à sa position sur la littérature orale, le chroniqueur adopte une attitude antithétique de celle de Charly Gabriel Mbock. Betsen à Nwatsok va malheureusement se laisser prendre au piège de l'extrémisme qu'il a condamné chez son confrère. Le chroniqueur de *Cameroon Tribune* estime que la littérature de nos ancêtres était : « ce qu'est un gisement de fer avant sa mise en exploitation, une flore sauvage qui, sans le truchement de la civilisation n'aurait pas produit ce qui constitue aujourd'hui la base de notre alimentation végétale²⁹⁶ ». Pour Betsen à Nwatsok, tant que cette littérature orale n'est pas passée par le moule du pétrissage par l'écriture, elle demeure « une masse informe, vague, anonyme, appartenant à tous et à personne finalement ²⁹⁷ ». A la vérité, nous nous trouvons en face de deux articles qui font l'apologie de l'afrocentrisme d'un côté et de l'eurocentrisme de l'autre. Le discours critique afrocentriste²⁹⁸ s'appuie sur un double principe. Celui de la démonstration de l'africanité des œuvres et de tout rejet de la critique eurocentriste. Il est question dans la critique afrocentriste de mettre en exergue et de privilégier les cultures et civilisations du monde noir. Cette critique va par ailleurs insister sur la tradition orale et l'histoire récente de l'Afrique. Quant à la critique eurocentriste, il existe une approche normative de l'analyse du roman (méthode aux canons occidentaux) dont l'écrivain africain ne saurait se soustraire. Ce courant réfute les thèses afrocentristes de l'analyse du roman. Comme le relève opportunément Josias Semujanga :

²⁹⁵ *Ibid.*,

²⁹⁶ *Ibid.*,

²⁹⁷ *Ibid.*,

²⁹⁸ Plusieurs études ont été menées sur cette opposition entre critiques africanistes et eurocentristes. On peut à cet effet consulter Locha Mateso, *La Littérature africaine et sa critique*, Paris, Karthala/ACCT, 1986 ; Noureini Tidjani Serpos, *Aspects de la critique africaine*, Paris/Lomé, Silex/Haho, 1987.

Les deux courants tendent à réduire la liberté créatrice de l'écrivain en voulant l'enfermer dans une africanité ou une européenité dont les formes sont répertoriées et fixées à l'avance. Une contrainte donc non seulement pour les romanciers, mais aussi pour toute critique soucieuse de situer les œuvres africaines dans le contexte culturel du XXe siècle, caractérisé par la multiplicité des traits génériques et interculturels [...]. Malgré les apparences, les deux tendances fonctionnent de la même façon. Elles ont, en effet, la même prétention classique des anthropologues du XIXe siècle : le roman européen reste le modèle du roman africain²⁹⁹.

Sur le plan idéologique, si tout oppose les deux critiques de *Cameroon Tribune*, ils ont cependant quelque chose en commun ; c'est le manque dans leurs articles, du recul, de la hauteur et d'une dose d'objectivité qui constituent des éléments fondamentaux d'une bonne critique, une critique équilibrée qui ne fasse pas penser à une manipulation de l'opinion. A cet égard, l'enseignement du français doit tenir compte des besoins ainsi que des réalités sociologiques endogènes avec l'élaboration d'une politique qui débouche sur une adéquation formation/emploi.

8.3 : Une lecture plurielle du texte

Comme nous l'annoncions en ouverture de ce chapitre, la littérature est au centre de plusieurs analyses des textes de *Cameroon Tribune*. Sur le plan méthodologique, diverses taxinomies d'approche du texte littéraire ont été abordées. Joseph-Marie Awouma a publié dans le No 1119 du 12 mars 1978 un article sur *La Sociologie de la littérature*. Dans cette analyse qui s'étale sur 5 colonnes, l'auteur rappelle que la critique sociologique comme le préconise Jacques Dubois n'analyse pas ses personnages en termes de caractères mais en termes de fonction et de rôles. L'œuvre littéraire doit à cet égard être « le reflet de la société et le jugement du public sur cette

²⁹⁹ Semujanga, Josias, « *De l'africanité à la transculturalité : éléments d'une critique littéraire dépolitisée du roman.* » *Études françaises* 372 (2001): 133–156, Consulté le 15 juin 2015,

œuvre.³⁰⁰» Joseph-Marie Awouma va ensuite se lancer dans l'explication de la socio-critique et de ses diverses tendances. Au menu de cette explication de textes, des auteurs comme Robert Escarpit et son étude du fait littéraire de l'œuvre, l'étude du contenu avec Georg Lukács, le regard marxiste de la société avec Goldman. Ajoutant à ce qu'il considère lui-même comme « la complexité de ces théories³⁰¹ », Joseph-Marie Awouma évoque enfin Roland Barthes et Jean-Paul Sartre pour dire qu'avec ces deux critiques, il s'agit d'expliquer l'œuvre bien plus par le public auquel elle s'adresse que par le milieu qui le détermine. Pour conclure, l'auteur de l'article dit qu'en l'état actuel, « la sociologie littéraire se trouve encore au carrefour des tentatives des concepts et des méthodes.³⁰²» Joseph-Marie Awouma qui évoquait dans son analyse la complexité de ces théories ne croyait pas si bien dire. L'auteur fait étalage de ses connaissances livresques dans le domaine de la sociologie littéraire dans un style quelque peu touffu qui n'invite pas au premier abord à une lecture intéressée. Nulle part dans son article, Joseph-Marie Awouma ne fait allusion aux critiques africains³⁰³. Pourtant, dans les études littéraires africaines de la première décennie d'après les indépendances, on a assisté à un développement des explications sociologiques du fait littéraire. Au nombre de ces critiques, il y a Mohamadou Kane, Martien Towa ou Sunday Anozif, que Joseph-Marie Awouma ne mentionne pas, encore moins les « africanistes », tel Bernard Mouralis qui s'est servi de l'approche

³⁰⁰ Awouma, Joseph-Marie, « *La Sociologie de la littérature* », *Cameroon Tribune* n° 1119 du 12 mars 1978, p. 2.

³⁰¹ *Ibid.*,

³⁰² *Ibid.*,

³⁰³ Ces auteurs ont sinon publié des articles, ils ont aussi rédigé des thèses et des essais sur la sociologie de la littérature africaine. Mohamadou Kane, « *L'écrivain africain et son public* », *Présence Africaine*, 58, 1966, p. 9-31. Marcien Towa, *Poésie de la négritude. Approche structuraliste*. En 1970, Sunday O. Anozif, publiait *Sociologie du roman africain : réalisme, structure et détermination dans le roman moderne ouest-africain*, Paris, Aubier-Montaigne.

sociologique pour étudier le binôme *individu / collectivité* dans le roman africain. Cet article d'Awouma contient de par son contenu et sa structure, des éléments inintéressants pour une frange importante du lectorat. Il faut en effet avoir quelques rudiments de littérature ou un réel besoin de connaissances liées aux motifs professionnels ou académiques pour s'intéresser à ce texte savant. Son approche méthodologique qui manque de structure ne milite pas non plus en faveur d'une lecture de l'article. Un autre chroniqueur qui s'est penché sur les méthodes d'analyse du texte littéraire, et dont l'approche tranche avec celle d'Awouma, c'est Jacques Fame Ndongo. C'était à l'occasion du colloque sur la littérature camerounaise organisé par l'Université de Yaoundé du 18 au 22 avril 1977. Les participants, répartis en sept ateliers ont abordé une multitude de sujets relatifs à la créativité, à la promotion, à la diffusion et au rayonnement du fait littéraire et intellectuel au Cameroun. Jacques Fame Ndongo a choisi le prétexte de la présentation du « roman camerounais post-colonial », qu'il a faite à l'occasion de ce colloque et qui aurait « cristallisé le maximum de controverse » à cause du structuralisme génétique utilisé dans son analyse, pour se lancer dans un « schématique survol de quelques méthodes d'investigation du texte³⁰⁴ ». En page 3 de *Cameroon Tribune* No 853 des 24 et 25 avril 1977, il y a consacré un article. Dans un style didactique, Jacques Fame Ndongo est parti de ce qu'il considère comme la plus ancienne méthode basée sur l'histoire littéraire générale et dont Picard est l'un des porte-flambeaux, au structuralisme génétique à tendance sociologique et dialectique de Goldman en passant par la psychocritique de Charles Mauron et la sémiologie de Roland Barthes. Il a démontré que la lecture du texte est plurielle et que tout dépend de la méthode utilisée.

³⁰⁴ Fame Ndongo, Jacques, «*Colloque sur la littérature camerounaise* », *Cameroon Tribune* n° 853 des dimanche 24 & lundi 25 avril 1977, p. 2.

Amoureux de la praxis, Jacques Fame Ndongo s'est employé à expliquer à son lectorat et de manière tout à fait pédagogique les différentes approches d'analyse de texte. A la différence de Joseph-Marie Awouma, auteur de l'analyse sur *La sociologie de la littérature*, et dont l'article n'a nullement été soutenu par des œuvres africaines, Jacques Fame Ndongo, grâce à l'utilisation des exemples tirés des textes littéraires camerounais, a permis une meilleure compréhension de son sujet. En parlant de la méthode basée sur l'histoire littéraire générale et dont Picard est l'un des fervents chantres, Jacques Fame Ndongo affirme que l'on ne peut comprendre une œuvre qu'en se référant à l'auteur, à sa vie et à son environnement. Pour mieux étayer son propos, le chroniqueur prend le cas de Ferdinand Oyono, auteur d'*Une vie de boy* (1956). Si Ferdinand Oyono décrit avec une certaine obsession l'univers des « commandants » dans *Une Vie de boy* (1956) et *Le Vieux nègre et la médaille* (1956), c'est, nous dit Fame Ndongo, parce que l'auteur a vécu lui-même dans ce milieu, à Ebolowa, localité du Sud Cameroun, en compagnie de son père³⁰⁵. Quant à Mongo Beti, Jacques Fame Ndongo précise que l'évocation du fleuve par l'auteur des romans *Ville cruelle* (1954) et *Le Pauvre Christ de Bomba* (1956) n'est pas fortuite. Mongo Beti a été très affecté par la mort de son père dans le fleuve Nyong. Évoquant la psychocritique comme autre méthode de lecture d'un texte, Jacques Fame Ndongo révèle qu'elle est « l'héritière » des travaux de Freud et qu'elle cherche dans les frustrations et le « refoulé » de l'écrivain, le mobile profond ayant présidé à la naissance de l'œuvre. Deux romans camerounais vont servir de base à l'application de cette méthode. Selon Jacques Fame Ndongo, l'univers paradisiaque décrit dans *Les Fiancés du grand fleuve* (1973) de Samuel Mvolo, serait, « la sublimation des

³⁰⁵ *Ibid.*,

complexes d'infériorité que l'auteur a refoulés dans son subconscient ³⁰⁶». Fame Ndongo qui note au passage que Samuel Mvolo orphelin, a eu une enfance très pénible et n'a pu obtenir que le certificat d'études primaires élémentaires. *La Nasse* (1971) de Patrice Ndedi Penda a aussi été choisie par Jacques Fame Ndongo pour illustrer son propos relatif à la psychocritique. Pour Jacques Fame Ndongo, le drame que décrit Ndedi Penda, est la résurgence d'un choc qui l'avait ébranlé. L'écriture de *La Nasse* (1971) apparaît donc aux yeux de Fame Ndongo comme une libération de ce traumatisme. Une autre méthode présentée par Fame Ndongo, c'est la sémiologie. Cette méthode structuraliste dit-il, élaborée par Roland Barthes, étudie les signes linguistiques et voit en eux l'essentiel du substrat de l'œuvre. Et en guise d'illustration, le chroniqueur évoque « l'écriture dialectale de Ferdinand Oyono³⁰⁷ ». Cette écriture traduit la profonde insertion du roman de Ferdinand Oyono dans l'univers Fong tout comme *Le Fruit défendu* (1975) d'Honoré Ahanda Essomba, qui renvoie par ses structures linguistiques au terroir ewondo, dans la région du centre au Cameroun. La dernière méthode qui est présentée par Jacques Fame Ndongo, c'est ce qu'il appelle le « structuralisme génétique à tendance sociologique et dialectique. ³⁰⁸» Fame Ndongo enseigne à son lecteur que cette méthode explicitée par Lucien Goldman voudrait que l'œuvre littéraire « exprime avec un degré de cohérence et de rigueur poussée, les structures mentales du groupe auquel appartient l'auteur ³⁰⁹». Comme champ d'application de cette méthode, le chroniqueur a choisi *Ville cruelle* (1954) de Mongo Beti. Selon Jacques Fame Ndongo, la structure unitaire de ce roman qui est la lutte des paysans beti contre l'arbitraire des commerçants grecs, peut s'insérer dans une structure plus large qui est la haine de l'oppression coloniale. On

³⁰⁶ *Ibid.*,

³⁰⁷ *Ibid.*,

³⁰⁸ *Ibid.*

³⁰⁹ *Ibid.*,

pourrait même étendre cette structure à la lutte de libération des peuples opprimés. Pour conclure, le chroniqueur de *Cameroon Tribune* dit préférer cette méthode au reste, puisqu'elle « rend compte de la tonalité du texte avec le maximum de rigueur, car elle inclut toutes les autres dans ses nombreux cercles concentriques³¹⁰ ».

8.4 : Une tribune pour les conférences et les comptes rendus de livres

Cameroon Tribune a publié, dans son numéro 513 des samedi 6 et dimanche 7 mars 1976, un compte rendu de la table ronde organisée au Centre culturel français de Yaoundé et dont la thématique est : *La littérature, oui... mais laquelle ?* Autour de la table, il y avait, entre autres, Hervé Bourges, directeur de l'École Internationale de Journalisme de Yaoundé (ESIJY), Marcoff, directeur des éditions CLE, Emmanuel Soundjock, Minyono-Nkodo et Abanda, tous les trois enseignants à l'Université de Yaoundé. Minyono Nkodo et Jean-Marie Abanda ont axé leurs interventions sur la priorité qui devrait être accordée à la consommation des produits littéraires locaux. Selon Minyono Nkodo³¹¹, la littérature doit être le fondement de tout projet de développement mais une littérature endogène d'abord car, si l'on faisait l'inventaire des livres utilisés à l'école camerounaise, on se rendrait compte, à en croire le présentateur, que l'écrasante majorité de ces livres utilitaires provient de l'étranger. D'où l'appel de Minyono Nkodo pour une « décolonisation » du livre africain. Jean-Marie Abanda a abondé dans le même sens au cours de son exposé. Il faut, recommande-t-il, que les œuvres littéraires africaines s'enracinent dans le terroir, tant il est vrai qu'une œuvre révèle un sujet, tant il est aussi vrai que « la littérature est affaire d'un individu et affaire d'une collectivité³¹² ». Toujours en rapport avec la

³¹⁰ *Ibid.*,

³¹¹ Minyono Nkodo, Mathieu François, «*La littérature... mais laquelle?* », *Cameroon Tribune* n° 513 des 6 & 7 mars 1976, p.2.

³¹² *Ibid.*,

table ronde du Centre culturel français, sous la plume de Makon Ma Pondy, il y a ce compte rendu de présentation d'Emmanuel Soundjock, qui porte sur la littérature et le développement. Selon le conférencier, seule la littérature peut permettre aux décideurs d'élaborer des projets de société qui placent l'homme au centre de toutes les préoccupations. Quant à Joseph Marcoff, le directeur des Éditions CLE, il estime que « le développement d'un pays ou du continent africain ne peut s'opérer sans un soubassement culturel ³¹³». Et le directeur de recommander que l'on encourage les écrivains à puiser davantage dans les réalités locales pour leurs écrits. C'est avec un exposé sur « L'état de la littérature africaine ³¹⁴» que s'est achevé la table ronde. Ce sujet a été présenté par le Directeur de l'École Supérieure Internationale de Journalisme de Yaoundé. Adoptant une approche diachronique dans son exposé, Hervé Bourges déclare d'entrée que l'auréole de la littérature africaine appartient à la période d'avant les indépendances. A cette époque-là, rappelle-t-il, la multiplicité thématique faite du conflit des civilisations, de la déchéance de la tradition et de l'injustice a constitué une source d'inspiration inépuisable du discours romanesque de la « belle époque ». Hervé Bourges s'étonne et déplore ensuite le fait que l'indépendance acquise, cette littérature africaine soit « tombée dans un mutisme quasi-complet³¹⁵ ». Il fait l'amer constat que certains auteurs pourtant prolifiques à la veille de l'indépendance n'aient plus rien produit depuis une dizaine d'années. Le directeur de l'ESIJY va ensuite, au niveau de la thématique, pointer un doigt accusateur sur ce qu'il appelle « les indices de l'inertie de l'imagination créatrice des écrivains ³¹⁶». A l'en croire, les écrivains sont en manque total d'inspiration. Ils n'en

³¹³ *Ibid.*,

³¹⁴ Bourges, Hervé, « *La littérature... mais laquelle?* » *Cameroon Tribune* n° 513 des 6 & 7 mars 1976, p.2.

³¹⁵ *Ibid.*,

³¹⁶ *Ibid.*,

finissent plus de ressasser des sujets qui n'ont rien à voir avec la réalité quotidienne des populations, ils se « vautrent » soit dans du marginal soit dans du dépassé. Ce retard fait que ces écrivains africains « éludent les problèmes concrets qui se posent à l'Afrique actuelle³¹⁷ ». Le manque de dynamisme de la littérature africaine est, par ailleurs, plombé, selon Hervé Bourges, par des obstacles au nombre desquels, les carences infrastructurelles locales, la déviance linguistique avec une élite qui utilise un langage pas du tout compris du peuple. Selon Hervé Bourges, la situation est encore réversible. Pour y parvenir, il conseille aux écrivains du continent de contester. Non pas une contestation « puérile » qui débouche sur « l'anarchie », mais une contestation humaniste qui est « militantisme, créativité fructueuse et mouvance permanente³¹⁸ ». L'exercice de comparaison et de contraste de deux périodes de la littérature africaine par le directeur de l'École Supérieure Internationale de Journalisme de Yaoundé s'apparente à un véritable réquisitoire. Le vocabulaire utilisé par Hervé Bourges ne laisse planer aucun doute sur l'intention du présentateur. Nous sommes en présence, à en croire Hervé Bourges, de deux périodes antithétiques d'une littérature africaine qui ne se conjugue plus qu'au passé. Même si, à y regarder de près, ce texte comporte quelques vérités, à l'instar de ces auteurs qui se sont tus dès le lendemain de l'indépendance (le cas par exemple de Ferdinand Oyono), certaines des affirmations d'Hervé Bourges relèvent de l'affabulation. Car affirmer que les écrivains n'osent pas retenir des griefs contre la nouvelle autorité, c'est faire preuve d'une mauvaise foi manifeste, d'une cécité intellectuelle. La table ronde du Centre culturel français se tient en mars 1976 c'est-à-dire 16 ans après les indépendances

³¹⁷ *Ibid.*,

³¹⁸ *Ibid.*,

africaines de 1960. Depuis lors des romans ont été publiés³¹⁹. La lecture de ces romans révèle la prédominance de la dimension socio-politique ou alors de la critique politico-sociale du continent. Il suffit de lire les écrits déjà mentionnés de Mongo Beti (qui d'ailleurs a commencé à produire pendant la colonisation), Ahmadou Kourouma, Alioum Fantouré ou Valentin Mudimbé, pour s'en convaincre. Les thématiques développées par ces écrivains sont une peinture de l'Afrique des années 1970. Dans ces romans, le langage narratif est construit autour de la mise en place des régimes autocratiques après le départ du colon. Comme souligné, il y est question de la mauvaise gouvernance, de la corruption, du népotisme, de l'échec de l'intégration de l'intellectuel africain dans un tissu social en pleine désagrégation. Si pour Hervé Bourges, les écrivains africains des années 1970 se caractérisent par un manque d'inspiration, Roxana Bauduin ne partage nullement ce point de vue. Son démenti au directeur de l'ESIJY est cinglant :

La grande majorité des romans des années 1970 sont des ouvrages qui naissent sous le signe d'un régime politique totalitaire et qui ont choisi, dans leur diversité, de transposer la réalité politique en fiction [...]. Les jeunes écrivains africains s'inscrivent ainsi dans la continuité, à travers une écriture de révolte, ainsi que dans la rupture, à travers la profusion des thèmes abordés et par cette volonté de saisir un espace en pleine mutation³²⁰.

Selon toute vraisemblance, Hervé Bourges, à travers la thèse qu'il défend, nous donne l'impression d'être déconnecté de l'évolution de la littérature africaine des lendemains de l'indépendance. Le journaliste qu'il est, et qui enseigne à ses étudiants cette

³¹⁹ Déjà en 1961 paraît *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane, suivront, *Les Soleils des indépendances* (1968) de Ahmadou Kourouma, *Le Devoir de violence* (1968) de Yambo Ouologuem, *Le cercle des tropiques* (1972) d'Alioum Fantouré, *Xala* (1973) de Sembene Ousmane, *Main basse sur le Cameroun* (1972), *Perpétue et l'habitude du malheur* (1974) *Remember Ruben* (1974) de Mongo Beti, *Entre les eaux* (1973) et *Le Bel Immonde* (1976) de Valentin Mudimbe.

³²⁰ Bauduin, Roxana, *Une lecture du roman africain francophone depuis 1968. Du pouvoir dictatorial au mal moral*, Paris, L'Harmattan, 2013, p. 15.

maxime du Figaro, le personnage de Beaumarchais, « les faits sont sacrés et les commentaires libres » devrait en faire lui-même son crédo.

La critique linguistique a tout aussi fait partie des préoccupations des chroniqueurs de *La tribune des arts et lettres*. Certains critiques se sont intéressés à la langue et au style des écrivains.

C'est le roman *Les soleils des indépendances* (1968) d'Amadou Kourouma qui a servi de champs d'expérimentation de la révolution linguistique intervenue dans le discours romanesque africain. Et c'est à Jacques Fame Ndongo³²¹ qu'est revenu d'analyser cette œuvre de Kourouma. D'entrée, dans son chapeau, le chroniqueur attaque avec la réaction de ce qu'il appelle un « lecteur distingué, une sorte d'écho sonore d'une strate relativement importante des lecteurs³²² ». Pour ce dernier, l'histoire du roman est « intéressante » mais alors, « quel français, quel charabia ». C'est que, *Les soleils des indépendances* a toujours été au cœur de la polémique. Mais le chroniqueur de *Cameroon Tribune* tient à rassurer son lectorat. Lui qui parle d'autorité affirme qu'une lecture attentive des 205 pages du récit – la précision est de lui – et de nombreux entretiens avec l'auteur lui permettent d'affirmer que « Kourouma a choisi sciemment de briser l'usage littéraire traditionnel, un peu comme Rimbaud, Apollinaire, André Breton, en la pliant à ses propres exigences.³²³ » *Les Soleils des indépendances* (1968) est un roman de rupture avec le français classique. Selon Jacques Fame Ndongo, un puriste verrait dans le discours de Kourouma, une transgression outrancière des règles stylistiques. En effet, comme le relève si opportunément Jean-Marc Moura, Kourouma utilise une interlangue ; c'est une

³²¹ Fame Ndongo, Jacques, *op. cit.*, n° 598, p. 2.

³²² *Ibid.*,

³²³ *Ibid.*,

technique d'écriture qui est un concept développé par Ashcroft³²⁴ et qui repose sur l'appropriation et la restructuration du langage du colonisateur. Cette interlangue débouche sur une distanciation à l'égard de la langue du colonisateur. Selon Jean-Marc Moura, dans *Les Soleils des indépendances* (1968), Kourouma crée une langue qui s'enracine dans le substrat socioculturel malinké : « L'interlangue de Kourouma marque bien un passage, un nouveau rapport du français, dépouillé de la dévotion du bon écolier pour laisser entendre la parole, les jeux de mots, les créations lexicales de la nouvelle Afrique.³²⁵ » Dans son plaidoyer en faveur de ce roman, Jacques Fame Ndongo va puiser dans un registre où l'on relève une forte présence de figure d'insistance. Usant d'argument d'autorité, il fait référence à Gusdorf, un linguiste de renom. Pour Jacques Fame Ndongo, Ahmadou Kourouma a choisi de s'exprimer, de s'extérioriser, « de rendre public cet univers malinké qui gronde en lui tel un volcan avant l'éruption.³²⁶ » L'auteur des *Soleils des indépendances* en agissant de la sorte décide de mettre fin à « l'impérialisme linguistique ». Il n'est pas d'avis avec Gusdorf, qui déclarait : « Plus je m'exprime, moins je communique ; moins je m'exprime, plus je communique³²⁷ ». Kourouma ne fait pas dans la litote, lui, il s'exprime. Pour ce faire, il ne recule devant aucune audace, « aucune entorse au flot lénifiant et séculaire de la langue³²⁸ », comme tient à le préciser Fame Ndongo. *Les soleils des indépendances* (1968), en plus de célébrer la beauté de la poésie et de la culture malinké est un roman qui tranche avec les autres créations postcoloniales pour la simple raison qu'il est « implicitement et explicitement engagé ». D'après Jacques Fame Ndongo, cet engagement tient au fait que ce roman prend position sur l'Afrique

³²⁴ Ashcroft B., Griffiths G., Tiffin H. *The Postcolonial Reader*, Londres, Routledge, 1995.

³²⁵ Moura, Jean-Marc, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, Quadrige / PUF, 1999. p. 101.

³²⁶ Fame Ndongo, Jacques, *op. cit.*, p. 2.

³²⁷ *Ibid.*,

³²⁸ *Ibid.*,

des indépendances. Une Afrique de désillusion, symbolisée par cette question existentielle :

Qu'apportèrent les indépendances à Fama ? Rien que la carte d'identité nationale et celle du parti unique. Elles sont les morceaux du pauvre dans le partage et ont la sécheresse et la dureté de la chair du taureau. Il peut tirer dessus avec les canines d'un molosse affamé, rien à en tirer, rien à sucer, c'est du nerf, ça ne se mâche pas... Il ne lui reste qu'à attendre la poignée de riz de la providence d'Allah³²⁹.

Et pour conclure, le chroniqueur révèle que la situation dépeinte dans *Les soleils des indépendances* est celle d'une double stérilité. Stérilité d'une tradition fossilisée et stérilité du pseudo-modernisme postcolonial. Les nouveaux leaders qui constituent la nouvelle bourgeoisie s'embourbent dans les « intrigues, les déshonneurs, les mensonges. ³³⁰» Dans ce roman, il n'est pas uniquement question de critique contre la colonisation ; l'auteur aborde aussi des problèmes liés à l'héritage et des profonds bouleversements qu'ont apporté les indépendances africaines.

8.5 : Éclipse des « Soleils » dans la presse française

Si le roman de Kourouma a connu un certain succès dans la presse africaine, il n'est pas de même en Europe et plus précisément en France. C'est en général avec une certaine condescendance que les critiques journalistes français ont jeté un regard sur *Les Soleils des indépendances* (1968), le trouvant exotique, un roman qui, pour nombre de ces historiens de l'instant, avait toutes les qualités de l'eau potable c'est-à-dire, inodore, incolore et sans saveur. Marie-Pascale Ntsobe a, dans sa thèse de doctorat, mentionné l'accueil réservé par des journaux français au roman de Kourouma dans les années 1970, une lecture multidimensionnelle dont nous vous proposons ici une revue de la presse. Le premier article consacré au roman de

³²⁹ Kourouma, Ahmadou, *Les Soleils des indépendances*, Paris, Le Seuil, 1968. p. 25.

³³⁰ Fame Ndong, Jacques, *op. cit.*, n° 598, p. 2.

Kourouma est publié le 29 janvier 1970 sous la plume de Martine Favario du magazine *Combat*. Selon toute vraisemblance, une fois le livre refermé, la journaliste n'a pas caché sa frustration et son impuissance à saisir le message. Cette œuvre relève d'une certaine imposture.

Livre déroutant parce que tout est faux dans cette histoire (...) Fausse la situation du lecteur parce que Ahmadou Kourouma ne lui laisse aucune illusion sur sa position d'étranger (...) Fausse enfin cette langue française, pure, sobre et classique mais qui par le simple biais d'un rythme nouveau se mêle de transcrire les palabres et les contes oraux³³¹.

Pour Paul Leclercq, tel qu'il l'affirme dans l'édition du journal *Drapeau Rouge* du 6 mars 1970, point de littérarité, il s'exhale du roman de Kourouma une forte odeur exotique.

Par une écriture très imagée, à la fois ironique, tendre et désinvolte, Ahmadou Kourouma, de naissance malinké, conte en l'agrémentant de proverbes populaires savoureux, la tragédie d'une inadaptation sociale dans un pays sous-développé, révolutionné par les techniques en équilibre instable entre les traditions et les apports culturels extérieurs³³².

Plus caustique, le journal *Le Provençal* du 15 mars 1970 non seulement dénie toute qualité littéraire à l'œuvre, mais il va jusqu'à infantiliser le peuple africain.

Comme le lecteur peut s'en rendre compte, l'auteur n'a pas négligé l'humour, noir, évidemment, et comme son style imagé n'est en rien académique, qu'il bouscule parfois les images littéraires, ce roman a une saveur particulière à laquelle s'ajoutent une candeur, une naïveté et une poésie propre à ce pays. [...] Donner l'indépendance à un pays, c'est très beau ! Encore faut-il que son peuple ait la maturité nécessaire pour l'assumer³³³.

Quant au style, d'aucuns iront même jusqu'à comparer celui de Kourouma au style du Malien Yambo Ouologuem auteur du roman *Le Devoir de violence* (1968). Jean

³³¹ Citée par Ntsobe Amah Marie-Pascale, *op. cit.*, p. 233.

³³² *Ibid.*,

³³³ *Ibid.*

Gaugeard, chroniqueur littéraire au magazine *Lettres françaises*, trouve que sur les plans discursif et intellectuel, le Malien est plus « européenisé » que Kourouma. Ce dernier, à en croire le journaliste français, est

(...) un charmant conteur populaire (...) beaucoup plus proche de son peuple par le langage, par toute l'attitude, qu'un Ouologuem chez qui l'influence européenne se situe non seulement au niveau intellectuel mais encore à celui du romanesque. De nombreuses pages, d'ailleurs, du *Devoir de violence* pourraient tout aussi bien figurer dans un roman français, *Les Soleils des Indépendances*, cela tient encore, par des fils déjà ténus, au palabre (...) ³³⁴

Et comme le relève si opportunément Marie-Pascale Ntsobe, il point dans cette attitude de Jean Gaugeard, « un certain paternalisme colonial où le parallèle entre Ouologuem et Kourouma, le premier écrivain comme un Blanc, le second à l'instinct comme un Nègre. ³³⁵ » Cette revue de la presse constitue une autre preuve du caractère pluriel de la lecture du texte littéraire même si cette pluralité d'interprétation pourrait entraîner des dérives dans la compréhension de l'œuvre. Et s'il est vrai qu'il appartient au critique d'explicitier les multiples significations d'un discours romanesque, il n'en demeure pas moins que la possession d'un certain type de bagage intellectuel, sociologique et voire anthropologique s'impose pour mieux appréhender les œuvres à lire. La seule maîtrise des diverses méthodes d'approche littéraires occidentales ne saurait constituer une légitimation à décider de la valeur littéraire ou non d'une œuvre africaine. Comme nous venons de le voir, ce regard biaisé de certains journalistes français sur le roman de Kourouma à travers des idées préconçues idéologiques, raciales et culturelles, met encore au goût du jour la

³³⁴ Citée par Ntsobe Amah Marie-Pascale *op. cit.*, p. 240.

³³⁵ *Ibid.*,

problématique à l'origine du colloque de Yaoundé sur *Le critique Africain et son peuple comme producteurs de civilisation*. A travers cette lecture tendancieuse et à la limite paternaliste on se rend compte que la littérature africaine francophone est ainsi ravalée par certains critiques occidentaux, au rang de sous-littérature ou tout simplement de reproduction dénuée d'originalité de la littérature occidentale. Il ne pouvait en être autrement au sein d'un lectorat occidental dont l'horizon d'attente pour une littérature francophone d'Afrique portait sur le folklorique, l'exotisme et le pittoresque et à qui répugnait toute expression d'un engagement de la part de l'écrivain africain. C'est dans ce sens que certains écrivains africains n'ont, en effet, pas hésité à remettre en cause l'ordre colonial et les institutions établies par celui-ci. Ces instances avaient seules le pouvoir de légitimation, celui d'élever les écrits africains au rang de littérature. Parmi ces écrivains de la subversion³³⁶ de cet ordre colonial, on peut citer, entre autres, Mongo Beti, Ferdinand Oyono, Frantz Fanon, Sembène Ousmane. Par ailleurs l'attitude des journalistes français apporte ainsi une caution – bien que ce ne soit pas la solution idoine - aux critiques afrocentristes et adjuvants de la thèse selon laquelle il serait plus avenant de laisser aux Africains le soin de critiquer leurs œuvres littéraires.

L'on a beaucoup débattu de langues africaines et de la littérature. Ce sujet a quitté les bureaux de *La tribune des arts et lettres* pour des salles de conférences. Au cours d'une de ces assises tenues en 1982, Charly Gabriel Mbock a parlé de la langue comme « critère fondamental d'identification de la littérature africaine³³⁷ ». Dans son exposé, Charly Gabriel Mbock a déploré la difficulté des écrivains d'Afrique à

³³⁶ Sur ce thème, on lira avec intérêt *Une lecture du roman africain francophone depuis 1968* de Roxana Bauguin, *La dimension sociopolitique de la littérature africaine contemporaine* de Mutsipayi Cibabalala.

³³⁷ Mbock, Charly Gabriel, « *La langue, critère fondamental d'identification de la littérature africaine* », *Cameroon Tribune* n° 2365, mardi 4 mai 1982, p. 2.

exprimer ce qu'ils ont de spécifiquement africain dans leurs langues d'instruction. Selon le conférencier, la langue dans laquelle une œuvre est produite constitue « le critère fondamental de sa spécificité.³³⁸ » En effet, poursuit le conférencier, la langue situe immédiatement l'œuvre dans son contexte culturel. Les langues devraient donc s'imposer comme instrument central dans la production de la littérature africaine, ce d'autant plus que l'expression de l'africain dans la langue du colon laisse toujours comme un arrière-goût d'inachevé. Charly Gabriel Mbock appuie son point de vue avec cette réflexion de Jean-Paul Sartre sur la difficulté qu'éprouvent les auteurs africains à exprimer ce qu'ils ont de spécifiquement africain dans leurs langues d'instruction. Sartre relève un décalage entre ce que l'Africain dit et ce qu'il voudrait dire : « Dès qu'il parle de lui, il lui semble qu'un esprit septentrional lui vole ses idées, les infléchit [...] que les mots blancs boivent sa pensée comme le sable boit le sang.³³⁹ » Pour éviter l'hémorragie culturelle dont souffrent ces écrivains, Charly Gabriel Mbock, qui se situe dans le même courant de pensée que Ngugi wa Thiong'o³⁴⁰, estime qu'il faut combattre le « vampirisme » des langues occidentales qui contribue à « l'anémie culturelle des Africains.³⁴¹ » Ce problème de langue d'écriture est d'autant plus important qu'il a, comme nous l'avons vu dans l'étude des romans africains des années 1970, constitué une véritable rupture épistémologique dans le discours romanesque notamment avec Ahmadou Kourouma et son roman *Les Soleils des indépendances* (1968). À côté de la critique linguistique, les chroniqueurs de *Cameroon Tribune* se sont penchés sur la critique pédagogique avec un article de

³³⁸ *Ibid.*,

³³⁹ *Ibid.*,

³⁴⁰ Ngugi wa Thiong'o est l'auteur d'un essai intitulé *Décoloniser l'esprit*. Publié en 1986, ce livre marque la rupture de l'auteur avec les écrivains africains d'expression européenne, au profit d'une littérature africaine, en langues africaines. Dans cet essai, Wa Thiong'o expose les fondements de cette rupture épistémologique, pour la promotion de nos langues nationales africaines dans la littérature.

³⁴¹ Mbock, Charly Gabriel, *op. cit.*, p. 2.

Jean Tabi Manga, intitulé « Techniques et mécanismes de la dissertation ³⁴²». Cette chronique était relative à un ouvrage sur le sujet commis par Gervais Mendo Ze³⁴³. C'est sous le signe de la méthode que Jean Tabi Manga a présenté son analyse. Il y parle des mécanismes et des outils pédagogiques de l'enseignement et de la rédaction d'une bonne dissertation. Divisé en trois parties, la première est consacrée à ce que l'auteur appelle la lecture du sujet. Une lecture tridimensionnelle qui inclut la lecture de compréhension du sujet, la lecture d'analyse du sujet et la lecture d'interprétation du sujet. La deuxième partie porte sur la rédaction d'un plan. L'auteur de l'ouvrage propose au candidat, une dizaine d'indications qui pourraient lui servir dans l'élaboration du plan. Entre autres, l'ordre, la pertinence, la gradation, l'articulation et l'équilibre. Jean Tabi Manga précise à l'intention des futurs utilisateurs que l'application efficace de ces indications passe par l'assimilation de chacune d'entre-elles car, « il n'existe pas de plans prêts à porter permissifs de résultats stéréotypés.³⁴⁴ » Quant à la dernière partie de ce livre initiatique, elle porte sur des exercices d'application. Dans ce chapitre, nous révèle l'analyste, l'auteur, à travers une multitude de conseils pratiques, donne au candidat une « méthode de travail efficace » pour traiter tout sujet de dissertation. Ce livre, à en croire Jean Tabi Manga, par son contenu et par son style, s'adresse à un public large et varié. Il concerne notamment les élèves des lycées et collèges qui sont candidats aux divers examens du BEPC, du probatoire et du Bac, il concerne aussi les étudiants des facultés et ceux des grandes écoles ainsi que les candidats aux examens et concours nationaux. Si, sur le plan pratique Jean Tabi Manga indique les lieux de vente de ce guide de la

³⁴² Manga Tabi, Jean, «*Techniques et mécanismes de la dissertation* », *Cameroon Tribune* n° 1710 des 24 & 25 février 1980, p. 2

³⁴³ Mendoze, Gervais, *Initiation pratique à la dissertation*, Yaoundé, N.E.E, 1980.

³⁴⁴ Manga Tabi, Jean, *op. cit.*, p. 2.

dissertation, son article souffre de l'absence d'information sur le prix du document. Cela dit, s'il est vrai que le principe de ce type d'analyse est louable, il n'en demeure pas moins qu'un tel enseignement ne peut être efficace que s'il atteint son public cible. Les moyens financiers constituant un facteur limitant pour les élèves et étudiants camerounais, cette chronique sous forme de présentation au sein des institutions académiques aurait été plus efficace. Une politique gouvernementale en faveur d'une telle initiative aurait contribué à une meilleure promotion du fait littéraire.

Jean Tabi Manga s'est penché sur un autre ouvrage produit par Gervais Mendo Ze : *Lecture stylistique du Cahier d'un retour au pays natal d'Aimé Césaire*³⁴⁵. Il ressort de sa lecture que la compréhension de l'œuvre de Césaire passe par l'inventaire et l'analyse des sources lexicales du *Cahier*. Jean Tabi Manga précise que l'auteur a procédé à un inventaire des sources lexicales du *Cahier d'un retour au pays natal*, dans le but de rendre cette œuvre « moins hermétique, moins rebelle au décodage. ³⁴⁶» Selon le chroniqueur, Gervais Mendo Ze a dégagé sept des sources qui constituent le substrat de l'immense étendue culturelle de Césaire. L'ouvrage s'organise en trois chapitres. Dans la première partie, Gervais Mendo Ze analyse le discours qu'Aimé Césaire utilise. Une langue pourvue d'éléments divers et variés et qui reflète une formation intellectuelle et une culture « remarquablement impressionnantes. ³⁴⁷ » Le second chapitre se veut technique. Gervais Mendo Ze y examine la « caractérisation redondante ³⁴⁸» en même temps qu'il dresse une typologie des figures redondantes et des images poétiques contenues dans la pièce. Gervais Mendo Ze s'attèle ensuite à

³⁴⁵ Manga Tabi, Jean, « *Lecture stylistique du Cahier d'un retour au pays natal d'Aimé Césaire* », *Cameroon Tribune* n° 1135, 2 & 3 avril 1978, p. 2.

³⁴⁶ *Ibid.*,

³⁴⁷ *Ibid.*,

³⁴⁸ *Ibid.*,

étudier les principales fonctions de ces figures redondantes dans les phrases. Le troisième chapitre s'inscrit dans une perspective théorique. Il y est question selon Jean Tabi Manga, de détecter d'une part, « le mode de vision de l'écriture poétique » et d'autre part « d'analyser le rapport entre la personne de l'écriture et l'étude de la phrase poétique. ³⁴⁹»

Jean Tabi Manga révèle par ailleurs que dans son étude, Gervais Mendo Ze postule que la technique de composition du poète met en lumière son « bouillonnement³⁵⁰ » intérieur qui se traduit par une création spontanée de mots. Gervais Mendo Ze conseille donc, pour appréhender le message du Cahier, de diviser les 9992 mots qu'il contient en cinq champs lexicaux : adversité, servitude, prise de conscience, engagement et délivrance. Au bout de son analyse, Jean Tabi Manga conduit son lecteur à la compréhension de ce que la lecture stylistique du Cahier passe par trois étapes décisives. La prise de conscience du poète, qui se rend compte de sa dénaturalisation ; sa révolte qui le conduit à la recherche de son « paradise lost » ; et, enfin, sa volonté de changement. Une évolution en escalier que l'on retrouve dans l'essence même du mouvement de la Négritude.

La critique littéraire publiée dans *Cameroon Tribune* pendant la période considérée qui concerne des ouvrages de la littérature classique française, a mis davantage l'accent sur des études thématiques génériques. Les analyses s'inscrivent dans une perspective épistémologique, éthique et idéologique humaniste. La lecture ainsi que l'interprétation des textes de Rabelais, de Balzac, de Camus, de Gide, de Malraux, de Sartre ou de Saint Exupéry sont profondément ancrées dans cette approche critique, et ce, dans la mesure où les exercices d'analyse intègrent plusieurs topiques de

³⁴⁹ *Ibid.*,

³⁵⁰ *Ibid.*,

l'humanisme. Les thèmes développés par *Cameroon Tribune* en rapport avec les écrits de ces différents auteurs sont révélateurs de ce que pour eux, la finalité c'est le bien-être de l'homme. Dans un article de Jackson Willy Jacques intitulé *La chair et l'esprit dans l'œuvre d'André Gide*, l'auteur parle du combat de l'homme entre « la chair » et « l'esprit ». L'homme, nous dit Jackson, en référence à Gide est tributaire de son milieu. Dans *Saint-Exupéry et l'éthique bourgeoise dans Terre des Hommes*, une chronique signée Charly Tchikanda, l'auteur développe la théorie de l'angoisse existentielle. L'analyste aboutit à la conclusion selon laquelle, toute l'œuvre de Saint-Exupéry s'articule autour d'un problème fondamental qui est « *la condition humaine* ». C'est de cela aussi qu'il est question dans un article de Tanou Njate, intitulé « En lisant *L'Étranger* ». L'accent est mis sur la question de l'absurdité de l'existence humaine. Dominique Akoa, enseignant à la faculté des Lettres de l'Université de Yaoundé, a commis une étude de littérature comparée entre Saint-Exupéry et Malraux. En analysant *Pilote de guerre* et *Noyers de l'Altenburg*, Akoa a relevé le contraste entre les deux écrivains dans la vision du monde. Selon l'auteur de l'article, si pour Saint-Exupéry la vie est synonyme de combat et d'espérance, chez Malraux, il y a comme un constat de désespérance et surtout d'insatisfaction de l'homme face à la vie. Il est à noter que la majorité de ces chroniques sur la littérature classique française ont été réalisées par des enseignants. Une critique pédagogique qui est la bienvenue dans les milieux scolaire et universitaire, une critique utile même si elle parle des auteurs qui n'ont pour la plupart en commun que la langue avec les lecteurs. C'est dans cet ordre d'idées qu'un journaliste a demandé à Gervais Mendo Ze, auteur d'une thèse de doctorat sur *La Fontaine*, si cet écrivain français était utile aux Camerounais. A cela Gervais Mendo Ze a répondu que s'il est un auteur dont l'impact social est visible sur la vie morale des hommes en général, des Africains et

des Camerounais, c'est bien La Fontaine, et pour cause : « Ses préceptes moraux concernent non seulement les Français, mais aussi les hommes de tous les temps et de tous les lieux car il s'est intéressé à des problèmes éminemment humains³⁵¹ ». Nous pouvons étendre ce point de vue aux autres auteurs ayant fait l'objet d'analyse. Leurs écrits constituent à notre avis des projets d'action qui permettent la compréhension de l'homme, la transformation des mentalités en déterminant les valeurs humanistes et éthiques que doit véhiculer toute société. Cette littérature classique française éduque, elle inspire et motive le citoyen. Au final, le lecteur de *Cameroon Tribune*, à travers ces analyses de quelques œuvres de la littérature classique française, est ainsi saisi de la proximité affective que lui suggèrent la responsabilité politique dans *Les Mains Sales* (1948) de Jean-Paul Sartre, le désir de liberté et de changement chez Balzac, le refus saint-exupérien du totalitarisme pour que triomphe la Terre des Hommes. Par ailleurs, le pari de rendre l'impossible possible cher à Rabelais a une résonance particulière au Cameroun, et une empreinte génétique dans l'ADN comportemental et mental du Camerounais. Ne dit-on pas que "impossible n'est pas camerounais" ? L'Homme, vecteur de grandeur et acteur de progrès, doit être protégé selon Rabelais, une évidence sociétale partagée par tout bien-pensant. *La tribune des Arts et des Lettres* dévoile, in fine, le champ littéraire d'une multiplicité de thématiques universelles qui sèment un Humanisme au-delà des frontières, des chapelles politiques ou idéologiques.

³⁵¹ Mendoze, Gervais, « *La Fontaine est-il utile aux Camerounais ?* », *Cameroon Tribune* n° 569, 16 & 17 mai, 1976, p 2.

8. 6 : Une production littéraire camerounaise snobée par les responsables de l'éducation nationale et *Cameroon Tribune*.

Manifestement, notre lecture du corpus retenu laisse apparaître que le quotidien gouvernemental camerounais, à l'instar des autorités fédérales de l'éducation n'a, en dépit d'une production littéraire nationale remarquable, pas réservé une place importante aux auteurs locaux, d'où une production infime des chroniques basées sur les œuvres au programme scolaire et universitaire.

Selon des sources proches de la Direction des programmes de français au ministère des Enseignements secondaires du Cameroun, une vingtaine d'ouvrages de littérature³⁵² ont été, entre 1974 et 1990, inscrits au programme des classes de seconde, première et terminale des lycées et collèges du pays. Trois genres étaient étudiés : le roman, le théâtre et la poésie. Les ouvrages vont d'*Une tempête* (1969) de Césaire à *L'École des femmes* (1661) de Molière, en passant par *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane (1961), *Germinal* (1885) de Zola, *Les Méditations* de Lamartine, *Tribaliques* (1971) de Henri Lopes, *Les Mains sales* (1948) de Sartre, *Des souris et des hommes* (1937) de Steinbeck et *L'Adieu aux armes* (1929) de Hemingway. Les trois ouvrages camerounais qui ont été étudiés au cours de cette période sont : *Le Vieux nègre et la médaille* (1956) de Ferdinand Oyono, *Ville cruelle* (1954) de Eza Boto – premier pseudonyme d'Alexandre Biyidi, qui choisira, à partir de son deuxième roman celui de Mongo Beti – et *L'Homme-dieu de Bisso* (1984) d'Etienne Yanou. Au nombre des auteurs, il y avait ainsi 8 Français (dont 1 Martiniquais), 3 Américains, 3 Camerounais dont les œuvres ont été analysées par *Cameroon Tribune*, 2 Sénégalais, 1 Nigérien et 1 Congolais. La typologie de ces ouvrages nous a permis de faire le constat suivant : les programmes scolaires des

³⁵² Voir la liste en annexe.

lycées et collèges du Cameroun étaient largement dominés par la littérature française ; autrement dit, depuis l'indépendance du pays (1960), les responsables chargés de la conception des programmes n'avaient pas encore trouvé les moyens de se défaire d'une certaine « franco-dépendance » dans le domaine littéraire. On ne peut donc pas dire que l'accès du lecteur camerounais au fruit de l'imagination de son compatriote écrivain ait été la préoccupation première des décideurs. A l'issue d'une enquête menée dans certains établissements scolaires du Cameroun, Pierre Fandio relève un cas pour le moins paradoxal :

Un de nos enquêtés, qui a fréquenté le lycée du Manengouba de 1957 à 1967, avoue n'avoir jamais soupçonné qu'il existât des livres écrits par des Noirs, « même Américains », pendant tout son séjour dans ledit établissement. « Nous n'avons entendu parler de la littérature africaine qu'à l'université vers le début des années 70. Et encore³⁵³ !

Cette situation va perdurer pendant quelque temps encore. Entre 1974 et 1984, comme le fait si bien remarquer David Ndachi Tagne, quarante-cinq ouvrages littéraires avaient été produits par des écrivains camerounais. Cette production n'a malheureusement pas été pleinement exploitée par *Cameroon Tribune*, puisque dans « *La tribune des arts et des lettres*, à l'instar des programmes scolaires, la littérature nationale n'y a eu qu'une portion congrue. Cette absence de littérature nationale dans les programmes scolaires n'était donc point le fait d'une production stérile ; c'était une question de choix et de politique éditoriale. En conclusion, dans la production du savoir en matière de manuels scolaires, la littérature française a bénéficié d'une attention plus importante de la part de *Cameroon Tribune*, que les ouvrages produits par les auteurs camerounais tous genres confondus.

³⁵³ Fandio, Pierre. *Op. cit*, p. 29.

8.6.1 : La chronique littéraire à *Cameroon Tribune*, une bouteille à la mer

Nous avons parlé à cet effet du critique comme destinataire, du lecteur comme destinataire, du message comme étant la chronique et du canal, qui est en l'occurrence *Cameroon Tribune*. Nous avons par ailleurs mis en exergue l'importance du feedback dans le processus de communication en même temps que nous relevions que tous les facteurs identifiés dans ce schéma ont un rôle important à jouer dans la transmission d'un message. Le feedback est le garant d'une communication efficace ; il permet au journaliste de se situer sur le terrain de son interlocuteur en essayant de saisir la situation de son point de vue, et il permet en retour au chroniqueur de s'exprimer en tenant compte des différentes remarques enregistrées. Les systèmes médiatiques sont, à l'instar des autres systèmes à rétroaction, influencés par plusieurs facteurs dont leur histoire, leur évolution, les objectifs qu'ils se sont assignés et les relations avec leurs partenaires. En fonction de ces éléments, les processus de rétroaction vont y jouer un rôle prépondérant. Les médias sont pris dans un cycle d'échange avec leur environnement.

A l'issue de notre analyse du corpus, cet élément essentiel de la communication qu'est le feedback a été absent dans la relation entre le chroniqueur littéraire de *Cameroon Tribune* et son lecteur. Ce qui veut dire qu'en dix ans d'existence, l'on n'a pas pu de ce côté-là mettre en place un mécanisme de rétroaction. Il nous souvient qu'au cours d'un entretien préparatoire à nos travaux, Augustin Fongang, directeur technique à la Sopécam, la société éditrice de *Cameroon Tribune*, nous a dit que lors du lancement du quotidien gouvernemental, on n'avait pas pensé à la mise en place d'un mécanisme de rétroaction. Difficile dans ce cas de savoir si la critique littéraire entreprise par *Cameroon Tribune* a eu un véritable effet sur son lectorat, et si effet il y a eu, quelle aurait pu en être la nature. A cet égard, l'absence d'un mécanisme de rétroaction a

constitué un handicap pour quelque évaluation de l'impact de *La tribune des arts et lettres*. Cela dit, l'absence de rétroaction ne saurait être synonyme de non-existence d'un lectorat. Une raison de l'absence de réaction pourrait s'expliquer par le manque de temps ou d'éducation dans le domaine ; ce ne sont pas tous les lecteurs qui ont la possibilité matérielle ou intellectuelle de répondre ; d'autres ignorent même qu'ils en ont le droit et qu'ils peuvent le faire.

8.6.2 : Les critiques littéraires féminins dans l'antichambre de la chronique

Qu'elles soient écrivaines ou critiques, les femmes n'ont pas eu une place de choix dans *La tribune des arts et lettres* de *Cameroon Tribune*. La portion congrue qui leur a été réservée comprend en tout et pour tout six articles sur les quelques 200 chroniques publiées par le quotidien gouvernemental camerounais en dix ans. Un seul critique féminin a publié un article, il s'agit de Jacqueline Leloup, de nationalité française et enseignante à l'Université de Yaoundé. Son article porte sur l'humour de Ferdinand Oyono à travers *Le Vieux nègre et la médaille* (1956). Un humour qui se déploie sur un plan tridimensionnel dans cette œuvre. D'abord, un humour « franc et gai » dont le seul but semble être celui d'amuser et de détendre, ensuite un humour « satirique », dénonciation d'un monde « absurde et injuste » et, enfin, un humour « forcé » qui est une « réaction contre l'absurdité et l'injustice de ce monde ³⁵⁴ ». Dans cette analyse sociologique, Jacqueline Leloup utilise beaucoup d'extraits du roman pour illustrer son propos, mais son écriture argumentative s'enrichit aussi de faits d'intertextualité. Ferdinand Oyono, nous dit en substance Jacqueline Leloup, excelle dans l'art de dégager le côté comique de la moindre observation.

³⁵⁴ Leloup, Jacqueline, « *L'humour de Ferdinand Oyono à travers Le vieux nègre et la médaille* », *Cameroon Tribune*, n° 514, Dimanche 7 et lundi 8 mars 1976, p. 2.

Les pieds de Méka n'avaient pas été faits pour pénétrer dans les chaussures des Blancs [...] A force de cogner contre les obstacles, ses orteils n'avaient plus d'ongles et un pian crabe qu'il avait eu dans sa jeunesse les avait évacués vers le ciel. Ce qui compliquait encore tout cela, c'étaient les petits orteils qui pendaient de chaque côté de ses pieds comme les pattes antérieures d'une tortue. Chaque fois qu'il achetait une paire de souliers en toile, Méka y taillait deux petites fenêtres pour ses petits orteils. On ne tardait pas à les voir émerger dès qu'il se chaussait.³⁵⁵

La sexualité constitue aussi une autre source d'inspiration des romanciers de l'Afrique subsaharienne. Les comparaisons, les métaphores sont très souvent empruntées au vocabulaire libidinal. C'est le cas, comme le relève Jacqueline Leloup, du Malien Yambo Ouologuem. Dans *Le Devoir de violence* (1968), le narrateur présente Saïf, un de ses personnages, « monté sur un cheval qui semblait sortir de sa braguette ouverte³⁵⁶ ». Ferdinand Oyono ne résiste pas non plus à cette forme d'humour : « les fesses, le sexe, les seins, la virilité sont autant de sujets de plaisanterie », nous dit Jacqueline Leloup. Parfois, le romancier camerounais procède par de rapides allusions : « Kelara avait alors de gros seins comme des citrons³⁵⁷ ». L'humour de Ferdinand Oyono se révèle aussi sous une forme satirique. Et cette satire se caractérise par une diversité de ton. Selon Jacqueline Leloup, l'auteur n'hésite pas dans *Le Vieux nègre et la médaille* (1956) à s'élever contre l'oppression dont sont victimes les villageois, leur exploitation par le colon.

Méka était souvent cité en exemple de bon chrétien à la mission catholique de Doum. Il avait « donné » ses terres aux prêtres et habitait une petite case misérable au village dont la mission portait son nom... Il avait eu la grâce insigne d'être le propriétaire d'une terre qui un beau matin, plut au Bon Dieu. Ce fut un père Blanc qui lui révéla sa divine destinée.³⁵⁸

³⁵⁵ *Ibid.*,

³⁵⁶ *Ibid.*,

³⁵⁷ *Ibid.*,

³⁵⁸ *Ibid.*,

Comme nous pouvons le constater, dans cet extrait choisi par Leloup, dans chaque mot vibre l'ironie. Elle est impitoyable. Cette violente ironie nous la retrouvons plus loin, après la remise de la médaille à Méka. Se croyant être devenu l'ami des Blancs, Méka s'approcha du père Vandermayer qui devisait avec ses congénères. La réaction de l'homme de Dieu fut plutôt diabolique ; le prêtre repoussa Méka, « le fusillant du regard et l'écartant d'un mouvement violent du revers de la main³⁵⁹ ». Tout au long de ce dossier, à travers sa critique thématique, Jacqueline Leloup montre que l'humour fait partie intégrante de l'habitus de l'Africain. L'humour est un attribut essentiel de l'environnement socioculturel africain. Et l'analyste de conclure que c'est à l'humour que le roman de Ferdinand Oyono doit « toute sa profondeur, sa portée, mais aussi son charme délicieux ³⁶⁰». Cette chronique de Jacqueline Leloup est la seule présentée par une femme dans les pages de *Cameroon Tribune*. Les autres analyses relatives à la gent féminine l'ont été par des hommes. Henry de Julliot fait une note de lecture de *La brise du jour* (1977), de Lydie Dooh Bounya. Dès le début, Henry de Julliot s'étonne que ce roman connaisse de la part de la critique, un certain « apartheid » car c'est à peine si l'on en parle. C'est ainsi qu'il a décidé de mettre fin à cette espèce d'omerta qui enveloppe le livre. Selon le critique, *La Brise du jour* est non seulement « une bouffée d'air pur sur le roman camerounais » mais c'est « un grand roman d'amour ». Deux adolescents qui s'aiment, mais alors d'un amour impossible ; ce sont deux cousins, et les problèmes de consanguinité et de tradition viendront se mettre en travers de leur route. *La Brise du jour* qui, par ailleurs est un roman de la solitude humaine, se distingue par les qualités de sa forme. Beaucoup de dialogues, dans un

³⁵⁹ *Ibid.*,

³⁶⁰ *Ibid.*,

style « simple, limpide et alerte ³⁶¹ ». Ce roman, dit l'analyste, constitue une véritable bouffée d'oxygène, comparé aux « confidences », « Nous deux », « Intimités » et autres « Cinéromans » à l'eau de rose, ouvrages importés dont on inonde le marché du livre camerounais et qui ne reflètent pas la réalité sociale des Camerounais. Il y a aussi une chronique sur *La culture selon Malraux : une affaire de combat*. C'est une thèse de doctorat d'État présentée par Marie Louise Messi. Sa soutenance à l'Université de Yaoundé a fait l'objet d'un article dans la rubrique Tribune des arts et lettres en novembre 1976 sous la signature de Ndembiyembe Bakoumé. Le chroniqueur de *Cameroon Tribune* nous révèle qu'à travers son travail Marie-Louise Messi fait découvrir une « culture malrucienne » alliée à l'action et destinée à résoudre l'absurde de la condition humaine. L'homme « malrucien » entreprend de reconstruire le monde, de bâtir une société moderne sans « boulets à traîner » encore moins des « fardeaux à supporter ». En fait une société idéale. Les trois autres chroniques dédiées à la femme ont été écrites par Jacques Fame Ndongo. Il les a consacrées à *Djibo* (1977), un roman de Fatou Bolli, *Société africaine et High society* (1978) d'Assiga Ahanda et *Une si longue lettre* (1979) de Mariama Bâ. Dans chacun de ces romans, il s'agit de la société africaine ravagée par l'arrivisme de la nouvelle bourgeoisie, mais également d'une société en pleine mutation, prise entre tradition et modernité, notamment à travers la question de la place des femmes. Ce statut de la femme se pose aussi avec acuité dans le milieu de la littérature. Les écrivaines africaines, à l'instar de leurs sœurs critiques, éprouvent de la peine à s'insérer dans un système phallocratique fermé. Depuis les années 1970 cependant, l'on a assisté à une éclosion d'écrivains femmes qui ont traité des sujets aussi variés que la condition

³⁶¹ De Julliot, Henry, « *La Brise du jour de Lydie Dooh Bounyia* », *Cameroon Tribune* n° 1222 dimanche 16 et lundi 17 juillet 1978, p.2.

féminine, les bouleversements sociaux des lendemains de l'indépendance. Au nombre de ces auteures on peut citer Aminata Saw Fall, avec *La Grève des Battu* (1979), Mariama Bâ, avec *Une si longue lettre* (1979), et Aoua Keita, avec *Femme d'Afrique* (1975). De tous ces romans, seul celui de Mariama Bâ a été analysé par le quotidien camerounais. En dix ans d'existence, *La tribune des arts et lettres* du quotidien gouvernemental camerounais a vu passer plus d'une journaliste que l'on aurait pu orienter vers la critique littéraire³⁶². Or, au vu de la structure de l'équipe chargée d'animer la chronique littéraire, l'impression qui se dégage c'est que *La tribune des arts et lettres* a été une espèce de chasse gardée des journalistes mâles.

³⁶² Il y a eu entre autres journalistes de *Cameroon Tribune*, Lucie Mbotto Fouda, Jacqueline Abena Nlomo, Géraldine Logmo et Marie Claire Naana, des femmes qui auraient bien pu tout aussi réussir si l'occasion leur avait été donnée de faire partie de l'équipe de *La Tribune des arts et lettres*.

Chapitre 9 : Le lecteur de *La tribune des arts et lettres*

L'écriture est un moyen de communication pratique et puissant ; elle permet la diffusion des idées, l'écriture est aussi un mode spécifique de la création esthétique. Dans le cadre de notre étude, la lecture de ce quotidien d'informations avait généralement lieu, pour la majeure partie du lectorat, au bureau, dans les salles d'attente des ministères et autres administrations publiques³⁶³. La distribution du quotidien national y était gratuite et elle s'effectuait dans les départements ministériels ainsi que les autres services administratifs. La majeure partie du lectorat de ce quotidien était composée d'agents de la fonction publique, de diplomates, de chercheurs, d'enseignants d'université, de professeurs de lycées et collèges, d'étudiants, d'élèves et de cadres des fonctions libérales. Le journal était aussi lu quelquefois à la maison. Telle qu'elle se présente, la structure de ce lectorat ne laisse pas apparaître une quelconque démocratisation de l'accès au journal par les populations. Comparée à l'actualité politique, sportive ou aux faits divers, on ne peut pas dire que la critique littéraire ait rencontré autant d'engouement de la part des lecteurs de *Cameroon Tribune*. On peut affirmer de manière empirique que la priorité du lecteur régulier du journal est accordée au sport, puis à la politique. Généralement les lundis matins, après les matchs de football du dimanche, les kiosques à journaux sont pris d'assaut par des supporters en quête de résultats sportifs et de commentaires sur les matchs de la veille. Quant à l'actualité politique, au lendemain des nominations, par exemple, les lecteurs, en majorité des fonctionnaires, se ruent sur le quotidien gouvernemental qui reproduit le décret ou l'arrêté de nomination pour consultation. La caricature constitue un autre centre d'intérêt dans le journal. Elle

³⁶³Il s'agit en général des cabinets des gouverneurs de provinces, les chefs de services provinciaux et départementaux des dix régions administratives du pays.

prend de plus en plus de place et est mieux appréciée par un lectorat qui est plus à l'aise dans l'interprétation d'une image que d'un texte. Cela tient très souvent au fait que soit le public ne lit pas beaucoup et n'est, par ricochet, pas très intéressé par la chose littéraire, ou alors, il n'existe pas une politique efficace de promotion du livre et de la lecture. Et c'est ici que le bât blesse. Si des écrivains produisent des livres, c'est dans le but d'être lus. Cet objectif ne peut être pleinement atteint que si le public, de son côté, désire qu'on lui parle de l'existence de ces livres et de l'importance qu'il y a à les lire. Or, pour un pays comme le Cameroun où la littérature n'est pas profondément enracinée dans la culture, il se trouve qu'habituellement le livre rencontre l'indifférence ou même l'hostilité du public. Si des livres existent et si une critique en est faite, c'est, croyons-nous savoir, pour répondre à un certain nombre de demandes et de préoccupations des lecteurs. C'est, en outre, pour savoir si ceux chargés de juger, de critiquer et de hiérarchiser ces œuvres ont la légitimité, les qualités requises, c'est-à-dire l'autorité nominale et réelle pour le faire. Un autre élément important, c'est la relation entre critique et lecteur, une relation dont la solidité repose sur une régularité et une fidélité entre les deux parties. Or, on n'a pas l'impression que les dirigeants de *Cameroon Tribune* aient fait de la relation avec leur lectorat une priorité, obnubilés qu'ils étaient par leur situation de monopole. Pionnière et fille du gouvernement camerounais, *Cameroon Tribune* a alors bénéficié d'une liberté totale de positionnement. Il n'existait point dans le champ médiatique camerounais une autre option que le quotidien gouvernemental, et à l'horizon, aucune menace sérieuse d'un hypothétique journal antagoniste. N'ayant pas à subir la concurrence d'autres journaux, le quotidien national avait les coudées franches et pouvait ainsi jouir en toute quiétude d'une certaine marge de manœuvre. Dans un tel cadre monopolistique, rarement des avantages sont offerts aux consommateurs ; ces derniers doivent faire

face à quelques inconvénients. Dans le cas de *Cameroon Tribune*, le lectorat se contente de « consommer sans rechigner » ce qu'on lui propose, son point de vue importe peu. Au sein du journal, la tendance est à un manque de stimulation à innover, les solutions performantes ne sont que très peu développées. Pas surprenant d'ailleurs puisque le journal gouvernemental camerounais n'a procédé à aucune enquête d'opinion pour s'enquérir des desiderata de son lectorat, avant son lancement sur le marché. Pas surprenante non plus, cette inadéquation relevée entre la quintessence du colloque de Yaoundé dont un des points focaux était la place centrale que devrait occuper le peuple africain dans la critique littéraire, et celle, plutôt effacée, du lectorat camerounais dans la production critique de son journal. Il serait erroné d'affirmer qu'avec *Cameroon Tribune*, le jugement et l'appréciation des œuvres littéraires analysées par les chroniqueurs l'ont été par la majeure partie du lectorat. La qualité des chroniques commandait que le récepteur possède pour l'appréhender, un certain confort intellectuel. Ces chroniques dans leur essence étaient discriminatoires. Il fallait appartenir à une certaine classe aux capacités intellectuelles avérées pour être capable de s'immerger dans la production critique de *Cameroon Tribune*, pour la comprendre. L'abonné de *La tribune des arts et lettres* n'était donc pas « monsieur tout le monde ». Le lecteur « type » de cette rubrique est un personnage qui a été préparé pour s'y retrouver. Comme le relève Umberto Eco, « prévoir son lecteur modèle ne signifie pas uniquement 'espérer' qu'il existe, cela signifie aussi agir sur le texte de façon à le construire ³⁶⁴ ». Il se dégage ici un esprit de dissociation, de sélection, voire de discrimination. L'étude de notre corpus révèle en effet que priorité a été donnée à une frange particulière du lectorat. Le lecteur « lambda » au confort intellectuel se situant en deçà de la classe de seconde aurait

³⁶⁴ Umberto Eco, *op. cit.*, p.69.

éprouvé beaucoup de difficulté à lire et comprendre la majeure partie des analyses de notre corpus, ce d'autant plus que les œuvres étudiées étaient pour la plupart inscrites aux programmes des classes de seconde, première et terminale. Autrement dit, même si *Cameroon Tribune* n'avait pas explicitement défini le profil de son lectorat, il existait bel et bien. L'approche discursive utilisée par la majeure partie des chroniqueurs, avec en tête de file Jacques Fame Ndong, imposait une scénographie en filigrane de laquelle apparaît le lecteur auquel on s'adresse. Comme le relève Dominique Maingueneau, l'énonciation en se développant s'efforce de justifier son propre dispositif de parole. La parole implique une certaine scène d'énonciation qui le légitime. Ainsi, à travers l'énonciation de son discours critique, le chroniqueur de *Cameroon Tribune* a légitimé la scénographie qu'il a imposée à son lecteur en lui faisant accepter le rôle qui était le sien, à savoir lire et comprendre le discours « académique » à lui proposé.

9.1 : De fortes potentialités dans le champ de la critique littéraire

En analysant notre corpus, nous nous sommes rendu compte que les critiques, dans la perspective argumentative, ont eu recours à des procédés de modalisation. Pour rallier le lecteur à leurs opinions, ils ont utilisé des champs lexicaux qui ont révélé leur subjectivité à travers des verbes et des adverbes d'opinion et un champ lexical péjoratif ou mélioratif en fonction de la position défendue. L'utilisation des pronoms personnels « Je » ou « nous » participait également de la dimension persuasive dans certaines chroniques. Cette technique a permis de créer une sorte de complicité avec le lecteur, ce qui les a rapprochés davantage de leur lecteur modèle tel que décrit par Eco. Ce faisant, les chroniqueurs ont légitimé leurs opinions et sont apparus aux yeux de leurs lecteurs comme des spécialistes de la littérature. Il va sans dire que cette

maîtrise de la langue française et des différentes approches critiques aurait pu constituer un outil intéressant dans le cadre de l'apprentissage de la littérature. En effet, les élèves des lycées et collèges, ainsi que les étudiants d'université qui ont un bon niveau de compréhension et d'expression, auraient pu largement en profiter si l'accès au journal leur était rendu facile. Vers le milieu des années 1980, cela constituait une gageure pour un étudiant et plus encore pour un élève de sortir 150 francs CFA, à peu près 30 centimes de dollar américain, pour s'acheter un journal, alors qu'avec la même somme d'argent, le petit déjeuner ainsi que le repas de midi étaient assurés. Pour pallier ce handicap, plutôt que d'attendre que les élèves s'achètent un journal, une solution aurait été, pour *Cameroon Tribune*, d'aller dans les institutions scolaires pour y introduire l'analyse des articles littéraires du journal. Plusieurs articles seraient ainsi étudiés et donneraient lieu à un travail de compréhension, d'expression orale et écrite. Ce d'autant plus que quelques ouvrages inscrits au programme des classes de première et de terminale ont été analysés par *Cameroon Tribune*³⁶⁵. Cette approche aurait par ailleurs permis d'introduire chez les apprenants certains concepts théoriques relatifs à la littérature et à sa critique, de mettre en lumière certaines différences entre les « écoles » et de les préparer à la production d'une critique littéraire. De manière globale, pour ce qui est de l'analyse des œuvres par les journalistes de *Cameroon Tribune*, la technique d'approche est relativement la même quant à la construction de leurs articles, et ce, à quelques variantes près : un grand titre générique et des sous-titres qui résument chaque œuvre traitée. Une analyse qui repose sur des extraits d'ouvrages étudiés, suivie d'une explication qui tient compte du contexte politique et socio-économique de l'œuvre. Notre analyse du corpus nous a par ailleurs permis de relever une autre constante : le

³⁶⁵ Voir le programme de littérature des classes de seconde, première et terminale en annexe.

chroniqueur littéraire de *Cameroon Tribune* donne de lui une image bidimensionnelle. Il se présente comme un expert, un spécialiste de la littérature qui a lu et étudié de nombreux auteurs ; c'est d'ailleurs pour cela qu'il y a dans ces critiques une forte dose d'intertextualité, une référence à d'autres œuvres généralement faites dans un but comparatif. Dans plusieurs des articles de Jacques Fame Ndong, l'intertextualité s'impose de manière récurrente. Elle permet ainsi au chroniqueur d'évoquer dans la narration ses connaissances littéraires, de mettre en exergue ses lectures ainsi que ses compétences culturelles. C'est ainsi, par exemple que dans son chapeau de l'article consacré au nouveau roman nègre, Jacques Fame Ndong, parlant de l'auteur du roman *Les Soleils des indépendances* (1968), déclare :

Kourouma a choisi sciemment de briser l'usage littéraire traditionnel, un peu comme Rimbaud, Lautréamont, Apollinaire, André Breton, James Joyce ou, plus près de nous, Yambo Ouologuem, ce malien dont le *Devoir de violence* est aussi un devoir de violer la langue en la pliant à ses propres exigences³⁶⁶.

Le même chroniqueur, dans sa note de lecture consacrée à *Vers le Mont Cameroun* (1982) de Joseph Charles Doumba dans *Cameroon Tribune* No 2260 du 22 décembre 1982, met une fois de plus en exergue sa connaissance étendue de la littérature. A l'intertextualité viennent s'ajouter des figures de l'amplification. Dans son chapeau, Jacques Fame Ndong avertit son lecteur. L'analyse qu'il fait du livre, dit-il, « cherche à découvrir et à apprécier l'expression artistique qui, à la fois transporte et transfigure toute l'œuvre.³⁶⁷ » Jacques Fame Ndong va dès lors transporter son lecteur dans les méandres de sa bibliothèque. Extraits : « L'essayiste est émerveillé. Son *prophétique* nom antique de *Char des dieux*, [allusion ici faite au Mont Cameroun] n'est qu'une métaphore pour évoquer l'appel vers les hauteurs, *vers les*

³⁶⁶ Fame Ndong, Jacques, *op. cit.*, n° 604, p.2.

³⁶⁷ Fame Ndong, Jacques, « *Vers le mont Cameroun de Charles Doumba : un grand acteur de l'histoire* », *Cameroon Tribune* n° 2560 du 22 décembre 1982, p. 11.

cimes par les abîmes (Victor Hugo).³⁶⁸ » ... Et Fame Ndongo de poursuivre : « Ahmadou Ahidjo. C'est lui qui reçoit de l'Histoire la lourde et exaltante mission de conduire le Peuple camerounais vers les sommets. La montée vers les sommets suffit, seule, à remplir un cœur d'homme, a écrit Albert Camus dans *le Mythe de Sisyphe* (1942).³⁶⁹ » Auparavant nous dit plus loin Jacques Fame Ndongo, l'essayiste se sera employé à préciser [qu'] « Ahmadou Ahidjo n'était alors ni un Rédempteur, ni un Sauveur, comme pour reprendre, en écho, le célèbre titre de l'ouvrage de Jean-François Revel : Ni Marx, ni Jésus. Il aura plutôt eu le mérite exceptionnel, le mérite du grand chef, de mener la barque camerounaise en dérive, vers les eaux de plus en plus calmes, bravant ainsi les flots et émergeant des vagues.³⁷⁰ » A cette envolée lyrique de l'auteur de l'essai, Jacques Fame Ndongo ajoutera son grain de sel dithyrambique à l'endroit du président camerounais. Selon le chroniqueur, Ahmadou Ahidjo « a pu maîtriser une histoire tumultueuse pour engager son pays dans la voie royale de l'Histoire.³⁷¹ » Commentant les qualités de tribun du président Ahidjo, Jacques Fame Ndongo le compare à « un personnage césairien qui se révèle et agit d'abord par la parole. Non une parole stérile, qui tourne en rond et n'accouche que d'elle-même, mais une parole fécondante et créatrice.³⁷² » Selon toute vraisemblance, aucun genre littéraire ne semble résister à Jacques Fame Ndongo. Dès que se présente l'occasion, c'est à cœur joie qu'il étale ses connaissances encyclopédiques. Dans le numéro 547 de *Cameroon Tribune* paru en 1976, il analyse un recueil de poèmes, *Au seuil de l'exil* (1980), de Fernando D'Almeida. Et dès le chapeau Jacques Fame Ndongo annonce les couleurs du voyage au cours lequel il conduira son lecteur dans

³⁶⁸ *Ibid.*,

³⁶⁹ *Ibid.*,

³⁷⁰ *Ibid.*,

³⁷¹ *Ibid.*,

³⁷² *Ibid.*,

les lointaines contrées de la littérature. « La vérité se confond-elle avec le visible ? “Non”, ont répondu tour à tour, en Occident, l’expressionnisme, la psychanalyse, la théorie d’Einstein sur la relativité, le cubisme et l’art abstrait³⁷³ » Après son chapeau, en bon lettré qu’il est, Jacques Fame Ndongo s’est mis à faire étalage de son savoir. En parlant de l’auteur du recueil, Fame Ndongo dit : « Le poète, cet *albatros* baudelairien se sent étouffé au milieu des frontières terrestres. » Plus loin, « L’espoir du poète D’Almeida, ce n’est pas seulement cette chaleur de l’Amante, *la princesse des eaux, la poétesse*. C’est aussi et surtout *la bouteille à la mer*, pour reprendre une trouvaille de Vigny. Ce sont les *pensées neuves* que le poète d’Almeida voudrait transmettre à ses semblables. [...] En ce cri de l’esprit passe l’essentiel de ce lyrisme dont André Breton et Paul Éluard affirment dans leurs *Notes sur la Poésie* qu’il est le développement d’une protestation³⁷⁴ ». Et le chroniqueur de *Cameroon Tribune* de terminer sa lecture du recueil par une conclusion des plus hyperboliques :

En lisant *Au Seuil de l’exil* dont l’auteur a la pétulance de David Diop, le verbe de Césaire et la sensibilité de Senghor, nous apprendrons comme le suggérait Benjamin Péret à dépasser cette conception *a-poétique* qui consiste à ne *retenir de la femme que le sexe et du feu de bois que le prix de revient* pour nous élever aux cimes qui ennoblissent l’homme³⁷⁵.

Un autre point important que nous avons relevé à l’issue de notre analyse c’est que les chroniqueurs sont également au faite de l’actualité littéraire et de son évolution méthodologique. D’où l’expression de leur savoir à travers l’utilisation des termes appartenant au champ lexical des « écoles », des approches et autres méthodes d’analyse du texte, un vocabulaire parfois très technique et scientifique. Par exemple, Gervais Mendo Ze, Charly Gabriel Mbock, Jean Tabi Manga et autre Jacques Fame Ndongo, semblent éprouver une véritable délectation à manier la langue française et à

³⁷³ Fame Ndongo, Jacques, « *Au seuil de l’exil : un hymne à la probité* », *Cameroon Tribune* n° 547 du 2 avril 1976, p. 2.

³⁷⁴ *Ibid.*,

³⁷⁵ *Ibid.*,

créer un style propre à chacun d'eux. Jacques Fame Ndongo se sert de sa lecture de la thèse de doctorat de Gervais Mendo Ze comme tribune d'expression de ses connaissances littéraires. Voici un extrait qui a été publié dans *Cameroon Tribune* du 25 juin 1982. Il explique l'approche choisie par le nouveau docteur pour dégager les structures inhérentes à la prose de Ferdinand Oyono :

On le voit, M. Mendo Ze n'a pas voulu ignorer le contexte de production et les circonstances dans lesquelles l'acte d'énonciation a pris place ; n'en déplaise à une certaine école structuraliste qui préconise exclusivement une analyse mettant entre parenthèse l'auteur (« un être de papier », écrit Roland Barthes). Il lui est apparu qu'une meilleure étude stylistique du texte ne pouvait négliger les rapports entre la langue et la société ainsi que les notions d'œuvre et d'auteur qui ont partie liée et sont nécessairement pris dans le tourbillon de leur renvoi réciproque³⁷⁶.

La tribune des arts et lettres était loin d'être un banc d'essai pour francs-tireurs.

9.2 : La fiction romanesque et l'histoire réelle

Sur le plan de la structure analytique, nous avons eu droit à deux types d'activité critique. Certains articles de notre corpus ont été analysés sous l'angle de la critique journalistique qui a consisté en la présentation d'un roman, d'une pièce de théâtre ou encore d'essai critique accompagnée d'un jugement positif ou négatif. D'autres articles ont été abordés à l'aune de la critique universitaire. Cette rubrique a permis aux chroniqueurs d'expliquer, de décrire et de commenter des œuvres littéraires d'un champ assez vaste comprenant une multiplicité de genres. A travers leurs analyses, les critiques de *Cameroon Tribune* ont mis en évidence l'originalité des auteurs et de leurs œuvres, l'occasion leur a été donnée de dégager à travers des approches diachroniques et synchroniques, des caractéristiques communes d'un courant ou d'une période. Les critiques ont donné à leurs lecteurs de comprendre l'évolution d'un

³⁷⁶ Fame Ndongo, Jacques, « Thèse de doctorat d'Etat de Mendo Ze. Une haute contribution à la connaissance scientifique de Ferdinand Oyono », *Cameroon Tribune* n° 2408 du 25 juin 1982, p. 2.

genre, d'une forme, d'un thème, d'un concept théorique ou d'une école. Les rapports de la littérature avec d'autres formes d'art ou de pensée (peinture, sculpture, religion, philosophie) ont aussi été abordés. Au final, l'examen des analyses critiques de notre corpus laisse clairement apparaître que plusieurs méthodes ont servi de grille de lecture aux chroniqueurs de *Cameroon Tribune*. Il en est de la critique thématique, de la sociocritique, de la critique psychanalytique et de la critique linguistique.

A l'issue d'une étude approfondie de ses analyses, nous sommes parvenus à la conclusion que Fame Ndongo a un style soutenu. Si son lectorat n'était composé que d'universitaires, d'intellectuels cadres des professions libérales, d'étudiants et de diplomates, il n'y aurait pas matière à débat sur la réception de ses écrits. Or le choix rhétorique et le style de ce critique peuvent nuire à la clarté du message qu'il expose et qu'il veut faire passer, si ses écrits venaient à tomber entre les mains d'un non-initié.

Cela dit, même si certaines de ses analyses n'emportent pas toujours notre conviction, Fame Ndongo reste un critique dont les travaux dans le quotidien d'information gouvernemental ont un double mérite. D'abord ses critiques ont le mérite d'exister en tant qu'éléments pionniers de la promotion littéraire dans *Cameroon Tribune*. Le second mérite des travaux de Fame Ndongo est d'avoir introduit une note pédagogique de littérature à l'intention de certains élèves des classes d'examens des lycées et collèges au Cameroun dont quelques œuvres au programme ont été analysées par lui.

A la lumière des analyses que nous venons de réaliser sur les chroniques de notre corpus, il ressort que la Négritude a été une arme efficace dans le combat pour la reconnaissance de l'identité culturelle africaine et de la valeur indéniable de l'antériorité de l'histoire du continent. Les articles de *Cameroon Tribune* l'ont

démonstré à suffisance³⁷⁷. Dans *La tribune des arts et lettres*, il a aussi été question d'une lecture du « Nouveau roman nègre » le roman africain des lendemains de l'indépendance. En rappel, dans les années 1970, avec la publication de romans comme *Les Soleils des indépendances* (1968) d'Ahmadou Kourouma, l'on a assisté à une véritable rupture épistémologique. Les critiques ont emboîté le pas aux écrivains. Ils ont adopté dans leurs analyses, une démarche sociologique en plaçant l'œuvre dans son contexte fictionnel mais aussi historique, sociologique, voire anthropologique.

Nous avons relevé dans les textes des romans présentés dans *La tribune des arts et lettres*, une préoccupation soutenue des écrivains dans la mise en exergue d'une tension permanente entre individu et pouvoir extérieur, entre opprimé et oppresseur. D'autres similitudes dans les discours romanesques font apparaître un certain rapprochement entre des personnages des récits fictionnels et d'autres de l'histoire réelle. Une constante qui émerge, c'est que malgré leur diversité géographique, grâce à l'unité de leur thématique politico-sociale, les œuvres qui constituent l'ossature de la critique du nouveau roman nègre sont éminemment engagées. Cependant, la représentation du pouvoir dictatorial, avec tous les autres maux qui se déploient dans ces romans, ne semble pas avoir été la priorité des chroniqueurs de *Cameroon Tribune*. Autant la critique du fait colonial a été consubstantielle de la naissance de la littérature négro-africaine, autant nous avons pensé que la critique du dictateur africain post-colonial ainsi que celle des travers de la nouvelle bourgeoisie le seraient dans *La tribune des arts et lettres*. Ces analyses ont très peu sinon presque pas mis

³⁷⁷ Il y a le dossier de Jacques Fame Ndongu relatif à ce qu'est la Négritude en 1975, il y a cette étude de Célestin Monga sur *L'Originalité de la civilisation nègre*, il y a ces autres articles intitulés « Monde noir et destin politique » et signé par Jacques Fame Ndongu, « Les Enfants de Poto-Poto : L'explorateur et les « petits nègres » de Jean-Marie Nzekoué, « Littérature coloniale et réalités africaines précoloniales » de Ferdinand Tewafo pour ne citer que ces quelques exemples.

l'accent sur un quelconque engagement du critique envers la défense des peuples opprimés et exploités. De manière globale, les analyses ont privilégié des approches d'une neutralité détonante. Que l'on ne s'y méprenne pas. Il ne s'agit nullement, pour nous, de nier l'importance d'une étude esthétique des romans ; mais il faut rejeter la notion aliénante de l'art pour l'art, car toute activité humaine s'inscrit dans un contexte socio-historique, voire politique, qui détermine son orientation et son contenu et aussi parce que l'objectif de la naissance du journal *Cameroon Tribune* est de produire un savoir typiquement africain, selon l'esprit du colloque de Yaoundé. Dans les romans qui servent de point d'ancrage aux analyses de *Cameroon Tribune*, la trame narrative des drames de l'histoire fictionnelle constitue un miroir de l'histoire réelle qui s'est déployée parfois sous les yeux de certains des romanciers³⁷⁸. Dans ces romans, la focalisation est claire : il y a d'une part, le combat contre la colonisation et d'autre part la dénonciation d'un pouvoir autocratique et dépravé. La littérature fustige les impostures des néo-leaders africains et met en scène la dérive des pays vers la dictature et le chaos. On assiste à un renouvellement des sources d'inspiration grâce à une thématique qui s'enrichit avec la gestion politique du continent et l'édification de l'État de droit. L'objectif de l'écrivain est alors de toucher le lecteur et de faire naître en lui un sentiment de dégoût et de révolte face aux abus et autres exactions commises contre lui. Le nouveau roman africain a ainsi acquis une densité et une profondeur remarquables. Mais au lieu d'aller au cœur de cette thématique, à *Cameroon Tribune* on semble avoir opté pour une approche périphérique, comme si les chroniqueurs avaient choisi délibérément de parler de ce qui ne fâche point.

³⁷⁸ Mongo Beti, Ferdinand Oyono, Henri Lopes, Sembene Ousmane, Ahmadou Kourouma, Alioum Fantouré ou Sony Labou Tansi sont autant d'auteurs africains qui ont vécu certaines des situations décrites dans leurs romans.

9.3 : Critiques ou carriéristes ? Entre deux maux / mots, ils ont choisi ceux qui irritent moins le pouvoir

Après notre analyse et selon toute vraisemblance, les chroniqueurs ont opté pour des ressorts de la manipulation cognitive, en enfermant leurs lecteurs dans des considérations où les analyses ont reproduit les caractéristiques d'un discours non seulement éloigné des préoccupations des lecteurs, mais surtout un discours savant. Les analyses sont difficiles et donc peu accessibles pour le lecteur non-initié. Elles sont le produit de la conscience trop intellectualiste des chroniqueurs. On peut même aller jusqu'à penser qu'il s'agit exclusivement ou essentiellement d'un discours qui s'adresse en réalité à l'élite intellectuelle plutôt qu'à un vaste lectorat ; *Cameroon Tribune* devient ainsi une plateforme où les critiques écrivent réellement pour d'autres critiques, ou pour asseoir leur réputation. Or, le rôle du critique journalistique, c'est aussi et surtout dans le contexte du développement social, de dépouiller et de définir pour le peuple ignorant, les concepts développés dans un langage hermétique et par trop savant, afin de le rendre accessible. Autrement dit, le rôle du critique journalistique c'est de vulgariser, de fournir aux citoyens des informations grâce auxquelles ils pourront participer pleinement à la construction de l'opinion publique. La pensée critique est déterminante dans l'éducation et la prise de certaines décisions importantes par des peuples. On se souvient que pendant les travaux du colloque sur la critique africaine tenu à Yaoundé en 1973, les critiques avaient été appelés à être des éveilleurs de conscience du peuple. Les participants avaient convenu de ce que la critique de la littérature ne pouvait se faire sans tenir compte du fait qu'elle est avant tout une littérature d'apport social. L'attitude des chroniqueurs de *Cameroon Tribune* ne semble pas aller dans le sens de ces résolutions. Comment donc expliquer la neutralité des chroniqueurs de ce journal, une attitude qui constitue en quelque sorte

une rupture du contrat social entre l'écrivain supposé être un « chien de garde » du gouvernement et un défenseur de son peuple ? Les chroniqueurs de *Cameroon Tribune*, avec à leur tête Jacques Fame Ndongo, ont, semble-t-il, choisi de s'accommoder d'une certaine complaisance vis-à-vis du système. Insaisissable et parfois énigmatique, Jacques Fame Ndongo qui, en fin de compte, se révèle comme un fin carriériste, n'a manifestement pas voulu que son rôle s'apparente à celui de cet écrivain qui se donne pour tâche de porter à la connaissance de son public les réalités concrètes, les conditions de vie de son peuple, cet écrivain qui sait inciter son public à réfléchir, et qui lui montre les directions à suivre ou, tout au moins, les lui suggère et l'oriente vers elles. Le parcours de Fame Ndongo ne laisse planer aucune ombre sur ses ambitions professionnelles et politiques³⁷⁹. Et au nom d'une certaine réserve que lui imposaient ses responsabilités, il a adopté une attitude quelque peu équivoque. Son ambiguïté transparait dans la multiplicité des positions qu'il prend dans ses écrits. Dès le lancement de la rubrique littéraire dans *Cameroon Tribune* à l'issue de son dossier sur ce que vaut la Négritude en 1975, en guise de conclusion il déclarait :

³⁷⁹ C'est à l'Agence Camerounaise de Presse que Jacques Fame Ndongo débute sa carrière en 1972. Deux ans plus tard, avec la création de *Cameroon Tribune*, Jacques Fame Ndongo est nommé coordonnateur de la rédaction française. Dès lors, il connaîtra une ascension vertigineuse. Après un passage à l'université de Yaoundé comme assistant puis comme maître de conférences, Jacques Fame Ndongo deviendra Directeur de l'École Supérieure des Sciences et Techniques de l'Information et de la Communication de Yaoundé. Plus tard, sa carte de visite va s'enrichir des titres de chargé de mission à la présidence de la république, puis Ministre de la communication et Ministre de l'enseignement supérieur. Sur le plan politique, Jacques Fame Ndongo est Secrétaire adjoint de la communication du Rassemblement du Peuple Camerounais, le parti au pouvoir. En 1983, il dirige un ouvrage collectif publié par les Éditions Sopécam : *Paul Biya ou l'incarnation de la rigueur*. De nombreux critiques s'accorderont à dire que ce livre hagiographique sur le second président du Cameroun souffre d'un déficit de rigueur. Jacques Fame Ndongo a toujours été dans les bonnes grâces du pouvoir au Cameroun. Voici par ailleurs, ce que rapporte Jérôme Essian, chroniqueur au journal en ligne CameroonVoice.com au sujet de monsieur Fame Ndongo : Le mercredi 07 avril 2010, à l'occasion de la deuxième réunion régionale des populations du Sud au titre des contributions financières pour la réussite du comice agro-pastoral d'Ebolowa, une onde de choc a traversé la salle des banquets de la direction générale de la Caisse nationale de prévoyance sociale (CNPS) pleine des ressortissants du Sud. Jacques Ndongo, élite de cette région et ministre de l'Enseignement supérieur, insistant sur la bonté du chef de l'État a tenu ces propos : « Nous sommes tous des créatures ou des créations du président Paul Biya, c'est à lui que doit revenir toute la gloire dans tout ce que nous faisons. Personne d'entre nous n'est important, nous ne sommes que ses serviteurs, mieux, ses esclaves ».

Il n'appartient pas au journaliste de prendre position dans un débat aussi épineux, au risque d'imposer son point de vue au lecteur par un exécrationnel fascisme intellectuel. Le rôle du journaliste consiste, non pas à se poser en demiurge en décidant « ex cathedra » de la vérité ou de la non vérité d'une idéologie ou d'une « école », mais à informer afin de rendre le lecteur plus éclairé donc plus responsable³⁸⁰.

Cette justification renverse les tables et elle pourrait expliquer le manque d'engagement, ou la timidité du chroniqueur, qui se réfugie derrière une prétendue volonté de respecter l'avis de l'autre en toute démocratie. Jacques Fame Ndonga prend aussi ses distances dans l'analyse qu'il fait du roman d'Ahmadou Kourouma, *Les Soleils des indépendances* (1968). Selon le critique, le fait que l'auteur de ce roman « condamne en bloc l'ère des indépendances relève du manichéisme³⁸¹ ». L'analyste va plus loin en concluant et de manière péremptoire : « *Les Soleils des indépendances* est une œuvre qui procède de l'affabulation³⁸² ». Le journaliste reviendra plus tard à la charge, à la faveur d'un essai qu'il publie et qui est relatif aux romans de Kourouma, Fantouré, et Ouologuem. Il critique ces écrivains pour les distances qu'ils prennent vis-à-vis des pouvoirs africains et il y fait l'apologie d'un discours romanesque qui réduise les clivages entre le Prince et le Scribe. Pour lui, de tels écrivains existent, il ne leur reste qu'à prendre leur responsabilité :

Car, en fait, il ne manque guère d'esprits doués et caustiques pour présenter la contrepartie des romans comme *Le Devoir de violence*, *Les Soleils des indépendances*, *Le Cercle des tropiques*, etc. Les universités africaines et les divers instituts de recherche [...] regorgent de « cerveaux » pouvant tenir la dragée haute à la « classe contestante » en produisant [...] des romans soulignant les vertus de l'unité nationale et du progrès économique dans la paix, en exhortant tous les Africains à s'unir pour bâtir un continent fort et prospère³⁸³.

³⁸⁰ Fame Ndonga, Jacques, *op. cit.*, n° 2408, p.2.

³⁸¹ *Ibid.*,

³⁸² *Ibid.*,

³⁸³ Fame Ndonga, Jacques, *Le Prince et le scribe. Lecture politique et esthétique du roman négro-africain postcolonial*, Paris, Berger-Levrault, 1988, p. 316.

Cet engagement de Fame Ndongo aux côtés du pouvoir politique a suscité l'indignation dans les milieux intellectuels camerounais. A l'issue d'une analyse des préceptes développés à la fin de l'essai du journaliste de *Cameroon Tribune*, Ambroise Kom ne fait pas dans la circonlocution :

Il s'agissait pour l'auteur de jeter les fondements de l'école *patriotique*, formée de créateurs d'œuvres en faveur des régimes africains, c'est-à-dire, du monolithisme et de l'unanimité triomphants. Pour Fame Ndongo en tout cas, littérature nationale devrait rimer avec littérature *en service national*³⁸⁴.

Avec ses prises de position qui n'ont rien d'un engagement mobilisateur du public, Jacques Fame Ndongo s'étonne que les Camerounais se désintéressent de la littérature. La faute c'est aux autres. Un coupable tout trouvé avec comme chef d'accusation la « colonisation mentale, l'ignorance, le mépris pour la production postcoloniale ou alors un certain pragmatisme qui se définit en « vivre d'abord, philosopher ensuite³⁸⁵ ».

9. 3.1 : Le critique accuse : certains lecteurs sont des « colonisés mentaux »

Dans un article qu'il publie dans *Cameroon Tribune* No 847 du lundi 18 avril 1977, Fame Ndongo fait, en bon psychanalyste, une critique de la mentalité d'extraversion du Camerounais. Selon lui, certains de ses compatriotes sont « encore mentalement colonisés et exècrent tout ce qui a trait à leur pays ³⁸⁶», d'autres préfèrent accorder la priorité aux « urgences pratiques en ravalant les nourritures de l'esprit au rang d'épiphénomènes ³⁸⁷». Dans ce chapelet des causes du désintéressement des

³⁸⁴ Kom, Ambroise, « *Écriture en monocratie. De la misère intellectuelle au Cameroun* », *Peuples noirs – Peuples africains*, n° 63-66, mai-déc., 1988, pp. 213-225.

³⁸⁵ Fame Ndongo, Jacques. *op. cit.*, p. 2.

³⁸⁶ Fame Ndongo, Jacques, « *Ces romanciers que le public ignore ou méprise* », *Cameroon Tribune* n° 847 des 17 & 18 avril 1977, p. 2.

³⁸⁷ *Ibid.*,

Camerounais qu'il égrène, il y a le fait, comme il l'affirme lui-même, que « des lecteurs potentiels sont farouchement opposés aux romans postcoloniaux, habitués qu'ils sont des œuvres engagées du temps de la colonisation ³⁸⁸». En d'autres termes, ces lecteurs sont en manque. L'engagement qui naguère faisait partie de leur univers littéraire s'en est allé, et est remplacé par un discours savant éloigné de leurs préoccupations, ou alors par un discours à la limite dithyrambique à l'endroit du pouvoir. Jacques Fame Ndongo s'adonne avec malice à un style empreint de préciosité, d'hermétisme et de pédantisme. On doit à la vérité de préciser que Jacques Fame Ndongo, avait un pouvoir de décision. Sa qualité de coordonnateur de la rédaction de langue française de *Cameroon Tribune*, lui donnait l'option de recourir à ce métalangage qu'il affectionne tant, pour critiquer les dérives du pouvoir ou le côté ubuesque du régime, si tant est que le langage de tous les jours pouvait se révéler dangereux pour lui. A l'occasion d'une conférence organisée en 1975 à Yaoundé, Jacques Fame Ndongo, alors vice-président de « l'atelier romans », avait par ailleurs fait allusion aux « romanciers camerounais que le public ignore ». Dans son énumération des causes liées à l'ignorance ou au mépris de cette littérature par les Camerounais, il n'a engagé nullement la responsabilité de la presse dont une des fonctions cardinales était pourtant d'assurer la promotion du fait littéraire. Or, à l'époque, cette situation n'avait pas été le fait d'une absence de créativité de la part des écrivains, encore moins celui d'un défaut de publication. Dans son article Jacques Fame Ndongo en apporte la preuve ; il révèle que pendant la clôture des travaux de ce colloque, le professeur Mbassi Manga³⁸⁹, en parlant de la production littéraire camerounaise, a présenté un bilan positif dont voici les chiffres : en poésie, 42

³⁸⁸ *Ibid.*,

³⁸⁹ *Cameroon Tribune* n° 853 des dimanche 24 et lundi 25 avril 1977, p. 5.

recueils avaient été publiés ; dans le genre théâtral, près de 80 pièces avaient été enregistrées ; dans le registre romanesque une soixantaine de titres avaient été publiés en français et une cinquantaine d'essais publiés. Ce bilan témoigne d'une vitalité certaine de la littérature camerounaise. Jacques Fame Ndongo, qui signe cet article, était à cette époque-là responsable de la ligne éditoriale de la rubrique consacrée à la littérature à *Cameroon Tribune* ; il avait son mot à dire dans le choix des œuvres à présenter ainsi que dans l'orientation à donner aux analyses. Il ne ressort pas de l'analyse de la production de la rubrique dont il avait la charge que Jacques Fame Ndongo ait été un chantre de la promotion de la littérature nationale ou d'un éveil de conscience de la part des lecteurs. Les faits parlent d'eux-mêmes. Voici à cet égard un inventaire de l'activité littéraire du quotidien camerounais. A la date du 10 avril 1977, c'est-à-dire trois ans après la création de *Cameroon Tribune*, 64 chroniques littéraires avaient été publiées dans *La tribune des arts et lettres*. Au cours de cette période, 10 auteurs camerounais ont été étudiés³⁹⁰. Dans le même temps, les lecteurs de *Cameroon Tribune* ont eu droit à des analyses sur des œuvres de huit auteurs occidentaux dont certains, à l'instar de Camus, Malraux et Saint-Exupéry, ont bénéficié de plus d'une occurrence dans cet intervalle de temps. Il est donc quelque peu paradoxal, voire hypocrite, que Jacques Fame Ndongo s'étonne d'une situation qu'il a lui-même contribué à mettre en place. En sa qualité de responsable du département français chargé de la promotion de la littérature, il lui revenait, ainsi qu'à son équipe, de présenter aux Camerounais les éléments nouveaux (auteurs et thématiques) de la littérature nationale et d'en faire la promotion. Il est révélateur de

³⁹⁰ Au nombre de ces auteurs, il y a James Ndeng Monewosso avec son roman *Pris entre deux forces* (1975), Engelbert Mveng pour son recueil de poèmes *Balafon* (1972), Ferdinand Oyono pour *Une vie de boy* (1956), Fernando D'Almeida avec son recueil de poèmes : *Au seuil de l'exil* (1975), et deux essais hagiographiques dédiés au président Ahidjo, *La Révolution pacifique du 20 mai* (1976) d'Eno Belinga et *Les chemins de l'unité* (1977) du journaliste et écrivain Jos-Blaise Alima.

noter que le choix des œuvres à présenter, tout comme l'approche analytique du roman était soumis à l'approbation préalable du chef de desk, qui n'était justement autre que Jacques Fame Ndong. La presse, instance de légitimation s'il en fût est aussi un vecteur de promotion du fait littéraire. Un journaliste critique littéraire doit savoir, à travers ses choix discursifs, sa façon d'aborder l'actualité du livre, transmettre le goût de la lecture et l'accointance des auteurs à son lectorat, l'amener à affiner ses exigences esthétiques, mais aussi contribuer à dessiner les grands traits et les nuances de la société contemporaine. La transmission du goût de la lecture constitue en soi une passion et un art. Il faut trouver des techniques pour « vendre » son produit. Une des particularités de la critique journalistique est aussi de parler au public des nouvelles publications. Les chroniques peuvent se faire quelques jours avant la sortie des œuvres ou le jour même de leur sortie. Et si, au départ, il n'y eu ni étude de marché ou stratégies de communication, ni plan média en vue de la promotion du fait littéraire par *Cameroon Tribune*, il n'y a pas de raison qu'on enregistre un résultat différent de celui qu'on connaît. Un dilettantisme était de mise dans le choix de la quantité des œuvres nationales à présenter ; les choix thématiques n'ont pas non plus été réalisés de manière à susciter l'intérêt du public. Et là encore, Jacques Fame Ndong et son équipe pouvaient en décider autrement. Mais au lieu de cela, ils ont évité de traiter dans leur rubrique des thèmes qui, pour reprendre Bourdieu, obligent « à rendre conscientes des choses que l'on préfère laisser inconscientes ³⁹¹ ». Notre dépouillement de *La tribune des arts et lettres* a révélé que certains textes pourtant d'actualité n'ont été l'objet ni d'un compte rendu, ni d'une analyse de fond. *Cameroon Tribune* a évité de parler des romans « pestiférés », tels que *Remember Ruben* (1974) et *La Ruine presque cocasse d'un Polichinelle* (1979)

³⁹¹ Bourdieu Pierre, *Sur la télévision*, Paris, Raison d'agir/Liber, 1996, p. 16.

de Mongo Beti, *Quand saigne le palmier* (1978) de Charly Gabriel Mbock, *La Colline du fromager* (1979) de Daniel Etounga Manguélé. Face à une telle situation, on a vite fait de percevoir dans la « neutralité » affichée de Fame Ndongo, une certaine complicité du critique avec un système qu'il contribue à mettre en place. A notre avis, il ne serait exagéré d'affirmer que Jacques Fame Ndongo a plus cherché à éblouir son lectorat que de l'éclairer. Et il y avait comme une certaine accointance entre le journaliste et le pouvoir. Alice Delphine Tang ne s'en cache pas, elle le déclare sans ambages. Dans un portrait qu'elle dresse du coordonnateur de la rédaction française de *Cameroon Tribune*, elle dit en substance que Jacques Fame Ndongo prend le contre-pied de Mongo Beti :

Non seulement Fame Ndongo s'en prend à Mongo beti, cet intellectuel opposant à tous les régimes après l'indépendance du Cameroun, Fame Ndongo est un supporter inconditionnel de la politique du parti au pouvoir et de l'homme qui l'incarne. [...] Il rabaisse l'opposition à qui il attribue tous les maux qui mettent à mal la démocratie dans son pays.³⁹² .

L'importance de la question politique dans l'entreprise littéraire en Afrique ne saurait être qu'une simple vue de l'esprit. Le penser serait à notre avis faire preuve de cécité intellectuelle. Nous convenons avec Charles Belinga B'Eno, que l'écrivain doit être au cœur de l'action politique :

De la dénonciation du système colonial à celle des régimes autocratiques et corrompus nés des indépendances, l'écrivain est plus que jamais « la bouche des malheurs qui n'ont pas de bouche ». Mais son rôle ne va pas au-delà de la simple projection dans l'univers littéraire donc fictif de ce qu'il est et que le critique ne croit pas devoir suivre sans positionnement. [...] Lorsque la littérature est mise au service de l'idéologie, pour combattre un système, dénoncer un ordre, reprendre à son compte ou à celui des laissés-pour-compte

³⁹² Tang Delphine Alice, « *Ceux qui écrivent à partir du pays natal : Une lecture de l'écriture réaliste de quelques romans publiés entre 2005 et 2011* », *La littérature camerounaise depuis la réunification* (1961-2011) Paris, L'Harmattan, 2013, p. 39.

un combat, elle devrait logiquement être portée par cette frange-là, pour qui elle est censée exister.³⁹³

Sur le plan de la communication, la société camerounaise forte d'au moins 250 langues nationales, en plus des deux langues officielles qui sont le français et l'anglais, pratique pour ainsi dire, des langages divisés. Comme nous l'annoncions au début de notre étude, la langue commune entre les chroniqueurs de *La tribune des arts et lettres* et le lectorat de *Cameroon Tribune*, est le français. Mais lorsqu'il faut passer du niveau de la langue à celui du discours, on assiste à une autre profonde division des langages. L'acte d'écrire peut alors prendre différentes valeurs. Après avoir analysé les écrits de Jacques Fame Ndong, nous sommes parvenus à la conclusion que l'acte d'écrire prend chez lui des valeurs qui sont loin de la simple vertu pédagogique dont l'objet est l'éducation de la majorité des lecteurs de *Cameroon Tribune*. L'attitude du chef du département français du quotidien laisse penser qu'il écrit pour un motif de jouissance et de promotion sociale. Or, il s'agit de réhabiliter le lecteur ; dans cet ordre d'idées, il serait intéressant d'associer ce lecteur à la jouissance d'écrire. Tel ne semble pas être le cas avec Jacques Fame Ndong. Dans son discours, le chroniqueur adopte une attitude qui pourrait passer pour un acte d'infatuation. Dans ce dernier chapitre, l'occasion nous a été donnée de procéder à l'analyse de la typologie du lecteur de *La tribune des arts et lettres*. Il ressort de cette étude qu'il existe un lecteur implicite au discours critique du quotidien camerounais. Il existe aussi un lecteur tiré sur le volet, un lecteur qui se démarque du commun des lecteurs puisque se sentant en phase avec l'écriture élitiste que proposent les chroniqueurs. L'autre élément d'importance est l'absence de femmes dans l'équipe de

³⁹³ Belinga B'Eno, Charles, « *De la langue des auteurs aux discours des critiques : La littérature camerounaise locale en devenir* » *Critique et Réception des littératures francophones. Perspectives littéraires et esthétiques*, Paris, L'Harmattan, 2013, pp. 138-139.

production de la critique littéraire à *Cameroon Tribune*. Une discrimination qui prive le lecteur d'un autre regard, celui que la sensibilité féminine aurait pu avoir sur la littérature analysée par le quotidien camerounais et qui aurait contribué à enrichir davantage le débat intellectuel.

Chapitre 10 : Conclusion

L'objet de notre travail a porté sur la nature de la critique littéraire à *Cameroon Tribune*, son destinataire, l'impact de cette critique sur la promotion de la littérature et singulièrement, la promotion du fait littéraire entre 1975 et 1984. Pendant près de 10 ans, la presse et la littérature se sont déployées et il était question pour nous, de voir si à l'issue de notre analyse, l'activité critique avait ou non participé à l'édification et à la conscientisation du lectorat, à l'institutionnalisation de la « littérature », bref si la critique faite par *Cameroon Tribune* à ses lecteurs était une critique pédagogique. Le choix de notre corpus a été quelque peu subjectif. Cependant certains paramètres nous ont guidés dans notre recherche. Il s'est agi pour nous d'interroger le corpus littéraire de *Cameroon Tribune* dans sa dimension réflexive, c'est-à-dire sa capacité à mettre en scène le fait littéraire et à constituer des topiques de légitimation de la littérature. Ce faisant, nous avons usé, même inconsciemment, d'un filtre qui nous a permis, de ne retenir que ce qui à nos yeux était intéressant, de ce qui l'est moins, en fonction des questionnements qui sous-tendaient alors notre exploration. Cette expérience n'aura nullement été facile. La plus grande difficulté de ce travail a été la collecte des informations relatives à notre corpus. En effet, la SOPECAM, maison éditrice de *Cameroon Tribune*, ne possède pas de bibliothèque informatisée.

Au colloque tenu à Yaoundé et dont les travaux avaient porté sur le critique littéraire africaine et son peuple, il avait été décidé d'éduquer le lectorat afin de produire un savoir fondé sur sa réalité. C'est dans cette optique qu'un an plus tard est né *Cameroon Tribune*, le quotidien national camerounais à capitaux publics. Au cours de cette période, *Cameroon Tribune* avait livré à son lectorat près de 250 chroniques hebdomadaires, ce qui était loin des 520 attendus si le journal avait été constant dans

sa production. Il n'y avait pas eu, pour ainsi dire, une synchronie entre la production littéraire nationale et son exploitation par le journal gouvernemental. Les années les plus fécondes en matière de production locale du livre, dans la période considérée s'étendaient de 1980 à 1984, avec 25 nouveaux romans parus. Malheureusement, *Cameroon Tribune* n'avait pas donné la priorité à cette production locale. En 1980, par exemple, cinq romans [dont *Les chauves-souris* (1980) de Bernard Nanga, *Le destin a frappé trop fort* (1980) de Naha Désiré, *A la rencontre de* (1980) de Werewere Liking, et *Le bal des caïmans* (1980) de Karone Yodi n'ont pas eu les faveurs des chroniqueurs littéraires du quotidien camerounais. Au contraire, le roman épistolaire de Mariama Bâ, *Une si longue lettre* (1979), tout comme *Les mains sales* (1948) de Jean-Paul Sartre et *Quelques camerounismes* (1979) de Jean-Claude Touzeil, entre autres, ont été étudiés par les mêmes chroniqueurs cette année-là. Aucune allusion aux cinq romans publiés. A partir de 1981, une nouvelle page a été tournée car *La tribune des arts et lettres* avait vécu. Augustin Fongang, le directeur technique de *Cameroon Tribune*, estimait alors, que le journal avait constaté un désintérêt du public pour la chose littéraire. La pagination et le contenu avaient complètement changé. Du jour au lendemain, le peu de lecteurs de la rubrique littéraire déjà fidélisés avaient été sans autre forme de procès désorientés. Pour retrouver la chronique, il fallait chercher entre les pages 2, 4, 11 voire 14, des articles de critiques littéraires très souvent noyés dans des reportages sur l'agriculture ou la santé. La constance et le rythme de livraison soutenus d'hier s'étaient effrités. La littérature qui avait alors occupé une place importante dans *Cameroon Tribune* tendait à en être exclue. Ce retrait de l'analyse du roman, du théâtre ou du poème des pages du journal n'était nullement lié à une baisse de la production littéraire au niveau national. Le livre ne faisait plus simplement partie des préoccupations premières des

responsables du quotidien. Pourtant, le lancement d'une rubrique littéraire à *Cameroon Tribune* reposait sur une noble cause : créer un « personnage critique littéraire » qui parle dans la presse nationale de la littérature, dans le but de susciter chez le lecteur une appétence de la chose littéraire et de faire des émules dans ce domaine. Toutefois, la création de la rubrique littéraire n'avait pas été précédée d'une étude. Or, d'une manière générale, parler de critique littéraire c'est aussi faire allusion à la sociologie de la littérature, c'est-à-dire à tous ces éléments conceptuels et discursifs d'analyse qui sont axés sur l'environnement social touchant à la production et à l'exploitation de l'œuvre. Une étude préalable aurait, par exemple, permis d'identifier le public-cible, ses aspirations et besoins, son niveau de compréhension, son pouvoir d'achat, etc. La maîtrise de ces habitus, qui sont corrélés au confort familial du lectorat, à ses compétences intellectuelles et à son cheminement professionnel, aurait permis aux critiques de mieux se déployer, de tenir compte du destinataire de leurs communications, et d'interagir au mieux avec d'autres parties prenantes du journal et de la société. Il n'est donc pas surprenant, comme nous avons pu le constater, qu'il y ait eu un déficit de feedback de la part des lecteurs. En termes de communication entre les journalistes critiques littéraires et le lectorat camerounais, il s'agit d'une défaillance majeure, les réactions du destinataire et les échanges avec lui constituant le levain même des débats littéraires. De même, une enquête préalable au lancement de la rubrique aurait pu contribuer à faciliter l'accès du public au livre : faire l'inventaire des bibliothèques et librairies, faire naître l'envie d'en créer, susciter des campagnes d'alphabétisation, la production littéraire et le besoin d'émissions littéraires, étudier la problématique de la censure, etc. Par ailleurs, cette enquête aurait pu permettre d'établir un *distinguo* entre la réception immédiate – celle qui accompagne la parution du livre – et la réception « savante », et à long terme, la

réception de l'œuvre par les critiques – qui lui confèrent son statut de classique. Mais tel n'avait pas été le cas. Les pouvoirs publics du Cameroun de l'époque n'avaient pas pris de véritables mesures d'accompagnement, notamment en vue de la promotion de la littérature. Tout au long de notre étude, nous avons pu établir un parallèle entre l'évolution de la création romanesque au Cameroun et ce qui se passait à l'échelle du continent (dénonciation de la colonisation, lutte pour l'indépendance, instauration de régimes autocratiques, désenchantement). La plupart du temps, les hommes de lettres puisent la matière de leur création dans leur propre expérience ou alors dans leur environnement social. C'est le cas de Mongo Beti et Ferdinand-Léopold Oyono, deux figures emblématiques de la littérature camerounaise qui ont utilisé le vécu dans leur environnement comme plateforme de dénonciation de la colonisation. Jean Ikelle Madiba et Benjamin Matip les ont rejoints dans ce combat. Grâce à eux, le roman anticolonial a trouvé une place importante sur l'échiquier continental africain ; par exemple, ils ont remis au goût du jour la problématique de la Négritude : que vaut-elle en 1975 ? Ce thème en ouverture de notre corpus a été analysé et de fort belle manière par Jacques Fame Ndongso selon une approche multidimensionnelle.

Sur un tout autre plan, ce travail nous a permis de mettre en lumière les problèmes liés à l'enseignement de la littérature, à la production et à la diffusion du livre. Nous avons pu relever l'inadéquation entre la formation des jeunes et leur emploi dans la promotion de la littérature et un manque de politique promotionnelle de formation des jeunes à la critique littéraire. Les chroniqueurs de *Cameroon Tribune* peuvent, grâce à leur travail, créer des émules. Ces futurs critiques ne peuvent être efficaces que s'ils ont été à bonne école. Cela est d'autant plus important qu'en matière de formation, la spécialisation n'est pas la chose la mieux partagée dans le contexte camerounais. Nous l'avons relevé, même si nombre de chroniqueurs de *Cameroon Tribune* ont fait

des études littéraires, celles-ci ne l'ont pas été dans l'optique de leur permettre de devenir « critique littéraire » ; ces études n'ont pas été appuyées par des structures et un curriculum y relatifs. L'absence des structures de cette nature transforme le champ critique en un champ où règnent l'improvisation et la cacophonie. Très souvent, une fois sortis de l'École de journalisme ou de l'Université, c'est sur le terrain et à force de pratique, que les journalistes camerounais acquièrent leurs armes dans des domaines précis, domaines qui très souvent n'ont rien à voir avec les études entreprises en amont de leur formation académique. N'importe qui s'essaie n'importe où, n'importe comment. Sport, économie, littérature, musique, cinéma. La critique est ainsi mue par une espèce de dynamique de l'improvisation. Or, pour être efficiente, une bonne critique exige de celle ou de celui qui la pratique, une connaissance approfondie, non seulement de l'objet mais aussi des techniques d'analyse du phénomène à analyser ; ce qui suppose une initiation adéquate. Cette formation ne peut s'acquérir qu'au sein d'une institution qui offre à toute personne désireuse de devenir critique une formation appropriée dans ce domaine. De même, la censure du livre et du produit littéraire par le pouvoir politique et l'autocensure pratiquée par des critiques eux-mêmes ont constitué de véritables freins à l'instauration d'un vrai débat contradictoire. C'est une des conséquences de la fuite des cerveaux intervenue à cette époque-là ; ceux désignés « persona non grata » ont souvent choisi la route de l'exil. Cela dit, si le contexte sociopolitique de l'époque marqué, comme nous l'avons dit plus haut, par une épaisse chape de plomb sur le plan politique n'a pas permis l'exploitation par les critiques d'une pléiade de thèmes qui fâchent, il faut cependant faire remarquer que certains des ouvrages étudiés l'ont été par des intellectuels de haut vol : journalistes, universitaires, chercheurs et autres spécialistes du champ des lettres. Si l'on peut déplorer, dans ce travail, l'absence d'ouvrages et de critiques

spécialisés (sur des questions purement politiques ou économiques) et relever que la critique faite sur les ouvrages, même si elle se veut une critique littéraire scientifique, n'a pas été un phénomène total, l'on ne saurait par contre soutenir de manière péremptoire que le champ de la littérature camerounaise ne regorge pas de critiques de qualité. C'est-à-dire, des critiques dont le travail est en phase avec les exigences et principes épistémologiques de ce champ de connaissance. Au nom de l'humilité que nous recommande la « neutralité axiologique³⁹⁴ », il serait également imprudent de nier l'existence d'une critique littéraire camerounaise d'avant-garde. Les intellectuels (journalistes, universitaires et chercheurs), dont les contributions ont porté sur la lecture critique des ouvrages sélectionnés puis présentés par le quotidien gouvernemental, sont des hommes de lettres et de science dont le travail – on l'aura observé à plusieurs reprises – a tout simplement été orienté dans le temps par la politique éditoriale du journal gouvernemental. Les chroniqueurs littéraires de *Cameroon Tribune* nous ont fait découvrir soit ouvertement, soit de manière implicite, qu'ils ont donné à réfléchir sur le monde, sur l'humanité. Ils ont voulu proposer à leur lectorat des possibilités d'une nouvelle lecture, d'une nouvelle compréhension de la critique littéraire. Une lecture plus approfondie de ces différentes lectures (critiques des ouvrages) dans le temps ne devrait donc pas occulter le contexte dans lequel ce travail a été élaboré. L'on ne saurait d'ailleurs bien lire le champ de la littérature camerounaise, et ses acteurs (écrivains, hommes de lettres et différents spécialistes du domaine) en les extirpant du contexte dans lequel ils se sont déployés. La société et sa production, tout comme l'homme, producteur du savoir et être essentiellement

³⁹⁴ Weber, Max dans *Le Savant et le politique* (1914) insiste particulièrement sur cette attitude scientifique d'humilité. L'homme de science doit non seulement avoir une lecture globale de la réalité, mais éviter d'émettre des jugements de valeur et de tirer de façon hâtive des conclusions sur un domaine qu'il n'a pas exploré en profondeur.

dynamique dans l'espace et dans le temps, ne sauraient être réduits à un épisode de leur histoire, comme le relève si opportunément Edgar Morin³⁹⁵. Souscrire à la logique du réductionnisme dans le domaine de la connaissance, la connaissance dans le champ littéraire en l'occurrence, c'est vouloir faire une construction parcellaire et donc incomplète de la vérité recherchée. On recommande pourtant la prise en compte de tous les facteurs, proches ou lointains, visibles ou invisibles, pouvant permettre de « saisir en un bloc » le monde des choses et des phénomènes³⁹⁶.

Parlant des potentialités du domaine de la critique littéraire au Cameroun, elles sont énormes. Lorsqu'on relit avec beaucoup de recul quelques analyses effectuées sur des ouvrages présentés dans *Cameroun Tribune*, il apparaît que, même si elles sont édulcorées par endroits, ces analyses ne souffrent d'aucune pertinence sur le plan de la forme. A cet égard, les interventions des journalistes et universitaires Fame Ndong et Henri Bandolo l'illustrent à suffisance, en particulier dans l'analyse qu'ils font de l'ouvrage de Joseph Charles Doumba, *Vers le Mont Cameroun* (1977). Ce livre retrace les grandes lignes de la marche du peuple camerounais vers l'unité nationale, avec un rappel du rôle que jouent les principaux acteurs politiques, qui sont sous le feu de l'action. A la lecture de leur travail, il ressort que les deux journalistes évoquent le contexte qui marque la rédaction de l'ouvrage et déclinent la raison d'être de sa publication, en mettant un accent sur les motivations de l'écrivain soucieux de partager avec ses compatriotes les grandes lignes de l'histoire politique du Cameroun. Dans ses analyses du 19 novembre 1982 sur l'ouvrage, Henri Bandolo n'hésite pas à présenter Joseph Charles Doumba comme un écrivain courageux qui parle sans

³⁹⁵ Lire, à ce sujet, Morin Edgar, « *Enjeux humains de la communication* », Philippe Cabin Jean François Dortier et al. *Communication : Etat des savoirs*, 1998, Sciences humaines.

³⁹⁶ Teilhard de Chardin, *Le Phénomène humain*, Paris, Le Seuil, 1954.

complexe dans son livre du président Ahidjo, présenté comme l'un des artisans de l'unité. Autre point tout aussi intéressant dans cette analyse en duo de l'œuvre de Doumba, c'est, à la conclusion, un petit répertoire où l'on retrouve quelques citations clés de l'œuvre de l'écrivain et homme politique camerounais. Ces critiques ne sont donc pas toutes – ou ne sauraient être – des critiques de la complaisance. Fame Ndongo fait par ailleurs le procès des romans soporifiques, en évoquant l'une des publications de Francis Bebey, *Le roi Albert d'Effidi* (1976). La même verve critique transparaît dans les écrits de Charly Gabriel Mbock³⁹⁷, notamment dans l'analyse qu'il fait du marxisme et du surréalisme affichés dans l'œuvre d'André Breton. Ces quelques exemples démontrent que les analystes littéraires du Cameroun de l'époque considérée dans le cadre du présent travail de recherche ne sont pas totalement fermés à l'esprit critique et même à la critique de la critique, c'est-à-dire une critique au second degré. Une fois de plus, si nous tentons d'attribuer à ces différents acteurs (critiques littéraires) une posture statique ou figée, cela tient davantage à une absence chez eux d'une certaine multipotentialité ou pluridimensionnalité. Au demeurant, ces différents critiques littéraires qui ont longtemps animé la rubrique *La tribune des arts et lettres* dans les colonnes de *Cameroon Tribune* sont, comme nous l'avons indiqué, pour la plupart des intellectuels dont les écrits sont régis par des clauses, mais aussi par les exigences de la politique éditoriale de l'époque (qui sont d'ailleurs toujours en vigueur). En d'autres termes, si les contributions de ces journalistes et hommes de lettres ne peuvent pas, aux yeux de certains, refléter une critique littéraire totale, c'est parce que leur travail s'inscrit dans une politique éditoriale, mieux, dans une rationalité qui n'est pas forcément universelle (ce qui serait d'ailleurs illusoire), mais

³⁹⁷ Lire à cet effet, « *Marxisme et surréalisme dans les vases communicants d'André Breton* », *Cameroon Tribune*, édition des 11 et 12 juin 1979.

qui n'a de sens et de valeur que par rapport au cadre institutionnel qui régit cette production. La rationalité, rappelle à cet effet Alfred Schutz³⁹⁸, ne trouve son plein sens que par rapport à un cadre bien précis. Il est donc évident que si cette lecture critique des ouvrages avait été faite dans un autre cadre, c'est-à-dire dans un journal autre que *Cameroon Tribune* – et donc avec une politique éditoriale différente –, le contenu du rendu aurait certainement épousé des contours autres que ceux qui apparaissent dans les répertoires de la période 1975–1984. En clair, notre analyse de la critique littéraire qui est formulée dans les colonnes de *Cameroon Tribune* et qui concerne des ouvrages sélectionnés dans le temps ne devrait pas prêter le flanc à un quelconque jugement (négatif) sur l'impossibilité ou l'incapacité du champ littéraire camerounais à produire ou à construire une école camerounaise de la critique. La question, à notre avis, ne devrait pas se poser à ce niveau. Toutefois, en dépit de tous ces problèmes, la critique littéraire à *Cameroon Tribune* a eu le mérite d'exister. Sur le plan structurel, la rubrique a contribué à faire du quotidien gouvernemental une publication sérieuse, qui ne s'intéresse pas uniquement à des faits divers, à la politique du gouvernement et du parti au pouvoir, ou aux sports ! Il y a été question des choses sérieuses de l'esprit. Notre lecture des chroniques de *Cameroon Tribune* nous a, par ailleurs, conduit à la conclusion selon laquelle, la seule envie de lire ne suffit pas à entraîner le public vers le livre. L'appétence pour les œuvres littéraires requiert aussi de la part du lecteur, une connaissance des faits littéraires ainsi que des éléments théoriques et méthodologiques utilisés par le critique pour convoier son message. Au vu de la qualité des articles de *Cameroon Tribune*, pour mieux appréhender les messages véhiculés le récepteur se devait d'avoir un certain bagage

³⁹⁸ Schutz, Alfred, "The Problem of Rationality in the Social World." 1943, *Economica* 10:130–49.

intellectuel. Lorsque nous évoquons la description du champ littéraire par Bourdieu, nous avons parlé des conditions sociales des possibilités de la lecture et, surtout, nous avons relevé l'accent mis par le sociologue français sur le volume de connaissance dont doit disposer le lecteur pour être en phase avec le critique. A cet égard, il est apparu que le lecteur doit se munir d'un capital culturel qui lui permette de ne pas être en dehors de l'habitus spécifique du champ littéraire. Son intellection du texte passe par la maîtrise de quatre éléments fondamentaux dans le processus d'analyse du texte à lui soumis : la compréhension, l'interprétation, la réaction et l'appréciation ou encore le jugement.

Pour ce qui est de la compréhension, en abordant un texte, le lecteur le fait soit à l'aide de ses propres connaissances ou alors en se servant des indices repérés dans le texte. C'est ainsi qu'il travaille sa compréhension en essayant autant que faire se peut de donner un sens à sa lecture à partir d'informations implicites et explicites du texte. Les éléments explicites ne s'inventent pas, ils sont contenus dans une banque de données que possède déjà le lecteur, à partir d'une formation et d'une éducation antérieures. Quant à l'interprétation, elle fait en général référence à des données et indications fournies par l'auteur. Il faut aussi prendre en compte la propre connaissance du lecteur du sujet dont on parle. La réaction du lecteur est fonction des liens qu'il entretient avec le texte ainsi que de ses préférences. Et, enfin, pour porter un jugement le lecteur prendra du recul, et à partir d'une synthèse de tous les éléments utilisés tout au long de sa lecture du texte, il tirera les conclusions qui s'imposent. Ces éléments constituent une espèce de passage obligé du lecteur ; et surtout ils ne peuvent être efficaces que si au départ le lecteur possède un bagage, un confort intellectuel qui le prédispose à ce travail d'analyse et de compréhension. Tout ce bagage ne s'acquiert pas ex nihilo. Il faut, pour y parvenir, des mesures

d'accompagnement mises en place par les autorités gouvernementales et des mécènes privés, passionnés de la chose littéraire. Il faut aussi que le critique adopte discours qui tienne compte du confort intellectuel du destinataire. Or un survol des chroniques de *Cameroon Tribune* appelle une constatation à savoir que le cadre épistémologique avec ses concepts et ses méthodes utilisés par les chroniqueurs emprunte beaucoup aux canons occidentaux. Toutes ces mesures d'accompagnement du lecteur n'étant pas remplies, l'on se retrouve devant une situation dans laquelle le pouvoir de lire dépend d'un autre, celui de se procurer les moyens matériels et cognitifs de cette politique. Du coup se crée un environnement discriminatoire avec d'un côté les « élus », c'est-à-dire ceux qui possèdent les moyens cognitifs et matériels pour satisfaire leurs besoins de lecture, et de l'autre, les « indigents littéraires ».

Comme nous l'avons souligné au début de notre travail, le lectorat de *Cameroon Tribune* était en majorité composé d'un public qu'on pourrait qualifier d'intellectuel. C'est à ces lecteurs, au vu de la structure et de la qualité des critiques à eux servies, que s'adressait en priorité *La tribune des arts et lettres*. Ces lecteurs pour la plupart possédaient le confort intellectuel leur permettant de se sentir à l'aise et en phase avec le niveau conceptuel, méthodologique et analytique des articles de critique littéraire. Avec cette frange du lectorat, la réception n'était pas seulement lecture, elle était lecture savante. La critique a été une critique dogmatique et normative c'est-à-dire une critique des savants, bref une critique, un message bien assimilé par l'émetteur et le récepteur. Parce que *Cameroon Tribune* s'adresse à des lecteurs déjà convaincus, des lecteurs qui partagent les mêmes opinions que lui, on comprend aisément que le feed-back dans le sens d'une réaction négative voire critique ait été pratiquement inexistant. Le journaliste de *Cameroon Tribune* qui s'est érigé en critique littéraire n'a fait que remplir sa fonction qui est celle de produire une critique chronique. Le

quotidien gouvernemental camerounais, s'est posé dans le domaine de la culture comme un journal attentif à la culture livresque, à la culture littéraire et aux livres qui paraissent même si la critique de ces derniers peut paraître comme pauvre, l'important étant accordé à la couverture du champ culturel. De manière globale, nous ne pouvons pas affirmer que la critique produite dans *La tribune des arts et lettres* a été une critique pédagogique. Comme nous l'avons relevé en début de ce travail, une des missions assignées à l'intellectuel africain c'était de faire en sorte que la critique littéraire soit facilement appréhendée par le public africain, et que les textes africains cessent d'être des discours qui se déploient en marge des populations qui en sont les premiers destinataires. Au moment de terminer ce travail de recherche, nous ne pouvons pas affirmer que cette mission ait été accomplie. Même si quelques lecteurs se sont retrouvés dans *La tribune des arts et lettres*, il n'en est pas de même de la grande majorité du lectorat de *Cameroon Tribune* ; le manque de retour dont nous avons parlé et la durée de vie plutôt courte de cette rubrique sont une preuve que notre intuition de départ était quelque peu anachronique. Au vu de l'évolution professionnelle de certains des journalistes animateurs de cette chronique, il ne serait pas erroné d'affirmer que cette rubrique leur a servi de tremplin politique. Ils sont en effet un certain nombre à s'être retrouvés dans les hautes sphères de l'administration camerounaise³⁹⁹.

Quant à la périodicité et à l'obsolescence de cette chronique, près de dix ans après son lancement, *La tribune des arts et des lettres* est rentrée dans l'histoire. L'engouement observé dès 1975 s'est effrité tant et si bien qu'en 1983, la critique littéraire n'était

³⁹⁹ Fame Ndongo, Jacques aujourd'hui Ministre de l'Enseignement supérieur est membre du comité central du RDPC le parti au pouvoir, Henry Bandolo a été Ministre de la communication, Ndembiyembe Bakoume est membre du bureau politique du RDPC, Gervais Mendoze a été Vice-ministre de la communication, Directeur Général de la Radio-télévision camerounaise, Biyiti Bi Essam, Ministre des postes et Télécommunications, Amadou Vamoulké Directeur Général de l'imprimerie nationale et Directeur général de la Cameroon Radio Television.

plus faite que de manière épisodique. La relève n'ayant pas été assurée, il n'y avait plus une équipe sur laquelle s'appuyer pour que vive cette rubrique. Et dans ce domaine, l'improvisation ne saurait être de mise. Le livre doit être mis à la disposition du lectorat grâce à une bonne politique gouvernementale de promotion de la lecture. Car un peuple qui ne lit pas, un peuple qui ne s'éduque pas, pour reprendre des termes chers à Fame Ndong, *se crétinise* et sombre peu à peu dans *un obscurantisme effrayant*⁴⁰⁰. Cette politique doit s'accompagner de textes de loi qui garantissent la liberté de penser, de dire et d'écrire. Il faut par ailleurs rappeler que les livres ne peuvent prétendre au statut de littérature que s'ils sont accessibles et sont effectivement lus.

A l'issue des travaux du premier « Colloque sur la littérature et la critique littéraire camerounaise » tenu du 18 au 22 avril 1977 à l'Université de Yaoundé, un certain nombre de résolutions avait été pris. Entre autres, que les œuvres produites par les Camerounais dans les divers domaines de la poésie, du théâtre, du roman et de l'essai se voient accorder une plus grande place dans les programmes d'enseignement primaire, secondaire et supérieur. Il faut que les autorités compétentes allouent une tranche d'antenne hebdomadaire à la littérature et à la critique littéraire camerounaises, animées par des auteurs et des spécialistes confirmés. Il a été décidé aussi les essayistes se penchent résolument, dans un souci d'objectivité et d'honnêteté intellectuelle, sur des problèmes concrets de la société camerounaise. Selon les journalistes et les écrivains contactés dans le cadre de notre étude, le gouvernement de l'époque considérée dans notre étude s'était montré favorable à la liberté d'expression, tant qu'elle ne traitait pas des sujets qui fâchent. Or, le journaliste ou

⁴⁰⁰ Fame Ndong, Jacques, « *Ces romanciers que le public ignore ou méprise* » *Cameroon Tribune*, n° 847 lundi 16 avril 1977, p. 2.

l'écrivain aura toujours du mal à écarter la thématique politique ou à prendre position dans le débat. Autant il appartient aux décideurs de promouvoir la littérature camerounaise – comme tous les autres domaines d'ailleurs –, autant il appartient aux spécialistes eux-mêmes de se donner les moyens de leur politique. Pour peu qu'ils aient des coudées franches, les professionnels de l'écriture et de la rhétorique peuvent contribuer efficacement à l'institutionnalisation du fait littéraire et de la création d'une véritable conscience politique et démocratique.

S'agissant des limites du présent travail, il est clair qu'il ne s'agit que d'une contribution aux études entreprises sur la critique littéraire au Cameroun. D'abord, le simple fait de circonscrire la période concernée par la recherche (1974-1984) constitue en soi une limite. D'autres travaux pourraient étudier la critique littéraire sur d'autres époques, les années 60, les années 2000 par exemple. Ensuite, il serait utile d'extrapoler l'étude à d'autres journaux et médias, tout en interrogeant par exemple l'influence du régime en place. Une autre limite peut résider dans le nombre de numéros de *Cameroon Tribune* consultés, le nombre d'informateurs, ainsi que dans les difficultés d'accès aux sources multiformes de données. Nous ne pouvons croire que nous avons bravé tous les obstacles, que nous avons contacté toutes les parties prenantes, et que celles-ci nous ont tout livré. Enfin, même si nous nous sommes efforcés de nous montrer objectifs, il serait difficile de jurer de notre impartialité dans le traitement des données recueillies, ce qui représente une limite à la recherche.

Quoi qu'il en soit, la critique littéraire a des beaux jours devant elle. Les critiques littéraires doivent rester au fait des publications, des tendances littéraires et de l'évolution de la littérature. Aujourd'hui, il est plus facile d'accéder à des livres, parce que la production est en train de croître, les maisons d'édition sont de plus en plus nombreuses, il y a de bonnes œuvres à côté desquelles on passe complètement parce

que personne n'en parle. Le fait de voir un auteur parler de son œuvre dans un média est un gros incitateur à la volonté de faire lire son oeuvre. Susciter le besoin de "consommer" chez le lecteur est un impératif ; il faut créer un besoin de littérature pour que le public s'y attache. La littérature et sa critique sont appelées à proposer des voies d'une construction de l'espace intellectuel, à développer l'esprit critique et civique. Aujourd'hui la critique littéraire camerounaise devrait se définir par la pertinence des questions qu'elle adresse à l'histoire nationale, aux libertés individuelles et à la démocratie dans le pays. Le futur intellectuel du Cameroun s'invente et la littérature en est le fourneau. Les médias doivent se constituer en une intelligence novatrice qui fabrique et met en branle ses propres instruments de communication, un dispositif qui permette une communication efficace. Il faut que toutes les parties prenantes à la promotion du fait littéraire, les politiques, les agents de la production, ceux de la consommation et ceux de la promotion, que toutes ces parties créent un bouillonnement intellectuel, une école camerounaise de la critique qui va fièrement s'insérer dans le gotha de la critique universelle. La production littéraire ne saurait se détacher de ces questionnements fondamentaux. La création littéraire devrait aboutir à la libération de la parole, si l'on ne veut pas que les œuvres de l'esprit croupissent dans le domaine de la vocifération ou de l'incantation.

Bibliographie

- Abomo-Maurin, Marie-Rose. *L'écriture du politique dans le roman camerounais*. Paris, L'Harmattan, 2012. Imprimé.
- Ackad, Josette. *Le Roman camerounais et la critique*. Paris, Silex, 1985. Imprimé.
- Anta Diop, Cheikh. *Antériorité des civilisations nègres – mythe ou vérité historique ?* Paris, Présence Africaine. 1967. Imprimé.
- Azeye, Albert, Lyonga, Nalova, and Ndumbe Eyoh, Hansel. "Epasa Moto: a Bilingual Journal of Language, Letters and Culture 1.3 (October 1996)." *Critical Perspectives on Cameroon Writing*. Limbe, Pressbook Printing Press, 1996. Imprimé.
- Bassek, Ba K. *Cameroun, la fin du maquis ? Presse, livre et "ouverture démocratique"*. Paris, L'Harmattan, 1986. Imprimé.
- Bauduin, Roxana. *Une Lecture du roman africain francophone depuis 1968 : Du pouvoir dictatorial au mal moral*. Paris, L'Harmattan 2013. Imprimé.
- Bayart, Jean F. *L'État Au Cameroun*. Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1985. Imprimé.
- Bebey, Francis. *Le Roi Albert d'Effidi*. Yaoundé, CLE, 1976. Imprimé.
- Bitee, Francine. *La transition démocratique au Cameroun de 1990 à 2004*. Paris, l'Harmattan, 2008. Imprimé.
- Bokoum, Saidou. *Chaîne*. Paris, Denoël, 1974. Imprimé.
- Bourdieu, Pierre. *Ce que parler veut dire l'économie des échanges linguistiques*. Paris, Fayard, 1982. Imprimé.
- - -, *Les Règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*. Paris, Editions du Seuil, 1992. Imprimé.
- - -, « Mais qui a créé les créateurs ? », *Questions de sociologie*. Paris, Minit, 1980. Imprimé.
- Cachin Marie-Françoise. *Au bonheur du feuilleton*. Paris, Éditions Créaphis. 2007. Imprimé.
- Castro Henriques, Isabel & Louis Sala-Molins. *Déraison, esclavage et droit : Les fondements idéologiques et juridiques de la traite négrière et de l'esclavage*. Mémoire des peuples. Éditions Unesco Paris, 2002. Imprimé.

- Cavallo, Guglielmo, Roger Chartier, et Robert Bonfil. *Histoire de la lecture dans le monde occidental*. Paris, Seuil, 1997. Imprimé.
- Chassay, Jean-François, Lucie Robert, and Jacques Pelletier. *Littérature et société : Anthologie*. Montréal, VLB, 1994. Imprimé.
- Combes, D. *Aimé Césaire. Cahier d'un retour au pays natal*. Paris, PUF, Études littéraires, 1993. Imprimé.
- Delporte, Christian. *Les Journalistes en France, 1880-1950 : Naissance et construction d'une profession*. Paris, Le Seuil, 1999. Imprimé.
- Deltombe, Thomas, Jacob Tatsitsa, and Manuel Domergue. *Kamerun ! : Une Guerre cachée aux origines de la Françafrique (1948-1971)*. Paris, La Découverte, 2011. Imprimé.
- Diop, Cheikh A. *L'Afrique noire précoloniale : étude comparée des systèmes politiques et sociaux de l'Europe et de l'Afrique noire, de l'Antiquité à la formation des États modernes*. Paris, Présence africaine, 1960. Imprimé.
- Ela, Jean-Marc. *L'Afrique à l'ère du savoir - Science, société et pouvoir*. Paris, L'Harmattan, 2007. Imprimé.
- Escarpit, Robert. *Le Littéraire et le social : éléments pour une sociologie de la littérature*. Paris, Flammarion, 1970. Imprimé.
- Essousse, Erik. *La Liberté De La Presse Écrite Au Cameroun : Ombres Et Lumières*. Paris, L'Harmattan, 2008. Imprimé.
- Eyinga, Abel. *Introduction à la politique camerounaise*. Paris, L'Harmattan, 1984. Imprimé.
- , *L'UPC, une révolution manquée ?* Paris, Chaka, 1993. Imprimé.
- Fall, Malick. *La Plaie*. Paris, Albin Michel, 1967. Imprimé.
- Fandio, Pierre. *La Littérature camerounaise dans le champ social : grandeurs, Misères et défis*. Paris, France, L'Harmattan, 2006. Imprimé.
- Fanon, Frantz. *Les Damnés de la terre*. Paris, Gallimard, 1961, 1992. Imprimé.
- , *Peau noire masques blancs*. Paris, Le Seuil, 1952. Imprimé.
- Fantouré Alioum. *Le Cercle des tropiques*. Paris, Présence Africaine, 1972. Imprimé.
- Forum des Universitaires Chrétiens. *La Misère intellectuelle au Cameroun*. Yaoundé, L'Harmattan, 1999. Imprimé.

- Garde –Tamine, Joëlle & Marie-Claude Hubert. *Dictionnaire de critique littéraire*, Paris, Edition Armand Colin, 2002. Imprimé.
- Garrot, Daniel. *Léopold Sédar Senghor critique littéraire*, Dakar, Les Nouvelles Éditions Africaines, 1978. Imprimé.
- Goldenstein, Jean-Pierre. *Lire le roman*. Bruxelles, De Boeck, 2005. Imprimé.
- Guglielmo Cavallo & Roger Chartier. *Histoire de la lecture dans le monde occidental*. Paris, Seuil, 1997. Imprimé.
- Jahn, Janheinz. *Muntu : l'homme africain et la culture néo-africaine*. Paris, Seuil, (1975 [1958]). Imprimé.
- Jauss, Hans R. *Pour une esthétique de la réception*. Paris, Gallimard, 1978. Imprimé.
- Kamto, Maurice. *L'Urgence de la pensée : Réflexions sur une précondition du développement en Afrique*. Yaoundé, Mandara, 1993. Imprimé.
- Kane, Cheikh H. *L'Aventure Ambiguë*. Récit. Préface de Vincent Monteil. Paris, Julliard. 1961. Imprimé.
- Kazi-Tani, Nora-Alexandra. *Roman africain de langue française au carrefour de l'écrit et de l'oral : Afrique noire et Maghreb*. Paris, L'Harmattan, 1995. Imprimé.
- Kerbrat-Orecchioni, Cathérine. *Les interactions verbales*, T1. Paris, Armand Colin, 1990. Imprimé.
- Kom, Ambroise. *La Malédiction francophone : défis culturels et condition postcoloniale en Afrique*. Hamburg, LIT, 2000. Imprimé.
- Kourouma, Ahmadou. *Les Soleils des indépendances*. Paris, Les Seuil, 1968. Imprimé.
- Kristeva, Julia. *Pouvoirs de l'horreur*. Paris, Seuil, 1980. Imprimé.
- Laye, Camara. *Dramouss*. Paris, Plon, 1966. Imprimé.
- Lits, Marc. *Du récit au récit médiatique*. Bruxelles, De Boeck (ERPI), 2008. Imprimé.
- Locha, Mateso. *La Littérature africaine et sa critique*. Paris, A.C.C.T, 1986. Imprimé.
- Lopes, Henri. *La Nouvelle romance*. Yaoundé, CLE, 1976. Imprimé.
- Makouta-Mboukou, Jean-Pierre. *Introduction à l'étude du roman négro-africain de langue française*. Abidjan, Les Nouvelles Éditions Africaines, 1980. Imprimé.

- - -, *Systèmes, théories et méthodes comparés en critique littéraire*. Paris, L'Harmattan, 2003. Imprimé.
- Mbembe, Achille. *De la postcolonie: essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*. Paris, Karthala, 2000. Imprimé
- -. *La naissance du maquis dans le sud-Cameroun (1920-1960)*. Paris, Karthala, 1996. Imprimé.
- -. *Ruben Um Nyobe, le problème national camerounais*. Paris, L'Harmattan, 1984. Imprimé.
- Medou Mvomo Rémi. *Africa Ba'a*. Yaoundé, CLÉ. 1969. Imprimé.
- Melone, Thomas. *De la négritude*. Paris. Présence Africaine. 1962. Imprimé.
- Memmi, Albert. *Portrait du colonisé, précédé de portrait du colonisateur : et d'une préface de Jean-Paul Sartre*. Paris, Gallimard, 1985. Imprimé.
- -. *Portrait du décolonisé arabo-musulman et de quelques autres*. Paris, Gallimard, 2007. Imprimé.
- Menga, Guy. *La Palabre stérile*. Yaoundé, CLE, 1968. Imprimé.
- Midiohouan, Guy Ossito. *L'ideologie dans la littérature negro-africaine d'expression française*. Paris, l'Harmattan, 1986. Imprimé.
- Moura, Jean-Marc. *Littératures francophones et théorie postcoloniale*. Paris, Quadrige / Presses universitaires de France, 1999. Imprimé.
- Morin, Edgar. *Pour sortir du XX^e siècle*. Paris, Nathan, 1981. Imprimé.
- Ndachi, Tagne D. *Roman et réalités camerounaises, 1960-1985*. Paris, L'Harmattan, 1986. Imprimé.
- - -, *Textes juridiques sur la communication au Cameroun*. Paris, France, Institut Panos, 1997. Imprimé.
- Ngal, M M. *Création et rupture en littérature africaine*. Paris, L'Harmattan, 1994. Imprimé.
- Ngandu, Pius N. *Ecritures et discours littéraires : études sur le roman africain*. Paris, L'Harmattan, 1989. Imprimé.
- Ngugi, wa Tiongo, & Sylvain Prudhomme. *Décoloniser l'esprit*. Paris, La Fabrique 2011. Imprimé.
- Ondoua, Pius, et Hebga. *Existence et valeurs : L'irrationnelle rationalité*. Paris, Présence Africaine. 2009. Imprimé.

- Oyono, Ferdinand. *Le Vieux nègre et la médaille*. Paris, Julliard, 1968. Imprimé.
- Philombe, René. *Le Livre camerounais et ses auteurs*. Yaoundé, Semences Africaines, 1984. Imprimé.
- Pigeaud, Fanny. *Au Cameroun de Paul Biya*. Paris, Karthala, 2011. Imprimé.
- Primo, Levi. *Les Naufragés et les rescapés*. Paris. Gallimard, 1989. Imprimé.
- Ricoeur, Paul & André Lacocque. *Penser la Bible*. Paris, Seuil, 2014. Imprimé.
- Senghor, Léopold Sédar. *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*. Paris, PUF, 1948. Imprimé.
- , *Prières aux masques, Chant d'ombre*. Paris. Le Seuil. 1956. Imprimé.
- Semujanga, Josias. *Dynamique des genres dans le roman africain : éléments de poétique transculturelle*. Paris, L'Harmattan, 1999. Imprimé.
- Tadié, Jean-Yves. *La Critique littéraire au XX^e siècle*. Paris, P. Belfond, 1987. Imprimé.
- Theillard de Chardin. *Le Phénomène humain*. Paris, PUF, 1955. Imprimé.
- Thérenty, Marie-Ève. *La Littérature au quotidien : Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*. Paris, Seuil, 2007. Imprimé.
- Therenty, Marie-Eve, and Alain Vaillant. *Presse et plumes : journalisme et littérature au XIX^e siècle*. Paris, Nouveau Monde, 2004. Imprimé.
- Thibaudet, Albert. Antoine Compagnon, and Christophe Pradeau. *Réflexions sur la littérature*. Paris, Gallimard, 2007. Imprimé.
- Thibaudet, Albert. *Physiologie de la critique*. Paris, Nizet, 1962. Imprimé.
- Tidjani, Serpos N. *Aspects de la critique africaine*. 1. Abidjan [u.a.: Ed. CEDA, 1987. Imprimé.
- Tjade Eone, Michel. *Démonopolisation, libéralisation et liberté de communication au Cameroun*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- Vaillant, Alain. *La Poésie : initiation aux méthodes d'analyse des textes poétiques*. Paris, Nathan, 1992. Imprimé.
- Vaillant, Alain, Marie-Ève Thérenty, and Corinne Pelta. *1836 : L'an 1 de l'ère médiatique : étude littéraire et historique du journal "la presse", d'Emile de Girardin*. Paris, Nouv. Monde Éd, 2001. Imprimé.

Articles, mémoires et thèses

Adama Coulibaly. « Critique transculturelle dans le roman africain francophone: aspects et perspectives d'une théorie »

http://puguob.org/pdf/Annales/auteurs/Critique_transculturelle_roman_francophone_Adama_Coulibaly.pdf [Consulté le 4 février 2014]

Bertelli, Dominique. *La réception du fait littéraire par la critique journalistique, questions de communication*. N° 8, Presses Universitaires de Nancy. 2006.

Doho, Gilbert. « Théâtre et conjuration de la malédiction au Cameroun », *Africultures* - n°60, avril 2007.

Fallou Mbow: *Énonciation et dénonciation du pouvoir dans quelques romans négro-africains d'après les indépendances*. Thèse de doctorat. Université Paris-Est, 2010.

Gatete, Alphonse *La problématique du pouvoir noir chez quelques romanciers négro-africains d'expression française*, mémoire de licence, Université Nationale du Rwanda. 2001.

Ilboudo, Jean-Pierre *Histoire et évolution de la radio rurale en Afrique noire - Rôles et usages*. http://www.fao.org/docrep/003/x6721f/x6721f02.htm#P87_10792

Kom, Ambroise, "Écriture en monocratie", in : *Peuples noirs, peuples africains*, [Revue bimestrielle], (Rouen), 11e année, n°63-66 (Numéro spécial : L'Afrique francophone naufragée. À qui la faute ?), mai-décembre 1988, 339 p. ; p. 213-226.

-----, « Une nécrologie : la critique littéraire au Cameroun ». *Notre Librairie* n° 100. Janvier-mars 1990.

Maximin, Daniel. *Document d'accompagnement pédagogique - Commémoration Aimé Césaire*

http://cache.media.eduscol.education.fr/file/Aime_Cesaire/13/0/Aime_Cesaire_dossier_integral_dec2013_292130.pdf

Melone, Thomas. *De la typologie à la topologie ; y a-t-il une théorie critique chez L. S. Senghor ?* Paris, Karthala. 1977.

Menéndez-Pidal Sendrail, Laura. *La délimitation du champ littéraire dans les romans d'Ahmadou Kourouma* <https://cedille.webs.ull.es/10/15menendezpidal.pdf>. n° 10, avril 2014.

Moudileno, Lydie. Littératures africaines francophones de 1980 et 1990. Document de travail, n° 2. Codesria, 2003.
www.codesria.org/IMG/pdf/Moudileno.pdf

Motaze, Akam. *Introduction à la sociologie politique au Cameroun : critique de la littérature politique camerounaise post coloniale*. Université de Ngaoundéré. 2000.

Ndiaye, Jean-Pierre. *Des tripes et de la créativité*. Jeune Afrique, n° 718, 1974.

Papa Diop. « *La critique littéraire négro-africaine : situation et perspectives* ». *Éthiopiennes* numéro 30. Revue socialiste de culture négro-africaine. 2^{ème} semestre 1982.

Rousseau, Christine : *Magazines littéraires, une exception française*.

<http://www.lemonde.fr/culture/article/2013/07/19/serie-d-ete-magazines-litteraires-une-exception-francaise>.

Vounda Etoa, Marcelin. « Presse et construction de la critique littéraire : le cas du Cameroun » : *Notre Librairie. Revue des Littératures du Sud*. N° 160. La Critique Littéraires. Décembre-février 2006.

Annexe 1 : Répertoire des articles de notre corpus : *Cameroon-Tribune* de 1975 à 1983.

Chroniques de 1975

Année	Mois	Jour	Numéro	Numéro de page	Titre de l'article	Chroniqueur	
1975		3	410	2	Que vaut la Négritude en 1975: La Poésie noire	Étude de Fame Ndongo	
		10	416	2	Que vaut la Négritude en 1975: Une prose de combat	Idem	
		17	422	2	Que vaut la négritude en 1975 : Entre la contestation et l'éducation	Idem	
		24	428	2	Que vaut la négritude en 1975 : L'offensive de l'African personality		
	Déc.	1 ^{er}		434	2	Les étudiants noirs parlent	Note de lecture critique
						"Littérature française 1750-1850" : Un tournant capital	Article sur les nouvelles parutions
						"Tambour de paix" : univers onirique	Idem
						"L'Allemagne et le général de Gaulle" : une moisson insolite	Idem
		8	440	2	"masques nègres" : créativité et exigences	Analyse de l'ouvrage d'Eno Belinga	
		22	451	2	"Pris entre deux forces" causticité et humour	Analyse de l'œuvre de James Ndeng Monewosso	
		29	456	2	The dogs of War de Frederick Forsyth : un roman qui révolte et reconforte	Analyse	

Chroniques de 1976

Année	Mois	Jour	Numéro	Numéro de page	Titre de l'article	Chroniqueur
1976	Jan.	5	461	2	La littérature pour quoi faire : endormir ou éveiller l'homme ?	Étude de Charly Gabriel Mbock
		12	467	2	Samba Diallo qui es-tu? : un Promeneur solitaire	Étude de Gervais Mendo Ze
		19	473	2	Samba Diallo qui est tu? : un héros incompris	Idem
	Fév.	2	485	2	L'occident et la primarité	Analyse de

1976					du comportement dans le manifeste de l'homme Primitif	l'œuvre de Fode Diawara
		9	491	2	"Balafon" du R.P. Engelbert Mveng : le chant de l'amitié universelle	Analyse
		16	496	2	Les vieux dans notre théâtre	Étude de Betsen à Nwatsok
					L'enseignement de la littérature à l'université de Yaoundé n'est nullement un désastre	Chronique de Mvogo Nkoussou Edmond
	23	502	2	"Une vie de Boy" " n'est pas mon autobiographie" nous confie Ferdinand Oyono		
	Mar.	7&8	514	2	L'humour de Ferdinand Oyono à travers "le vieux nègre et la médaille" : 1. La gaieté	Étude de Mme Leloup Jacqueline
		14&15	520	2	L'humour de Ferdinand Oyono à travers "le vieux nègre et la médaille" : 2. l'humour satirique	Idem
		22	526	2	L'humour de Ferdinand Oyono à travers "le vieux nègre et la médaille" : 3. L'humour Force	Idem
		4&5	538	2	Prolégomènes à la lecture de "Masques nègres" d'Eno Belinga : 1. Le masque	Étude de Dominique Akoa
	Avr.	11&12	543	2	Prolégomènes à la lecture de "Masques nègres" d'Eno Belinga : 2. L'art scriptural	Idem
		16,17, 18&19	547	2	"Au seuil de l'exil" : un hymne à la probité	Analyse de l'œuvre de Fernando Almeida
		25&26	553	2	Saint-Exupéry et l'éthique de la bourgeoisie dans "Terre des hommes"	Analyse
	Mai	1;2&3	558	2	"Le fruit défendu" de Godefroy Essomba : un roman irrégulier sous un titre biblique	Analyse
		9&10	564	2	Analyse synthétique du "cahier d'un retour au pays natal" : 1. un lyrisme viril	Étude de Joseph Ogolong
		16&17	569	2	Analyse synthétique du "cahier d'un retour au pays natal" : 2. les contours de la haute mission du poète	Idem
		23&24	575	2	L'aventure mystique de Cheik Hamidou Kane : 1. le faux problème du	Étude d'Arthur Si Bit

1976					conflit des générations	
		30&31	581	2	L'aventure mystique de Cheik Hamidou Kane : 2. Le héros de la compromission	Idem
	Juin	13&14	592	2	Muhamed Ali par lui-même : le conte tragique du révolté de Louisville	Note de lecture de Ndembiyembe Bakoume
		20&21	598	2	Le nouveau roman nègre : 1. La nouvelle romance d'Henry Lopez : Mafia je te hais	Étude de Fame Ndongo
		27&28	604	2	Le nouveau roman nègre : 2. les soleils des indépendances ou l'ère de la double stérilité	Idem
	Juil.	4&5	610	2	Le nouveau roman nègre : 3. "Dramouss", un tourbillon corrosif	Idem
		11&12	616	2	Le nouveau roman nègre : 4. le cercle des tropiques un univers infernal	Idem
		18&19	622	2	Le monde s'effondre : le drame d'Okonkwo ou l'échec d'oedipe	Analyse de l'œuvre de Chinua Achebe
		25&26	627	2	Le monde s'effondre : le oedipien	Idem
	Août	1&2	634	2	La sagesse des contes africains	Analyse d'Ahanda Essomba Godefrey auteur du "fruit défendu"
		8&9	640	2	A propos du de "le drame d'Okonkwo" ou "l'échec d'oedipe"	contre analyse de l'analyse de Charly Gabriel Mbock dans les numéros 622&627
					Le monde s'effondre" : Unoka, un incompris atteint du "mal du siècle"	Analyse de l'œuvre de Chinua Achebe par Owona Ndougnessa
		15&16	646	2	"Le classicisme est un vestige de le colonisation"	Interview réalisée avec Simplicie Ambiana
		29&30	658	2	Le drame d'Okonkwo	Analyse de l'œuvre de Chinua Achebe par Athanase Andjongo

1976	Sept.	5&6	663	2	Les pleurs dans la littérature négro-africaine	Analyse de Mamnga Mado
		12&13	669	2	En lisant "l'Étranger" Mersault: un fanatique de la nature, un épicurien amoral et un héros païen	Analyse de Tanou Njate
		19&20	675	2	La toute-puissance de l'homme intérieur chez le Nigérien Boubou Hama	Analyse de David-Paul Ngouah
	Oct.	10&11	692	2	Technique et poésie	Étude de Marc Belibi Osoh
		17&18	698	2	"Les damnés de la terre" de Frantz Fanon : un atroce diagnostic	Analyse de Fame Ndongo
		24&25	709	2	"Africa Baa" : un hymne à la révolution verte	analyse l'œuvre de Gilbert Rémy Medou Mvondo par Gabriel Deeh Segallo
	Nov.	31 oct-1er nov	710	2	"L'âme à l'origine d'une politique"	Extrait du journal "Die Ziet" traduit de l'allemand par Samuel Ngogang
		7&8	716	2	"Au seuil de l'exil" de Fernando Almeida : une poésie nouvelle pour un monde nouveau	analyse de Georges Tchianga
		14&15	722	2	"Littérature et sciences humaines sont inséparables"	Interview réalisée avec le Pr. Kerker auteur d'une thèse sur Klau Mann
		21&22	728	2	"Herbe Féconde" de Joseph Miezan Bognini ou la poésie prisonnière de l'optimisme	Analyse de Fernando d'Almeida
		28&29	734	2	Pourquoi le cahier de Césaire est-il inaccessible au lecteur non averti?	Analyse de Léon-Marie Ayissi
		Déc.	12&13	745	2	Après la mort d'André Malraux : subir la condition humaine ou la dominer
	19&20		751	2	André Malraux : la problématique de l'homme dans "les Noyers de l'Alterburg"	Analyse de Dominique Akoa

Chroniques de 1977

Année	Mois	Jour	Numéro	Numéro de page	Titre de l'article	Chroniqueur
1977	Jan.	9&10	767	2	La Révolution pacifique du 20 Mai : un essai engagé enrichissant	Analyse de l'œuvre d'Eno Belinga par Biyiti Bi Essam
		16&17	773	2	Comment se forger une nation : l'expérience "les chemins de l'unité"	Analyse de l'œuvre de Jos-blaise Alima
		23&24	779	2	Gérard Chenet face à la parole problématique	Analyse de Fernando d'Almeida
		30&31	785	2	"Masques nègres" : la quête de la lumière	Analyse de Fernando d'Almeida
	Fév.	6&7	792	2	L'image de l'homme dans l'œuvre de Saint-Exupéry : 1. Le défenseur de la grandeur humaine	Analyse de Joseph Modeste Tala
		12;13 &14	795	2	L'image de l'homme dans l'œuvre de Saint-Exupéry : 2. La clé de l'univers	Idem
		20&21	801	2	L'image de l'homme dans l'œuvre de Saint-Exupéry : 3. Un témoignage pour l'humanisme	Idem
		27&28	807	2	Les traditions littéraires dans le monde noir : parallèles et contrastes	Analyse de Carolyn Fowler
	Mars	20&21	825	2	Les vagabondages de Peter Handke	Article paru dans "Le Monde"
		27&28	831	2	Le roman soporifique : 1. le roi Abert d'Effidi : un débat politique éludé	Étude de Fame Ndongo
	Avr.	3&4	8374	2	Le roman soporifique : 2. "La plaie de Malik" Fall : un étranger	Idem
		10&11	841	2	Le roman soporifique : 3. "La palabre stérile" de Guy Manga : des thèmes fossilisés	Idem
		17&18	847	2	Ces romanciers que le public ignore ou méprise	Étude de Fame Ndongo
		24&25	853	2	Colloque sur la littérature camerounaise	Interview réalisée avec Mendo Ze Gervais
				3	Critique littéraire (colloque sur la littérature camerounaise)	Article de Fame Ndongo
	4	Rapport général du colloque sur la littérature camerounaise				

1977				5	Colloque sur la littérature camerounaise	Bilan du Pr. Mbassi Manga
	Mai	8&9	864	2	Hemingway ou le passage de la solitude à la solidarité	Étude de Joseph Modeste Tala
		15&16	870	2	Qu'est-ce qu'un écrivain?	Étude de Betsen à Nwatsok
					L'originalité de la civilisation nègre	Étude de Celestin Monga
		29&30	879	2	"Relations internationales du Tiers-Monde" : quand les damnés de la terre se réveillent	Analyse de l'œuvre d'Edmond-Pierre Jean Jouve par Fame Ndongo
	Juin	12&13	890	2	La poésie de Sengat-Kuo : expressivité et ensorcellement : 1. Une sève qui vivifie	Étude de Dominique Akoa
		19&20	897	2	La poésie de Sengat-Kuo : expressivité et ensorcellement : 2. Innocence et pureté	Idem
		26&27	903	2	La poésie de Sengat-Kuo : expressivité et ensorcellement : 3. Honneur et Liberté	Idem
	Juil.	3&4	909	2	Deux poètes soviétiques au Cameroun : ils ont été séduits par notre richesse culturelle	Article de Mvoto Obounou
					Une poésie de l'absolu	Article de Fame Ndongo
					Panorama de la littérature soviétique contemporaine	
		17&18	921	2	Pour la création d'un comité de lecture	Article de Henry de juliot
				Réponse à l'Abbé Léon Messi : défense ou offense	Article de David Tchuya	
	Août	31 juil. - 1 ^{er}	933	2	"La philosophie bantu comparée" du père Kagame : un phare pour les voyageurs de l'Esprit	Analyse de Fame Ndongo
		7&8	938	2	"Le défi africain" de Kamanda Wa Kamanda : transformer l'imposture en créativité	Étude de Fame Ndongo
		28&29	956	2	Sanctification du théâtre de Césaire : 1. Liberté et responsabilité dans "la tragédie du roi Christophe"	Étude de Rémy Boulet
	Sept.	4&5	962	2	Sanctification du théâtre de Césaire : 2. Poésie et engagement	Idem
		11&12	968	2	Sanctification du théâtre de Césaire : 3. Une philosophie existentialiste	Idem
		18&19	973	2	"La vie quotidienne en Afrique noire" : par-delà	Étude de Fame Ndongo

					l'exotisme et le folklore	
		25&26	979	2	"Monde noir et destin politique" par J.P. Ndiaye : une totale aversion pour la servitude et l'ankylose"	Étude de Fame Ndongo
	Oct.	30&31	1009	2	"Don Juan" : mythe, légende et absurde	Étude de Dominique Akoa
	Nov.	Néant	Néant	Néant		
	Déc.	11&12	1043	2	Introduction à la littérature négro-américaine : 2. Des espoirs déçus	Étude de Richard Bojrnsou
		18&19	1049	2	Introduction à la littérature négro-américaine : 3. Une autre mentalité	Idem

Chroniques de 1978

Année	Mois	Jour	Numéro	Numéro de page	Titre de l'article	Chroniqueur
1978	Jan.	Néant	Néant	Néant		
	Fév.	19&20	10101	2	Dairou Iv et Ndam Njoya Adamou	Article de Biyiti Bi Essam
		26&27	10107	2	"Topaze" de Marcel Pagnol: 1. L'un des plus grands succès du théâtre français	Analyse de Pierre Bornecque
	Mar.	5&6	1113	2	"Topaze" de Marcel Pagnol: 2. La force du comique	Analyse de Pierre Bornecque
		12&13	1119	2	La sociologie de la littérature	Étude de Jean-Marie Awouma
		19&20	1125	2	Étude du conditionnel dans la théorie guillaumienne	Étude d'Ongba Etoundi
		26&27	1129	2	"Si tu veux vivre longtemps" : simplicité et profondeur	Analyse du Pr. Bernard Fonlon
	Avr.	2&3	1135	2	Lecture stylistique du "Cahier d'un retour au pays natal"	Étude de Mendo Ze Gervais
		9&10	1141	2	Oralité et écriture	Analyse d'Ongole Luc Martial
		16&17	1147	2	Race et culture dans "L'aventure ambiguë" et "le cahier d'un retour au pays natal": 1.	Étude de Gilbert Mboudou
		23&24	1153	2	Le langage de Ferdinand Oyono analysé par un nouveau Docteur Ès-lettres	Analyse de Casimir Datchoua

1978						Soupa
					Race et culture dans "L'aventure ambiguë" et "le cahier d'un retour au pays natal": 2. Nécessité d'une identité culturelle	Étude de Gilbert Mboudou
	Mai	7&8	1163	2	Rabelais et la science-fiction: 1. Les mérites du Pantagruelion	Analyse de Pierre Goumarre
					"Péril blanc" de René Bureau : une satire féroce contre la civilisation et le progrès de l'homme blanc	Analyse de Valentin Nga Ndongo
		20, 21&22	1174	2	"L'expérience socialiste somalienne" par Decraene : quand Mogadiscio tanguait entre la gauche et la droite	Étude de Fame Ndongo
		28&29	1180	2	Rabelais et la science-fiction: 2. La réduction des distances	Analyse de Pierre Goumarre
	Poésie : pas de retraite pour l'Abbé Charles Ngandé				Interview accordée par le Poète Charles Ngandé	
	Juin.	4&5	1186	2	Marxisme et surréalisme dans les vases communicants d'André Breton	Analyse de Charly Gabriel Mbock
		11&12	1192	2	Saint-Exupéry face à Malraux : 1. l'homme a-t-il un sens?	Analyse de Dominique Akoa
		18&19	1198	2	Saint-Exupéry face à Malraux : 2. L'homme dans le monde	Analyse de Dominique Akoa
		25&26	1204	2	Thèse. M. Fame Ndongo nouveau docteur ès-Lettres à C.T. : "La lecture structurale des romans nègres laisse apparaître plusieurs visages de l'Afrique"	Interview accordée par le Dr. Fame Ndongo
	Juil.	2&3	1210	2	La famille thème majeur de l'art nègre	Étude de Barnabé Bilong
		16&17	1222	2	"La brise du jour" de Lydie Dooh Bounya : une bouffée d'air pur sur le roman camerounais	Analyse de Henry de Julliot
		23&24	1228	2	"Le vieux nègre et la médaille" : un roman hautement initiatique. Idée-maîtresse du récent ouvrage de M. Minyono Nkodo	Étude du Dr. Jacques Fame Ndongo
		30&31	1234	2	La chair et l'esprit dans l'œuvre d'André Gide : 1. L'homme est tributaire de son	Étude de Jackson Willy Jacques

					milieu	
Août	6&7	1240	2		La chair et l'esprit dans l'œuvre d'André Gide : 2. remplacer Dieu par l'Homme	Idem
	20&21	1251	2		La post-position restrictive dans "Les Soleils des indépendances" d'A-Kourouma : 1. Le complexe hypothétique	Étude de P. Nyoma
	27&28	1257	2		La Post-position restrictive dans "Les Soleils des indépendances" d'A-Kourouma : 2. Vingthuit emplois du système hypothétique	Idem
Sept.	10&11	1268	2		La Post-position restrictive dans "Les Soleils des indépendances" d'A-Kourouma : 3. Deux mouvements internes	Idem
	24&25	1280	2		Les peuples ont des droits politiques, économiques et culturels. Vingt-deux penseurs le démontrent dans un récent essai collectif	Article de Fame Ndongo
Oct.	15&16	1298	2		Écrire trop mais bien	Étude de Dominique Akoa
	22&23	1304	2		"Changer le mort" : un éclatant hymne à la vie	Analyse de l'œuvre de Léon Schartzenberg et Pierre Vianson Ponté
	29&30	1310	2		Comment se construit un roman?	Étude de Dominique Akoa

Chroniques de 1979

Année	Mois	Jour	Numéro	Numéro de page	Titre de l'article	Chroniqueur
	Jan.	7&8	1367	2	"Monsieur le maire" de Joseph Charles Doumba : un éclatant hymne à la ville	Analyse de NDEMBIYEMBE Bakoume
					"Un Éden Africain" de Maximilien de Béthune	note de lecture
		14&15	1373	2	"Gros Plan : une esthétique du coup de théâtre"	Analyse de l'œuvre d'Idé Oumarou par Fame Ndongo
		21&22	1379	2	"Lettre sur l'alphabétisation" de Paolo Freire	Étude de Fame Ndongo
		28&29	1385	2	Considérations sur la forme	Étude de Fosso

1979					des "lettres philosophiques" de Voltaire	
	Fév.	4&5	1392	2	Lire Balzac aujourd'hui : 1. La vie aux prises avec le désir	Étude de Fosso
		18&19	1403	2	Lire Balzac aujourd'hui : 2. Désir et malaise historique	Étude de Fosso
		11&12	1421	2	L'exotisme des lettres persanes de Montesquieu : 1. Parure, arme, fait sociologique	Étude de P. Nyoma
	Mars	18&19	1427	2	Lettre et quiétude où êtes-vous?	Étude de Jacques Fame Ndongo
		25&26	1433	2	"Société africaine et High society" de Mme Assiga Ahanda : une exaltation de la compétence et de l'intégrité	Analyse de Jacques Fame Ndongo
	Avr.	1&2	1439	2	L'exotisme des lettres persanes de Montesquieu : 2. Un fait sociologique	Étude de P. Nyoma
		15&16	1449	2	Le vieux nègre et la médaille : l'itinéraire spirituel de Meka	Étude de Joseph Ogotong
	Juin	3&4	1488	2	"Djigbô" de l'ivoirienne Fatou Bolli : au seuil de la déraison	Analyse de Jacques Fame Ndongo
		17&18	1500	2	Pour une psycholecture de l'aventure ambiguë	Étude de Félix Nicodème Bikoï
		24&25	1506	2	"Aspect de la littérature allemande", l'une des fleurs de la production mondiale	Étude de Jacques Fame Ndongo
	Juil.	22&23	1530	2	Esthétique et Éthique dans Don Quichotte de la manche : 1. Une manière de vivre	Étude de Dominique Akoa
					La solitude dans l'œuvre romanesque de Julien Green : 1. L'homme dans le milieu naturel : une adaptation	Étude de Nouma
		29&30	1536	2	Esthétique et Éthique dans Don Quichotte de la manche : 2. L'idéalisme des Cervantès	Étude de Dominique Akoa
					Islamisme et capitalisme de Maxime Rodinson : un mensonge sans histoire	Analyse de NJIFAKUE
	Août	Néant				
	Sept.	Néant				
	1979	Oct.	7&8	1595	2	La mathématique et la stylistique ne s'excluent pas. Monsieur Zaouorou l'a compris en analysant la poésie de Césaire
14&15			1601	2	Lecture de Saint-Exupéry : de l'Animisme à l'Humanisme dans "Terre des	Étude de Fosso

					hommes"	
		21&22	1607	2	Écrivain haïtien exilé au Sénégal, Roger Dorsinville poétise le réel. Mais, il ne l'embellit pas	Étude Jacques Fame Ndongo
		28&29	1613	2	Pour une nouvelle lecture de "l'aventure ambiguë"	Étude de Fosso
	Nov.	4&5	1618	2	une "Somme" africaine : Deima par Jean Girard	Note de lecture
				"Pris entre deux forces" de James Ndeng	Analyse de Mvogo Faustin	
		18&19	1630	2	Fonctions des objets dans le lion et la perle de Wole Soyinka	Étude de Fosso
		25&26	1636	2	Oralité et écriture : l'écriture appauvrit-elle les héritages culturels négro-africains	Étude d'Ongolo Luc-Martial
	Déc.	2&3	1642	2	Rêves portatifs de Sylvain Samba : l'Afrique telle qu'en elle-même	Étude de Ndembiyembe Bakoume

Chroniques de 1980

Année	Mois	Jour	Numéro	Numéro de page	Titre de l'article	Chroniqueur
1980	Jan.	6&7	1669	2	"Une si longue lettre" de Mariama Bâ : l'autopsie d'un univers décadent	Étude de Jacques Fame Ndongo
		27&28	1687	2	Apartheid. La quadrature du cercle : l'essai de M.J.B. Adotevi démontre les mécanismes du système	Analyse de Jacques Fame Ndongo
	Fév.	3&4	1693	2	Livre "quelques camerounismes" un ouvrage de Jean Claude Touzeil	Étude de J. Tabi-Manga
		24&25	1710	2	Techniques et mécanismes de la dissertation d'après un ouvrage de Gervais Mendo Ze	Analyse de Jean Tabi-Manga
	Mars	9&10	1722	2	"Les 50 Afriques" par Hervé Bourges et Claude Wauthier : un africanisme au-dessus de toute complaisance	Analyse de Jacques Fame Ndongo
					Hervé Bourges : "les données pour comprendre l'Afrique"	Interview accordée par Hervé Bourges
		16&17	2	"L'idée d'une philosophie négro-africaine. Un nouvel ouvrage, un nouvel enseignement de Marcien Towa"	Étude de Lemana Louis-Marie	

1980		23&24	1734	2	"Comprendre les bouts de bois de Dieu" par Minyono Nkodo : Le roman au service de la politique	
		30&31	1740	2	Linguistique théorique et expression de la foi religieuse : le retour du grand refoulé	Étude de J. Tabi-Manga
	Avr.	4, 5,6&7	1744	2	Libre propos sur "l'idée d'une philosophie africaine" de Marcien TOWA	Analyse de Sindjoun Pokam
		20&21	1756	2	Débat sur l'idée d'une philosophie africaine de Marcien Towa : la philosophie n'est pas un toréador	Étude de Jean Pierre Ghonda
					Mise au point sur la notion "d'ethnophilosophie"	
		27&28	1762	2	Lire "les mains sales" de Jean-Paul Satre : Hugo Barine ou "le petit bourgeois malgré lui"	Étude d'Ekouman Tsimi
	Mai	4,5&6	1767	2	Robert Mugabe ou le triomphe de la négritude de Césaire	Étude de Betsen à Nwatsok
		11&12	1772	2	Jeux et enjeux de la critique en Afrique: 1. contre la griserie et la fatuité.	
		20&21	1777	2	Césaire : poésie et engagement	Étude de Sylvestre Bouelet
		25&26	1781	2	Si Balzac avait lu Cheik Hamidou Kane	Étude de Fosso
	Juin	8&9	1793	2 & (12 : suite de la page 2	Débat sur l'idée d'une philosophie africaine	Réplique de Mbele Charles à l'analyse de Sindjoun Pokam du n° 1744
		15&16	1799	2	Poésie : "Violence de la race" de E. Prudencio, "noir comme je suis créé de JM. PYI : des poètes du sommeil ?	Étude de Boyomo Assala
		22&23	1805	2	Guinée Équatoriale : quand la réalité dépasse la fiction	Analyse de l'œuvre de James Oto
		29&30	1811	2	"Le seigneur de la terre" de René Douala Manga Bell : la coupe amère du souvenir	Analyse de Boyomo Assala
Juil.	Néant					
1980	Août	10&11	1847		Marcien Towa : "La philosophie se veut un examen profond de nos problèmes	Analyse de Lemana Louis-Marie

					fondamentaux	
		24&25	1858	2	Gérard Félix-Tchikaya U Tam'Si: I- un poète est né	Analyse de Biyiti Bi Essam
	Sept.	30 Août et 1er sept.	1864	2	Gérard Félix-Tchikaya U Tam'Si : II- A propos d'une sonate	Idem
		7&8	1870	2	Gérard Félix-Tchikaya U Tam'Si : III- Les enjeux de l'écriture tchicayenne	Idem
		28&29	1888	2	L'auteur de "la souche calcinée a dédicacé son livre aux éditions clé	
	Oct.	12&13	1900	2	La culture selon Malraux : une arme de combat	Analyse de NDEMBIYEMBE Bakoume
				Des poèmes à découvrir : "la tête haute" de Maya Angelou	Analyse de NDEMBIYEMBE Bakoume	
		26&27	1911	2	L'impression de la littérature au Cameroun : un fléau à enrayer	Analyse de Deeh Segallo
	Nov.	2&3	1917	2	L'impression de la littérature au Cameroun : un fléau à enrayer	Idem
					Livres : comprendre James Baldwin	Étude de Ndembiyembe Bakoume
	Déc.	Néant				

Chroniques de 1981

Année	Mois	Jour	Numéro	Numéro de page	Titre de l'article	Chroniqueur
1981	Jan.	Néant				
	Fév.	14	2002	4	Révolte et Révolution d'Aimé Césaire: un thème longuement débattu	
		15 & 16	2003	14	Littérature guinéenne, l'une des fines fleurs de la créativité nègre	Analyse de Jacques Fame Ndongo
	Mars	13	2025	11	OMO Ya Eku porté à l'écran par Alphonse Beni. L'un des romans camerounais les plus controversés revient sous le titre de "Adieu Ebmath"	
	Avr.	10	2049	11	Une analyse de l'édification de la culture camerounaise à travers ses écrivains	
	Mai	6	2068	4	Guillaume Oyono Mbia : apprécié, mais inconnu	Interview accordée à Abel ZOMO

1981						Bem
		10&11	2072	4	"Développer la richesse humaine" de Njoh Mouelle - l'excellence pour soi et les autres	Analyse de Boyomo Assala
					"Monsieur le maire" de Joseph Charles Doumba : un éclatant hymne à la ville	Note de lecture de Ndembiyembe Bakoume
	Juin	3	2090	11	Alexandre Kuma Ndumbe III dramaturge engagé, fertile et original	Analyse de David Ndachi Tagne
	Juil.	5&6	2118	11	Thèse de littérature africaine à l'université de Yaoundé, mieux connaître nos réalités, c'est le pari de la faculté des lettres	Analyse David Ndachi Tagne
					Le problème de l'individu dans le roman Algérien	Analyse de David Ndachi Tagne
					Attitudes faces à l'apartheid dans la littérature d'Afrique du Sud	Analyse de David Ndachi Tagne
		9	2121	11	Littérature et engagement	Analyse de Ngepi Guillaume Henri
	Août	11	2148	2	"Trois poètes béninois" d'Adrien Huannou. Une époque "trois sensibilités"	Note de lecture de J.C. Oyono Ebene
	Sept.	9	2172	11	Littérature coloniale et réalités africaines précoloniales. Crise d'une incompréhension	Analyse de Ferdinand Tewafo
		17	2179	11	Sony Labou Tansi, romancier congolais "Aide l'Humanité à s'identifier"	Interview de l'écrivain à Ferdinand Tewafo
	Oct.				Néant	
	Nov.				Néant	
	Déc.				Néant	

Chroniques de 1982

Année	Mois	Jour	Numéro	Numéro de page	Titre de l'article	Chroniqueur
	Jan.	19	2279	2	1981 : Bilan de l'année culturelle - 4 - Le livre sort des sentiers battus	
	Fév.				Néant	
	Mars	21&22	2331	2	"L'intégration linguistique est-elle possible au Cameroun ?" : un chercheur répond par l'affirmative	Compte rendu de conférence

1982					Nos proverbes contiennent des structures esthétiques scientifiquement analysables	Analyse de David Ndachi Tagne
	Avr,	Néant				
	Mai	4	2365	2	La langue, critère fondamental d'identification de la littérature africaine	Compte rendu de la conférence donnée Charly Gabriel Mbock
		7	2368	11	A propos de l'aventure ambiguë "Samba Diallo, un responsable apparent" (car pas de choix, pas de responsabilité)	Tribune de Jean Paul EKEU
	Juin	9	2394	2	Vient de paraître "par-delà les barreaux" de Georges Temanga	Note de lecture
		10	2395	2	L'Afrique dans la littérature antillaise : une image diversifiée.	Compte rendu de la conférence donnée par le Pr. Jack CARZANI
		25	2408	2	La thèse de doctorat d'état de Mendo Zé. Une haute contribution à la connaissance scientifique de Ferdinand Oyono	analyse critique de la thèse de Mendo Zé par Fame Ndongo
	Juil.	2	2414	2	Livres : "Anthologie Africaine" Par Jacques Chevrier	Note de lecture de David Ndachi Tagne
		8	2419	2	Livres : "La carte d'identité de Jean Marie Adiaffi" : une épopée de plus de l'Afrique coloniale	Note de lecture de David Ndachi Tagne
		10	2421	2	Livres : "les saisons sèches" de Denis Ossou Essui : cette étuve de l'Afrique nouvelle	Note de lecture de David Ndachi Tagne
28		2435	2	Vient de paraître "une nouvelle terr" de Were-Were-Liking	Note de lecture de David Ndachi Tagne	
Août	5	2442	2	Vient de paraître "les enfants de poto-poto" de Marc Spinelli l'explorateur et les "petits nègres"	Note de lecture de Jean Marie NZEKOUE	
Sept.	3	2467	2	Livre "Ma mercédès " de Nkem Nwankwo : la rage du faste, de luxure et de puissance	Note de lecture de David Ndachi Tagne	
	16	2478	2	Livres "Perles sanglantes" de M'bafou-zetebeg : un chant amer	Note de lecture de David Ndachi Tagne	
	22	2483	2	Livres "Poèmes de demain" : une nouvelle anthologie de la poésie africaine	Note de lecture de David Ndachi Tagne	
1982						

		23	2484	2	"Littérature orale des fe'fe'e" Thèse de doctorat d'état du professeur Louis-Marie ONGOUM	Note de lecture de David Ndachi Tagne
		26&27	2487	2	"Jazz et vin de palme" : hommage, satire et fiction	Note de lecture de David Ndachi Tagne
		30	2489	2	Livres "le petit train de brousse de Philippe de Baleine : une vision colonialiste de l'Afrique	Note critique d'Ousseynou Diop
Oct.		17&18	2504	2	Poésie "Hommes de plein Vent" de Jean Mettelus "un hymne à la parole et à l'errance"	note critique de Fernando d'Almeida
		27	2511	2	"Par-delà les barreaux" de Georges TEMANGA : une angoisse éclatée	Note de lecture de David Ndachi Tagne
Nov.		19	2532	2	"Vers le Mont Cameroun" de Joseph Charles Ndoumba : une courageuse et brillante contribution à la réflexion politique à partir de l'expérience camerounaise.	Note de lecture d'Henri Bandolo
		24	2536	2	"Vers le Mont Cameroun" Genèse d'une œuvre	note critique de Jean Pierre FOGUI
Décembre		4	2542	2	"Les crapauds brousse" de Tierno Monenembo : si le grain ne meurt	note critique de David Ndachi Tagne
		21	2559	11	Lecture littéraire de "vers le mont Cameroun" de Joseph Charles Doumba	lecture critique de Jacques Fame Ndongo
		22	2560	11	Lecture littéraire de "vers le mont Cameroun" de Joseph Charles Doumba -2- un grand acteur de l'histoire	lecture critique de Jacques Fame Ndongo
		23	2561	11	Lecture littéraire de "vers le mont Cameroun" de Joseph Charles Doumba -3- Un dialogue à la dimension du mythe	lecture critique de Jacques Fame Ndongo

Chroniques de 1983

Année	Mois	Jour	Numéro	Numéro de page	Titre de l'article	Chroniqueur
	Janv.	7	2572	2	Livres "De la casquette à la jaquette"	note de lecture de Boyomo Assala

1983				de Maurice Delauney" Un amour des tropiques		
				Dossier sur la littérature antillaise à la croisée des chemins.		
				en quête d'identité	Analyse de David Ndachi Tagne	
				Un lointain paradis	Analyse de Boyomo Assala	
	19	2582	2	Nègre de paille (grand prix littéraire d'Afrique noire) un univers étouffant	Note de lecture de Pius Ngandu Nkashama	
26	2588	2	Colloque Tradition et littérature africaine écrite. Un mariage de raison pour asseoir notre identité culturelle.	Analyse de David Ndachi Tagne		
1983	Fév.	8	2599	2	"Boule de chagrin" de Gervais Mendo Ze. Un diagnostic des rapports entre la société et la jeunesse	
		16	2604	2	"En attendant le verdict" de Fernando d'Almeida. Le poète à la barre de la société et de soi-même	
		23	2610	2	"La poésie Camerounaise : une vitalité inconnue	compte rendu de Claude B. Kingue
		26	2613	2	Le prix Goncourt Cochon à CT : "L'Afrique m'a inspiré mes plus grands succès"	Interview réalisée par David Ndachi Tagne
	Mars	Néant				
	Avr.	Néant				
	Mai	Néant				
	Juin	3	2690	2	Littérature orale camerounaise : quelle réalité? Quelle utilité? Des spécialistes ont tenté d'y répondre au CCF.	Compte rendu de conférence

Annexe 2 : Liste officielle des œuvres littéraires de l'enseignement secondaire au Cameroun de 1974 à 1990.

Comme on peut le constater sur ce tableau en bleu, la littérature classique française enseignée au Cameroun, est deux fois plus importante quantitativement que celle puisée – en jaune- dans la création littéraire nationale. Comme quoi, trente ans après l'indépendance du pays, la « camerounisation » de l'enseignement relevait encore du domaine des slogans.

PERIODES	TITRES	CLASSES	AUTEURS	
1974-	Une Tempête	Seconde	Aimé Césaire	
	Le Mandat	Seconde	Sembene Ousmane	
	Des souris et des hommes	Seconde	J. Steinbeck	
	Le Misanthrope	Seconde	Molière	
	Eugénie Grandet	Seconde	Honoré de Balzac	
	Le Vieux nègre et la médaille	Première	Ferdinand Oyono	
	Cahier d'un retour au pays natal	Première	Aimé Césaire	
	L'Aventure ambiguë	Première	C. Hamidou Kane	
	Les Mains sales	Première	Jean Paul Sartre	
	L'Adieu aux armes	Première	Hernest Hemingway	
	La Tragédie du Roi Christophe	Terminale	Aimé Césaire	
	L'Aventure Ambiguë	Terminale	C. Hamidou Kane	
	1980 -	Ville cruelle	Seconde	Eza Boto
		Le mandat	Seconde	Sembene Ousmane
Candide		Seconde	Voltaire	
Gros Plan		2 nd e (ens. Techn.)	Idé Oumarou	
L'Ecole des femmes		2 nd e (ens. Techn.)	Molière	
Cahier d'un retour au pays natal		Première	Aimé Césaire	
Germinal		Première	Emile Zola	
L'Homme-dieu de Bisso		Première	Etienne Yanou	
Les Mains sales		Première	Jean Paul Sartre	
Black Boy		Première	Richard Wright	
Les Méditations		1 ^{ère} (ens. Techn.)	Lamartine	
Tribaliques		1 ^{ère} (ens. Techn.)	Henri Lopes	
La Tragédie du Roi Christophe		Terminale	Aimé Césaire	
Les Destinées		Terminale	Alfred de Vigny	
Les Lettres Philosophiques		Terminale	Voltaire	
L'Aventure Ambiguë		Terminale	C. Hamidou Kane	
1990 -		Maah	Seconde	G. Paul Effa
		Le Barbier de Séville	Seconde	Beaumarchais
		Les Chauves-souris	Seconde	Bernard Nanga
	Anthologie de la poésie africaine	Seconde	J. Chevrier	
	Mangweloune la danseuse du roi	Seconde	Henri Nicod	
	Vies de femmes	Seconde	Delphine Tsanga	
	Cahier d'un retour au pays natal	Première	Aimé Césaire	
	Germinal	Première	Emile Zola	
	L'Homme-dieu de Bisso	Première	Etienne Yanou	
	Les Mains sales	Première	Jean Paul Sartre	
	Britannicus	Première	Jean Racine	
	Black Boy	Première	Richard Wright	
	Les Méditations	1 ^{ère} (ens. Techn.)	Lamartine	
	Tribaliques	1 ^{ère} (ens. Techn.)	Henri Lopes	
	Paroles	Terminale	Jacques Prévert	
	Le procès	Terminale	F. Kafka	
	La Croix du sud	Terminale	Joseph Ngoue	
	Une Saison au Congo	Tle (ens. Tech.)	Aimé césaire	

Annexe 3 : Lecteurs des journaux et magazines devant un kiosque à Yaoundé



Annexe 4 Immeuble siège de Cameroon Tribune à Yaoundé (Cameroun)



Annexe 5 : Fac-similés de quelques pages de *Cameroon Tribune*

CAMEROON TRIBUNE

SAM. — DIM. 5 ET 6 JUILLET 1975 Grand quotidien national d'information N° 310 40 F

Tribune des arts et lettres du lundi :

Cheikh Hamidou Kane par lui-même

Une interview exclusive du célèbre écrivain sénégalais à « Cameroon Tribune ». L'auteur de « Aventures ambiguës » analyse son œuvre et se définit par rapport à la négritude.

Le président Ahidjo félicite ses homologues étrangers

Le Chef de l'Etat vient d'adresser trois messages de félicitations à ses homologues étrangers, à l'occasion de leur anniversaire.

AU CAPITAINE RATSIRAKA

« A l'occasion du cinquantième anniversaire de l'indépendance de votre pays le 26 juin 1975, il m'est très agréable de vous adresser mes chaleureuses félicitations. Je forme aussi des vœux pour votre bonheur personnel à l'avenir et la coopération entre nos deux peuples frères. Très haute et fraternelle considération.

AU PRÉSIDENT MARCOS

« A l'occasion de la fête nationale de votre pays le 4 juillet 1975, j'ai le grand plaisir de vous adresser mes vives félicitations ainsi que les vœux fervents que je forme pour votre prospérité ainsi que la coopération sans cesse accrue entre nos deux pays et pour la prospérité de nos deux peuples. Très haute et fraternelle considération.

AU CHEF DE L'EXECUTIF AMERICAIN

« A l'occasion du 150^e anniversaire de l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique, il m'est particulièrement agréable de vous adresser mes chaleureuses félicitations. Je forme ainsi des vœux pour votre bonheur personnel, le renforcement des heureuses relations d'amitié et de coopération que nos deux pays entretiennent depuis longtemps déjà la prospérité de nos deux peuples. Veuillez agréer, Monsieur le Président, les assurances renouvelées de ma très haute et fraternelle considération.

NOMINATION DE PREFETS

Sont nommés à compter de la date de prise de service, par décret présidentiel signé hier :

Préfet du département de la Léké : M. Menye Samuel, administrateur civil.

Préfet du département de la Sanaga-Maritime : M. Ngounou Youté Jean, administrateur civil.

Préfet du département de Nyong-et-So : M. Zoma René-Blaise, administrateur civil.

Préfet du département de la Meme : M. Ngwa Ade Nicolas, administrateur civil.

Préfet p.i. du département de Margui-Wandala : M. Oumarou Kout, administrateur civil.

Préfet p.i. du département du Ndé : M. Mandeng Marcel, administrateur civil.

Préfet p.i. du département du Nkam : M. Ngoulé Pierre, administrateur civil.

Préfet p.i. du département de la Kadey : M. Obah Mvéli Samuel, administrateur civil.

D'autre part, sont nommés à compter du 4 avril et à titre de titularisation dans leurs fonctions :

Préfet du département du Ntem : M. Omba Paul, administrateur civil.

Préfet du département de Nyong-et-Kellé : M. Tssoué Daniel, administrateur civil.

Préfet du département de Nyong-et-So : M. Zoma René, administrateur civil.

Préfet du département de la Mifi : M. Itoumbou Rodolphe, administrateur civil.

Préfet du département de la Manyu : M. J.M. Ngoh, administrateur civil.

Préfet du département de la Mezam : M. Motanga Ngomba Alexandre, administrateur civil.

Préfet du département de la Menchum : M. Ndié Cosmas Ivo Ngollé, administrateur civil.

Arrêt des taxis à Yaoundé : RÉUNION SYNDICALE CE MATIN

Une réunion syndicale se tient ce matin à partir de 10 h à la base du travail.

Elle sera présidée par M. Malle Sotouff, président confédéral de l'UNTC.

Le président du Syndicat national des transporteurs urbains de Cameroun prendra également part à cette importante réunion.

Nos chroniques hebdomadaires

NATION :

Le remaniement ministériel page 3

PROVINCES :

L'épargne rurale page 5

SPORTS :

Les chances de notre "Onze" militaire eh RFA page 3

ÉTRANGER :

L'indépendance des Iles du Cap Vert page 11

Les nouveaux ministres prennent leurs fonctions

Commencés jeudi dernier, les cérémonies de passation de service dans divers ministères se sont poursuivies hier.

Au ministère des Affaires étrangères, ces cérémonies se sont déroulées en présence de tous les responsables du département. Après avoir signé leurs lettres de démission dans les registres, M. Vincent Etou et Jean Koutcha, respectivement ministres sortant et entrant, assistés de M. Ndam Njiru, vice-ministre des Affaires étrangères, ont tour à tour été félicités sur l'esprit de collaboration qui doit guider l'action de chaque responsable.

A l'inauguration générale de l'Etat, M. Gilbert Andza, qui se déchargeait de son portefeuille, a fait un tour d'honneur des trois niveaux qu'il a passés à la tête de ce département. Après avoir remis tout le personnel pour l'aide et la pleine collaboration qu'il lui a apportée, il a demandé à chacun d'assumer le même devoir à son poste.

M. Charles Essou, ancien sous-secrétaire d'Etat, a dit qu'il avait l'honneur de remettre le portefeuille de l'Etat pour poursuivre le même chemin qu'il a entrepris depuis trois ans, et a invité tous les agents à travailler de manière à ce qu'un meilleur résultat soit obtenu.

Des cérémonies analogues ont eu lieu au ministère de l'Enseignement et au ministère chargé des Relations avec les Nations

Fin du colloque de l'I.P.D.

L'APPUI DES ÉTATS DOIT DÉPASSER LA CAUTION MORALE

Promouvoir le développement rural, telle est la conclusion capitale à laquelle les participants au colloque sur l'Institut panafricain pour le développement ont abouti jeudi.

En présidant cette ultime séance, M. Youssouf Daouda, ministre de l'Économie et du Plan a spécifié que les États qui bénéficient des activités de l'I.P.D. lui apportent un soutien dépassant la simple caution morale.

Ceci, afin de permettre à l'I.P.D. d'étendre son champ d'activités sur une base régionale.

Notes photo : M. Youssouf Daouda, ministre



Sports

FOOTBALL

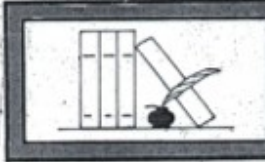
Championnat de 2^e division poule du Centre-Sud
YAOUNDÉ STADE AHMADOU AHIDJO :
 14 H : RAYON DE YAOUNDÉ — SOLEIL DE YAOUNDÉ
 16 H : MBANKOMO-CLUB — LION DE YAOUNDÉ
 SANGMELIMA : 15 H COLOMBE — TARZAN D'OBALA
 KRIBI : 15 H KRIBI-CLUB — EPERVIER D'ÉBOLOVA
 OBALA : 15 H RENAISSANCE — TEMPÊTE DE NANGA
 ÉSÉKA : 15 H NYONG-ET-KELLÉ — VIPÈRE DE NDIKI
 MFOU : 15 H MFOU-CLUB — ZÉPHYR DE SANG.

CYCLISME



CINÉMA

Honoré de Samsoum tournera bientôt



Cheikh Hamidou Kane à «Cameroon Tribune» :

«LA NÉGRITUDE DOIT DEVENIR UNE PRAXIS»



(Photo Cameroon Tribune)

Cheikh Hamidou Kane, auteur de *L'Aventure ambiguë* (Edition Julliard, 1961), apparaît, à bien des égards, comme un épouvantail sur le piedestal de la littérature négritudo-africaine. Son œuvre est étudiée dans la plupart des Lycées et universités de l'Afrique en général et Cameroun en particulier. Cet écrivain sénégalais, philosophe et juriste de formation, ancien ministre de l'Plan (1962), ancien directeur régional de l'UNICEF pour l'Afrique (1963-1974) est depuis août 1974 vice-président du Centre de recherche pour le développement international (C.R.D.I.) implanté à Ottawa (Canada). Il est aussi président du Conseil d'administration de l'Institut pan-africain pour le développement (I.P.A.).

M. Cheikh Hamidou Kane vient d'assister au colloque de l'I.P.A. qui s'est tenu la semaine dernière à Yaoundé. Nous l'avons rencontré mercredi dernier au Mont Fala Palace. Pendant deux heures, le romancier a fait l'autopsie de son œuvre, éclairant les points sombres de celle-ci avec une verve et une perspicacité fascinantes.

Que signifie, pour vous, le mort de Samba Diello ? Corrépondrait-elle à un suicide comme une certaine critique tend à l'affirmer ?

— La mort de Samba Diello n'est pas un suicide, et l'on entend par suicide l'acte de quelconque qui, par désespoir ou découragement, décide de mettre fin lui-même à sa vie. Samba Diello ne s'est pas tué : il a été assassiné. Il n'a pas provoqué le « fou » : il s'est contenté, avec lui comme avec tous les autres personnages avec lesquels il était en rapport, d'être fidèle à ses convictions. Et la chose que cela devrait être un exemple pour les intellectuels africains : ne pas craindre de s'en tenir à leurs idées, mais pour éviter de livrer à la provocation. La mort de Samba Diello a une double signification. PREMIÈREMENT, ce personnage a voulu affirmer jusqu'au bout ses convictions. Il continuait de garder sa foi religieuse (celle qu'il avait acquise dans son enfance) malgré l'hostilité spirituelle qu'il avait connue à l'école occidentale, malgré son exil géographique à Paris pendant quelques années. La conviction de Samba Diello est que la foi religieuse (et surtout l'islam) constitue avant tout un problème qui met en relation, face à face, le fidèle et Dieu. La collectivité, le milieu social ambiant et surtout les individus (à l'exception des parents de chacun ou de leurs directeurs spirituels) n'ont pas à se mêler de consumer le croyant ou d'exiger de lui qu'il manifeste extérieurement les signes de sa foi religieuse. Or, c'est ce que le « fou » avait fait de Samba Diello. Et ce dernier a refusé d'obtempérer. C'était l'affirmation de sa liberté de conscience. Samba Diello est mort en défendant cette liberté de conscience à la limite de conscience. DEUXIÈMEMENT, la mort de Samba Diello est un avertissement contre les Occidentaux, contre tous les colonisateurs d'origine latine (Français, Italiens, Portugais) qui ont été les défenseurs de la thèse de l'assimilation (c'est-à-dire l'assimilation aux Anglo-saxons). Ces colonisateurs croyaient que leur civilisation était

la meilleure, la seule, et que nous étions sans culture. Etant donné que notre monde était celui de l'Occident, et que les signes extérieurs de notre culture n'étaient pas très visibles, ils ont voulu faire table rase et nous imposer leur manière d'être.

Il faut reconnaître que, du moins en apparence, nous sommes plus vulnérables que les Asiatiques par exemple : ceux-ci ont une civilisation de l'écriture. Lorsque Marco Polo avait débarqué en Asie, au 14^e siècle, il y avait trouvé des signes extérieurs visibles de la civilisation asiatique : religions représentées par des monuments, livres religieux, temples, techniques etc... Alors que chez nous, les signes - qui existaient pourtant - étaient moins visibles. Car nous avions des masques, des temples, des cosmogonies, mais il n'y avait pas de livres saints, de bibles. Aussi la tentation de l'assimila-

Propos recueillis par FAME NDONGO

tion était-elle grande pour les envahisseurs occidentaux. Ceux-ci ont voulu nier que nous avons eu une civilisation ancienne et solide.

La mort de Samba Diello prouve donc que l'assimilation est une solution à rejeter, car ce héros n'a pas pu renoncer à sa foi, malgré les tentatives assimilationnistes ; et s'il est mort, ce n'est pas, comme on le croit trop souvent, parce qu'il avait perdu la foi.

Le « fou » : tel est le nom que vous donnez au personnage qui tue Samba Diello. S'agit-il d'un fou au sens propre du terme, ou alors avez-vous employé une métaphore ?

TROIS ATTITUDES THÉORIQUES

— Ce personnage n'est pas véritablement un fou. On sait qu'un fou, c'est celui qui est atteint mentalement et psychiquement d'une maladie organique. Dans ce sens, l'homme que j'ai appelé « fou » ne l'est pas. Mais, par ailleurs, le « fou » est

celui qui écarte des normes. Je m'explique : l'homme de l'Afrique ayant été à l'école occidentale peut aboutir à trois attitudes théoriques : l'assimilation, le rejet ou la synthèse.

L'assimilation est une solution aberrante qui détruit notre spécificité. Le rejet est impossible car aucun individu, aucun pays ne peut se soustraire à la totalisation du monde. Ce serait tomber dans le nihilisme. Il n'y a que la synthèse qui soit adaptée à la phase actuelle de notre histoire ; or, le « fou » préconise le rejet de la culture occidentale. Il est donc un témoin du conservatisme. Et, en ce sens, il s'écarte de la norme (celle-ci étant représentée par l'attitude de celui qui rejette la synthèse entre les deux civilisations). Dans mon esprit, est « fou », celui qui n'opte pas pour la synthèse, c'est-à-dire qui préconise tout ce qui serait pernicieux de la thèse assimilationniste ou de la thèse conservatrice. Comme vous l'avez dit, le terme « fou » revêt ainsi, dans mon roman, un sens symbolique et métaphorique.

Il est courant d'entendre dire que la femme africaine traditionnelle était asservie. Comment, dès lors, faire de la Grande Royale un personnage jouant un rôle socio-politique aussi prépondérant ?

— Je fais le rapproche aux Occidentaux et à certains Africains de comparer des valeurs non-comparables, notamment la femme africaine avec la femme occidentale. Quand ils voient des différences entre ces deux êtres, ils concluent que l'Africaine est

correspond à la négation de notre civilisation. La vérité est que dans la civilisation africaine, le spirituel de la femme était différent de celui de l'homme. Elle avait sa part de responsabilité dans la cellule familiale et la collectivité. Le rôle prépondérant que j'ai donné à la Grande Royale était réel : il n'était pas imaginaire.

Devez-vous, bon nombre de femmes ont joué des rôles essentiels dans notre histoire. Il y a eu des Reines (notamment en Angleterre et au Sénégal). Vous n'êtes pas sans connaître la place qu'occupent les amies dans le royaume d'Abomey (Dahomey). Indépendamment de ce rôle politique, la femme avait également une place de choix dans la famille. Elle n'était pas exclue des discussions portant sur l'éducation, le ve de la famille... Pendant mon enfance, je n'ai jamais eu conscience que les femmes aient été considérées comme des êtres inférieurs.

Les Occidentaux s'immiscent sans doute à braver en Afrique des situations similaires à celles de leurs pays, mais ont-ils procédé à des comparaisons futilles. Le malheur est que certains cadres africains se sont laissés prendre à ce jeu.

Vous avez écrit votre roman en 1952 et il a été publié en 1961. C'est donc pendant la colonisation que vous avez écrit votre unique roman-essai. Comment vous définissez-vous par rapport à la Négritude et aux écritures de « l'Afrique personality » ?

jeu un rôle important : celui d'éveilleurs. Il faut jouer pour les cadres intellectuels du monde noir. Ils ont été les premiers à dire que nous existons en tant qu'hommes noirs, en tant que civilisation noire. C'était une affirmation contre la tendance à l'assimilation. Je dois dire qu'ils m'ont aidé, par leurs écrits, à prendre conscience culturelle des dangers inhérents à la tentative assimilationniste. J'ai eu, pendant mes années d'études au lycée, une passion pour la lecture des œuvres de Césaire, Senghor, Damas etc... La Négritude a donc revêtu une importance capitale.

EDIFIER LE MONDE NOIR

Mais, je pense qu'il ne suffit pas d'affirmer notre identité et notre originalité. Surtout maintenant, dans le courant de la 2^e décennie de notre existence en tant qu'êtres indépendants.

J'estime que nos cadres intellectuels, politiques, scientifiques et techniques doivent travailler avec toutes nos masses pour édifier le monde noir d'une façon qui concilie nos valeurs spécifiques avec les progrès de la modernité. Je voudrais par exemple que l'idéologie de la Négritude s'approfondisse et devienne opératoire. Par exemple, en quoi le fait de punir la Négritude a-t-il des conséquences, dans un pays donné, sur le contenu de l'enseignement, sur l'économie (stade de développement) etc... La Négritude devrait cesser d'être une valeur historique d'événement, pour devenir une idéologie et une praxis.

Est-ce pour cela que l'auteur de « L'Aventure ambiguë » renonce à la création romanesque pour se jeter corps et âme dans la bataille économique ?

Il n'est pas exact que j'ai renoncé à la création romanesque. J'écris encore. En raison de la participation que j'ai prise et continue de prendre dans mon propre pays et en dehors pour l'édification du monde noir, je ne dispose plus tellement de temps et de la quantité d'esprit nécessaires pour écrire aussi vite que j'aurais souhaité. Ceci dit, j'ai écrit en 1965 un roman intitulé « J'aser de collier ». Mais je n'ai pas publié. D'autre part, j'ai en chantier depuis 1961 un autre roman qui sera en quelque sorte le suite de *L'Aventure ambiguë* et qui, je l'espère, sera terminé et publié dans un proche avenir.

Le problème posé par « L'Aventure ambiguë » est ré-solu, à savoir : faut-il ou non envoyer nos enfants à l'école. Peut-on affirmer que l'ambiguïté a cessé d'être, pour l'Africain ?

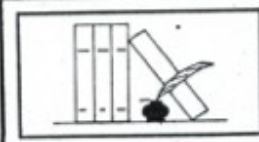
— Au fond, l'ambiguïté que j'ai décrite, je l'ai étudiée au niveau des individus. Maintenant, l'ambiguïté se situe au niveau des États. Ce n'est plus l'homme qui doit choisir, mais la collectivité. Quelques exemples d'ambiguïté : les écoles doivent-elles continuer d'enseigner les programmes de la métropole ? Ou bien, gouverner-elles les langues africaines ? L'ambiguïté individuelle a vécu. Maintenant, l'ambiguïté revêt un caractère global. Donc, l'Afrique demeure ambiguë. Des

CAMEROON TRIBUNE

Directeur-Redacteur en Chef : Engelbert NGOU-MOB
 Rédaction et Administration : Irembele Agraon
 BP 22 Yaoundé - Tél. : 22 27 30

Imprimeur : Agraon Yaoundé

Publote : Cameroon Publ-Expresion
 Yaoundé Irembele Les Guirades B.P. 1380 Tél. : 22 33 65 et 22 10 38
 Douala : rue Joffre B.P. 1137 Tél. : 42 44 44



Que vaut

Lorsque, en 1960, pointent à l'horizon des continents africain les soleils des indépendances, le puissant souffle anti-colonialiste qui avait alimenté la littérature entre 1948 et cette date s'estompe. Le colonisateur vaincu (à part quelques rares oasis comme les colonies portugaises ou espagnoles), la création littéraire change de source d'inspiration. La cible n'est plus le Blanc, mais le Noir lui-même. Il s'agit donc là d'un choix capital que chaque écrivain doit opérer, pour peu qu'il tienne à assurer à son œuvre un tonus vivifiant, une flamme vigoureuse, une densité fascinante.

Trois tendances générales vont se dégager peu à peu au fil des années : le courant traditionaliste, le courant social et psychologique, le courant « politique ». La première tendance opte pour une redécouverte de notre patrimoine ancestral étouffé par un demi-siècle de colonisation. L'objectif fondamental étant de pérenniser la culture traditionnelle afin de l'ériger

en joyau pouvant enrichir le trésor universel. Poursuivant et approfondissant le travail commencé par des ethnologues européens comme Marcel Griaule, Germaine Dieterlen, Denise Paulme, des Africains collectionnent, enregistrent, traduisent, recitent. Parmi les représentants les plus féconds de ce courant, citons le Malien Amadou Hampâté Bâ, dont l'œuvre

la plus significative est « Koumen » (texte initiatique des pasteurs Peuls), le Guinéen Djibril Tamsir Niane « Soumoudia ou l'épopée mandingue », les Camerounais Eno Bélinga « Musique et littérature populaires en Afrique noire », « Découverte des chantefables béti-bulo-fanga », Gaspard et François Tovo Atangana « La divine pastoralette », Benjamin Ntzip « À la belle étoile », le Sénégalais Ousmane Socé « Contes africains », le Tchadien Ibrahim Seïd « Au Tchad sous les étoiles ».

Cette volonté de se replonger dans le passé millénaire de l'Afrique a souvent été interprétée comme une fuite des « vrais problèmes », un refuge dans « le voie de la facilité » afin de camoufler une adoration béate de l'Afrique ancestrale, alors que celle-ci est porteur aussi bien de tares que de vertus. Ces détracteurs de la littérature traditionnelle préparent le deu-

thâtre ou la poésie. C'est ainsi que pour ce qui est du théâtre, le Camerounais Guillaume Oyono Mbida fonce « Trois prétendants... un mari », le troisième de certains Africains « Jusqu'à nouvel avis », l'abus de pouvoir des autorités administratives « Le train spécial de Son Excellence », René Philobès dans « Les Époux célibataires » n'est pas très tendre envers les femmes qui racontent au premier venu : « mon mari est administrateur ET civil ET principal ». Le Togolais Jean Pire lui, dénonce l'arbitraire de certains agents qui s'installent dans la conclusion et la corruption pour monter en grade. Le Congolais Henri Lopes décrit dans « Tribulations », les exactions des Noirs qui ne reculent pas devant la torture. En dehors de cette critique des mœurs, il existe un volet qui embrasse le conflit des civilisations et aborde avec pertinence l'écartèlement du Nègre entre

dénoncer ce que Ulyan Kestelov appelle « la peur bleue éboulante ».

DES ILLUSIONNISTES

Ces flèches lancées à l'encontre de la société acquièrent une force beaucoup plus prononcée chez les écrivains de la troisième tendance, celle qui s'attaque à des problèmes avant peu ou prou des connotations politiques. Les auteurs qui se rattachent à ce courant appartiennent le plus souvent à l'Afrique d'expression anglaise : les Nigériens Chinua Achebe (créateur d'un roman profond et dense « Le monde s'effondre », Wole Soyinka, l'un des plus puissants dramaturges d'Afrique, Gabriel



Tchicaya U'Tamsi : un poète éternel. Ce Congolais est l'un des valeurs les plus sûres de la nouvelle poésie négro-africaine.

CAMEROON TRIBUNE

Directeur-Rédacteur en Chef : Engelbert NGOG-HOB

Rédaction et Administration : Immeuble Agracan
S.P. 23 Yaoundé - Tél. : 22.27.00

Impression : Agracan - Yaoundé - S.P. 1218 - Tél. : 22.44.26

Publicité : Cameroun Publi-Expansion
Yaoundé : Immeuble les Galeries S.P. 1350 Tél. : 22.33.85 et 22.10.19
Douala : rue Joffre S.P. 1137 Tél. : 42.44.44

Édition : Société camerounaise de Publications (S.C.P.)

la négritude

Une étude de
FAMENDONGO

même courant que nous avons signalé, celui qui a trait à la littérature sociale et psychologique.

CIVIL ET PRINCIPAL
Cette tendance se propose de stigmatiser les avatars de l'Afrique moderne : que ce soit à travers les nouvelles, les romans, les essais, le



Cheikh Hamidou Kane : un héros éternel



Hampâté Bâ : précurseur du modernisme

l'Afrique ancestrale et la modernité. C'est le thème de l'excellent roman du Sénégalais Cheikh Hamidou Kane, « L'aventure ambiguë » (Julliard, Paris 1960) qui se termine par la mort de Samba Diallo, héros intelligent mais n'ayant pas pu opérer une synthèse entre les deux civilisations. Dans un autre ordre d'idées, le Dahoméen Olympe Bihly Quéméné est particulièrement sensible aux anomalies de la nouvelle civilisation nègre (égoïsme, individualisme, recherche fébrile du profit personnel...). Ces déviations constatées aboutissent chez l'auteur de « Un piège sans fin » (Stock Paris 1960) et de « Le chant du lac » (Présence africaine, Paris 1965) à une conclusion sévère : l'absurdité de l'individu négro-africain. L'écoulement du poète congolais Tchicaya U'Tamsi (l'un des valeurs les plus sûres de la poésie négro-africaine après l'indépendance) est très manifeste. Les images violentes et sa syntaxe touffue traduisent au niveau du « signifiant », le tempête qui sous-tend son œuvre « Epitome » charrie les eaux bouillonnantes du grand fleuve impétueux qui traverse l'âme du poète : colère, chagrin, révolte, désespoir, avant de thèmes utilisés par Tchicaya pour



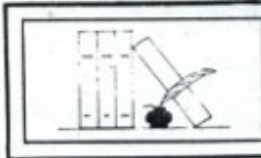
Olympe Bihly Quéméné : un héros éternel

en 1975 ?

Okara, John Pepper Clark, le Kenyan Ezekiel Mphahlele « Au bas de la seconde avenue ». Plus récemment, des auteurs francophones se sont engagés dans cette voie : le Malien Yamba Oulougoum, auteur du « Devoir de violence » (Cameroun Tribune n° 351), l'Ivoirien Ahmadou Kourouma « Les Soleils des indépendances », le Guinéen Alioum Foutoua « Le Cercle des Tropiques ».

Ces œuvres qui se détachent nettement de celles de la « Négritude » procèdent d'une vision littéraire puisant ses racines dans le courant de « l'African personality » théorisé qui a pour chefs de file Wole Soyinka et Ezekiel Mphahlele. Ces derniers considèrent les tenants de la Négritude comme des illusionnistes, des rêveurs, des « narcissistes » ne voulant pas affronter la réalité africaine. Extrémistes et marchés, ils estiment que les auteurs de la Négritude se situent dans le camp des « adorateurs », alors que ceux de « l'African personality » participent de l'univers de la contestation. Wole Soyinka se réclame, souligne-t-il, d'Ogun, Dieu de la guerre.

Lundi prochain :
Ce qu'est l'African personality



L'enseignement de la littérature à l'Université de Yaoundé n'est nullement un désastre

Ainsi l'année 1976 aura commencé pour quelques-uns par ce qu'il faut bien appeler « un règlement de comptes littéraire ». Et l'événement est d'autant plus significatif qu'il survenait au moment des vœux ! A moins d'y voir une manière de vœux !...

Tout le monde a été joué... tout le monde aurait été joué, même Pavlov avec ses « réflexes conditionnés ». Car ce que M. Mbock a servi dans un plat de littérature était plutôt propre à donner une indigestion, une insomnie, peut-être un évanouissement, mais sûrement une bonne dose de mauvaise humeur... et pour longtemps !... (Cameroon Tribune n° 461 du 5 janvier 1976).

Où l'on est surpris d'apprendre que la littérature, telle qu'elle est enseignée à l'Université est un désastre. Désastre, parce qu'elle se réduit au comique et à ses procédés ! Parce que c'est Scarron et Courteline ! Parce que les cours est dactylographié, « sur du carton fatigué par l'âge » !

Le lecteur averti se sera cependant demandé s'il est possible que pendant plusieurs années, on n'enseigne aux étudiants que Scarron et Courteline, et qu'on n'ait retenu de leurs œuvres que ce qui intéresse les procédés comiques. Cela, on le conçoit est invraisemblable, et une telle situation n'aurait certainement pas été longtemps tolérée.

Ayant personnellement suivi cet enseignement, je puis affirmer qu'il ne s'agit là que d'un grossier mensonge. Certes Scarron était et demeure au programme. Il me semble que Courteline n'a jamais eu cet honneur... Mais M. Mbock oublie-t-il Rimbaud, Flaubert, Balzac, son « cher Péguy » et bien d'autres qui ont pourtant des statues un peu partout ?... Non ! ces gens-là n'ont rien à voir avec notre culture, la culture

négro-africaine ! Et Senghor ? et Césaire ? et Sembène Ousmane ? Maran ? Bébéy ? ne sont-ils pas enseignés à l'Université ? Ne sont-ce pas des Négro-africains ? Leur renommée s'arrête-t-elle aux frontières de leurs patries respectives ? L'étude de leurs œuvres se limite-t-elle aux procédés comiques ? Et je n'ai cité que les francophones !...

Rien que Scarron et Courteline ! Rien que les procédés comiques ! Résultat : un désastre !

En écrivant cela, on ne se demande pas qui ne l'est pas. Et de conclure que de tels cours doivent être retraités !

On ne retraité pas des cours, mais bien plutôt ceux qui les professent. En clair, il serait donc question qu'on mette à la retraite les professeurs qui utilisent des cours photocopiés depuis 1957 ou qui prétendent nous faire rire avec l'Avare ou le Roman comique.

La retraite est une affaire purement administrative et il me semble qu'en cette matière, les chercheurs n'ont pas voix au chapitre.

Reste les cours eux-mêmes. Scarron, Courte-

line et Molière n'ont rien à voir avec la culture négro-africaine ! Le rire occidental n'est pas le rire négro-africain ! Et la langue française ? Est-ce une langue négro-africaine ? Il est illusoire de vouloir rejeter la littérature française, de chercher à mettre les écrivains français à la porte tant que la langue française demeure notre premier outil linguistique et culturel.

Et ceci peut paraître paradoxal, sans Scarron et Courteline, sans les procédés comiques, notre chercheur n'aurait sans doute jamais compris ni dans quelle mesure on servait mal la cause camerounaise, ni que le comique occidental, français est différent du comique négro-africain, camerounais... Pour apprécier ou pour combattre Scarron et Courteline, il faut apprendre à les connaître. Pour comprendre l'utilité et l'absurdité des procédés comiques, il faut nécessairement les étudier. Pour se convaincre de la différence fondamentale entre le rire occidental et le comique négro-africain, il faut descendre jusqu'aux profondeurs bergsonniennes.

Des cours dactylographiés depuis 1957 ou sur du carton fatigué par l'âge, cela laisse supposer que ceux qui les utilisent sont eux-mêmes fatigués, qu'ils peinent sous le poids des ans : en somme des gens gâtés. Mais alors... Mussoolini avait-il raison de faire courir chaque matin son état-major, formé de vieux généraux ? Non ! c'était trop exiger d'eux !... On ne saurait demander à la vieille génération de se métamorphoser, de faire peu neuve en adoptant

le structuralisme ou autres méthodes d'approche littéraire. Qu'on voie dans l'attitude de ses gens les effets du principe du moindre effort, de la paresse ou de l'inadaptation n'y change rien...

Mais ce carton fatigué par l'âge, n'est-ce pas une moisson qui a fait ses preuves ? Le patriotisme littéraire ? On veut bien ! Toutefois, si un chercheur, patriote, littéraire, voulait servir la cause du Cameroun ou du monde noir en général, il me semble qu'il devrait honorer d'un ouvrage qui porterait le beau titre « Le Cameroun et sa littérature » ou « Le Monde négro-africain et sa littérature ». Une telle entreprise l'on s'en doute est des plus passionnantes. La tâche en serait facilitée si l'on voulait bien entendre cet homme dont on réclame la retraite. Cet homme qui à la suite de « la Marseillaise », à la suite de « La France et son Armée » car appartenant à la lignée des Rouget de Lisle et des Charles de Gaulle, donna à son pays un livre au titre flamboyant, un grand livre, un si beau livre : « La France et sa littérature ».

L'homme sage ne parle des morts qu'en termes d'éloge. Dans ce sens, le propos de M. Mbock qui vante les mérites de nos ancêtres est apparemment admirable. Cependant il explique clairement la catastrophe de la colonisation, à condition de le remettre sur ses deux pieds et de relever le subjectivisme où il baigne : « Ils possèdent des actes, nous faisons des gestes. Tout dans la vie était pour eux objet de méditation ils vivaient le monde où toute chose portait un message. Ils se pensaient et pensaient le monde à chaque instant : c'est la moindre attention qu'il faut manquer un message. Et le monde manquement eût été fatal ». Soit ! Mais le désastre né de la collision du monde

noir avec le monde occidental apporte-t-il la preuve qu'ils se pensaient et pensaient le monde et surtout qu'ils le pensaient correctement ?

Tout tendrait au contraire à prouver que nos ancêtres passaient souvent à côté de ce qui permet aux peuples et aux civilisations d'assurer leur pérennité l'Etat, l'écriture, la philosophie, les sciences la technique, etc.

Quant à leur littérature, elle était ce qu'est un gramme de fer avant sa mise en exploitation : elle était ce qu'est un enfant avant sa naissance, un fœtus, un embryon, un être fragile : elle était cette flore sauvage qui sans le truchement de la civilisation n'aurait pas produit ce qui constitue aujourd'hui la base de notre alimentation végétale : elle était cette faune sauvage qui avant la domestication pouvait disparaître en tant qu'espèce vivante.

La littérature orale, tant qu'elle n'a pas été soumise aux entreprises de la domestication par l'écriture, demeure une masse informe, vague, anonyme, appartenant à tous et à personne finalement ; elle n'est qu'une virtualité de littérature, une littérature de l'enfance.

BETSEN à NWATSOK
Professeur, collège Vogt

N.D.L.R.

Les assertions de l'auteur relatives à « l'infantilisme » de notre culture ancestrale n'en gagent que lui-même. Pour nous, le legs traditionnel demeure l'un des atouts précieux de notre renouveau culturel. Placé au carrefour de la tradition et de la modernité, le Négro-Africain se doit d'opérer une symbiose entre le passé et l'apport occidental, sans verser ni dans un narcissisme sclérosant, ni dans un snobisme de mauvais aloi.

CAMEROON TRIBUNE

Directeur Rédacteur en Chef: Engelbert NGOG-HOS

Rédaction et Administration: Immeuble Agracan B.P. 23 Yaoundé. Tél. 22.27.50

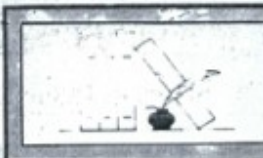
Imprimerie: Agracan - Yaoundé B.P. 1218. Tél. 22.44.26

Publicité: Cameroun Publi-Expansion

Yaoundé: Immeuble les Galeries B.P. 1399. Tél. 22.33.65 et 22.16.15

Douala: rue Joffre B.P. 1137. Tél. 42.44.44

Éditeur: Société camerounaise de Publications (S.C.P.)



Techniques et mécanismes de la dissertation

D'après un ouvrage de Gervais MENDO ZE

M. Mendo Ze sous propose dans son dernier livre « INITIATION PRATIQUE A LA DISSERTATION (paru dans la Collection "Nouvelle Ethique de l'Education" une méditation sur les mécanismes complexes de la dissertation. Ce n'est pas un ouvrage de recherche fondamentale, mais un auxiliaire pédagogique. A cet égard, le préface de M. Clément Mboum, Inspecteur général de Pédagogie est significatif. Il s'agit pour M. Mendo Ze, après s'être inspiré de sa longue pratique des élèves et des étudiants, de démontrer, à l'intention de ces derniers, dans un style d'une parfaite simplicité, les mécanismes difficiles et subtils de la dissertation. Par là cet ouvrage répond à sa finalité. C'est une initiation. Mieux, un guide qui non seulement dévoile la dissertation, mais encore en fournit d'abondantes applications à la fois riches et suggestives.



M. Mendo Ze : divers, s'organiser pour répondre à une interrogation sans contradiction suivant une démarche saine.

Ce que la dissertation n'est pas

Dévoiler la dissertation, c'est d'abord la définir. Aussi M. Mendo Ze s'emploie-t-il dans le premier chapitre de son livre à situer la dissertation en traçant ses domaines. Sa démarche, pour être plus persuasive, est négative. La dissertation est donc par nature différente d'un certain nombre d'exercices voisins qui d'un autre côté la préparent de loin. Elle est différente de la rédaction. Celle-ci est un exercice libre, qui permet à l'élève d'acquiescer le sens de l'organisation et de cultiver sa sensibilité. Ce sont des qualités essentielles pour bien conduire une dissertation. Elle est également différente de l'explication de texte et du commentaire. Le commentaire présente plusieurs visages. Il peut être suivi, composé et comparé. Dans tous les cas, l'exercice du commentaire, quelque soit son esprit, achève l'explication de texte et annonce la dissertation. Dans la pensée de l'auteur de ce livre, le commentaire est "une dissertation dont le sujet est un texte". Néanmoins, il est distinct de l'explication trop souvent rivée au texte. Il s'appuie à la dissertation par son ouverture. Car il donne à l'élève ou au candidat l'occasion d'exercer sa faculté critique nécessaire à

la rédaction de la dissertation. A ces exercices préparatoires à la dissertation, il convient d'ajouter l'important rôle de la lecture, autre atout pour la dissertation. Car elle assure à l'élève une culture de base riche et variée susceptible de donner de l'étoffe et de l'épaisseur à son travail. Ce chapitre définit également le vocabulaire technique de la dissertation (des termes comme expliquer, commenter, discuter, que pensez-vous de...) et présente un éventail de type de sujets possibles.

2. La réalisation de la dissertation

A l'approche négative de la dissertation succède la description appliquée des règles méthodiques et constructives de la dissertation. Que doit faire l'élève ou le candidat devant un sujet de dissertation ? Il doit d'abord lire le sujet. Or, pour M. Mendo Ze, l'on distingue plusieurs types de lectures. D'abord, ce qu'il appelle la "lecture de compréhension du sujet". Il s'agit avant tout de lire plusieurs fois le sujet pour se familiariser avec lui et pour percevoir le problème central. Cette "lecture de compréhension" repose à nos yeux, sur les opérations de discernement et de perception. La "lecture de compréhension" se mue en "lec-

ture d'analyse du sujet". C'est de l'exploitation méthodique du libellé de la question qu'il s'agit. Pour ce faire, l'auteur propose un certain nombre de procédés suggestifs : la substitution. C'est l'axe paradigmatique des possibilités. Il consiste dans le libellé de la question, à remplacer des termes difficiles par d'autres, plus familiers au candidat et jugés équivalents sémantiquement aux termes substitués. L'association c'est l'axe des correspondances qui détermine les rapports d'association entre des termes de la question : rapports « in praesentia » et rapports « in absentia ». Le contraste. Par le jeu des oppositions des termes de la question, le contraste permet au candidat de contrôler sa compréhension du sujet. La "lecture d'analyse" évolue en "lecture d'interprétation du sujet". C'est à ce niveau que se dégage pour le candidat le sens véritable du sujet. Une fois les différentes lectures achevées, le candidat doit s'orienter vers la construction du plan.

commande-t-il au candidat de les assimiler, de s'en imprégner afin de pouvoir s'en servir sans peine et sans effort. La connaissance de ce libellé facilite la construction du plan. Il n'y a pas de plans "prêts à porter" permis de qualité stéréotypés. Toutefois, M. Mendo Ze reconnaît deux types de plans. Le premier type comprend trois parties, alors que le second n'en comprend que deux. Toutefois, la rédaction des parties dans le second type de plan n'est pas un indicateur de facilité, ni un arrangement commode, pour le candidat traduisant son étroitesse intellectuelle. Cette partie travaille également en profondeur la technique de la transition, de la conclusion, de l'introduction et des paragraphes.

3. APPLICATIONS

La troisième et dernière partie de ce livre initiatique est faite d'applications. Il ne s'agit pas pour l'auteur de rédiger entièrement des sujets, mais de donner au candidat, à l'occasion d'un certain nombre d'exercices, une méthode de travail efficace pour tout sujet de dissertation. Dans cette partie, l'auteur invite avec rigueur sur la technique de composition l'acquisition du sujet, l'organisation des idées et la rédaction. Cette partie de l'ouvrage de Mendo Ze sollicite abondamment le candidat. Elle exige sa rigueur et lui donne la possibilité, par une véritable méthode, de contrôler pratiquement la démarche de l'auteur. M. Mendo Ze propose onze (11)

si révèle que six d'entre eux sont d'ordre littéraire et qu' cinq ressortissent à la culture générale. Cette répartition d'exercices donne déjà l'impression au public concerné. L'effet, ce livre, par son coût et par son style, d'une parfaite simplicité, vise à être publié à la fois large et varié. Il concerne notamment : les élèves de nos Lycées et Collèges, candidats aux examens du BEPC, du Probatoire de Baccalauréat, les étudiants des Facultés, et des grandes Ecoles (EN ENSA, ENSET...), tous les candidats aux divers examens et concours d'entrée dans les fonctions publiques et dans certains établissements de formation tels que l'ENAN, l'ESLV, les ENI-ENIA, de plus d'avoir, le moment venu, un outil de travail solide leur permettant de mettre le maximum de chance de leur côté. Cet ouvrage est un outil précieux pour l'auto-didacte. Pour terminer, nous signalons à tout fin utiles que cet excellent guide à la dissertation est déjà en vente à Yaoundé (Librairie St Paul, et SOC/MEC), à Sangha, (Librairie Populaire) à Douala (Librairie des Frères Réunis) à Mbalmayo, Bafoussam, Garoua.

J. TABI-MANGA
Chargé de cours de Linguistique française
Faculté des lettres et Sciences Humaines
UNIVERSITÉ DE YAOUNDE

LE LIVRE : « Initiation pratique à la dissertation »

CAMEROON TRIBUNE

Directeur de la Publication : J. ZAMBOU ZOLIKO
 Rédacteur en chef : Marc Joseph OMSGA
 Rédacteur en chef adjoint : Jean NGANDJOU
 Chef de service de la Rédaction de langue française : Paul C. NDZEMBIYENGE
 Rédaction : Immeuble SOPECAM B.P. 1218 Yaoundé Tél. 22 27 88
 Publication : Commission Publi-Expansion
 Yaoundé Imprimerie Les Galeries B.P. 1220 Tél. 22 35 65
 Douala Rue Joffre B.P. 1127 - Tél. 24 27 24 42

M. NYALENDO AUX LAURÉATS DE LA 4^e PROMOTION DE L'ESIJY :

L'intérêt national doit être la première finalité de vos actes.

Trente lauréats de la quatrième promotion de l'École supérieure internationale de journalisme de Yaoundé ont reçu samedi dernier leurs diplômes des mains du ministre de l'Éducation nationale, M. Bernard Biélas à Ngou. Parmi les invités de marque qui ont pris place dans le grand amphithéâtre de l'Université de Yaoundé, lors de la cérémonie, l'on notait la présence du ministre de l'Éducation et de la Culture, M. René Ze Nguele, du vice-ministre de l'Éducation nationale, M^{me} Dorothe Njomo, du Chancelier de l'Université de Yaoundé, de quelques membres du corps diplomatique, de hauts responsables de la presse et de l'Université.

C'est été une cérémonie de routine annuelle jusqu'à elle ne n'ait-ce le rappel des grands changements survenus au sein de l'ESIJY. Il s'agit de l'africanisation de la direction de cette École et le rapatriement à Yaoundé à compter de la rentrée de 1973-1974 des enseignants généraux de la troisième année.

C'est justement le nouveau directeur de l'ESIJY, M. Jean Paul Nyalendo qui les a évoqués brièvement dans son allocution de circonstance. Ces grandes décisions qui ont été prises lors du dernier conseil de direction et qui engagent l'avenir de l'École théologiquement s'inscrivent, de la volonté des États membres « de marquer le caractère africain d'une École créée en terre africaine ».

Elles signifient en dessous de l'homme qui poursuit aux destinées de l'École. M. Nyalendo a rendu ici un vibrant hommage à l'ancien directeur de l'ESIJY, M. Bourges qui a bien mérité de l'ESIJY, ni rupture des liens avec l'extérieur : elles traduisent plutôt l'aspiration légitime des États africains à la maîtrise de leurs propres affaires et leur préoccupation de se définir et de façonner leur avenir par rapport à leur environnement socio-culturel.

L'essentiel du discours du nouveau directeur de l'ESIJY s'adressait aux étudiants de la quatrième promotion, principaux intéressés de la cérémonie.

Il a félicité avec chaleur ces jeunes gens qui voient leurs trois années d'efforts couronnées par un succès bien mérité. Il leur a prodigué des conseils fort utiles pour leur avenir qui commence avec l'obtention du diplôme de fin d'études. « De même que l'habu ne fait pas le moine, de même le diplôme ne saurait faire le journaliste, leur a-t-il rappelé. Il appartient à chacun de confirmer sa valeur sur le terrain. Il leur a en outre réitéré le rôle dévolu à l'information et aux communicateurs dans le processus de développement de nos pays en développement : « Nos nations ont besoin de mobiliser tous les citoyens à des fins de développement et cette mobilisation ne peut s'opérer qu'en éveillant la conscience de tout un chacun. C'est là la responsabilité qui incombe aux journalistes et qui rend attachante leur profession. Pour assumer pleinement cette responsabilité, leur a conseillé M. Nyalendo, il faut avoir toujours présent à l'esprit que « l'intérêt national doit être la première finalité de vos actes ». C'est ici que devront se révéler nécessaires les connaissances acquises au cours de la formation à l'ESIJY. « Formation non

seulement axée sur l'enseignement général et pratique, mais aussi sur les notions de l'éthique et de la discipline professionnelle ».

L'orateur a enfin donné cette définition judicieuse du journaliste : « le journaliste est celui qui aime son métier, celui qui va à la collecte de l'information, celui qui comme l'éclaircur, va dénicher l'information là où elle est cachée ».

Succédant à M. Jean Paul Nyalendo, le chancelier de l'Université, M. Mbella Mbage, aux noms du gouvernement, du corps enseignant de l'Université et en son nom personnel, a rendu sincère et vibrant hommage au directeur sortant de l'ESIJY, M. Hervé Bourges, et responsable qui, pendant les six années qu'il a dirigé l'ESIJY, n'a donné que des satisfactions. Grâce à ses qualités intellectuelles et morales, a reconnu le chancelier, l'Université de Yaoundé hérite aujourd'hui d'une École dont la renommée a largement dépassé les frontières de notre pays. Il a salué le caractère affable et la gentillesse de M. Bourges devenu prêtre-communicant Africain voire Catechou-



M. Nyalendo aux lauréats « le journaliste est celui qui aime son métier » (Ph. P. Essono).

taïn. Le Chancelier a vivement souhaité que les courants et les situations à l'ESIJY par M. Bourges puissent être poursuivis.

Ce fut ensuite la remise des diplômes par le ministre de l'Éducation nationale au rythme des applaudissements frénétiques. Cette cérémonie s'est achevée dans les locaux de l'ESIJY par un copieux apéritif offert aux nombreux invités.

Ougha Essouli



D'AUTRES TARIFS : DE NOUVEAUX HORIZONS

UTA vous propose :

- soit : un tarif excursion de 35% de réduction sur le tarif normal en classe économique, si vous effectuez un séjour de plus de 14 jours et moins de 25 jours.
- soit : une réduction de 50% pour votre épouse et vos enfants s'ils voyagent avec vous (7 jours minimum, 30 jours maximum).



Le major de la promotion, Kangang Jacques reçoit son diplôme des mains du ministre Biélas à Ngou. (Ph. P. Essono).

- Les lauréats de la 4^e promotion :**
- Ahena Edou Albert (Gabon), Aboulaye Taha (Togo), Achou Che Mathias (Cameroun), Adama Moussa (Tchad), Bala Awaou Hippolyte (Cameroun), Dorothe Kouta Jerry (Anglophone Cameroun), Doungue Michel (RCA), Epah Francis Fankang (Anglophone Cameroun), Essouma Euzouma Pierre (Cameroun), Essouma Ousse Foudy (Gabon), Fawouss-Doussé Koffi (Togo), Fankang Sam-Nsoula (Anglophone Cameroun), Gata Nde (Tchad), Ghahayi Kadji Dominique (Togo), Gouffon Anou (Cameroun), Kadiang à Nyan Pierre (Cameroun), Kéfle Georges (RCA), Kiangou Jacques (Cameroun) Major, Kongo Doussé T. (Cameroun) (RCA), Malina Akobere Christophe (Cameroun) Madjoulou Lamouss Lavez assé (Tchad), Madji John Doss (Togo), Mbongo Sylvain (Cameroun), Moko Moko Charles (Gabon), Nono John Joubé (Togo), Nohani John Taha (Anglophone Cameroun), Njombé Albert (Gabon), Nohé Mbebe Daniel André (Cameroun), Tamba Nsoué Thomas (Anglophone Cameroun), Yankal Djimat (Tchad).

Nomination au ministère des P. et T

(Suite de la liste publiée dans notre dernier numéro).

- Chef de service des aéroports : M. ANGELIANA Gouffon, contrôleur des postes, en remplacement de M. Ekeme Clément, appelé à d'autres fonctions ;
- Adjoint au chef de service des télécommunications et chef de service « Télégramme Hertzien » : M. ONGE Vincent, instructeur des télécommunications, poste vacant ;

PROVINCE DU SUD-OUEST

- Chef de service des postes : M. EKEME Clément, contrôleur des postes, en remplacement de M. Angeli Ana Gouffon, appelé à d'autres fonctions ;
- Adjoint au chef de service des télécommunications : M. FONZEKA Clément, instructeur des télécommunications, en remplacement de

L'ENAM devra s'orienter d'avantage vers la formation du fonctionnaire du développement

«... Chaque fonctionnaire doit se persuader que notre développement passe, en partie, par son action personnelle, car c'est à lui qu'il appartient dans une certaine mesure de prévoir, d'encourager, d'organiser, voire de sanctionner lorsqu'il y a lieu... » En ces termes, le ministre de la fonction publique, M. Youssouf Tchiraya a défini samedi le type de fonctionnaire auto-centré. C'est à l'occasion de la remise des diplômes aux élèves de l'ENAM (École nationale d'administration et de Magistère), la 13^e promotion en l'occurrence. Elle porte le nom de « Développement Auto-Centré », ce qui n'est pas un fait du hasard, car notre politique nationale de développement suppose que celui-ci soit mené par les Camerounais et par les Camerounaises. C'est donc une affaire de tous et, en choisissant un tel nom de promotion, le Chef de l'Etat a voulu affirmer que cette politique doit être plus particulièrement le moteur de l'action fondamentale de toute notre fonction publique.

La cérémonie de samedi avait pour cadre le grand amphithéâtre de l'ENAM, en présence de MM. Bernard Edias à Nkong, Joseph-Charles Doumbé, respectivement ministre de l'Education nationale et ministre de la Justice, Garde des Sceaux, le gouverneur de la province du Centre-Sud, M. Moulou Gabarel, des hauts fonctionnaires des différents services de notre fonction publique, pour la plupart anciens élèves de l'ENAM assistés également à cette occasion.

En premier lieu, le directeur de l'Ecole, M. Philippe Durge a pris la parole pour dresser le bilan de l'année scolaire dernière et dresser quelques perspectives d'avenir, au regard de la vocation de formation pluridisciplinaire imprimée à l'ENAM par la création de trois nouvelles sections : formation des cadres de l'administration hospitalière à deux niveaux (supérieur et moyen), Droit, la science et la relation administrative, bases de toute action au sein de l'administration, les élèves y reçoivent les éléments des techniques les plus diverses : économie, comptabilité, gestion du personnel, entretien des bâtiments, nutrition et diététique, mais aussi une formation humaine qui

leur permette d'affronter avec succès les problèmes psychologiques et humains qui surgissent sous leurs pas. Les techniques de communication de groupe leur seront enseignées aussi bien qu'ils auront accès à la dialectique du médecin ou à la psychologie du malade. La troisième section nouvelle que l'on est venu au cours de l'année scolaire écoulée est celle de l'Administration scolaire et universitaire à un niveau du cycle D. Ce qui veut dire qu'il faut la gestion hospitalière peut être appliquée pour l'administration scolaire et universitaire car le fonctionnaire de gestion et d'analyse dans un monde complexe où ses techniques comptables et administratives ne comportent peut être pas plus que son art de concilier les hommes ou son habileté à aborder les problèmes avec souplesse et compréhension sans toutefois méconnaître les impératifs constants d'efficacité et de célérité qui doivent être ceux de tout agent de l'Etat.

Dans sa réponse, le ministre de la Fonction publique s'est attaché à redéfinir ce que le fonctionnaire doit désormais être dans l'esprit de cette nouvelle vocation de l'ENAM : un cadre compétent et efficace, à même de prendre ses responsabilités dans l'ordre de la collection, de la décision et de l'exécution.

Mais il faudrait pourtant se garder de faire du fonctionnaire un personnage congrégant qui monopolise tout à la fois la compétence et la faculté de décision en tous domaines. Admettre cette hypothèse serait favoriser la création d'un Etat bureaucratique, avec tout le cortège de corollaires qui accompagne d'ordinaire un tel état de choses : paralysie de l'initiative privée, obstacle aux activités créatrices, méconnaissance des aspirations légitimes des individus ou des groupes sociaux.

Au contraire, c'est d'un véritable fonctionnaire du développement à dont nous avons besoin, c'est-à-dire, d'un agent de production, apte à concourir, de façon privilégiée, à la création ou à la mise en valeur des richesses nationales, de la même façon que tous les travailleurs des entreprises privées ou du secteur semi-public.

LE TENOU

LES NOUVEAUX DIPLOMES DE "E.N.A.M."

SECTION « ADMINISTRATION GENERALE »
MM. Ebanga Ekato Gaston, Eko Engoubou Paul, Libella Samuel, Mbété Bemba Marouf, Mohamadou Talba.

SECTION « ECONOMIE ET FINANCES »
MM. Doumoussi Jean Baptiste, Mbongo Wang Godofroy, Sino André, Tchokote Njanju.

SECTION « DOUANES »
MM. Bakop Nyamei Félix, Boute Ndomo Félix, Bougna Joseph, Essama Mangué Denis, Fanda Gabriel, Longue Gabriel, Mahamat Aïmeine May, Mveng Bikono Galus, Nchoto Louis.

SECTION « IMPOTS »
MM. Ate Ngono Bathazar, Beka Onana Bernard, Boumyembé, Chou Ebal Ebanazo, Essombe Eyango, Fignou Omar, Haridou Mahoré, Manda Omgba, Sanding Beng Robert, Zogo Joseph Just.

SECTION « TRÉSOR »
MM. Amad à Adoma, Fongkue Fobin Tarlam, Kaléjoh Diodonné, Mwa Koto'o Lotse, MM. Kutsche Nestor, Mahamat Adam, Manga Kano Justin, Mambwanga Godfred Ny Edward Kilo, Nounsi Paul, Pondo Modeste, Taka Samuel Ezel.

Séminaire d'éducation ouvrière Les problèmes du monde du travail au centre des travaux

Samedi dernier s'est ouvert à la Chambre de Commerce à Yaoundé le premier d'une série de séminaires interprofessionnels d'éducation ouvrière. Ce séminaire prend fin aujourd'hui. A l'occasion de l'ouverture, M. Abanda Jérôme Emilian, président confédéral de l'UNTC a prononcé un discours pour situer l'importance de tels séminaires. Apparent il avait remercié les autorités dont la présence traduit la sollicitude du pays et du gouvernement à l'égard du monde du travail et de ses problèmes. S'il est vrai que les institutions ne viennent que ce que valent les hommes qui les animent, M. Abanda applique cette maxime à l'UNTC, organe de la volonté du père de la nation, S.E. le Président de la République de voir tous les travailleurs unis au sein du grand parti national sans plus continuer à se combattre en une lutte fratricide dans des camps syndicaux qui reçoivent leurs mots d'ordre de centrales syndicales étrangères. Les questions de ces centrales, leurs méthodes, souligne M. Abanda, n'avaient plus leur place dans un Cameroun en construction. Notre pays s'est fixé comme règle de conduite le dialogue et la négociation dans la recherche des solutions aux problèmes politiques et sociaux.

Certes, il y a eu une période d'erreurs et de tâtonnements inhérents à toute œuvre humaine à ses débuts, reconnaît le président confédéral de l'UNTC, mais aujourd'hui, la centrale syndicale camerounaise apparaît comme le représentant le plus qualifié des travailleurs camerounais. Cela se démontre par le fait qu'en cas de problèmes, même les travailleurs non syndiqués s'adressent à l'UNTC pour trouver une solution. Cette position consolide l'UNTC car statistiquement le nombre d'adhérents est lui-même supérieur à celui des non syndiqués.

La centrale joue donc un rôle important, d'où sa lourde responsabilité qui l'oblige à disposer de cadres dévoués et compétents pour assumer avec efficacité l'encadrement des

travailleurs, et il serait vain et même dangereux, a déclaré M. Abanda, de confier à des hommes peu ou mal formés aux problèmes de relations interprofessionnelles entre employeurs et employés, et mal informés des impératifs du développement économique de notre pays, le soin de défendre avec lucidité et fermeté mais sans inutile démagogie les justes intérêts des travailleurs, tout en préservant l'unité de production sans lequel il n'y aurait ni travail ni travailleurs.

Le séminaire confédéral qui a été mis en place à l'issue du premier conseil national de l'UNTC tenu à Yaoundé les 1^{er} et 2^o août 1975 se doit de poursuivre de doter les responsables à la base d'un mouvement de bagages leur permettant de mieux planifier leur rôle au milieu des travailleurs qu'ils encadrent. C'est pour cette raison que le bureau confédéral a programmé une série de séminaires. Celui qui s'achève aujourd'hui, à Yaoundé sera, également au niveau de chaque corporation professionnelle, de manière que les idées soient progressivement et amplement le travailleur de la base qui est le destinataire ultime de la formation et de l'information envisagées.

Les participants au séminaire de Yaoundé ont la formation et l'éducation ouvrière ont procédé à un échange de vues sur des thèmes qui ont été auparavant développés par des conférenciers, à savoir le syndicat (définition, but, organisation), les réunions syndicales (préparations, importance, conduite, procès-verbal, exploitation...), le rôle du personnel, le travail des responsables, le militant syndical, les devoirs et droits des travailleurs et des employeurs, le conflit individuel, le conflit collectif (grève, droit de grève, procédures à suivre...). Ce programme donne des perspectives à chacun d'acquiescer de nouvelles connaissances en matière des problèmes du monde du travail.

DATCHOQA SOUPA Casimir

Si les vols vers l'Europe sont de plus en plus fréquents, cela tient à Genève, à la Suisse et aussi un peu à Swissair.



De Genève par exemple, le Swissair aux transports d'air suit à Paris-Orly ou à London-Heathrow. L'air suisse de Genève aux correspondances installées aux portes d'atterrissage le même jour toutes les grandes villes d'Europe.

La Suisse doit elle aussi, développer le droit des avions à se rendre et à correspondre, mais encore à la Suisse elle-même - au cœur de l'Europe.

La Suisse est le pays de régime et des vacances. Le jour par de ses montagnes y invite au dit et au grand tourisme. Des efforts de premier ordre, des stations d'hiver et d'été et ce programme tout les jours sont prêts à leur accueil. Des services exceptionnels sont offerts les places de la longueur et de la largeur à volonté. Plus d'espaces des villes pittoresques, avec toutes les aménités, les services, pour une vie idéale. Une partie des agissements de shopping et des spécialités gastronomiques que vous proposez les restaurants.

Amusez-vous en votre voyage sur ces divers aspects de l'Europe! Suisse au dit d'autres questions? Swissair vous donne en dessous quelques propositions en matière, qui vous expliqueront le service le plus agréable de votre route suisse en Suisse, qui vous expliquent quelques heures au plus vite.

Vol Swissair 261

Stations	classe voyage	dep. 19.01
Genève	er	18.35
Zürich	er	17.50

Correspondances rapides vers:

Paris-Orly	er	18.25
Lille-Mérignac	er	18.45
Amsterdam	er	18.55
London-Heathrow	er	19.25
Frankfurt	er	19.35
Amsterdam	er	19.55

(Suisse française à Genève)

Vol Swissair, vol tout repos.

Les travaux du colloque sur la littérature et la critique littéraire camerounaises que le vice-ministre de l'Éducation nationale Mme Dorothy Njuma a clôturé vendredi dernier étaient, il faut le rappeler, dirigés vers deux directions convergentes : la recherche des éléments de réponse à la crise du curriculum de la littérature et de sa critique dans notre système d'éducation ; la détermination du rôle que doit jouer notre littérature dans la société nationale et internationale.

Dressant le bilan des quatre journées de travail de ce colloque, le doyen de la Faculté des Lettres et Sciences humaines le P^r Mbassi Manga a notamment déclaré :

« Nous nous sommes effectivement livrés à un double travail de recherche et de réflexion qui n'a probablement pas fait le tour de tous les problèmes, mais qui certainement a jeté les bases d'un travail qui reste à faire et a ouvert un chantier qui doit se faire.

Convaincus de l'urgence et de l'acuité des aspects de la crise de la littérature, nous avons essayé, autant que faire se pouvait, de réviser et de proposer des éléments de solutions. Chacun des sept ateliers s'est intéressé au domaine qui relevait de sa compétence.

Voici donc les résultats de nos travaux de quatre jours que nous exposons en deux chapitres.

Le premier chapitre consiste à vous donner un inventaire, basé sur les sources d'information actuellement à notre disposition. En effet, la situation littéraire camerounaise se présente en terme de statistique de l'œuvre et de l'auteur de la manière suivante :

1. — **Tradition orale** : A ce sujet, il faut noter l'intérêt que portent les enseignants dans ce domaine et louer les efforts du Centre de l'ONAREST sur la tradition orale.
2. — **Roman** : Nous avons



Le professeur Mbassi Manga intervenant à la séance de clôture. On reconnaît à sa droite le vice-ministre de l'Éducation nationale M^{me} Dorothy Njuma.

LE PROFESSEUR MBASSI MANGA :

« Nous avons ouvert un chantier »

pu à ce stade relever 79 titres dont 60 en français, 6 en anglais, 6 en langues nationales, quatre en allemand. Dans cette production, nous avons compté 34 romans camerounais.

3. — **Poésie** : Notre poésie est actuellement l'œuvre d'au moins 77 poètes et 42 recueils publiés.

4. — **Théâtre** : Nos dramaturges sont actuellement au nombre de 61 au moins, qui ont à leur actif 79 pièces environ.

5. — **Essai** : Notre essai se porte aussi bien car il comporte une cinquantaine de productions.

6. — **La critique littéraire** : Nous avons grand besoin des critiques littéraires camerounaises pour maintenir un niveau international nécessaire à la diffusion de notre génie créateur. Actuellement le nombre est insignifiant mais le produit de la recherche encore inédite, est importante.

7. — **Éditions et publications** : Pour l'édition scolaire et générale, notre pays dispose actuellement d'une quinzaine de maisons. Celles-ci ont certainement aidé à promouvoir le livre et la lecture au Cameroun. Mais étant donné que le nombre de publications que nous avons reçues dépasse de quatre fois la production actuelle il serait souhaitable de faire évoluer la politique des maisons d'édition vers la promotion de la culture camerounaise.

Il faudrait aussi noter que certains de nos livres, portant bonne littérature et bon marché, commencent déjà à disparaître. Les bibliothèques et les librairies ont avec les éditeurs, un rôle capital à jouer dans ce domaine. Elles doivent éviter la disparition de ces livres, par leur réédition et leur mise en circulation.

Quantitativement notre production est encore mince. Mais ceci ne signifie pas que sa qualité est mauvaise. Loin de là dans les concours inter-

nationaux nos livres ont été abondamment primés et ils sont traduits en plusieurs langues étrangères dont le finlandais, le hongrois, le russe, etc...

Si vitalité et son universalité sont telles qu'ils commencent à être inscrits dans le programme scolaire des pays aussi divers que la Grande Bretagne, la Russie, le Hongrie et même l'Afrique du Sud. Mais, malgré sa vitalité à l'intérieur et à l'extérieur, il faudrait relever que toute notre littérature est encore essentiellement élitiste, plébe les Camerounais aiment lire et lisent bien la littérature de leurs non-enfants de 5 à 11 ans lisent beaucoup de livres égarés, des séries telles que le Qui Qui, etc., malgré la parution récente de la série à Lecture facile de CLE. Cette situation reste préoccupante, car c'est bien à cet âge-là que la crise d'identité prend ses racines.

Ceci nous amène logiquement aux problèmes que

connait l'évolution et l'expression de notre littérature. Et ceci constitue notre deuxième paragraphe.

Ces problèmes ont fait l'objet de notre rapport final qui vient d'être présenté, et peuvent faire l'objet d'élucubrations sur les deux considérations suivantes :

- a) problème dont les solutions peuvent être trouvées à l'intérieur de notre pays et
- b) les problèmes dont les solutions doivent nécessairement tenir compte du contexte extérieur.

Si par exemple, la littérature en langues nationales, est nécessaire pour la sauvegarde de l'identité nationale, cette question pourrait être étudiée à l'intérieur de notre pays. Par contre, notre message littéraire en langues officielles, français et anglais, doit essentiellement être compris par les Camerounais, mais aussi par toute la société internationale et anglophone internationale.

Il faudrait donc enseigner et utiliser en français, en anglais, dont l'intelligibilité à un seul fin apprécier notre production littéraire par ceux de ces langues sont pratiquées. Ceci aura pour corollaire la formation d'un enseignement de langue et de littérature camerounaises.

Le chemin est long, la tâche immense mais exaltante. Ainsi convaincus que notre avenir national complexe est toujours ouvert à notre production commerciale, nous comptons sur elle pour nous permettre, chacun en ce qui le concerne, œuvres romanesques, poèmes, dramaturges, essais, critiques littéraires, éditeurs, bibliothécaires, et tous ceux qui sont dans l'industrie du livre, d'apporter sa contribution dans cette œuvre éditoriale, car enfin la littérature demeure encore le seul moyen de conserver la société sous le terme lisible et visible.



PREMIERS PAS REUSSIS DU CHANSONNIER MOSSI AU CCF

Kotoua Mossi Pierre-René poète, chansonnier, parolier... tout cela pour un jeune homme qui n'a que vingt et un ans! Pourtant, Mossi croit fermement à sa vocation d'artiste. Son répertoire compte à ce jour près d'une vingtaine de poèmes consignés dans un petit recueil ronlé qu'il a intitulé peintures verbales.

Le 22 octobre dernier au Centre culturel français de Yaoundé, il a eu un récital soumis le résultat de son inspiration à la sanction du public. Le résultat a été encourageant même si l'on peut trouver à redire sur son expression. Le jeune Mossi a effectivement prouvé qu'il était doué pour la poésie : ses thèmes sont choisis sur la nature et tout ce qui l'entoure. Mais il a parlé surtout des femmes et des hommes. Tout au long de son récital le jeune Mossi s'est attaché à peindre le comportement des Camerounais et des Camerounaises de toutes les couches de la société. Les riches comme les pauvres ont été ainsi passés au peigne fin. Présentant « la petite amie aux talons hauts » il conclut : l'homme tient à dominer la femme sur tous les points. Et chaque fois qu'une femme dépasse son compte dans un domaine quelconque, un point négligeable, un rien, alors tout



Mossi dans ses envolées poétiques

se gâte ». Thème particulièrement actual dans la société camerounaise et qui a d'autant plus frappé l'audience que l'oc-

teur l'exprime avec un verbe approprié.

A.M.F.

Après son nouveau 30cm MISSE NGOH VEUT FAIRE DE LA MUSIQUE UN MOYEN D'EXPRESSION

L'auteur-compositeur et chanteur Missé Ngeh François a-t-il essayé un autre tournant de sa carrière ? Son dernier trente centimètres intitulé «Moussé» qui vient de paraître sur le marché du disque semble le suggérer. Cette nouvelle pièce musicale touche aux premières productions de l'auteur. Prétendument grandement inspiré par son dans ses années, Missé Ngeh a donné cette fois-ci beaucoup d'importance à l'orchestration. «J'insiste un peu trop sur le fond musical, reconnaît-il. Bref, l'équilibre est respecté entre le chanteur et la musique.

L'auteur même qui revient à ce nouveau 30 cm réside véritablement dans son fond musical. Car, les dix chansons qui meublent le disque sont jouées dans le pur folklore Aoh, ethnie natale de Missé Ngeh François.

Les chanteurs interprétés dans «Moussé», marquent jadis de 30 cm évoquant ainsi des époques fort lointaines de la vie dans les villages Aoh. Le titre des programmes, un des grands rires Aoh traitant de la surface dans les chœurs que les jeunes filles interprètent dans le marceau. Tous les Aoh se reconnaîtront certainement dans cette musique.

UN MOT EN D'EXPRESSION
Mais au-delà de ce succès ponctuel, Missé Ngeh François prépare déjà son avenir. Car il estime qu'il lui manque encore quelque chose dans sa formation pour faire de la musique un moyen d'expression. A trente et un ans, ce n'est certainement pas tard pour rêver. En 1977, quand il finit son premier 45 tours sur le marché, Missé Ngeh pensait déjà, il s'est certes marié entre-temps et sa quatre guitares se chamaillent épuisées, mais cette charge familiale l'a davantage responsabilisé au point qu'il envisage de partir pour des études musicales à l'Institut de Musique du Conservatoire de Paris.

Dix ans après ses débuts dans le monde camerounais de la chanson, Missé Ngeh François s'apprête donc à marquer une pause pour mieux évoluer plus tard. «Car reconnaître, si je voulais me contenter de mes capacités et de la petite audience que j'ai en ce moment au Cameroun et en Afrique, je gagnerai manuellement ma vie. Mais je veux aller au-delà du pain quotidien afin d'apporter plus tard ma petite pierre à l'édification de la musique moderne camerounaise.

En attendant de réaliser ce rêve, Missé Ngeh François garde encore les pieds sur terre. En compagnie de Nkossi François, il donne deux concerts le 5 et le 7 novembre au cinéma Théâtre Abba de Yaoundé. L'occasion sera belle de présenter le nouveau 30 cm que certains de ses fans qualifient déjà de disque de l'année 1982.

ATOUGA MONGO FOUA

Livres «Par-delà les Barreaux» de Georges Tchilanga

UNE ANGOISSE ECLATÉE

La poésie, comme tout art d'ailleurs, ne saurait se limiter à l'expression d'une kyrielle enflammée ou de quelque satisfaction béate. Elle est aussi (et peut-être surtout) un cri, une arme, résultat des multiples peines qui jonchent l'existence humaine sous tous les cieux. C'est d'ailleurs là que la parole poétique, en sortant d'un individu distinct, revêt une plus grande force et s'offre en partage à tout homme. Le dernier recueil de Georges Tchilanga, « par-delà les barreaux » paru récemment aux Editions du Silex (Paris, collection « Poing », 1982, 37p.) s'inscrit dans cette expression de la douleur attachée à l'humain.

La claustration qu'exprime le titre est le lot de tous les ventres affamés, de tous les êtres en souffrance. Mais l'angoisse chez Tchilanga n'est nullement une mare aux eaux noires stagnantes. Elle est un fruit qui parfois s'éclate au soleil et au rire pour dévider des sucres d'espoir.

La dédicace qui ouvre l'ouvrage cerne pleinement ses destinataires en émettant toute sa préoccupation profonde : « A vous mes frères, vous qui êtes claustrés dans la prison de la faim, de la soif, de la maladie, A vous qui ne vivez que d'espoir, je dédie ces chants mélancoliques... »

poèmes - qui curieusement sont placés plutôt à la fin de l'ouvrage - l'alternance entre l'angoisse et l'espoir se fait omniprésente. Cette - plus galvaudée dans notre littérature - qui s'appuie sur l'opposition raciale du Noir et du blanc est aussi un peu présente. Si dans le poème il est soutenu que sur le plan nutritionnel le caractère « sauvage » de l'enfant nègre est la source de sa force; si le poème 13, lui, étale une nostalgie du primitivisme, un récit, dans le style des fables de la Fontaine, pointe plutôt l'index accusateur vers l'exploitateur blanc. Dans une analyse qui va dans le sens d'un Walter Rodney ou d'un Pierre Jélée, il est établi que l'autre est aussi à l'origine de nos misères, mais le rêve de bonheur demeure. L'obsession du dualisme - et même de contradiction - qui continue à émerger dans « par-delà les barreaux » trouve son explication dans le monde ambiant avec ses alternances des jours et des nuits, des rires et des pleurs... Empruntant l'image du diamant cher à Alfred de Vigny, le poète le mêle au bois pour traduire ce « temps omnivore et rapace ».

Le message est lourd, omniprésente dans cette « prison » qu'est alors le monde. La claustration est

et cet enfer est fait de carnages, d'égoïsme, d'hypocrisie. La nature, les êtres et les choses participent à l'expression de l'angoisse, de la mélancolie qui se couent le poète. Sa quête d'un échappatoire, hésitante, est pourtant dirigée vers l'extérieur de ces barreaux. Si le rêve se fait insuffisant et inadéquat dans le poème « délire », il interroge plutôt la mort dans « claustration ». L'espoir résurcit pourtant plus loin, et il croit qu'au bout du chemin le soleil va briller (P. 19). Après une inclination fictive pour un génie messianique (poème 16), il hésite à donner à l'homme son bonheur dans la souffrance, avant de franchir le pas décisif par un appel à la lutte (poème 22).

« Demain, peut-être... » le dernier poème de ce recueil qui en compte 23 est déjà l'affirmation de l'espoir final. Espoir pour un bonheur collectif pour demain, espoir aussi pour ce jeune poète qui aujourd'hui conseiller pédagogique de français au ministère de l'Education nationale, ne demande qu'à éclore pleinement. Pour que sa voix se fasse audible et plus nette, il sait que l'appartenance de l'autre, son lecteur, sera vraiment éminent.



Missé Ngeh François au conservatoire en 1984

la revue
TRIBUNE

Directeur de la Publication : L. ZAMBOU ZOLEMB
 Directeur-Adjoint : Herve BARDOLO
 Rédacteur-en-Chef : Amadou VAMOUKKE
 Rédacteur-en-Chef-Adjoint : NIVE MINTSA Claude Rind
 Chef de Service de la Rédaction de langue française :
 Luc KOUAMO
 Rédaction : Immeuble SOPECAM BP. 1218 - Tél. 22.21.00
 Publicité : Cameroun-Public-Expansions
 Yaoundé : Immeuble les Galeries BP. 1309 - Tél. 22.33.65
 Douala : Rue Joffre S.P. : 1137 - Tél. : 42 44 44
 Edition : Société de Presse et d'Éditions du Cameroun (SOPECAM).